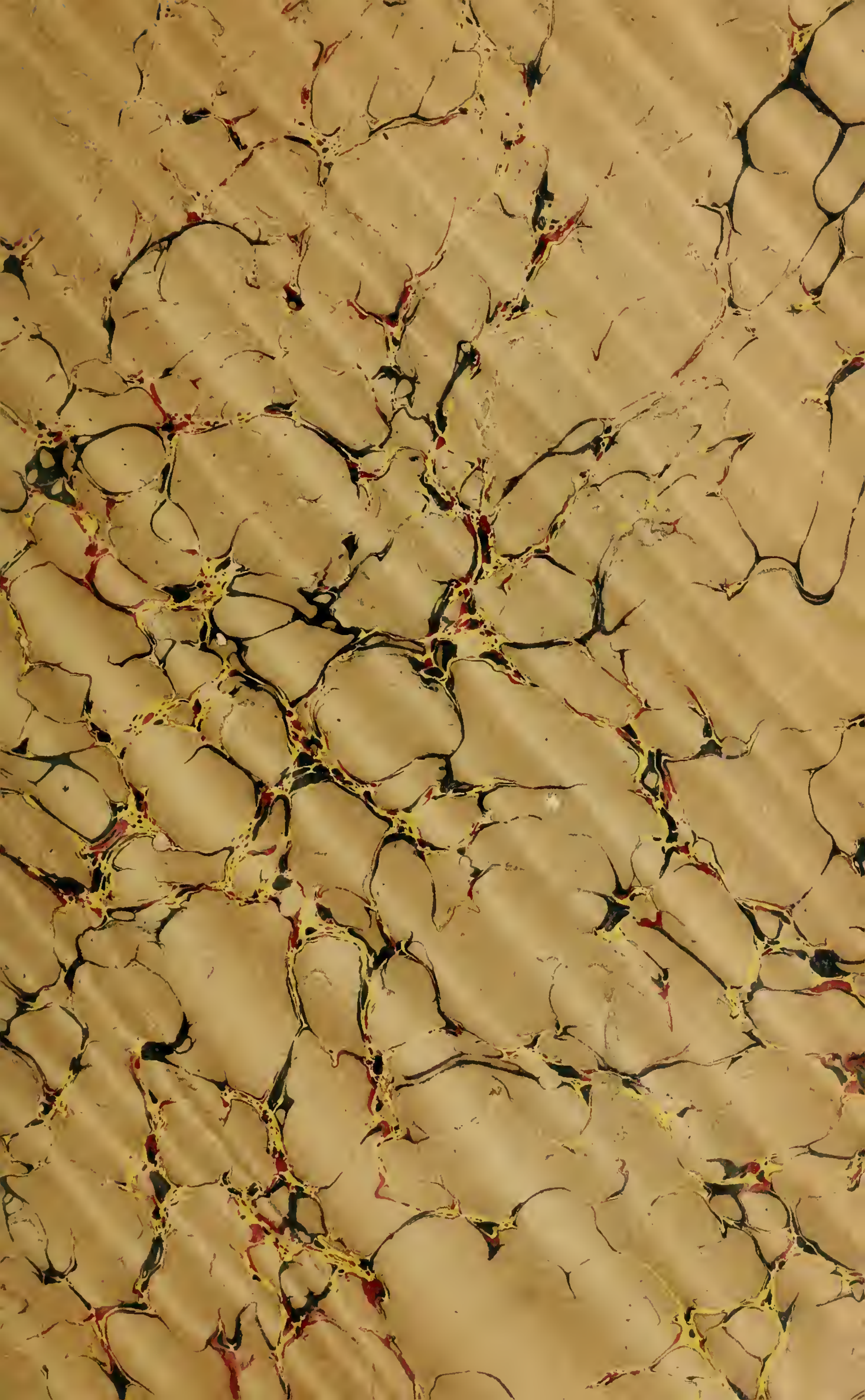




LES

PILOTES D'ANGO

3946. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

BIBLIOTHÈQUE

DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LES PILOTES D'ANGO

PAR

LÉON CAHUN

OUVRAGE

Illustré de 45 gravures dessinées sur bois

Par SAHIB

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

A

M. LE BARON OSCAR DE WATTEVILLE

EN MÉMOIRE DE MON PÈRE



J'ouvris prestement la porte.

LES PILOTES D'ANGO

CHAPITRE PREMIER

Le trésor du capitaine de Gonneville.

« *Abi!* Va-t'en! *Nequeo! Flagitiose puer!* Hors d'ici, déguerpissez tôt de céans! Je ne souffrirai point davantage votre présence en mon logis.

— Ni moi vos insultes et vilenies, répondis-je. Cessez de crier, maître de Quercu. Il est inutile de faire un pareil scandale. Vous n'eussiez eu qu'un mot à dire et je vous aurais débarrassé de ma personne. Je m'en vais. Dieu vous garde!

— Je n'ai que faire de vos compliments! s'écria maître de Quercu. Je n'ai que faire des souhaits d'un écolier

normand sans sou ni maille! Allez, pendard! allez, enfant sans vergogne! Mais je tirerai de vous une vengeance insigne, et nous verrons bien si la Sorbonne souffrira qu'un gueux comme vous argumente contre un maître ès arts comme moi.

— Maître de Querçu, répondis-je courroucé, vous êtes maître ès arts, je le sais. Mais, après tout, vous êtes vilain issu de vilains, et je suis gentilhomme issu de gentilshommes. Que vous latinisiez votre nom de Duchêne en de Querçu, peu m'importe. Je vous fais défense, à vous, Duchêne, de hausser le ton contre moi, René Binot Paulmier de Gonneville, ou sinon, tout maître ès arts que vous êtes, et dût la Sorbonne avec ses quatre facultés s'y opposer, nonobstant contrainte des sergents et clameur de haro, je vous couperai les oreilles, sire vilain! »

A ces mots, que j'accompagnai peut-être d'un geste un peu brusque, maître de Querçu s'accula au mur où se trouvait une fenêtre, et là, levant les mains au plafond qui était fort lézardé, il s'écria tant qu'il put :

« A l'aide! à la force! *A furore Normannorum libera nos, Domine!* Messieurs les archers, messieurs les sergents, à mon secours! Tirez-moi des mains de ce Normand enragé! »

Voyant qu'il se penchait à la fenêtre, et entendant ses cris, j'ouvris prestement la porte et je dévalai les six étages qui séparaient son logis du pavé de la rue de la Harpe.

Arrivé dans la rue, je levai le nez, et, voyant que maître de Querçu n'était plus à sa fenêtre, que ses cris n'avaient d'ailleurs attiré personne, je descendis sans me presser vers le Petit-Pont, rêvant bien profondément aux conséquences de ma brusque sortie.

Qu'allais-je devenir? Certainement maître de Querçu, dans sa rancune, s'empresserait de me dénoncer au grand-maître du collège de Bayeux; peut-être même l'affaire viendrait-elle devant le *Rector magnificus;* je serais réprimandé, fouetté, chassé ignominieusement; j'allais me trou-

ver sur le pavé de Paris sans ressources, car où pourrais-je en avoir? Mon père, Robert de Gonneville, et ma pauvre mère étaient défunts. Le peu de bien qu'ils avaient laissé n'était pas à moi, cadet, mais à mon frère aîné, qui l'avait employé à équiper deux navires, et qui était en mer depuis dix-huit mois, Dieu sait où ! Ma sœur Suzanne avait épousé le prince Essomeric, fils d'un roi de l'Inde, conformément au vœu de mon père, qui l'avait ramené en France et l'avait adopté après l'avoir fait baptiser; mais ma sœur et mon beau-frère n'étaient pas riches et se privaient bien fort pour me venir en aide. Je n'avais d'autre asile que le collège de Bayeux *ad usum pauperum Normannorum*, dont j'allais sans doute être expulsé, et pour toutes finances je ne conservais que deux écus, restant des dix que ma sœur m'avait envoyés le jour de Saint-René. Aussi, pourquoi m'étais-je laissé entraîner? Pourquoi avais-je donné asile et hospitalité dans ma chambre à ce spadassin, à cet escrimeur de par delà les monts, à ce maître ès armes, Giovanni de Verazzano? Je le confesse, c'était pour qu'il m'enseignât ce fameux estoc volant dont il tenait le secret de monseigneur Strozzi lui-même. Oui, mais aussi, pourquoi avais-je pris sa défense contre maître de Quercu? Pourquoi avais-je argumenté contre lui, lorsqu'il avait avancé ce vénérable règlement par lequel tous maîtres d'armes, musiciens et baladins sont exclus du quartier de l'Université. « *Omnes gladiatores, tibicines, saltatores et histriones ab Academiæ finibus migrent, et ultra pontes ablegentur.* » Il est vrai que je l'avais fait quinaud, et que je lui avais prouvé en *baraliplon* qu'il était un âne. C'était précisément ce qu'il n'avait pas enduré; c'était précisément cette mienne victoire qui me mettait sur le pavé de Paris avec deux écus pour toute fortune.

Ainsi je m'en allais songeant. Mais quand on a seize ans, qu'on est cadet de Gonneville, et qu'un beau soleil annonce le printemps en faisant étinceler joyeusement les vitres des maisons, on ne songe pas longtemps. A l'entrée

du Petit-Pont, je cessai de songer; au milieu, je commençai à sourire, et au bout, je fredonnai en toute allégresse la chanson des mariniers normands :

Pour certain on tient qu'un bon pilote,
Un marinier qui tout son cas bien note,
Bien entendu et bien exercité,
Est plus longtemps pour entendre sa note,
Qu'un docteur n'est en l'Université [1].

« Ah ! que c'est bien dit, monsieur mon ami ! Que cela est vrai et que j'aime l'entendre dire par vous ! »

Je me retournai, et je vis que celui qui me parlait ainsi n'était autre que le sieur Giovanni de Verazzano lui-même. Il marchait derrière moi et m'avait entendu fredonner.

« Où allez-vous de ce pas? reprit le maître ès armes. Je pensais que c'était l'heure de votre leçon et que vous étiez en compagnie de votre Quercu, occupé à entendre vos sophistes de Sorbonne, maître Joannes major [2], ou maître Noël Béda [3], ou tout autre rêveur scolastique.

— Hélas, monsieur, répondis-je, je ne les entendrai plus! Je viens d'avoir une dispute terrible avec maître de Quercu, qui m'a chassé de son logis et me fera certainement chasser du collège de Bayeux. Me voici dénué de tout et aussi pauvre que vous. Deux écus sont toutes mes finances, et qui voudrait venir en aide à un cadet de Normandie, à un pauvre bachelier comme moi, banni de l'Université avant d'avoir pris la maîtrise et même la licence?

— Vraiment, dit le sieur de Verazzano, je vous plains fort, monsieur mon ami. Mais il ne faut pas désespérer. Êtes-vous donc tellement attaché à la Sorbonne, et sentez-vous une si forte vocation pour l'état de maître ès arts, que vous ne puissiez entreprendre quelque autre étude ? Vous êtes bon

1. Ces vers sont de Jean Parmentier, dont il sera question plus loin.

2. Joannes Major l'Écossais, docteur de Paris, régent au collège de Montaigu, auteur de plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie, imprimés de 1509 à 1529

3. Béda, docteur de Sorbonne, grand ennemi de la Renaissance et de Guillaume Budé.

gentilhomme, bien proportionné de corps, bien sain d'esprit, et quand je vous voyais dernièrement l'épée à la main, vos yeux me disaient que vous étiez plus fait pour porter l'armet en tête que le chaperon à bourrelet[1]. Il me semble que vous êtes plus apte à servir le roi de France dans ses guerres que l'Université de Paris dans ses disputes sorbonniques.

— Ah monsieur! m'écriai-je, ne me tentez pas! Aussi bien est-ce à cause de vos tentations qu'est advenue ma querelle contre maître de Quereu. Oui, je vous le confesse, je prends plus de plaisir à l'exercice des armes qu'aux disputations scolastiques; oui, je déteste Jean Scotus, le docteur subtil, et Ortvinus avec son *Fasciculus rerum expetendarum*, et André Govea Sinapivorus, et Angelus de Gambedellionibus, et tous les *us* passés, présents et futurs. Ce qui me plaît mieux, c'est le Collège de France qu'a fondé notre bon roi, et les belles leçons que nous y récite le sieur Oronce Finé sur les mathématiques et la physique. Oui, j'aime mille fois mieux la science des choses naturelles que toutes ces rêvasseries métaphysiques et toutes ces argumentations sophistiques; et ce que j'aimerais encore mieux serait de servir notre bon roi, qui en a si grand besoin, et notre plaisante France que pressent si fort ces Espagnols et Allemands! »

Comme je parlais ainsi, un gueux, couvert de haillons et marchant avec des béquilles, vint à nous, tendant la main et s'écriant d'une voix lamentable :

« Ayez compassion d'un pauvre soldat invalide! Donnez-moi quelque chose, bonnes gens! J'ai perdu ma jambe aux guerres d'Italie, en servant le roi! Faites-moi l'aumône, bons Français. Je prierai Dieu pour vous.

— A quelle bataille avez-vous perdu votre jambe, mon ami? dit le sieur de Verazzano.

— A Biagrasso, mon gentilhomme, où le bon chevalier

1. Coiffure des maîtres ès arts.

couvrait la retraite. Je servais dans la compagnie du capitaine La Caille, et, à côté de nous, une compagnie d'arquebusiers fit rage.

— Par qui étaient commandés ces arquebusiers? mon ami, dit le maître ès armes.

— Par un capitaine gascon, le sieur de Chamouillac, répondit le soldat; il se battit bien galamment.

— Monsieur de Gonneville, me dit alors le sieur de Verazzano, avez-vous déjeuné ce matin?

— Non, monsieur, répondis-je.

— Et vous avez deux écus?

— Non, monsieur, répondis-je encore, car ils sont à ce brave homme. »

Je pris mes deux écus, et je les donnai au soldat. Le sieur de Verazzano se passa la main sur les yeux. Je vis qu'il essuyait une larme.

« Vous êtes un brave jeune gentilhomme, me dit-il au bout d'un instant. Je pense que vous donneriez aussi bien un coup d'épée à un Espagnol que deux écus à un soldat français.

— J'aimerais mieux, répondis-je, donner deux coups d'épée à deux Espagnols, et un seul écu à un Français. »

Le maître ès armes sourit. Nous étions revenus sur nos pas, et nous montions la grande rue de la Harpe; nous passions devant l'horloge qui est proche Saint-Séverin.

« Voici qu'il est bientôt l'heure de dîner, reprit le sieur de Verazzano, et vous avez donné vos deux écus à ce soldat. Venez dîner avec moi.

— Mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas, il me semble, plus riche que moi, puisque depuis huit jours vous m'avez aidé à épuiser ma bourse. A nous deux, nous pouvons chanter l'antienne : *Deficiente pecu, deficit omne nia*[1].

— Alors, monsieur mon ami, que comptez-vous faire? me dit le maître ès armes.

1. Plaisanterie du XVIe siècle, pour : *Deficiente pecunia, deficit omne*

— Ma foi, monsieur, répondis-je, saint Martin, qui était maître ès armes comme vous, partagea son hoqueton de capitaine avec un pauvre, qui était peut-être écolier en scolastique comme moi. Je vais prendre les quelques livres qui me restent et les vendre : nous partagerons ensemble, et saint Martin, qui fut cadet militaire dans ce temps-là, en tiendra compte à René de Gonneville, qui est cadet théologien dans ce temps-ci. Il ne sera pas dit qu'un gentilhomme italien qui a servi le roi de France dans ses guerres ne dînera pas quand il se trouve en compagnie d'un cadet de Normandie en rupture de Sorbonne. Allons, monsieur. »

Le sieur de Verazzano me donna l'accolade en pleine rue.

« Gardez vos livres, monsieur de Gonneville! s'écria-t-il, vous êtes tel qu'eût souhaité vous voir feu monsieur votre père; je vois en vous un vrai gentilhomme, le vrai fils d'un vaillant capitaine de marine et digne de lui succéder. Venez avec moi, monsieur mon ami. Je vous ai maintenant assez éprouvé pour m'ouvrir à vous. Non, vous n'êtes point fait pour être maître ès arts ou théologien, mais pour servir le roi de France, comme l'ont fait tous les Gonneville, depuis Hugues de Gonneville qui fut tué à la bataille de Cocherel, à côté de Jean de Béthencourt, père de Jean de Béthencourt, qui découvrit les Canaries, jusqu'à monsieur votre père, Robert de Gonneville, qui découvrit l'Inde australe, sous le règne du feu roi Louis. Venez, monsieur, il est grand temps que je vous présente à la compagnie, qui a un vif désir de voir en vous le digne fils du capitaine de Gonneville. Venez, monsieur mon ami.

— Monsieur, dis-je tout surpris, que signifie ce discours? Où voulez-vous me mener? Comment savez-vous si bien l'histoire de ma famille? Que prétendez-vous faire de moi?

— Je prétends, dit le sieur de Verazzano d'un ton bien doux et bien sérieux, je prétends vous mettre en possession

de l'héritage que vous destinait monsieur votre père, et je vous conduis à l'endroit auquel vous seront remis les titres qui vous donnent droit audit héritage.

— Comment, monsieur? m'écriai-je; je ne puis me retenir de vous le demander! Comment, vous, pauvre maître ès armes d'Italie qui êtes venu demander asile à un écolier élevé par charité, vous connaissez un héritage qui m'appartient? Vous vous moquez, monsieur! Vous raillez ma pauvreté, mais je ne souffrirai pas que...

— Entrez, monsieur, me dit le sieur de Verazzano, en me poussant doucement par l'épaule. Entrez, nous sommes arrivés. »

Nous étions devant la porte d'une taverne, dans la rue de la Cité, proche l'église de la Madeleine; elle avait pour enseigne : *Au Trou de la Pomme de pin.* Je la connaissais bien pour y avoir été maintes fois, car c'est là qu'allaient volontiers les écoliers meneurs de hutin[1], qui délaissent la Sorbonne pour le Collège de France, Aristote pour Guillaume Budé, saint Thomas pour Clément Marot, voire l'Université pour le jeu de paume et l'académie d'escrime. Je confesse que j'étais un peu de ceux-là. C'était le *Trou de la Pomme de pin* où venait jadis maître François Villon, écolier parisien. C'est là qu'il faisait et ses ballades et ses repues franches. C'est là qu'on racontait encore ses folâtreries. On y voyait, inscrit au mur, son éloge sentant quelque peu la hart :

C'était la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent :
A tromper devant et derrière
Était un homme diligent.

« Hé, René! Holà, Gonneville! Binot de Gonneville! *Gonivilla Binotus!* crièrent dix voix dès que je fus entré dans la taverne. *Accede! Caupo!* Tavernier! Apportez ici un broc de vin breton pour *Renatus de Gonivilla!*

1. Tapageurs

— Monsieur, dit un écolier en s'inclinant devant Giovanni, soyez le bienvenu céans : vous y êtes tout à fait à votre place; vous avez la mine d'un latiniste ou d'un coupeur de bourses! Il ferait bon se trouver avec vous, sur le minuit, dans la rue des Mauvais-Garçons ou dans la ruelle de Vide-Gousset.

— Te voilà en belle compagnie, Gonneville! cria un autre. Je ne m'en souhaite pas de meilleure pour aller détrousser un Lombard qui vient de faire une tournée chez ses débiteurs. »

De fait, le sieur de Verazzano, avec son visage hâlé, son nez fait en bec de corbin, sa moustache troussée haut, ses yeux noirs profondément enchâssés, avait la mine d'un gentilhomme de minuit. Il était accoutré, en vrai aventurier, d'un pourpoint de velours fort usé, de chausses à la marinière, d'un bonnet albanais; il portait une grande épée bâtarde et une dague à la suisse au même baudrier.

Le maître ès armes ôtait son bonnet et s'inclinait souriant de manière bien affable. « Messieurs, disait-il, un peu de place, s'il vous plaît. Je suis votre serviteur. Écartez un peu votre escabeau, monsieur, je vous en prie, que je passe entre cette futaille et votre dos. Vous êtes tous gentils compagnons. Otez vos jambes de mon passage, monsieur le bachelier, mon ami. A votre service, messieurs. Permettez que je passe, s'il vous plaît. »

Parlant ainsi, le sieur de Verazzano se glissait entre les escabeaux, les tables, les jambes des écoliers, répondant aux railleries par de grands coups de bonnet, et me tirant derrière lui. Quand il fut au fond de la salle, derrière les six futailles éternellement en perce à côté des degrés du cellier, il ouvrit une petite porte qui conduisait au cabinet du cabaretier lui-même, cabinet où on ne recevait que des buveurs de distinction, j'entends ayant la bourse des mieux garnies. J'entrai avec lui, et aussitôt, refermant la porte, il se redressa de l'air le plus fier du monde, mit une main à la garde de son épée, l'autre sur mon épaule, et dit gravement :

« Otez votre bonnet, monsieur mon ami ; René Binot Paulmier de Gonneville, ôtez votre bonnet devant les meilleurs mariniers de France ; saluez les capitaines de M. le vicomte de Dieppe, les pilotes de Jean Ango ! »

Sept personnes étaient attablées dans la salle autour d'une table de chêne chargée de brocs, de verres et de hanaps. L'une d'elles se leva, un homme de quarante ans ou environ, de stature moyenne, les cheveux blonds, les yeux bleus, le visage hâlé, l'air franc et loyal : il poussa un escabeau de mon côté.

« Asseyez-vous ici, monsieur de Gonneville, dit-il. Vous êtes le bienvenu. Depuis quatre jours, le capitaine de Verazzano nous promet votre arrivée. Allons, monsieur, venez çà : un cadet normand de Honfleur est à sa place parmi nous autres Dieppois, Malouins et Rochelais. Giovanni mon ami, par ici, à côté de moi »

Je m'assis, fort embarrassé. Un vieux, qui était à l'autre bout de la table, vint à moi et me considéra bien attentivement.

« C'est bien lui ! s'écria-t-il. Ce sont bien les yeux gris de M. le capitaine de Gonneville, et son front haut, et ses cheveux châtains, et ses lèvres rouges comme cerises. C'est bien là le fils de mon capitaine. On croirait voir feu M. Robert de Gonneville tel qu'il était à vingt ans ! »

Là-dessus, ce vieux fondit en larmes et me baisa les mains. Je voulais les retirer, mais il les retenait, disant :

« Non, laissez-moi, monsieur de Gonneville. J'ai navigué vingt-cinq ans avec monsieur votre père. A présent, je suis trop heureux de voir son fils comme lui. Si je puis finir ma vie naviguant avec vous, je ne demande plus rien que paradis après. Oh ! mon gentilhomme, si vous êtes aussi bon capitaine de mer et aussi prudhomme que feu votre père, il n'y en aura pas deux comme vous en ce temps-ci : c'est moi, Antoine Vasseur, pilote de Gonneville sur Honfleur, qui vous le dis.

— Messieurs, dit l'homme qui s'était levé le premier, par-



Otez votre bonnet, monsieur mon ami.

lons à sens rassis de l'affaire pour laquelle nous sommes réunis. Asseyez-vous, Antoine. Monsieur de Gonneville, veuillez me prêter votre attention. Sachez d'abord qui nous sommes céans. Voici le sieur Jean Alfonse, pilote et capitaine, du port de la Rochelle. Voici le sieur Pierre Crignon, pilote du port de Dieppe; pareillement de ce port, Antoine Vasseur, maître, et Jean de Verassan, comme nous l'appelons, Giovanni de Verazzano, comme vous l'appelez, capitaine de navire.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, m'adressant au Florentin, vous m'avez trompé : je vous croyais maître ès armes, Italien, et voilà que vous êtes capitaine de marine normand!

— Voici, reprit mon interlocuteur, le sieur Jacques Cartier, pilote de Saint-Malo, et pour moi, sachez que mon nom est Jean Florin, et que je suis pilote et capitaine du port français de Grâce[1]. Ces trois autres personnes que vous voyez ici sont maître Braguibus, médecin tourangeau, le sieur de Chamouillac, gentilhomme gascon, et maître Étienne Picot, alloué[2] de la cour de Rouen. »

J'étais trop bon Normand pour ne pas me lever sur-le-champ et saluer un homme de loi, un alloué de la cour de Rouen. Maître Étienne Picot me rendit mon salut bien gracieusement, et tirant des papiers d'un sac appendu à sa chaise, les posa sur la table. Ensuite il prit dans une bougette de sa robe une écritoire avec des plumes et toussa par trois fois.

« Messieurs, commença ledit maître Étienne Picot, avec votre permission, par-devant moi, Étienne Picot, alloué de la cour de Rouen, étant présents les sieurs Jean de Verassan, principal pilote...

— Passons, passons, maître Picot, interrompit Verazzano; nous savons tout cela. Venez au fait, et communiquez à M. de Gonneville les papiers qui le concernent.

— Or bien, monsieur de Verassan, reprit l'alloué, je

1. Le Havre.
2. Avoué.

prends acte de l'injonction que vous me faites, et si plus tard il est introduit quelque recours...

— Allez toujours, maître Picot! s'écria le capitaine Jean Florin; vous êtes plus barguigneux qu'un Écossais. Nous ne sommes pas à la cour de Rouen céans, et la soupe refroidit. Donnez vos papiers, de par Dieu!

— Maître Jean Florin, répondit l'alloué, vous me faites sommation, contre la coutume de Normandie, nonobstant que vous soyez expressément désigné par Mgr Philippe Chabot.

— Mille millions de pipes de diables! s'écria Jean Florin courroucé, en frappant un grand coup de poing sur la table, donnez vos papiers, et finissons. »

Disant ces mots, il saisit les papiers et me les remit.

Maître Étienne Picot se rassit, maugréant et grommelant qu'il prenait acte, et qu'il dresserait procès-verbal de l'injure faite à sa robe.

« Regardez ceci, monsieur de Gonneville, me dit Jean Florin. Connaissez-vous cette écriture?

— Sur ma foi! m'écriai-je les larmes aux yeux, c'est de la main de feu mon père.

— Et celle-ci, reprit Jean Florin en me tendant un autre papier, la connaissez-vous aussi?

— Si je la connais! C'est celle de maître Nicole Lefebvre qui accompagna mon père dans son voyage aux Indes, l'an 1504, de maître Nicole Lefebvre, mon précepteur! Donnez, donnez, monsieur. Hélas! le bonhomme est mort il y a maintenant trois mois. Dieu ait son âme.

— Oui, il est mort, répondit Jean Florin. Mais, avant de mourir, il m'a donné pour vous ces papiers que feu votre père l'avait expressément chargé de vous remettre quand vous auriez atteint votre seizième année. Or, comme il me l'a dit, vous devez avoir présentement seize ans.

— Je les ai eus la veille de la Noël de cette année passée, 1524.

— Bien, monsieur. Lisez, alors. »

C'est avec émotion que je lus la lettre suivante :

« Mon très-cher fils,

» Mon vœu a toujours été que vous serviez le roi de France sur mer, comme l'ont fait tous les Gonneville jusqu'à ce jour; mais je désirais aussi que vous apprissiez les belles-lettres, sachant que leur discipline ne pourrait que fortifier votre esprit. C'est pourquoi je vous ai confié à l'excellent Nicole Lefebvre, et quand vous avez été plus grand, je vous ai envoyé à l'Université de Paris. En ce faisant, bien que vous soyez cadet, je n'ai pas négligé de pourvoir aux moyens de vous avancer et de vous permettre d'entreprendre sur mer, comme je l'ai fait, et comme fait votre frère. Mon très-cher fils, je vous lègue un trésor connu de moi seul et de Nicole Lefebvre. Partant de l'Inde australe, que j'ai été premier chrétien à découvrir, j'ai enfoui ce trésor sur la côte, dans la crainte des pirates anglais et portugalais. Vous savez comme j'ai été piraté et dépouillé par les Anglais au retour de mon voyage, et vous reconnaîtrez par là que ma précaution vous a été fort utile. Mon trésor est enfoui dans un lieu que vous retrouverez avec l'aide du récit et de la carte qu'en a dressée Nicole Lefebvre, mon ami et votre précepteur : j'ai planté à deux cent cinquante-trois pieds, directement au nord du point juste où il est enfoui, lequel n'est découvert qu'à marée basse, une croix sur laquelle Nicole Lefebvre a inscrit un distique latin, ces deux vers :

Hic sacra Palmarius posuit Gonivilla Binotus,
Grex, socius, pariterque utraque progenies.

Je vous lègue en toute propriété ledit trésor, où il y a un coffre rempli de lingots d'or et une cassette pleine de diamants, d'émeraudes et de perles fines, tels que je les ai eus d'Arosca, roi de l'Inde, sachant que vous le partagerez avec le fils dudit Arosca, Essomeric, lequel j'ai ramené en

notre terre, fait baptiser et instituer en la foi chrétienne, adopté pour mon fils et marié à votre sœur.

» Que la paix de Notre Seigneur soit avec vous.

« Ce seizième de mai 1511. »

Quand j'eus fini de lire cette lettre, je rompis le sceau de celle de Nicole Lefebvre ; mais d'abord je dis à Jean Florin :

« Monsieur, avez-vous lu la lettre de mon père ?

— Oui, monsieur, répondit-il. Mais je n'ai pas ouvert le récit de maître Nicole Lefebvre, car vous seul avez le droit de le faire ; seulement, vous comprenez maintenant pourquoi nous sommes ici et pourquoi nous sommes assistés d'un alloué. Voulez-vous nous vendre votre trésor? »

Je réfléchis un instant, consultant des yeux M. de Verassan. Mais le Florentin resta impassible. Ma réflexion ne fut pas longue. La prière des mariniers normands me vint tout de suite à l'esprit : « Mon Dieu, je ne vous demande pas de bien, dites-moi seulement où il y en a. » Je savais où était mon bien ; moi, fils du capitaine de Honfleur, je devais le prendre et non le vendre.

« Monsieur, répondis-je hardiment à Jean Florin, à combien estimez-vous mon trésor?

— Sans barguigner, monsieur, répondit le capitaine, et considérant les périls qu'il y a d'aller le chercher et le hasard qu'on court de ne point le trouver, je l'estime à vingt mille livres tournois.

— Sur votre parole de gentilhomme?

— Sur ma parole de pilote normand, monsieur !

— Or bien, topez là ! m'écriai-je. J'entre pour cinq mille livres dans les frais du voyage que vous entreprendrez pour aller le quérir, et je vous accompagne comme volontaire. C'est quinze mille livres que vous me redevrez si nous le trouvons. »

Jean Florin me frappa dans la main.

« Par saint Jacques de Dieppe! dit-il joyeusement, vous êtes le vrai fils du capitaine de Gonneville. C'est bien dit et galamment fait, et je suis votre homme. Oui, monsieur, je vous prends comme volontaire et je vous inscris pour cinq mille livres sur notre charte-partie.

— Je les prête et les engage pour vous, me dit tout de suite Jean de Verassan. Vous me les rendrez après le voyage.

— Je prends acte, dit maître Étienne Picot; nous dresserons trois copies dudit engagement. Il serait bon de faire un petit mot d'écrit tout de suite.

— Ce chicaneur enragé ici a juré que nous ne dînerions pas aujourd'hui! s'écria Jean Florin. Au dessert votre acte! Nous croyez-vous moins bons Normands que vous, et pensez-vous que nous ne ferons pas d'écrit? Je plaiderai contre vous en cour de Dieppe et de Honfleur, voire de Caen et de Rouen, pour établir que je suis aussi bon Normand que vous et que je ne crains plaideur au monde; mais ce ne sera qu'après dîner. Or çà, qu'on apporte la soupe et quelques brocs de ce bon vin de Beaune, car nous n'avons pas perdu notre journée. »





Pierre Crignon vomit de nouveaux torrents de fumée.

CHAPITRE II

Les lettres de marque.

Le repas fut beau et copieux. Au dessert, on apporta des rôties sèches, des confitures et de l'hypocras. Après avoir bu d'autant les uns à la santé des autres, et les grâces dites, Jean de Verassan prit la parole :

« Messieurs, dit-il, vous savez tous pourquoi nous sommes ici.

» Nous avons convié M. de Gonneville, afin d'obtenir de lui participation aux droits qu'il a sur un certain trésor enfoui aux Indes par le feu capitaine Robert de Gonneville, son père. Étant sur le point de faire nous-mêmes le voyage des Indes, nous pensons pouvoir découvrir ledit trésor avec l'aide dudit René de Gonneville.

— Ce pourquoi, répondis-je, je m'engage à vous accom-

pagner comme volontaire dans votre voyage, pour faire telle besogne que vous me jugerez capable de faire.

— Or bien, reprit le sieur de Verassan, il faut que vous sachiez en quelle qualité et au service de qui nous partons, et que vous connaissiez la charte-partie et l'acte de noléage de nos navires. Lisez, maître Picot.

— Enfin! s'écria l'alloué, nous allons donc en venir aux pièces! »

Ayant toussé de plus belle et s'étant mouché d'un air noble, maître Picot déroula un parchemin et lut d'une voix nasillarde :

« Ce jourd'huy quatorzième de février de l'an de grâce mil cinq cent vingt-cinq,

» Nous, Philippe Chabot, baron d'Apremont, chevalier de l'ordre du Roi, son gouverneur et lieutenant général de Bourgogne, amiral de France et de Bretagne.

» Avons ce jourd'huy délibéré de, pour le bien, profit et utilité de la chose publique de France, mettre sur deux de nos galions étant le présent au Havre de Grâce, avec une nef appartenant à Jean Ango de Dieppe, du port de soixante et dix tonneaux ou environ, et pour iceux trois vaisseaux équiper, avitailler et convenir pour faire le voyage des épiceries aux Indes. Dont pour icelui faire voyage avons accordé avec les personnes ci-dessous nommées et signées en la manière qui ensuit pour fournir lesdits trois navires de marchandises, victuailles et avance de compagnons ainsi qu'il sera requis et nécessaire.

» Et pour ce faire avons conclu et délibéré, avec iceux, mettre et employer jusqu'à la somme de vingt mille livres tournois; c'est à savoir, pour nous, amiral, quatre mille livres tournois; maître Guillaume Prudhomme, général de Normandie, deux mille livres tournois; Pierre Despinolles, mille livres tournois; Jean Ango, deux mille livres tournois; Jacques Boursier, pareille somme de deux mille livres tournois; messire Jean de Verassan, principal pilote, pareille somme de deux mille livres tournois... »

« Arrêtez ici, maître Picot, dit le Florentin. Il suffit. M. de Gonneville sait à présent que je suis le chef du voyage. Le reste est affaire à moi. Il est entendu que les deux galions appartenant à l'amirauté de France, et qui sont appelés la *Dauphine* et la *Normande*, moi ayant mon pavillon sur la *Dauphine* avec le sieur Jacques Cartier, présent, pour pilote...

— Entendu, dit maître Cartier en se levant.

— Maître Jean Alfonse, ayant son pavillon sur la *Normande* comme deuxième capitaine...

— Entendu, dit maître Alfonse en haussant son verre avant de le vider.

— Il est entendu, reprit M. de Verassan, que lesdits galions feront le voyage des Indes sous mes ordres et suivant la route que j'en tracerai; un quart du gain du voyage revenant à Mgr l'amiral Chabot et à M. Jean Ango pour le fret et noléage desdits galions, un sixième à moi, Giovanni de Verazzano dit Jean de Verassan, pour mon loyer et celui de maître Jacques Cartier et Jean Alfonse, les frais et mises des marchandises et loyers des compagnons en préalable prix et levés avant que prendre ledit sixième.

— C'est écrit sur le contrat, bien grossoyé en bonne forme, déclara maître Picot, qui suivait avec le doigt sur son parchemin. C'est conforme au style et usage des marchands qui mettent à la mer, suivant la coutume de France[1].

— Monsieur notre compagnon, me dit le médecin tourangeau en se penchant à mon oreille, quand vous entendez toute cette chicane, ne vous semble-t-il pas entendre lire quelque beau passage de Hannetonius?

— Ma foi, monsieur, répondis-je, il me semble que je n'y entends goutte; mais c'est nécessaire pour éviter les procès.

— Or bien, reprit monsieur de Verassan, lisez mainte-

1. Guidon, *Style et usage des marchands qui mettent à la mer*. Rouen, 1608.

nant la fin du contrat : ceci vous concerne particulièrement, maître Jean Florin, mon ami.

— Et si aucun butin, nasilla maître Picot...

— Ah ! ah ! nous y voici, dirent joyeusement ensemble les bons pilotes normands.

— Et si aucun butin, reprit l'alloué en se passant la langue sur les lèvres, se fait à la mer... »

Jean Florin donna son deuxième coup de poing sur la table, et avala d'une haleine un grand trait d'hypocras.

« Il serait plaisant de voir qu'il ne s'en fît pas, dit-il; je voudrais bien voir celui qui nous empêcherait d'en faire.

— N'interrompez pas, mon ami, dit M. de Verassan en souriant; nous savons que ce n'est pas votre habitude de revenir au port sur un navire vide, et ce n'est celle d'aucun bon Dieppois, ni marinier de Honfleur. Continuez, maître Picot.

— Et si aucun butin se fait à la mer sur les Mores ou autres ennemis de la Foi et du Roi...

— Cap de saint Arnaud ! s'écria le sieur de Chamouillac. Voici mon affaire ! où sont-ils, ces ennemis du Roi ? Où sont-ils, ces bélîtres? Qu'ils avancent, ces veillaques! Quand ils seraient aussi vaillants qu'Annibal ou César, je m'en charge : j'aurai vite fait de les mettre en déroute.

— Calmez-vous, monsieur de Chamouillac, mon ami; calmez-vous, je vous en prie, dit Verassan. Vous aurez bientôt occasion de faire rage et de dérouiller votre invincible épée.

— A la bonne heure, dit Chamouillac. Mais si je savais que quelqu'un prétendît me tenir tête, cap de saint Arnaud !... »

Personne n'ayant répondu au Gascon, maître Picot reprit sa lecture.

« Monsieur l'amiral prendra en préalable sur icelui butin son dixième, et le reste qui reviendrait dudit butin se repartira comme l'autre marchandise, sauf quelque portion

d'icelui butin que l'on baillera aux compagnons ainsi qu'il sera avisé. »

Les capitaines et pilotes firent un signe d'assentiment.

« Ainsi, dit Jean de Verassan, tout le monde est d'accord. Maître Jean Florin montera la *Pensée*, du port de Dieppe, ayant maître Pierre Crignon pour pilote; M. de Chamouillac sera en sa compagnie comme volontaire, et maître Braguibus comme médecin, tous deux ayant part de compagnon. Antoine Vasseur sera maître[1] sur la *Pensée*. M. de Gonneville, qui a étudié les mathématiques et suivi les leçons d'Oronce Finée, lecteur du roi en son Collège de France... »

Jean Alfonse, Jean Florin et Jacques Cartier me saluèrent tous trois en même temps.

« C'est au mieux, monsieur de Gonneville, dit Jean Florin; vous avez eu de bonnes leçons, et nous vous instruirons vite. Avez-vous déjà quitté le plancher des vaches?

— Bien souvent, étant enfant, en compagnie de mon frère, dis-je en rougissant. Mais je n'ai pas été bien loin.

— Vous y irez, monsieur mon compagnon, dit Jean Florin. Je vous adjoins à maître Pierre Crignon comme élève pilote; vous ne pouvez être en meilleures mains. Et tenez, voici cinquante écus en carolus d'or tout neufs. Je vous les donne en avance sur votre loyer et votre part de marchandises et de butin. Faites-m'en un petit reçu en bonne forme. Maître Picot est là pour vous y aider.

— Et dressez tout de suite, maître Picot, dit M. de Verassan, un acte portant que j'avance cinq mille livres tournois au sieur de Gonneville, ledit élève pilote, les mettant comme sa part dans les frais de l'expédition de la *Dauphine*, de la *Normande* et de la *Pensée*, comme Mgr l'amiral Chabot et M. Jean Ango me donnent pouvoir de le faire, c'est-à-dire d'élever les frais à vingt-cinq mille livres. »

L'alloué s'empara de moi aussitôt, et me faisant asseoir

1. Maître d'équipage.

à un coin de la table, me retint une bonne demi-heure à ses grossoyements et signatures. Cependant M. de Verassan expliquait aux autres que maître Picot s'embarquerait comme procureur à bord de la *Pensée*, avec Jean Florin, qui ne partait jamais sans son homme de loi. L'expédition devait mettre à la voile le 1er mai, la *Dauphine* et la *Normande* naviguant vers une direction inconnue, parce que M. de Verazzano se proposait de trouver une route nouvelle pour aller aux Indes.

Jean Florin, avec la *Pensée*, devait croiser du côté de la Nouvelle-Espagne pour y courir sus aux navires espagnols, si l'amiral Chabot obtenait, comme il l'avait promis, lettres de marque du roi. Après quoi, vers l'entrée de l'hiver, M. de Verassan ayant reconnu sa nouvelle route, viendrait nous rejoindre à un endroit convenu secrètement entre Jean Florin et lui, et nous partirions ensemble pour le voyage définitif.

Quand mes actes furent achevés, M. de Verassan vint à moi et me tendit la main.

« Monsieur mon ami, dit-il, pensez-vous que tout soit en règle maintenant, et que vous puissiez me donner les papiers de Nicole Lefebvre?

— Je le pense, mon capitaine, répondis-je, car, s'il vous plaît, c'est ainsi que je vous appellerai à partir d'aujourd'hui.

— Et bien vous ferez, s'écria Jean Florin. Mais il faut d'abord, suivant le statut des mariniers, que vous fassiez le serment au roi de France entre mes mains. Quelqu'un de vous a-t-il une croix?

— Voici mes patenôtres, mon capitaine, dit Antoine Vasseur.

— Cela suffit, répondit Jean Florin. Il y a une croix au bout. »

Ayant dit ces mots, il me présenta la croix et reprit :

« Jurez[1] de m'obéir et suivre pour le service du Roi à

1. *Relation de Jacques Cartier.*

partir d'aujourd'hui jusqu'à notre départ et notre retour en France, comme vous feriez au Roi lui-même, sans aucune contradiction ni refus, et ce sur les peines en tel cas accoutumées à ceux qui se trouveront désobéissants et faisant le contraire.

— Je le jure! répondis-je en levant la main.

— Maître Crignon, dit Jean Florin, vous inscrirez le sieur René Binot Paulmier, cadet de Gonneville, sur les rôles d'équipage comme deuxième pilote. Veillez à ce qu'il se fournisse de tout ce qui lui sera nécessaire, et emmenez-le à votre logis où vous l'hébergerez. Je pars ce soir même pour le Havre de Grâce avec M. de Verassan, maître Jacques Cartier, le capitaine Jean Alfonse, maître Antoine Vasseur et Etienne Picot. Vous devrez rejoindre le huitième jour à partir du présent, avant midi. Messieurs, Dieu vous garde. »

Il prit son épée à un clou de la muraille et sortit en compagnie des autres. N'ayant plus rien à faire moi-même, je partis avec Braguibus, Chamouillac et Pierre Crignon, traversant la salle, à la grande surprise des écoliers et autres buveurs qui s'ébahissaient de me voir en si étrange compagnie.

A peine Braguibus fut-il dehors, qu'il s'écria :

« Non, messieurs, non, jamais de ma vie je n'ai retenu ma langue si longtemps ! L'urbanité me retenait de parler, parce que vous vous taisiez tous; vous sembliez écouter un autre Eneas. — *Conticuere omnes, intentique ora tenebant;* mais vingt fois j'ai eu occasion de placer les plus beaux et les plus joyeux discours du monde, tant en français qu'en latin et en grec. Je n'ai point voulu interrompre notre Eneas, je dis M. de Verassan, et son *fidus Achates*, ce galant Jean Alfonse, et ce *Palinurus* de Saint-Malo, maître Jacques Cartier.

— Maître Braguibus, notre ami, dit Pierre Crignon, pour bavarder et pour latiniser, je suis votre homme, et je pense que notre ami de Gonneville, qui est clerc jusques aux dents,

ne se laissera pas prendre sans vert, et nous donnera la repartie.

— Voulez-vous inférer que je ne vous la donnerai pas aussi? dit le sieur de Chamouillac en tordant sa moustache. Sachez, monsieur, qu'en Gascogne, les petits enfants de cinq ans en remontreraient à vos docteurs de Paris. Cap de saint Arnaud! il y a si longtemps que je sais le grec et le latin que je les ai oubliés!

— Monsieur de Chamouillac, dit Braguibus, je ne doute point de votre savoir, et je maintiendrai envers tous que vous êtes le premier latiniste de la Gascogne.

— Je ne dis point cela, répondit Chamouillac. Il y en a en Gascogne qui valent mieux que moi. Mais ces Parisiens! Cap de saint Arnaud! Je pense que je couperai les oreilles à une douzaine d'entre eux avant de monter sur mer. Pour le présent, mes bons amis, je vous quitte. Il faut que je rende visite au garde des sceaux, qui me demande depuis trois jours, et à la reine qui grille d'envie de me voir depuis que le roi lui a écrit de mes nouvelles. Il serait discourtois de ma part de faire attendre plus longtemps cette grande reine. Jamais un Chamouillac ne fut discourtois. Adiousias.»

Il s'en alla fièrement. Mais au bout d'un instant il revint, et s'adressant à moi :

« Qué saint Treignan me descousse! je n'en fais jamais d'autres. J'ai donné tout à l'heure ma bourse contenant cinquante ou soixante écus d'or à un moine quêteur de Saint-Antoine, et je me trouve dénué d'argent. Mon ami nouveau, prêtez-moi donc un écu ou deux. Je ne tarderai pas à toucher mes revenus de Chamouillac, qui valent bien trente-cinq mille francs par cette mauvaise année. C'est peu pour moi.

— Rien, rien, dit maître Pierre Crignon en m'arrêtant le bras et en mettant la main à sa bourse; vous n'avez sur vous que des carolus d'or valant au change quatre écus, trois angelots, six blancs et cinq deniers l'un. J'aime les comptes nets. Monsieur de Chamouillac, voici deux écus

de trois francs, que je vous prête au nom du cadet de Gonneville.

— C'est une bagatelle, dit Chamouillac en empochant les écus. Adiousias. Je viendrai vous retrouver à souper.

— Ce Gascon, dit en riant Braguibus quand notre compagnon se fut éloigné, est le propre *Miles gloriosus* tel que le décrit Plautus le Romain. Néanmoins, c'est un bon homme et un vaillant compagnon.

— Oui, répondit Crignon, mais il emprunte trop d'argent.

— Bah! il nous divertira, et tout plaisir se paye, reprit le joyeux Braguibus. Mes amis, sauf le respect que je dois à ce galant Pierre Crignon notre premier pilote, je pense qu'à nous trois nous rirons plus en ce voyage que la Sorbonne entière n'a ri ces deux cents ans passés. Nous sommes les tenants et compagnons de noce de Comus et de Momus, et nous allons les conduire tous deux à la cour de Thétis. Je voudrais déjà me trouver en quelque horrible tempête, pour y dire tant de joyeusetés qu'Éolus s'en esclaffera de rire et ne pourra plus souffler. Mais ne vous semble-t-il pas à propos de faire quelques libations à Neptunus avant de partir? Ou plutôt à Castor et à Pollux, qui furent de parfaits amis, en l'honneur de la parfaite amitié qui va nous unir tous trois? Voici à point nommé le Trou Perrette [1] devant nous. J'y connais une tonnelle de lierre sous laquelle on boit un grand vilain vin blanc qui n'est point de Falerne...

— Nous ne sommes pas non plus Horatius, qui buvait du Falerne, mais tremblait de voyager sur mer, répondis-je.

— C'est bien dit, messieurs, sur ma foi, dit Pierre Crignon. Entrons ; jamais pilote normand ne hait le bon vin: c'est un apophthegme maritime. Entrons. Nous causerons en buvant, et nous boirons en causant, à votre grand profit, car j'ai à vous informer de diverses particularités qu'il est bon que vous sachiez avant notre départ. »

1. Cabaret fameux.

Vraiment, ils étaient avenants, mes deux compagnons. Je les regardais tout à l'aise quand nous fûmes assis sous la tonnelle. Braguibus avec sa mine joyeuse, Crignon avec son œil clair et sa contenance hardie étaient bons à voir. Braguibus avait quitté la robe doctorale et était galamment vêtu à la française d'un pourpoint bleu et d'une robe grise; il avait à la ceinture une dague dans un fourreau de velours bleu, et se tenait le plus bravement du monde, riant, parlant, buvant d'autant à chacun et semblant heureux de vivre. Maître Crignon était vêtu à la marinière, portant même son bonnet de matelot. Il était aussi joyeux que notre compagnon, mais moins bruyant et moins grand parleur : on voyait qu'il s'était déjà formé aux périls des voyages et aux dangers qu'on court sur mer. Il n'était guère éventé, et, même riant, riait de sens rassis. Après le premier broc, nous fûmes bien ébahis de voir ledit Crignon tirer d'une bougette, sous sa robe, un objet fait de terre blanche, et semblant un peu à un encrier avec son galimard. Il prit ensuite une poche d'où il sortit des feuilles brunes semblables à des feuilles sèches, et les ayant bien brisées dans sa main, en remplit le gros bout de son petit vase de terre qui était creux. Puis, ayant battu le briquet et allumé une mèche, il prit le tuyau dudit objet dans sa bouche, appliqua la mèche allumée sur les feuilles sèches, et un instant après nous le vîmes soufflant de la fumée par la bouche. Braguibus sauta de surprise.

« Par Hercule et Thésée dompteur de monstres! s'écria-t-il, vous êtes un nouveau Cacus, notre ami! Vous êtes un Cacus flammivore, vous êtes un volcan en pourpoint à la marinière! Quelle diablerie faites-vous ici? Êtes-vous bon chrétien? Pensez-vous que nous voulions voyager en compagnie du mont Etna? »

Pierre Crignon, riant jusqu'aux larmes, vomit de nouveaux torrents de fumée.

« Braguibus, notre féal compagnon, dit-il, me semble avoir déjà peur. Il veut voyager aux Indes pour y voir toutes

les merveilles de l'autre monde, et la plus petite chose le met hors de lui. Il est tout ébahi et tout effrayé de me voir pétuner un petit peu. Notre ami, dit-il, c'est une coutume des Indiens, que j'ai apprise d'eux, d'aspirer par ce tuyau la fumée de cette herbe qu'on consume dans ce fourneau. C'est ce que nous appelons pétuner, ou fumer, nous autres mariniers qui faisons le voyage des Indes, et ce pétunage éclaircit le cerveau, chasse les idées chagrines et empèche la contagion des maladies. Usez-en comme moi, et vous vous en trouverez bien.

— Hippocrate ne parle point de votre herbe, répondit Braguibus, ni Galien non plus. Puisqu'elle a tant de vertus, je la décrirai dans le livre que je ferai imprimer un jour ou l'autre, à notre retour. Mais, dites-moi, guérit-elle aussi, entre autres maladies, de celle qu'on appelle « faute d'argent »? J'y suis bien fort sujet, et toute ma médecine n'y peut rien.

—Ha, ha! dit Pierre Crignon, vous savez ce qu'en dit le sieur Clément Marot, valet de chambre du roi :

C'est une dure départie,
D'une tête et d'un échafaud,
Mais bien plus dure est la partie
Quand argent faut
A buveur de bonne volonté.

— Le sieur Marot, observai-je, a dit cela ou quelque chose d'approchant.

— Bah! reprit Crignon, au service du roi de France et de monsieur Jean Ango, et sous le commandement de Jean Florin, faute d'argent n'est pas la maladie que nous devons craindre. Savez-vous bien que monsieur Jean Ango est le Jacques Cœur de la mer, et qu'il est plus riche que le Foucre d'Augsbourg[1]? Il a bien vingt-cinq, et aucuns disent trente millions d'or, et avec cela, il est généreux comme

1. Les frères Fugger, banquiers allemands. Ils prêtèrent de l'argent à Charles-Quint.

le fut Mecænas, gentilhomme d'Augustus l'empereur romain.

— Vertu-Dieu ! notre ami, comme vous y allez, dit Braguibus. Vingt-cinq ou trente millions d'or ne se trouvent dans le pas d'un cheval.

— Mais, répondit le pilote, ils se trouvent dans le sillage d'un navire normand. Allez, monsieur, je ne donnerais point ma part de prise en ce voyage pour cent arpents de bonne terre en Touraine. Quand vous aurez quitté votre plancher des vaches, quand vous sentirez sous vos pieds un bon navire comme la *Pensée*, quand vous verrez ce que peut faire d'un tel navire un tel capitaine que le vaillant, le prudent, l'avisé Jean Florin, ayant à son joli commandement cent vingt nochers dieppois, vous verrez qu'il n'est rien de plus beau que le service du Roi sur mer. Oui, rien n'est plus beau que de naviguer et que de gagner du bien.

— Dites que rien n'est plus beau, conclut Braguibus, que d'être Normand et corsaire.

— Je le dis et je le maintiens, répondit Pierre Crignon, et je pense qu'Ulysses, tant vanté par le docte Homerus, n'était point roi d'Ithaque, comme il le dit, mais capitaine marin de Dieppe ou d'Honfleur. Messieurs, je bois à votre santé.

— Vous avez, dit Braguibus, une grande estime pour notre capitaine Jean Florin. Or, faites-nous connaître un peu quel est l'homme et quelles sont ses prouesses. *Arma virumque...*

— Vous me donnerez congé de le faire en prose française, répondit le pilote en lançant des tourbillons de fumée. Écoutez. Vous connaissez l'un et l'autre M. Jean Ango dont nous venons de parler.

— Le grènetier? dit Braguibus.

— Le vicomte de Dieppe, répondit Crignon. Vous savez comme il est riche, puissant, et surtout comme il est avisé. Nul mieux que lui ne s'entend aux choses de la mer. Il entretient trente navires, galions et caravelles, qui règnent sur l'Océan, et il réunit dans son manoir de Varangeville les poètes et les savants les plus illustres. »

Ici Braguibus salua modestement.

« Monsieur notre ami, continua Pierre Crignon, moi aussi, j'ai fait quelques vers qui ont été imprimés à Rouen, chez Jacques Lelièvre, libraire du roi. Vous vous trouverez en bonne compagnie chez M. Jean Ango. Vous y verrez maître Bouchet...

— C'est un père conscrit au sénat d'éloquence, dit Braguibus.

— Vous y verrez ces deux braves et hardis pilotes, la fleur des marins dieppois, Jean et Raoul Parmentier, dont l'un, Jean, est une perle de rhétorique française et en bonnes inventions, tant en rime qu'en prose [1].

— Est-il bon latiniste? demanda Braguibus.

— Autant qu'homme du monde. Il s'occupe à traduire Sallustius, et fera imprimer quelque jour l'*Histoire catilinaire* et le *Jugurtha*, qu'il veut présenter au roi [2]. Mais revenons à notre propos de M. Jean Ango, qui a pris pour devise : *Deus spes a juventute mea*, qui s'est trouvé assez puissant pour faire la guerre au roi d'Angleterre, et assez riche pour dépasser en chevance le fils de Lepelletier de Rouen.

— De Lepelletier dont la garantie parut meilleure aux Vénitiens que la parole du roi Charles huitième, quand ce roi leur voulut emprunter pour ses guerres en Italie [3]?

— De lui-même, notre ami, répondit Crignon; mais si vous m'interrompez toujours, je ne viendrai jamais à bout de mon dire.

— Je me tais, dit Braguibus qui buvait beaucoup; je me tais; je proteste que je me tais.

— Vous pensez bien, reprit le pilote, qu'un homme comme M. Jean Ango, dont la sœur du roi écrivait encore dernièrement l'éloge au cardinal-légat, un homme qui a reçu dans sa maison le roi notre sire... »

1. PIERRE CRIGNON, *Lamentations sur la mort de Jean et Raoul Parmentier.*
2. L'*Histoire catilinaire* ne fut écrite qu'en 1528 et le *Jugurtha* en 1529.
3. DE FRÉVILLE, *Histoire du commerce de Rouen.*

Crignon leva son bonnet. Nous en fîmes autant.

« Un homme pareil s'entend à reconnaître le mérite des gens.

— Il nous a choisis pour nous prendre à son service, interrompit l'incorrigible Braguibus. Cela s'entend.

— Eh bien! dit le pilote, parmi tous ces hommes de mer qu'entretient M. Ango, parmi Raoul et Jean Parmentier, et Jacques Cartier, et Jean Alfonse, et Jean de Verassan, il n'en est point qu'il prise autant que Jean Florin. Il le met par-dessus tous autres, et quand, à la barbe des Anglais, il arma un navire pour faire passer le duc d'Albany en Écosse[1], c'est à Jean Florin qu'il le confia.

— M. de Verassan paraît un fort habile homme, dit Braguibus. Savez-vous quelque chose de lui?

— Lui! répondit Pierre Crignon. Peu d'hommes le valent pour la science et le courage, et quant aux voyages qu'il a faits, ils sont les plus extraordinaires, les plus aventureux, les plus périlleux dont on ait ouï parler. Il a été dans l'Égypte, dans l'Inde et au Cathay, et l'on m'a raconté qu'il avait été gentilhomme de la Chambre du Grand Turc et maître d'armes du Sophi!

— Ventre-Mahom, que nous contez-vous là! s'écria Braguibus. Votre homme sent le fagot, d'avoir été si fort avant dans les bonnes grâces de tous ces païens.

— Vraiment, dit Crignon, vous avez tort de vous en troubler l'esprit, notre ami; M. de Verassan est fort bon chrétien, et son frère Hiérome de Verassan est, à Rome, familier de notre Saint Père le Pape. Pour moi, je me crois apte à reconnaître son mérite, car nous avons bien souvent raisonné ensemble de l'hydrographie et de la cosmographie, et c'est à lui que j'ai confié les recherches que je fais sur l'art de calculer les longitudes[2].

— Mais Jean Florin le passe, à votre estime? reprit Braguibus.

1. En 1521.
2. Dédiées en 1534 à l'amiral Chabot.

— Jean Florin, dit Crignon, n'est point savant comme lui et n'a pas mené une vie si merveilleuse que lui. Seulement, Jean Florin est le meilleur Normand de toute la Normandie.

— Qu'entendez-vous par là, notre ami? demanda Braguibus.

— J'entends, dit le pilote, que Jean Florin est bon Français, servant bien le roi, et qu'au service du roi, monté sur un bon navire comme la *Pensée*, et ayant maître Étienne Picot pour procureur, il n'est point de méchant tour qu'il ne joue à nos ennemis, ces diables d'Espagnols et de Portugalais, le tout à grand profit de ménage. Or, que peut-il y avoir de plus beau que de gagner du bien en mettant à mal les ennemis du roi de France?

— Mais que diantre Étienne Picot vient-il faire dans ces prouesses? s'écria Braguibus. Quand Ulysses naviguait, avait-il un chicaneur avec lui?

— Ulysses avait tort, répondit gravement Crignon, et la chicane est une belle chose et fort utile. Nous faisons à la fois la course et le commerce, et pour l'un ou l'autre il est bon d'avoir la loi de son côté. Je pense que jamais Jean Florin n'a piraté une caravelle ou un galion, ou pillé un port sans que maître Étienne Picot n'ait, par de bons et sages motifs et dues assignations en bonne forme, prouvé qu'il avait le droit de le faire. Ah! si le roi nous lâchait la bride!

— Eh bien? dit Braguibus.

— Oui, s'écria Pierre Crignon, il est fort heureux pour les Espagnols et les Portugalais que le roi François I[er] use à leur égard de tant de bonté et de courtoisie; car s'il voulait lâcher tant soit peu la bride aux négociants français, en moins de quatre ou cinq ans ceux-ci lui auraient conquis l'amitié et assuré l'obéissance des peuples des nouvelles terres, et cela sans employer d'autres armes que la persuasion et les bons procédés[1]. »

1. Pierre Crignon, Journal de bord du *Sacre* et de la *Pensée*.

Comme Crignon disait ces mots, il s'éleva un grand tumulte dans la salle du cabaret, et les buveurs qui étaient sous la tonnelle se levèrent pour aller voir. Nous fîmes comme eux.

« Qu'ont donc ces badauds parisiens? dit Braguibus, en arrivant dans la salle où tout le monde se groupait autour d'un homme couvert de poussière. Qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé, monsieur, répondit le cabaretier, que voici un courrier qui vient d'Italie, et qui est tombé de cheval par fatigue devant la porte. Il doit avoir de grosses nouvelles pour courir ainsi les postes sans prendre nul repos. Mais il ne veut les dire à personne. Il se rend au Louvre. »

Le courrier autour duquel on s'empressait but un verre de vin et reprit un peu de forces. Il se leva aussitôt, et, refusant de répondre à aucune question, remonta sur son cheval et partit au galop. Les bons Parisiens commençaient à s'attrouper, chacun discourant et voulant savoir mieux qu'un autre les nouvelles apportées par le courrier. Nous partîmes après avoir payé, traversant les rues qui étaient pleines de monde pour nous rendre à notre hôtel, dans la rue Saint-Antoine, à l'enseigne de l'*Épée de bois*. Braguibus, qui avait bu plus que de raison, voulait entrer dans tous les cabarets pour demander quelles nouvelles avait bien pu apporter le courrier, et s'arrêtait à chaque pas pour parler latin, voire grec, citant Cicero et Virgilius, et Galenus, et Hippocrates. Tout près de notre porte, il tenta encore de nous entraîner dans une taverne voisine.

« Par la morbœuf de bois! s'écria-t-il, sommes-nous bons chrétiens ici, ou sommes-nous mahométistes?

— Nous sommes bons chrétiens, répondis-je. Bons Français et bons chrétiens, c'est tout un.

— Eh bien alors, dit Braguibus, allons boire!

— Que je sois martyrisé de pommes cuites, dit Pierre Crignon, si de tous les ivrognes que j'ai vus...

— Qu'appelez-vous ivrogne, interrompit Braguibus,



On s'empressait autour de lui.

monsieur le pilote, mon ami? Hippocrate a dit qu'il fallait s'enivrer une fois par mois, *ebrierare unum mense*. Prétendez-vous me faire renier Hippocrate?

— René, me dit le pilote, s'il n'était pas si lourd, nous l'emporterions bien. Bâillonnons-le.

— Ah! reprit Braguibus, vous n'êtes pas bons Français. Je vous dit qu'il faut boire à la santé du roi de France. Vive le roi de France!

— Il est ivre comme un Allemand, dit Crignon. Laissons-le ici.

— Qui parle d'Allemands? dit Braguibus. Où sont-ils, les Allemands? Qu'on m'apporte un Allemand! J'en ferai une belle anatomie. Laissez les Allemands. Le premier que je verrai, je veux qu'on me pende si je n'en fais pas une anatomie.

— Laissons-le là, dis-je à Crignon. Il est plus entêté qu'un Breton.

— Un Breton! répondit Braguibus. *Penitus toto remotos orbe Britannos!* Un Breton *ex ima Armorica!* Je me moque des Bretons. Les Bretons sont sujets du roi de France. Vive le roi de France et de Bretagne!

— Oui, cap de Saint-Arnaud! Vive le roi de France et de Bretagne, vive le roi de France, et que saint Treignan découse tous ceux qui mal veulent au royaume de France! »

Nous reconnûmes la voix de Chamouillac qui arrivait derrière nous à grands pas. Il était fort pâle et serrait les poings.

« Qu'y a-t-il, monsieur notre compagnon? lui dit Crignon. Il semble que vous voilà bien agité.

— Chut! répondit le Gascon. Silence! Montons vite. »

Nous montâmes rapidement les degrés en remorquant Braguibus. Quand nous fûmes dans la chambre, Chamouillac ferma la fenêtre, poussa le verrou, et, nous attirant autour de lui, il nous dit à voix basse :

« Un courrier d'Italie vient d'arriver au Louvre.

— Nous l'avons vu! s'écria Braguibus. Nous avons entendu le galop de son cheval!

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

— Silence donc, par la mordiable! dit rudement Crignon.

— Vous n'êtes point civil, notre ami, répondit le bon Tourangeau. Vous êtes incivil et bourru, *incomis et hirsutus*.

— Ma cousine, la demoiselle d'Estissac, reprit le Gascon, est demoiselle de la reine. Elle m'a dit secrètement les nouvelles, à l'instant même. C'est un grand malheur. »

Nous écoutions tout anxieux.

« Mes amis, dit Chamouillac, une grande bataille a été perdue sous Pavie. Monsieur de la Palice a été tué, et le roi est prisonnier des Espagnols. »

Nous restâmes terrassés par ces terribles nouvelles. Braguibus, dont l'ivresse se dissipa du coup, fondit en larmes. Crignon mordait sa moustache. Je me signai. Le Gascon, laissant enfin éclater sa fureur, bondissait par la chambre, faisant des gestes menaçants, et lançant des « Cap de saint Arnaud » entremêlés de beaucoup d'autres jurements.

« Ah les marauds! Ah les bélîtres! Ah les veillaques! s'écriait-il. Ah! que n'y étais-je! Cap de saint Arnaud! si j'y avais été, la chose eût tourné autrement. Un seul bras valeureux suffit, et ce bras eût été le mien! »

Crignon laissant Chamouillac se démener et Braguibus pleurer me prit à part.

« Mon ami, me dit-il, nous sommes les plus calmes ici. Montrons que nous sommes de vrais mariniers normands. Il ne faut pas perdre un instant. Il faut partir ce soir même, rejoindre MM. de Verassan et autres, et leur apprendre les nouvelles.

— Pensez-vous, lui dis-je, qu'elles soient de nature à les faire renoncer au voyage?

— Moins que jamais, dit résolûment Crignon. Je n'aurais qu'une barque de pêche que je prendrais la mer pour aller courir sus aux ennemis. Il faut que nous prenions la revanche de Pavie; il faut que nous allions aux Indes gagner sur les Espagnols la rançon du roi de France.

— C'est bien dit, maître Pierre, m'écriai-je, et nous la gagnerons. Partons ce soir même. A la mer, les mariniers! Et faisons payer cher à ces pendards leur victoire d'un jour. »





Ce logis appartient à M. Jean Ango.

CHAPITRE III

Le départ

Nous ne pûmes trouver de chevaux de poste que le lendemain matin. Ayant rassemblé notre petit bagage, nous partîmes à huit heures de Saint-Denis où commence la route de Normandie, et où on nous loua nos chevaux. Un faquin porta nos bagages jusque-là. De Saint-Denis à Rouen il y a vingt-cinq lieues, comme chacun sait, et de Rouen au Havre de Grâce, dix-huit lieues, par les routes de poste. On couche à Pontoise, à Magny, à Econys, et finalement à Rouen. Nous continuâmes de nuit à Pontoise, après avoir soupé, laissant le coucher pour rejoindre notre compagnie que nous trouvâmes, vers les dix heures, entre Pontoise et Magny, passé le Bord-Haut de Vigny, chevauchant avec trois mules de bagage et deux valets de suite, bien tranquillement et sans se presser.

Pierre Crignon prit les devants, et s'en alla parler à voix basse à M. de Verassan. Je les vis tous en un instant changer de visage et prendre des mines consternées, à l'exception du seul Jean Florin et de maître Étienne Picot. Puis, après s'être consultés, ils continuèrent la route comme si de rien n'était. Outre les varlets, deux nouveaux compagnons chevauchaient dans notre troupe, derrière Florin. L'un, monté avantageusement sur un bon roussin, était un jeune homme grand et fort, vêtu à l'allemande, et portant au côté une longue et large épée lansquenette. L'autre montait un méchant cheval de poste : il était petit, maigre, brun de peau et noir de cheveux, vêtu d'ailleurs à la marinière, de chausses tout d'une pièce, sans bas ni haut, d'une saye toute rapiécée, coiffé d'une *gorra* espagnole, et portant aux pieds des *alpargates :* ce sont des souliers faits de cordes. Il avait une courte épée pendue à un baudrier, de celles qu'on appelle *sangdedés*, et une dague à la ceinture.

« Cap de saint Arnaud ! dit le Gascon sitôt qu'il vit ces deux hommes; que saint Treignan me découse si le grand n'est pas un Allemand des lansquenets de M. de Fleurange, et si le petit n'est pas un Espagnol des bandes de Pierre Navarre ou de tout autre bélître de par delà les monts ! Le diable soit d'eux! je n'aime point ces figures de Marranes [1] d'Espagne et de Hondrespondres d'Allemagne [2]. La peste les étouffe ! Que viennent-ils faire ici?

— N'ayez souci d'eux, notre ami, dit Crignon en clignant de l'œil. Du moment qu'ils sont dans la compagnie de Jean Florin, je réponds d'eux comme de moi-même. Reposez-vous sur lui en toute assurance. »

Bragnibus, qui avait du goût pour tous les hommes de mine étrange, s'approcha de l'Allemand et de l'Espagnol, pour lier conversation. L'Allemand lui fit un grand salut; l'Espagnol ôta gravement son bonnet, en lui disant :

1. *Marranes*, Maures convertis.

2. *Hondrespondres*. sobriquet que nos soldats donnaient aux Allemands au XVIe siècle.

« Segnor, je vous baise les mains.

— Point, point, dit Braguibus. Laissons cette cérémonie. Je pense que vous nous tenez compagnie jusqu'à Rouen, ou plus loin.

— Plus loin, monsieur, dit l'Allemand, jusqu'aux Indes.

— Ce sera grand honneur pour nous, dit Braguibus. Peut-on savoir quels sont les noms de nos nouveaux compagnons?

— Monsieur, répondit l'Allemand en prenant un air noble, je suis le baron de Himmelhergottkreuzschockschwerenothsdonnerwetter, seigneur de Katzenjammerundteufelsschwanz.

— Arrêtez, s'écria Braguibus. Arrêtez! Sainte Vierge! Il est fou enragé! Liez-le!

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda Jean Florin. Pourquoi criez-vous ainsi?

— Ce qu'il y a, dit Braguibus, il y a que ce furieux ici, *demoniacus et furens*, invoque les cent mille diables! Il conjure Proserpine et Lucifer et Belzébuth, sous couleur de dire son nom! Il récite le grimoire!

— Calmez-vous, mon ami, répondit Florin, et si le nom un peu long de ce gentilhomme vous cause de l'ennui, appelez-le, comme je le fais, par son nom de baptême, qui est Martin.

— Martin, dit l'Allemand. Oui, Martin, en latin *Martinus*.

— Je le veux bien, dit Braguibus, mais vous m'avez fait une peur terrible. Avez-vous beaucoup de noms pareils en Allemagne?

— Comme Himmelhergott...

— Non, non, interrompit Braguibus; ne le dites pas : je l'ai déjà entendu. Mais, expliquez-moi, pourrait-on faire entrer votre nom dans un vers en allemand?

— Je ne me soucie point de cela, répondit Martin. Je suis gentilhomme et lansquenet, je me moque des vers.

— Oh! dit Braguibus, oh! l'étrange compagnon! Laissons tout propos avec lui, et passons à un autre. Or çà, monsieur notre ami qui avez des chausses comme je n'en ai jamais vu, quel est votre nom?

— Segnor, répondit fièrement l'homme aux chausses, je suis chevalier et riche homme de Castille.

— Pâques-Dieu! s'écria Braguibus en regardant la saye déchirée de l'Espagnol, si vous êtes riche homme de Castille, comment donc sont faits les pauvres dans votre pays?

— Segnor, dit l'homme avec gravité, mon nom est Miguel Lopez de Barrameda y Alvarado y Cuendias y Angulo y Colibrados, vieux chrétien et hidalgo castillan. Je vous l'ai dit. Vous le savez. Ne m'en demandez pas davantage. Patience et mauvaise intention [1].

— Vertu-Dieu! s'écria le Tourangeau.

— Braguibus, mon ami, vous jurez, c'est un péché, dit Crignon.

— *Da nobis jurandi* [2], reprit Braguibus, il n'est point bavard.

— En quoi il ne vous ressemble pas, répondit Crignon. Mais les voyages vous formeront au silence. »

Notre route se poursuivit ainsi, sans trop de joyeux propos, jusqu'à Rouen. A ma grande surprise, nous ne nous y arrêtâmes que pour souper et coucher. Au lendemain matin nous repartîmes pour coucher à Caudebec, d'où, passant par Lillebonne et Harfleur, en face de ma bonne ville de Honfleur, nous arrivâmes au Havre de Grâce, sur l'heure du souper, le samedi au soir.

Je vis Crignon se dresser sur ses étriers et me montrer de loin la pomme des mâts des navires.

« La *Dauphine*, me dit-il en me désignant un mât.

— La *Normande*, dit Jacques Cartier en en montrant un autre.

1. *Paciencia y mala intencion*, vieux dicton espagnol.
2. Sous-entendu *facultatem*.

— La *Pensée*, dit Crignon, et le *Sacre* à tribord. »

Comme le pilote me montrait le *Sacre* et la *Pensée* qu'il reconnaissait rien qu'à voir le haut de leurs mâts, je vis qu'il avait les larmes aux yeux, et qu'il ôtait son bonnet. Alors, pensant à mon père, feu M. de Gonneville, et à son bon navire le *Saint-Jacques* que, moi aussi, j'aurais reconnu dans mon enfance, je me pris à pleurer. A ce moment, nous entendîmes les cloches du Havre qui sonnaient l'*Angelus*, nous descendîmes de cheval, et, mettant dévotement genou en terre, nous dîmes nos prières. Je me souviendrai toujours que le bon Vasseur me remit ses patenôtres, et, comme je voulais m'en excuser, me dit :

« Allez, monsieur, prenez. C'est feu M. le capitaine de Gonneville qui me les a données. »

Les deux premiers relevés furent Jean Florin et Étienne Picot. Chamouillac, regardant du côté de la mer, dit d'un ton dédaigneux :

« Ce n'est pas une mer, cela. La mer en Gascogne est bien plus grande. Venez en Gascogne, je vous ferai voir la mer.

— Où prenez-vous la mer en Gascogne, monsieur de Chamouillac? dit Crignon stupéfait.

— Il n'importe où je la prends, répondit Chamouillac. Je la prends comme il faut, et je suis prêt à donner de l'épée dans le ventre à qui voudrait maintenir que la mer en Gascogne n'est pas plus grande qu'ailleurs. »

Étienne Picot, détachant de la selle de son cheval les sacs où il mettait ses papiers et pièces à procès, dont il ne se séparait jamais, donna un grand coup de bonnet à la compagnie.

« Messieurs, nous dit-il, je m'en vais mettre un cierge à saint Yves, patron des avocats. Je suis à votre joli commandement jusqu'au départ, et au delà comme s'entend. Vous me trouverez toujours au logis de maître Gilles Lerouge, huissier à verges, si vous avez besoin de mes services pour quelque petit exploit ou quelque belle assignation. Messieurs, Dieu vous garde. »

Pendant qu'Étienne Picot entrait par une rue, nous entrions par l'autre, et ne tardâmes pas à nous arrêter au bord de la mer, devant une grosse tour ronde à la porte de laquelle se tenaient de nombreux varlets. Sitôt qu'ils nous eurent vus, ils s'empressèrent autour de nous, prenant nos chevaux et notre bagage et faisant de profondes salutations à la compagnie. Nous passâmes par une grande salle basse, d'où nous montâmes des degrés. Jean de Verassan et Jean Florin nous conduisaient : on voyait qu'ils étaient chez eux.

« Ce logis, me dit Grignon, appartient à M. Jean Ango. Il l'a fait tout récemment construire, et y a reçu le roi, notre sire. Nous y logerons jusqu'à notre départ. »

La voûte des degrés était peinte de sphères d'or avec la devise : *Deus spes a juventate mea*. Au premier étage s'ouvrait une galerie tendue de belles tapisseries à personnages représentant des Indiens et des Mores. Là s'arrêtèrent M. de Verassan, Jean Florin et Jean Alfonse, pour entrer dans leurs chambres. Au deuxième, les varlets nous firent passer par une galerie tendue de tapisseries d'Arras, représentant des feuillages parmi lesquels des tigres, des antilopes et diverses autres bêtes. Nous entrâmes dans une grande et belle chambre dont les fenêtres garnies de vitres donnaient sur la mer. Elle était meublée de deux lits, de plusieurs coffres et sièges, d'une table. Dans le fond s'ouvrait une petite porte par laquelle on arrivait à des degrés en vis conduisant à une chambre bâtie sous les combles. Dans cette chambre, percée de larges et hautes fenêtres, on voyait appendus au mur ou placés sur des tablettes tous instruments nautiques, physiques et mathématiques, tels que astrolabes, sphères armillaires, cartes marines, arbalestilles, compas. Une grande *rose* était peinte sur un carton, avec ses 360 degrés, et les *rins*[1] des 32 vents marqués au Nord par une fleur de lis, à l'Orient par une croix, et à l'Occident par un aigle à deux têtes.

1. Rumbs.

« C'est ici, me dit Pierre Crignon, l'observatoire et cabinet d'études de MM. de Verassan, de Jean Alfonse, et le mien quand nous venons au Havre de Grâce. Notre ami, vous y ferez ce qui vous plaira.

— S'il vous plaît, nous y étudierons ensemble, lui dis-je.

— Pardieu ! j'en suis content, » répondit-il en me serrant la main.

Des valets vinrent nous apporter des flambeaux et mettre la nappe, où ils placèrent un jambon avec des saucisses et plusieurs flacons du meilleur, à ce que disait Braguibus, qui s'y entendait. Après souper, je fus me coucher, ayant Crignon pour compagnon de chambre. Les autres furent en deux autres chambres, au même étage.

De bonne heure, Crignon me réveilla, criant à pleins poumons :

« Aux barres ! Houe ! Au quart ! au quart ! Debout, dormeur. Tout est viré !

— Combien de tours de sablier, maître? répondis-je en sautant du lit.

— Ah, ah ! dit joyeusement Crignon, vous faites voir que vous avez déjà navigué, René notre ami. Bon sang ne ment pas, et le cadet de Gonneville sait répondre quand on parle à la marinière.

— Interrogez-moi pour voir, dis-je à Crignon, cependant que nous nous lavions tous deux à grande eau.

— Bon, cela. Or, répondez-moi, de par Dieu. Comment un bon pilote français doit-il commencer son livre de bord ?

— Premièrement en invoquant Dieu, comme par exemple : Au nom de Dieu soit commencé ce présent journal, par moi, Pierre Crignon, premier pilote.

— C'est fort bien, dit Crignon. Vous l'entendez, mon ami. Oh ! que vous l'entendez bien! Sauriez-vous me dire à présent quel est le pavillon de France?

— Les Français portent ordinairement le drapeau et

l'écharpe blanche [1]. Gueules ou rouge est couleur de combat : c'était la couleur de l'oriflamme, première bannière de France. Au surplus, il y a diverses bannières : bannière de combat, bannière de partance, bannière de conseil, bannière de paix, bannière d'aide ou d'assistance, bannière de la nation et bannière royale. Les navires normands portent pour bannière de nation l'échiquier d'argent et de sable, qui est noir.

— C'est fort bien, ami René. Dites-moi, quand doit-on amener le pavillon royal ?

— Jamais! Le pavillon royal étant arboré ne se doit jamais abattre pour saluer, et si l'on veut contraindre de le faire, il faut s'excuser, ou finalement, à toute extrémité, se défendre et se perdre plutôt.

— Notre ami, dit Crignon, est-ce à la Sorbonne qu'on vous apprenait tout cela?

— Ma foi, dis-je en riant, je confesse que saint Thomas et Aristote n'ont jamais traité du pavillon, mais que je lisais plus volontiers dans la bibliothèque de mon maître Oronce Finée Giraldus et Albertus Florentius, qui ont écrit sur la science navale en latin, ou le galant Cadamosto, qui en a raisonné en italien.

— Mais, dit Crignon, maître Oronce Finée vous a-t-il dit quelque chose sur l'art de trouver la longitude?

— Il nous a, dis-je, enseigné à trouver la différence des longitudes de deux lieux par l'observation d'une éclipse lunaire, ou à l'aide de la sphère armillaire.

— Fort bien, dit Crignon. Nous savons cela depuis longtemps. On n'a pas toujours une éclipse de lune toute prête sous la main, et on a souvent besoin de savoir la longitude. Ne vous a-t-il rien enseigné d'autre?

— Oh! que si, répondis-je.

[1] Les pavillons sont empruntés à « *Explications des termes de marine employez dans les édicts, ordonnances et règlements de l'admirauté*, dédié à Mgr l'archevesque de Bordeaux. Paris, chez Michel Brunet, à l'*Image sainct Nicolas.* »

— Parlez donc, de par Dieu! dit Pierre Crignon d'un air inquiet.

— Ma foi, dis-je, je sais sa leçon par cœur. Écoutez plutôt. *Quamvis ex eclipsi lunari modus observandi longitudinales locorum differentias sit omnium certissimus, cum raro tamen lunares conspiciantur eclipses et nebulosa ut plurimum aeris perturbentur caligine, commodissimum existimamus, si aliam supputandi rationem hoc loco perstringeremus, per solidam videlicet aut armillarem et vulgatam sphæram.*

— Morbœuf, mon ami! s'écria Crignon, qui pourtant ne jurait pas souvent, morbœuf, vous m'avez fait peur! »

Là-dessus, il fit un grand soupir, comme un homme qui se sent soulagé.

« Comment donc? lui dis-je. Est-ce en parlant latin?

— Vraiment non, mon ami, répondit le pilote. Mais du moment que vous ne savez trouver la longitude qu'à l'aide d'une éclipse de lune ou avec une sphère armillaire, je me sens rassuré. »

Parlant ainsi, il prit une boîte où se trouvait une boussole, me la porta sous le nez, cligna de l'œil et partit d'un franc éclat de rire.

A ce moment on frappa à la porte. Pierre Crignon ouvrit, et un grand jeune homme, vêtu à la marinière, entra en me saluant galamment et en donnant l'accolade à Crignon.

« Ami René, dit le pilote, donnez aussi l'accolade à ce mien ami, Pierre Mauclerc, astrologue[1]. Pierre, voici mon deuxième pilote, le cadet de Gonneville, fils du feu capitaine Robert de Gonneville.

— De Gonneville-lez-Honfleur, dit l'astrologue en me donnant cordialement l'accolade. Mon gentilhomme, je vous souhaite le bonjour.

— Il est bon mathématicien, dit Crignon, ayant étudié à Paris sous maître Oronce Finée, lecteur du roi. »

1. Astronome. Pierre Mauclerc s'embarqua avec Crignon dans le voyage du *Sacre* et de la *Pensée*.

Mauclerc ôta son bonnet.

« Oronce Finée est un grand mathématicien, dit-il ; je vous envie le plaisir d'avoir entendu ses leçons.

— Il sera aussi, dit Crignon, bon marinier et bon pilote, certainement. Il a lu Cadamosto, connaît les pavillons, et sait prendre la longitude par l'observation d'une éclipse lunaire et au moyen de la sphère armillaire. »

Pierre Crignon cligna encore de l'œil, et Pierre Mauclerc sourit.

« Par ma foi, messieurs, m'écriai-je, je ne sais en quoi ma manière d'observer les longitudes vous égaye si fort. En connaîtriez-vous quelque autre?

— Cap de saint Arnaud! dit Chamouillac en entrant accompagné de Braguibus, des longitudes, j'en connais plus de vingt ou trente! Pensez-vous que nous n'ayons pas aussi des longitudes en Gascogne?

— Je le pense, mon ami, s'écria Crignon, et ce galant Pierre Mauclerc, astrologue, le pense aussi.

— Vous êtes astrologue, monsieur? dit Chamouillac.

— Pour vous servir, monsieur, répondit Mauclerc.

— Or bien, dit Chamouillac, tirez-moi mon horoscope, alors.

— Je n'y entends rien, dit Pierre Mauclerc en souriant. J'observe les astres pour calculer la cosmographie, les latitudes, les longitudes...

— Cap de saint Arnaud! interrompit le Gascon, vous m'échauffez les oreilles de vos longitudes. Le diantre soit des longitudes ! Qu'en faites-vous de vos longitudes?

— Notre ami, dit Crignon, sans elles nous ne saurions reconnaître en quel point de la terre nous sommes.

— J'enrage, s'écria le Gascon. Sans longitudes vous ne sauriez reconnaître que vous êtes présentement au Havre de Grâce, dans ce logis appartenant à M. le vicomte de Dieppe? Sans longitudes vous ne sauriez où est Rouen, où nous avons passé?

— Rouen, dit Mauclerc, est par vingt et un degrés

trente minutes de longitude, et quarante-neuf degrés trente minutes de latitude, comme je l'ai calculé naguère[1].

— *Optime!* s'écria Braguibus. Monsieur, vous êtes un véritable Ptolémée.

— Peuh! dit Mauclerc d'un ton quelque peu dédaigneux, je pense que nous en savons plus en notre temps que Ptolémée n'en savait au sien, et que Christophe Colomb ou Amerigo Vespucci, ou Magalhaens, le noble Portugalais, pour ne pas parler de Pierre Crignon, ici présent, ou de M. de Verassan, ou de Jean Alfonse, en remontreraient à Ptolémée sur l'hydrographie et la cosmographie.

— Vertu-Dieu! dit Braguibus, comme vous y allez! En remontrer à Ptolémée?

— Le temps marche, notre ami, dit Crignon, et nos connaissances avec lui. Il n'y a pas encore bien longtemps que les nochers du lac Majeur, en Italie, voyant l'amiral André Doria louvoyer et se servir d'un vent de bouline, eux qui ne savent se servir du vent que quand ils l'ont entre deux écoutes, le tenaient pour sorcier, et pourtant nous naviguons aisément à la bouline; ce nous est chose tout accoutumée; et en l'an 1501, les Portugalais...

— Le diable emporte les bélitres! dit Chamouillac.

— Les Portugalais estimaient qu'Amerigo Vespucci s'était donné au diable, parce qu'il savait calculer les longitudes.

— Les voici derechef! s'écria Chamouillac. Elles ne me laisseront pas d'aujourd'hui. Je les ai bien connues autrefois autant qu'homme du monde, mais dans ces derniers temps elles me sont un peu sorties de la mémoire. Je pense qu'il importe de les connaître pour le service du roi.

— Vous pensez bien, dit Crignon.

— Rappelez-moi donc un peu, si la compagnie le veut bien. »

1. Ce sont les chiffres d'Oronce Finée.

Cependant les varlets apportèrent un grand pâté, avec andouilles, saucisses et autres viandes, le tout accompagné de flacons à tas. Nous prîmes place autour de la table, et, les premiers morceaux avalés, Pierre Crignon commença ainsi [1]:

« Monsieur de Chamouillac et maître Braguibus, car vous, Gonneville, êtes de la marine, et savez les choses, pour arriver plus facilement à connaître la situation de chaque partie de la terre et la distance de l'une à l'autre de ces parties, il est nécessaire de savoir ce qu'on entend par longitude et par latitude.

— Voilà le point! s'écria Chamouillac. Vous l'entendez fort bien. Je voulais voir si vous l'entendiez. Poursuivez, notre ami.

— La longitude, reprit Crignon en réprimant son envie de rire, commence au méridien des îles Canaries sous la ligne équinoxiale, en allant vers l'Orient; elle trace autour de la terre un cercle qui vient se terminer à ce méridien. Ce cercle est divisé en 360 degrés, dont chacun répond, suivant la nouvelle méthode, à dix-sept lieues, et à dix-sept lieues et demie suivant la méthode portugalaise.

— Bon cela, dit Braguibus. Vous parlez comme un autre Empedoclès, ou comme Euclides le géomètre.

— La latitude, dit Crignon, commence sous la ligne équinoxiale. C'est un autre cercle qu'on a imaginé pour embrasser toute la terre. Il traverse à angles droits la ligne équinoxiale, en passant par les deux pôles jusqu'au 90e degré arctique et antarctique; ce cercle s'appelle vulgairement le méridien.

— *Vulgo*, dit Braguibus; ne parlons point vulgairement. *Odi profanum vulgus et arceo.*

— Morbœuf! s'écria Crignon impatienté, si vous ne cessez de parler latin, je parlerai l'indien tout à l'heure!

— Et comment est fait cet indien, je vous prie?

1 Toute cette théorie est empruntée à Ramujio, dans le livre duquel elle précède la *Relation du voyage de Sumatra,* par Pierre Crignon.

– Dans le goût du nom de notre Allemand Martin!

— Miséricorde! dit Braguibus. Je me rends à votre merci; je ne dirai plus rien.

— Voire, répondit Crignon. Retournons à notre propos.

— De méridien? dit Braguibus.

— Voilà comme vous ne dites rien? s'écria Crignon.

— Ah! vous m'avez pris sans vert, je le confesse, répondit humblement Braguibus. Mais vous confesserez aussi que, comme le gentil Esopus le raconte dans son apologue des langues... »

Crignon se boucha les oreilles; Chamouil.ac, regardant Braguibus d'un air courroucé, lui dit :

« Monsieur notre ami, je ne sais qui me retient de vous bâillonner; si je m'en mêle, cap de saint Arnaud!

— Il vient de dire en gascon le propre *quos ego* de Neptunus, dit Braguibus. Je lui quitte la place : je m'avoue vaincu.

— Alors je poursuis, dit Crignon. Il est très-important de savoir que tous les degrés de latitude d'un pôle à l'autre sont égaux en passant sous un méridien, tandis que les degrés de longitude sont inégaux depuis les pôles jusqu'à la ligne équinoxiale, et cela parce que les 360 degrés vont en diminuant se confondre en un point commun sous chaque pôle. Cette longitude et cette latitude s'étendent sur la mesure de la terre, bien que nous prenions la latitude d'après l'élévation du pôle et la hauteur du soleil, et la longitude par la lune, les étoiles fixes, les éclipses, et par d'autres moyens encore...

— Qui ne sont connus, dit Pierre Mauclerc, que de notre ami Crignon, de M. de Verassan et de moi.

— Mais qui l'étaient certainement, reprit Crignon, de Christophe Colomb, d'Amerigo Vespucci, Florentin, et de Magalhaens, amiral portugalais, qui le premier a fait le tour du monde.

— Or, dit Pierre Mauclerc, je vous dirai, en ce qui concerne l'astrologie, que la longitude de la lune et des étoiles fixes s'obtient par le secours de la ligne écliptique du zodiaque; elle commence au signe des *Poissons*.

— *Pisces*, murmura Braguibus; c'est le carême, signe maigre.

— Il vaudrait mieux, répondit Grignon, pour Braguibus qu'elle commençât à *Aries* ou *Cancer* ou *Capricornus*, tous signes cornus et biscornus.

— La latitude, dit Mauclerc, de ladite lune et desdites étoiles se suppute depuis la ligne écliptique par 30 degrés jusqu'aux pôles du zodiaque. La déclinaison du soleil et des autres planètes[1] est semblable à ce que nous appelons latitude de la terre : elle s'observe depuis la ligne et s'étend au midi et au septentrion. Ainsi, lorsque le soleil est au premier point du *Bélier* ou de la *Balance*...

— La *Balance*, dit Braguibus, est un signe normand. C'est la balance de Thémis dont use maître Étienne Picot.

— Cap de saint Arnaud! s'écria Chamouillac, je ne vois pas dans tout cela de signe gascon!

— Prenez patience, notre ami, répondit Braguibus. Nous viendrons au *Sagittaire*, qui est le signe des arbalétriers de Guyenne et des arquebusiers de Gascogne.

— J'observe, dit Mauclerc, que M. Braguibus avait promis de ne plus parler, et que M. de Chamouillac s'était engagé à le faire taire. Passant outre, je poursuis. Le soleil étant au premier point du *Bélier* ou de la *Balance*, il est équinoxial, et il n'y a point de déclinaison ; mais dès qu'il entre dans le *Cancer* ou dans le *Capricorne*, sa déclinaison de la ligne équinoxiale est de 23° 30', et ainsi du reste.

— *Amen!* dit Braguibus en bâillant.

— Vous parlez là-dessus comme un livre, notre maître, dit Chamouillac, et je suis bien aise que vous l'entendiez en quelque sorte mieux que moi. Venez-vous avec nous? Le service du roi s'en trouvera bien.

— Monsieur, dit Pierre Mauclerc, il est fâcheux que les mariniers ne soient point astrologues, sinon par accident[2]. Pour cela, M. de Verassan et Jean Florin m'ont engagé

1. Il ne faut pas oublier que nous sommes en 1526.
2. Jean Alfonse, *Hydrographie*, ap. *Margry*, 261.

avec eux, car je suis marinier et astrologue, et comme vous dites, je pense que le service du roi s'en trouvera bien.

— Voici, dit Braguibus, qui est doctement parlé. Notre navire sera vraiment le jardin d'Académus, tel qu'il était à Athènes. Nous serons une école de philosophie flottante ; je rêve de délices ; ce ne sera que petits entretiens mignons, discussions aimables, et...

— Lettres royaux ! messieurs ! s'écria solennellement maître Étienne Picot en entrant. Lettres royaux ! Lettres de marque !

— Debout ! » dit Crignon en se levant le premier.

A côté d'Étienne Picot marchaient Jean Florin et un religieux cordelier. Derrière venaient Martin, l'Espagnol et Antoine Vasseur. Maître Picot tenait des papiers à la main et les portait aussi dévotement qu'il eût fait d'un saint sacrement. Jean Florin avait la mine triomphante.

« Je crois, me dit Crignon à l'oreille, que nous n'allons pas nous amuser longtemps à la moutarde, et que nous partirons prochainement.

— Messieurs, dit Florin, je vous donne le bonjour. Veuillez vous tenir prêts pour demain matin, jour de saint Étienne. A huit heures nous entendrons la messe, et à dix heures nous embarquerons. Maître Picot, informez la compagnie des lettres de marque que nous a octroyées le bon roi notre sire. Il importe, avant de partir, que chacun connaisse notre bon droit.

— Messieurs, silence ! cria maître Étienne Picot d'une voix glapissante. « Ce 2e de mai, de l'an de grâce 1526, à la requête de maître Jean Florin, capitaine marinier, nous, Étienne Picot, alloué près la cour de Honfleur et procureur dudit Jean Florin sur le navire appartenant à monsieur Jean Ango, vicomte de Dieppe, étant ledit navire la *Pensée*, de la contenance de soixante-dix tonneaux ou environ, — faisons savoir à tous, pilotes, maîtres et compagnons enrôlés pour le service du Roi sur ledit navire, que le Roi notre Sire a octroyé audit maître Jean Florin lettres de marque ou de représailles

pour certaines pilleries, ravages et offenses faites par les Espagnols et les Portugalais à des navires appartenant à monsieur Ango, susnommé, bourgeois du navire. Ledit Ango ayant assigné les Espagnols et Portugalais par assignation remise à leurs ambassadeurs à défaut de leurs personnes, et eux n'ayant voulu comparoir à l'effet de débattre le procès contradictoirement avec le requérant ou ses ayants droit, et ne pouvant se faire autrement, Ango, rendre justice, à la requête de la cour de Rouen, il lui a été octroyé lettres de marque pour soi indemniser. Et avons été délégué, nous, maître Étienne Picot, pour apprécier et estimer à sa juste valeur ladite indemnité à prendre sur les Espagnols et les Portugalais, suivant les pièces, livres de raison, contrats, polices d'assurance, et généralement tous papiers à nous remis par le requérant. A cet effet, avons assigné lesdits Espagnols à payer entre nos mains la somme de deux cent huit mille livres tournois et sept deniers pour indemnité, la somme de deux mille quatre cent vingt et une livres tournois trois deniers et six liards pour frais du procès, épices, droits de greffe; et leur remettrons copie de ladite assignation dont le coût est de onze livres et dix-huit sous; sans préjudice des intérêts courants et frais ultérieurs, comme est de justice. »

— Et en outre, dit Jean Florin, je les assigne, moi, Jean Florin, devant la cour de Rouen, en réparation d'injures par eux dites à ma personne contrairement à mon honneur, comme de m'avoir appelé pirate, en quoi ils ont menti par la gorge.

— Voire, reprit Picot, pour cette injure notable et ce mensonge insigne, nous les poursuivrons, demandant à bon droit qu'ils soient condamnés à dommages-intérêts et aux dépens, et à soi entendre appeler traîtres, ennemis de la foi et du roi, robbeurs, ladres, meurtriers et larrons.

— Ajoutez, dit Chamouillac, marouffles, bélîtres, pendards, et cent coups de bâton avec.

— Monsieur, dit gracieusement Étienne Picot, je le veux bien, en ce qui concerne les paroles, et j'en mettrai tant que

vous voudrez, toutes vilenies qu'il vous plaira, pour huit sols l'injure. Mais pour les coups de bâton, la coutume de Normandie n'est point d'en mettre dans les assignations.

— Je les baillerai donc moi-même, s'écria Chamouillac, suivant la coutume de Gascogne. Et, cap de saint Arnaud! pour les injures, ne vous épargnez pas; vous pouvez en mettre pour cent écus et plus : je suis bon pour les payer.

— Mes amis, dit Jean Florin, à cette heure il faut vous préparer à partir. Maître Crignon, vous ferez des avances de loyer à ceux des compagnons qui n'ont pas d'argent pour qu'ils puissent acheter les armes qu'ils jugeront bon, et quelques petites marchandises dont ils feront le trafic à leur compte avec les Indiens. Mes amis, voici ce bon religieux de Saint-François, frère Nicolas Leboucher, qui nous accompagnera pour nous dire la messe, nous confesser de nos péchés et amener les sauvages des terres de là-bas à notre foi. Vous pouvez donc partir en toute assurance pour ce qui est de l'âme. Pour ce qui est du corps...

— Je m'en charge! dit Braguibus. C'est affaire à moi. Messieurs, j'emporte pour vous toutes drogues, gogues et senogues. N'ayez crainte : ceux qui mourront, je ferai leur anatomie, et j'expliquerai très-bien aux autres de quoi ils sont morts. Vous voyez par ma mine combien ma santé est riante et florissante. Je ne suis point de ces médecins tout catarrheux et sentant la fièvre. Je me porte bien, Dieu merci, et je suis content de voir que vous vous portez bien aussi. Je vous soignerai en latin, en grec, voire en hébreu si vous le désirez.

— Soignez-nous en bon Français, dit Jean Florin. C'est tout ce dont vous êtes requis. Pour le reste, mes amis, vous serez sur un bon navire, si jamais il en fut, bien équipé, bien avitaillé et bien muni de toutes artilleries. Nous avons le bon droit avec nous.

— Dans ce sac! s'écria Étienne Picot en brandissant le sac où il mettait ses papiers. Le procès sera bon et bien gras : je ne le donnerais pas pour dix mille écus!

— Et pour vous hausser tout à fait le cœur, dit solennellement Jean Florin en ôtant son bonnet, apprenez que M. Yves Lecouteux[1] vient d'assurer le navire et les marchandises pour quatre-vingt mille livres, de sorte que tous risques et avaries seront remboursés, et que, quand même nous irions au fond de l'eau, le bourgeois du navire n'y perdrait rien, car il serait indemnisé jusqu'au dernier sou. Mes amis, c'est une belle chose d'embarquer sur un tel navire que, partant avec des lettres de marque, il trouve assureur pour quatre-vingt mille livres tournois, et je suis plus fier de monter un navire si richement assuré que si le roi notre sire m'avait fait chevalier de ses ordres. »

Après cette belle harangue et les aimables promesses qu'on nous avait faites de nous anatomiser si nous trépassions, et de faire donner quatre-vingt mille livres à M. Jean Ango si nous allions au fond de la mer, Jean Florin sortit fièrement, suivi de son inséparable Étienne Picot qui portait le bon droit des gens dans un sac, et de frère Nicolas Leboucher à qui étaient commis les péchés de deux cents corsaires normands.

Nous sortîmes nous-mêmes pour acheter nos équipements et nos armes. Pierre Mauclerc se chargea de nous avitailler de marchandises. Pour moi, j'eus chez un fripier pour 120 livres deux pourpoints à la marinière presque neufs, deux hauts-de-chausse, six paires de bas, six chemises, un bon surcot de bure avec sa cagoule, et un bonnet de laine. Sur le conseil et sous la direction de Chamouillac, j'achetai un *verdun*[2] ayant une fleur de lis pour pommeau, une dague à la française, une arquebuse avec force mèches, ainsi que la poudrière et le cornet à pulvérin. J'achetai aussi une rondache, une brigantine et un morion. Braguibus ne voulait pas d'abord acheter d'armes ni offensives, ni défensives.

« A quoi bon des armes? disait-il. J'ai assez de moyens de tuer les gens.

1. Riche banquier de Rouen.
2. Épée droite à croisière et à quillons recourbés.



A quoi bon des armes? disait-il.

— Je vous crois, mon ami, dit Crignon. La médecine vous en fournit amplement.

— Oui, dit Braguibus. Cette dague à ma ceinture est un faux ornement, comme qui dirait un symbole. Esculape n'est point représenté avec des armes, et jamais je n'ai vu Galien ou Hippocrate figurés l'armet en tête ou l'épée au poing.

— Cap de saint Arnaud ! dit Chamouillac, si vous êtes assailli, comment vous défendrez-vous? De la complexion que je vous vois, gros et court comme vous êtes, vous me semblez fort comme trente-six bœufs. Il vous faut une bonne épée avec un bon bouclier.

— Monsieur notre ami, dit Braguibus, je ne saurais pas m'en servir. Vous me verriez, au premier choc, me mettre à vau de route comme Horatius, *relicta non benè parmula.* Je suis peu belliqueux, par vocation. Voudriez-vous que je fusse comme la lance d'Achilles dont la rouille guérissait les blessures qu'elle faisait? Voudriez-vous me voir, comme une autre Pénélope, défaire avec le tranchant de mon épée ce que j'ai fait et réparé avec mes drogues?

— Que saint Treignan me descousse, s'écria le valeureux Chamouillac, si je connais votre Horatius et votre Achilles ! Si Horatius s'est mis à vau de route, c'est qu'il était traître au roi, je vous le dis à votre barbe. Nous n'en voulons point de tels ici. Il faut vous équiper, notre ami.

— Alors, dit Braguibus, je dois donc me résoudre à entreprendre le métier des armes. Bon. Je ne fais rien à demi. Me voici déjà devenu un foudre de guerre. Apportez-moi le glaive de Perseus, la lance d'Hector, le bouclier d'Eneas, le casque de Turnus. Je veux des armes forgées par Vulcain.

— Monsieur, dit l'armurier, nous n'en avons point céans de celui que vous dites ; mais je vous assure que celles que je vends, moi, Jérôme Coutard qui vous parle, sont tout aussi bonnes qu'elles, voire que celles de Zuniga[1] de Tolède.

— Il faut nous en contenter, dit Braguibus. Je prends

1. Fameux fabricant d'épées au XVIe siècle.

donc ce morion, il me plaît. Je prends pareillement cette pertuisane, j'aime les pertuisanes; l'ayant au poing, je pertuiserai le corps de nos ennemis.

— Il vous faut aussi une arquebuse, dit Chamouillac.

— Point, point, dit Braguibus. Entre mes mains elle serait inutile, *telum imbelle sine ictu.* Vos arquebuses font trop de fracas.

— Cap de saint Arnaud! s'écria Chamouillac, l'amitié que j'ai pour vous ne permet pas que je vous laisse partir sans arquebuse.

— Voire, dit Braguibus; mais si mon arquebuse est chargée de poudre, elle pourrait bien partir sans moi.

— Vous équivoquez, notre ami, s'écria Chamouillac. Vous avez de l'esprit autant qu'en Gascogne. Prenez cette arquebuse, pour l'amour de moi. Je vous enseignerai comment il faut en user. »

Vaincu par l'entêtement de Chamouillac, Braguibus se décida et emporta son arquebuse qu'il appelait *tormentum bellicum*, et sa pertuisane qu'il tenait le fer en bas. Il fallut ensuite le conduire chez les droguistes et apothicaires, où il fit provision de tout ce qui lui était nécessaire.

Donnant alors son arquebuse à l'un des garçons apothicaires qui emportaient ses drogues dans une manne, et sa pertuisane à l'autre sur la tête duquel il plaça son morion, il empoigna ses livres d'un air assuré, et nous dit en toute allégresse :

« Messieurs, j'ai présentement mon artillerie. Marchons. Devant cette mienne arquebuse médicale, Mars lui-même ne tiendrait pas le champ. J'ai emporté dans ma valise, avec mes besicles et instruments de chirurgie, un Hippocrate et un Galien. Marchons. La victoire nous est assurée, et le roi catholique n'a qu'à bien se tenir. »

Nous suivîmes Braguibus, riant jusqu'aux larmes. De fait on ne vit jamais homme aussi joyeux que ce bon médecin.

« Mes amis, dit Crignon, allez avec Vasseur qui vous conduira porter ces hardes et ces armes à bord de la *Pensée*. Pour Gonneville et moi, nous allons à notre hôtel réunir tous les instruments qui nous sont nécessaires dans notre profession de pilotes. Nous nous reverrons ce soir à souper, et demain...

— Et demain, dit Braguibus, nous dirons un long adieu au plaisant pays de France.

— Non, notre ami, dit Crignon en lui serrant la main. Nous ne ferons que lui dire au revoir, et nous partirons joyeusement, comme doivent partir d'honnêtes gens montant sur mer pour le service du roi. »





Les adieux de Picot furent touchants.

CHAPITRE IV

La première prise.

Le lendemain, après avoir entendu la messe qui fut dite dans la nef de l'église de Saint-Maclou, nous partîmes ensemble pour nous rendre à bord de nos navires. L'embarquement se fit au milieu d'un grand concours de gens qui étaient venus pour nous dire adieu et voir le spectacle de notre départ. Jean Florin fit ses adieux à sa femme, et maître Picot parut, accompagné de la sienne et de ses clercs, portant derrière lui ses sacs à procès Les adieux de Picot furent bien tendres et touchants.

« Adieu, mademoiselle Picot[1], disait-il. N'avez-vous rien omis en empaquetant mon bagage?

1. Le titre de « madame » ne se donnait qu'aux femmes de gentilshommes. Une bourgeoise mariée s'appelait « mademoiselle ».

— Non, mon ami, disait Mlle Picot. J'y ai mis une robe neuve, un chaperon fourré, du papier, du parchemin, votre *Tribonien*, votre *Papinien*, votre *Ulpien*, et vos *Coutumes de Normandie* reliées en veau.

— Gilles Bidouille, dit maître Picot à son premier clerc, donnez-moi ces sacs, et vous, petit saute-ruisseau, donnez-moi mes mitaines.

— Adieu, mon ami, dit Mlle Picot. Gardez-vous bien du serein sur le soir, vous êtes sujet à vous enrhumer.

— N'ayez crainte, mademoiselle Picot, dit l'alloué. N'oubliez pas de régler ces onze écus que je dois au buvetier, et de poursuivre l'affaire Belavoine.

— Je n'y faillirai pas, mon ami, répondit Mlle Picot. Et vous, ne vous échauffez pas trop en remettant vos exploits.

— Maître Lerouge, dit Picot en donnant l'accolade à son ami, que Dieu vous garde.

— Adieu, maître Picot, dit Lerouge, adieu, fleur de la jurisprudence, miroir de l'équité. Sans faute, je ferai dire une messe par mois, à votre intention, en la chapelle du Palais.

— Et moi, mon ami, dit Mlle Picot, pour me consoler de votre absence j'irai à l'audience tous les jours.

— Adieu, mon amie, s'écria Picot attendri ; vous êtes bien digne de porter mon nom. Votre tendresse me fend l'âme. Adieu ; ayez bien soin que la poussière ne gâte pas nos meubles, et ne vous laissez manquer de rien. »

Disant ces douces paroles, maître Picot serra sa femme sur ses sacs à procès et franchit à grands pas la passerelle, pendant que ses clercs et une foule de plaideurs agitaient leurs mouche-nez. Nous reçûmes encore les adieux et les souhaits de maître Jacques Lelièvre, imprimeur et libraire du roi, venu tout exprès de Rouen ainsi que maître Guillaume Bouchet. Parmi les assistants se trouvaient encore Jean et Raoul Parmentier, capitaines dieppois qui s'entretinrent longuement avec Verassan et Florin. Mauclerc et Grignon, qui étaient fort de leurs amis, me conduisirent à

eux, et ils me firent grand accueil. Finalement, environ onze heures, nous étions tous à bord des trois navires, la *Pensée*, la *Dauphine*, la *Normande*. Environ six heures après midi, nos ancres furent halées, les voiles mises hautes, et nous partîmes du Havre Français de Grâce, à la conduite d'un bon vent sud-est qui nous poussa sérieusement jusqu'au travers de la Hogue. Je pris le deuxième quart, environ minuit, en compagnie de Pierre Mauclerc, relevant Pierre Grignon qui s'en alla coucher. Nous couchions tous trois dans une chambre au-dessus de celle du capitaine, sur le château-gaillard d'arrière.

Devant la chambre du capitaine, au milieu de la largeur du premier tillac, et à couvert, était l'habitacle[1] fait comme une armoire, et percé de deux portes, une à tribord[2], l'autre à bâbord. Dans l'habitacle était la chandelle du quart, allumée, la cloche du quart, les compas et les horloges de sable. Devant l'habitacle se tenait le matelot qui manie le gouvernail. Au gouvernail est attaché un manche qu'on appelle *heaume* ou *timon*. Celui qui gouverne le manie au moyen du *gousset*, qui est une grande barre laquelle répond, près de l'habitacle, à une petite virole de fer.

Entre l'habitacle et le grand mât est le cabestan, avec la petite pièce de bois clouée au tillac et mobile par un bout pour l'arrêter, qu'on nomme *linguet*.

La chambre du canonnier et du maître, le magasin et la soute où se gardent les biscuits et les autres provisions, sont sous la chambre du capitaine et le timon du gouvernail.

Les lits des autres compagnons sont la plupart emboîtés autour du navire, et nommés *cainte*.

« Monsieur, dis-je à Pierre Mauclerc, je ne vois vraiment pas pourquoi je serais bien logé dans une chambre, quand ce bon religieux, frère Nicolas Leboucher, l'honnête

1. *Habitacle* est un anachronisme. Au XVI[e] siècle, on disait « le bitacle ».
2. On disait « estibort » et non tribord.

Braguibus et le galant Chamouillac sont emboîtés dans une cainte. Je changerai avec l'un d'eux, s'il vous plaît.

— Point du tout, dit l'astrologue. Ce serait contraire à la règle. Sur tous navires français le pilote est toujours le second officier, pour l'honneur des sciences qu'il pratique et professe. Vous tiendrez le livre de bord pour commencer. Demain, nous prendrons ensemble la hauteur du soleil à l'aide d'un astrolabe. Vous en savez l'usage?

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Veille au timon, ho! le heaume à bâbord! » cria Mauclerc à l'homme du gouvernail.

En ce moment je vis, en la moyenne région de l'air, une flamme de feu ronde comme une boule. Il en sortit une petite de dedans, rendant aussi grande lumière qu'un éclair et dura quelques instants, puis fut consumée et disparut. Sur l'avis de Mauclerc, je notai mon observation au livre de bord. A trois heures, Crignon vint nous relever et j'allai coucher le cœur content d'avoir fait mon premier quart au service du roi.

Le samedi, dixième jour de mai, vers le soir, nous vîmes le cap de Finisterre, environ au sud-sud-est de nous, et courûmes au sud-sud-ouest toute la nuit.

Le dimanche, onzième jour, nous eûmes bon vent du nord, courûmes au sud-sud-ouest, et le soir au sud, avec vent arrière, allant bon train[1].

Le douzième jour de mai, nous prîmes la hauteur du soleil à midi, et nous trouvâmes que nous étions à 39 degrés 10 minutes de la ligne. Tout ce jour et la nuit nous courûmes au sud, bon vent arrière.

Le jeudi, quinzième jour, fut prise la hauteur du soleil; nous étions à 32 degrés de la ligne et fîmes voile au sud-sud-ouest et au sud.

Le vendredi, seizième jour, nous vîmes le cap de *Nun*, en la terre dite Afrique; au point du jour, prîmes la hauteur, étions à 32 degrés de la ligne.

1. La route est copiée sur le livre de bord de Pierre Crignon.

Le samedi, dix-septième jour, fîmes voile au sud-sud-ouest avec vent du nord ; au soleil couchant, nous vîmes deux îles des Canaries, Forte-Aventure et Lancelot, à ouest-nord-ouest de nous.

« Voici, dit Pierre Crignon, l'île de Lancelot.

— De Lancelot qui fut l'ami de la reine Genièvre et le compagnon d'Amadis? s'écria Chamouillac. Cap de saint Arnaud! qui fut bon chevalier, et ses aventures sont plaisantes.

— Eh non! dit Crignon. Vous errez avec vos livres de chevalerie. C'est l'île de Lancelot Maloisel, pilote dieppois, qui doubla le cap de Nun bien avant les Portugalais, découvrit les Canaries, et fonda sur la côte d'Afrique un fort où il trafiquait de malaguette[1] et d'ivoire avec les gens du pays, et qu'il appela le Petit-Dieppe.

— Mais, dit Braguibus, il me semble avoir lu quelque part que les Portugalais doublèrent les premiers le cap de Nun, le cap de Boïador, et, passant la ligne, doublèrent après le cap des Tempêtes.

— Vertu-Dieu! dit Crignon, j'enrage quand j'entends attribuer aux Portugalais et aux Espagnols l'honneur de ce que firent avant eux les Français, et particulièrement les Normands et les Saintongeois.

— Saintonge, dit Chamouillac, touche à la Guyenne, par où j'infère que, quand vous dites Saintongeois, c'est comme si vous disiez Gascons.

— Inférez, notre féal, ce que vous voudrez, dit Crignon, mais je maintiens que les Français ont doublé le cap de Nun, voire le cap Boïador, avant les Portugalais, témoin Ferdinand de Navarette, Espagnol, qui, dans sa relation des voyages de Christophe Colomb, assure que les Normands découvrirent les premiers les îles Canaries. Lorsque en 1393 les aventuriers espagnols débarquèrent pour la première fois à l'île Lancelot, ils étaient conduits par le sieur Ser-

1. Poivre.

vant, Normand, et aucuns disent aussi par le sieur Robinet de Braquemont, gentilhomme de la vicomté d'Arques, qui fut ensuite amiral de France. Autrement, comment le roi de Castille, don Enrique troisième, aurait-il, par chartes et lettres royaux, conféré la couronne et royaume des îles Canaries à Jean de Béthencourt? Si les Espagnols avaient les premiers découvert les Canaries, en auraient-ils reconnu la possession à un gentilhomme normand, de Grainville la Tainturière? Non, Vertu-Dieu! mais le Saint-Père Pape de Rome, c'était Innocent VIII, reconnut très-bien les droits de Béthencourt, qui avaient été cédés à ce dernier par Robinet de Bracquemont, son cousin, en échange des terres de Grainville et de Béthencourt.

— En quelle année, demanda Braguibus, dites-vous que le sieur de Béthencourt conquit ces Canaries?

— Il partit, répondit Crignon, le 1er mai 1402, de la Rochelle, avec plusieurs compagnons normands, auxquels se joignirent le sieur Gadifer de la Salle et plusieurs compagnons gascons.

— Cap de saint Arnaud, s'écria Chamouillac, je le savais! Ne vous le disais-je pas tout à l'heure?

— Mais, dit Braguibus, ceci prouve que si les Normands ont été les premiers à passer le cap de Nun et découvrir les Canaries...

— Avec les Gascons, par tous les diables! s'écria Chamouillac.

— Vous jurez, notre féal, dit Braguibus. Ceci ne prouve pas, pour revenir à notre propos, que lesdits Normands et Gascons aient aussi passé le cap Boïador.

— Monsieur le médecin, dit maître Antoine Vasseur, nonobstant votre grand savoir, je vous apprendrai qu'au sud du cap Boïador sont les ruines d'un château duquel l'appareil des pierres porte des marques françaises, et à présent les Portugalais y sont : on l'appelle la Mine. Et quand les Portugalais y vinrent, il se trouvait que les Mores et païens de ce pays nommaient le poivre « mala-

guette », tout comme nous le nommons à Dieppe et à Rouen. Je les ai entendus le nommer ainsi quand je fus sur leur côte, il y a cinq ans.

— *Igitur*, dit Braguibus, ces messieurs Portugalais et Espagnols se gaussent de nous, quand ils prétendent s'attribuer tous pays au sud de la ligne, comme premiers découvreurs, et à bon droit le roi, notre sire, leur a demandé qu'ils lui fissent voir le testament d'Adam.

— Navire sous vent à nous! cria la vigie du haut de la hune du grand mât. Navire à tribord, sous vent, à nous! »

Tout le monde sauta sur ses pieds. Avec Crignon, je courus sur le gaillard d'avant. Le soleil faisait miroiter la mer. Crignon, se couvrant les yeux de ses mains, s'écria :

« C'est une caravelle espagnole! »

A l'instant même j'entendis la voix de Mauclerc qui criait au timonier :

« Le heaume au vent, ho! »

Aussitôt notre capitaine, Jean Florin, s'écriant plus terriblement que ne fit Stentor à la guerre de Troie : « Pifre[1] et tabour[1], sur le tillac, ho! Sonnez le branle-bas de combat! Hissez le bourset de misaine, ho! »

Et, tout de suite après :

« Mauclerc, chassez sur eux!

— Le heaume à tribord, ho! cria Mauclerc. Coupons la route à ces mâtins!

— Vertu-Dieu! s'écria Braguibus, l'astrologue parle comme un gendarme. Il semble enragé. Allons-nous avoir bataille? En ce cas, *cedat toga armis!* Qu'on m'apporte ici ma pertuisane! Je veux les étonner de ma vaillance; je me sens courage de lion. Allons à eux.

— Mort de tous les diables, cria le capitaine, que fait cet ivrogne de médecin ici? En bas! ho! Voulez-vous des-

1. Fifre et tambour.

cendre bien vite apprêter ce qu'il faudra pour les blessés ! Ne connaissez-vous pas votre place ? N'entendez-vous pas sonner le branle-bas ? »

Braguibus ouvrait la bouche pour faire un discours, mais Crignon le poussa rudement vers l'écoutille, en lui disant :

« Descendez, notre maître, descendez vite ! Votre place est en bas. Pour le service du roi, descendez !

— Si c'est pour le service du roi, dit Braguibus, je descendrai. Mais je veux que trente mille diables m'emportent si j'entends rien à votre marine. Je vous cède ma pertuisane, puisque vous le voulez, et je vais à mes remèdes, puisque le roi l'ordonne ! C'est pure courtoisie de ma part. »

En quelques instants le branle-bas de combat fut terminé. On hissa au bout des vergues les harpons tranchants faits en forme d'S, pour couper, à l'abordage, les cordages de l'ennemi. On jeta au-dessus du tillac, entre le grand mât et le château-gaillard d'arrière, un pont de cordes sur lequel parut Jean Florin, le coutelas nu à la main.

« Tribord amures, ho ! cria le capitaine. Déferle le hunier de misaine et hisse la civadière, ho ! Tous les bonnettes. Cargue le bourset de grand mât, ho ! Le heaume à tribord !

— Tout est paré ! cria Vasseur du château-gaillard d'avant.

— Sus alors ! cria le capitaine, et vive le roi François Ier ! Vive le roi de France !

— Vive le roi de France ! s'écrièrent joyeusement tous les compagnons.

— Eh René ! me cria Braguibus en sortant la tête par une écoutille ; eh ! mon ami, que signifient ces clameurs ? Est-ce fini ? Combien sont occis ? Combien sont blessés ? Faut-il que je vienne les panser ? Avons-nous la victoire ? »

Pierre Crignon, levant le panneau, referma l'écoutille sur la tête de Braguibus. Mais l'obstiné Tourangeau releva le panneau, et, passant de nouveau sa tête, s'écria :

« Notre ami Palinurus, vous êtes bien dur. Vous avez le cœur armé de triple harnais de chêne et d'airain

Vobis robur et æs triplex.

Dites-moi où sont les blessés, afin que, comme un autre Machaon, ou comme le gentil Podalire, à la bataille de Troie...

— Monsieur le médecin, dit doucement maître Étienne Picot en montant l'échelle de la même écoutille et en passant par-dessus Braguibus, monsieur notre compagnon, permettez que je sorte afin d'aller à mes affaires. »

L'alloué mit les pieds sur le tillac, baissa le panneau et poussa le verrou, enfermant ainsi Braguibus, ce que Crignon avait omis de faire.

« Bonjour, messieurs, dit maître Picot de sa voix la plus douce. Messieurs, je souhaite le bonjour à toute la compagnie. Jacques l'Écossais, mon ami, et vous, Yves le Breton, avez-vous chargé de poudre fraîche mon premier clerc ?

— Oui, notre maître, répondirent les deux matelots auxquels parlait l'alloué. Nous venons de le faire.

— C'est bien à vous, mes amis, dit maître Picot. Obligez-moi de me suivre, que je parle à ces Espagnols là-bas, car ils me semblent rebelles et contumaces. »

Disant ces mots, notre procureur entra sous le château-gaillard d'avant, et se plaça près du grand canon de fer coulé de Périgord qui s'y trouvait entre deux *coursiers* ou grands canons de fonte verte. Ce canon de fer coulé était celui qu'il appelait son « premier clerc ».

« Monsieur le religieux, notre père spirituel, s'écria Braguibus en sortant sa tête d'une autre écoutille, baillez-moi ceux que vous n'avez pas confessés, afin que je les panse et guérisse !

— Braguibus, mon enfant, répondit joyeusement frère Nicolas Leboucher, vous êtes bien bavard ; ce n'est que péché véniel. Mais, je vous en prie, n'empêchez pas la ma-

nœuvre car, avec le capitaine Jean Florin, ce pourrait bien être péché mortel. »

Ce bon religieux, frère Nicolas, était bien le chrétien le plus aimable qui fut jamais au monde; toujours riant, toujours priant, affable à un chacun, réconfortant les faibles, rabattant les superbes, et prêt à mettre la main à la manœuvre : vrai chapelain de navire normand, et bon Français par-dessus tout. Il s'était lié de grande amitié avec Braguibus; aimant autant les belles-lettres et les humanités que lui, ils s'entretenaient volontiers l'un l'autre de toutes sortes de matières métaphysiques, ardues et épineuses, pour occuper les loisirs de la navigation et passer agréablement le temps.

Chamouillac sortit dessous le pont de cordes sur lequel se tenait le capitaine, et où il s'était placé avec Martin l'Allemand, Miguel l'Espagnol, et une dizaine de matelots, tenant en mains, qui arquebuses, qui demi-piques ferrées d'un pied et demi par le bout.

« Monsieur l'homme de loi mon ami, s'écria-t-il, où êtes-vous? Si vous êtes céans, dites-leur pour cent écus d'injures. Je crois, cap de saint Arnaud! que c'est le vrai moment. N'y épargnez rien, je vous en prie.

— Mort de ma vie! s'écria Jean Florin du haut de son pont, quelle navigation faisons-nous ici? Quels fous enragés avons-nous emmenés? Je vais jeter tous les bavards au fond de la mer si je les entends grouiller encore une fois. »

Sur cette parole du capitaine tout rentra dans le silence. On n'entendit plus que le craquement des mâts chargés de voiles, et le bruit de l'eau coupée par l'étrave. Nous avancions rapidement, gagnant bien fort sur la route de la caravelle. Notre *Pensée* était armée de quinze gros canons, tous posés sur leurs affûts, avec les surbandes les serrant par les tourillons. Trois de ces canons étaient sous le château-gaillard d'avant, et deux sous le château-gaillard d'arrière, dans la propre chambre du capitaine. Les dix autres étaient de chaque bord, sous le tillac, où com-

mandait maître Antoine Vasseur. Le tillac, ou *pont de caillebotte*, était au milieu percé en treillis et ouvert à carreaux pour laisser évaporer la fumée de l'artillerie. Chacun des canons était bien amarré aux boucles ou *argants* qui sont à tribord et à bâbord du sabord par une grosse corde, laquelle perce l'affût sous la culasse : c'est la *drosse*, qui donne liberté au canon de reculer de son sabord après qu'il a tiré, et l'arrête à demi-tillac. De chaque côté de l'affût, il y a un anneau de fer qu'on appelle *crochet de retraite*. Aux crochets de retraite sont attachés, de chaque bord, des *palans* composés chacun de deux poulies. Ces palans passent par les argants et servent à remuer le canon, à le braquer et à le mettre en sa mise en batterie, quand il a tiré ou qu'il est chargé. Nos canons étaient bien munis de tous les outils nécessaires: tels que *lanternes*, qui sont des manches de bois pour porter la poudre au fond du canon; *refouloirs*, qui servent à la pousser et à la presser; *écouvillons* et *griffons*, qui servent à rafraîchir le canon avec de l'eau et du vinaigre; *boutefeux* avec leur mèche allumée; *dégorgeoirs*, qui sont des petits fers longs de huit pouces pour *désamorcer* le canon et sonder la *lumière* ou *secret; coins de mire*, qu'on pose sous la culasse et sur les *dentelures* ou *degrés* de l'affût pour mettre le canon *au point de tirer; gargousses* de bois, de fer-blanc et de carton, contenant leur charge de poudre; *cornets*, contenant le *pulvérin* pour amorcer; *balles rondes* de bronze et de fonte; *balles à fiche*, qui ont une grande barre de fer au travers, pointue de chaque bout; *balles à rame*, qui sont enchaînées; *bedaines*, qui sont balles de pierre. Le capitaine Jean Florin avait une attention particulière à l'artillerie, dans laquelle il excellait plus qu'aucun homme de ce temps, voire plus que Mgr Galiot de Genouilhac, grand maître des artilleries du roi, et il avait fait plusieurs inventions et changements notables qu'on voyait à nos canons sur la *Pensée*, et que je n'ai vus nulle autre part. Il avait fait aussi placer sur le pont de caillebotte et sur les châ-

teaux-gaillards d'avant et d'arrière plusieurs *pierriers*, pièces d'artillerie fort ouvertes en carré sur la culasse[1]. Dans cette ouverture on met une boîte de fer pleine de poudre, et au corps du pierrier des *saquettes* ou cartouches qui sont des cailloux, des balles d'arquebuses, de fauconneaux empaquetés, bien serrés, dans une poche, et qu'on tire à l'abordage.

Nous étions arrivés à un trait de canon de la caravelle; je m'attendais à une bataille terrible.

« Maître Picot, cria le capitaine, êtes-vous paré?

— A votre commandement, cria Picot.

— Bien ; envoyez-leur une sommation. »

Picot, dépouillant sa robe de procureur et posant son bonnet carré dessus, se coiffa d'un bonnet à la marinière et se mit en pourpoint. C'est ainsi que l'alloué se changea en canonnier. Il saisit le coin de mire, mit sans se presser la pièce au point de tirer; puis, se reculant vivement, dit à Jacques l'Écossais :

« Elle est bien ainsi, mon ami. Feu! »

Jacques posa son boutefeu sur le secret, le coup partit, le canon tendit sa drosse et s'arrêta.

« Chargez! » dit tranquillement Picot, en passant au coursier qui était à bâbord du grand canon et en reprenant le coin de mire.

Quatre matelots chargèrent pendant que Picot mettait sa seconde pièce au point. Quand ils eurent chargé, il leur cria sans se détourner : « Palanquez! »

Les palans furent halés, et la pièce sortit sa gueule du sabord.

« Feu! » cria encore Picot en se jetant de côté.

Le second coup partit. On était à portée de la voix. Jean Florin cria du haut de son pont :

« Amène! Pour le roi de France! Amène! »

A ce moment nous passions par leur travers. Le capitaine cria par l'écoutille :

1. On voit que nos marins se servaient du canon à chargement par la culasse dès l'époque de François I[er].



Picot dépouilla sa robe de procureur.

« Maître Vasseur, feu ! puisqu'ils en veulent. »

Le tillac trembla de la décharge. Toute la batterie de bâbord avait tiré ensemble. La fumée sortit par le pont de caillebotte. Nous restâmes un instant sans rien voir. On entendit le capitaine qui criait :

« Veille au timon. Le heaume à tribord, ho ! »

Du coup, nous leur avions coupé la route. A travers la fumée qui se dissipait, je vis que le pavillon à croix de Saint-André descendait du bâton de leur grand mât. Ils se rendaient.

« Allons, cria le capitaine, amène tout, et plus vite que cela ! Abats l'enseigne ! Amène le bourset ! Passe sous vent à nous ! »

Les Espagnols obéirent sans discussion. Un instant après, le pavillon de France était hissé à leur grand mât et l'échiquier de Normandie à leur misaine.

« Envoie le capitaine et le subrécargue à mon bord ! cria Jean Florin. Maître Vasseur, faites mettre la chaloupe à la mer et allez à bord à eux.

— Venez, Gonneville, me dit Crignon. Nous devons aller à leur bord pour saisir leurs livres. Maître Vasseur s'assurera de leurs armes et manœuvres. »

Picot, endossant vite sa grande robe et coiffant son bonnet carré, saisit son sac et descendit dans la chaloupe avec nous et six matelots armés. Le canonnier était redevenu procureur.

Antoine Vasseur fit accoster la caravelle au château d'arrière, d'où on nous jeta une échelle de cordes. Il plaça nos compagnons sur ce château, l'arquebuse au poing, mèche allumée, leur enjoignant de tirer sur les Espagnols s'ils faisaient le moindre mouvement. Aussitôt qu'ils furent rangés, pendant que j'allais avec Crignon dans la chambre du capitaine et dans l'habitacle pour nous saisir des livres de bord et instruments nautiques, et que maître Vasseur se faisait apporter toutes les armes, maître Picot, déployant un papier, donna gravement lecture aux Espagnols de nos lettres de marque.

Les Espagnols, malgré ce qu'on dit de leur vaillance et fierté, semblaient tous penauds et obéissaient strictement à maître Vasseur. Quand ils furent tous désarmés, maître Vasseur les fit réunir sous le château-gaillard d'avant, après avoir fait décharger avec le tire-bourre l'unique canon qui s'y trouvait, et qui était une mauvaise pièce de fonte verte toute rouillée, sans affût, et seulement posée sur chantiers. Ensuite, on les enferma sous la garde de deux matelots armés ; deux autres des nôtres veillèrent au timon, et avec le reste nous parcourûmes toute la caravelle, depuis la chambre du capitaine jusqu'à la sentine, fouillant les plus petits coins. De marchandises il y fut trouvé peu de choses, mais beaucoup d'armes et d'artilleries, comme cuirasses, brigantines, morions, rondaches, épées, piques, arbalètes et arquebuses assez pauvres du reste, car toutes armes à feu espagnoles ne valent point les françaises.

Ce navire partait de Cadix pour les Indes, et portait spécialement des aventuriers qui allaient gagner du butin là-bas. Si experts que fussent le capitaine Jean Florin et maître Picot en l'art de tondre et de rançonner, ils ne purent, hors les armes, tirer du capitaine, de ses officiers et de tous leurs gens, que cent cinquante-trois écus d'argent et environ deux cents écus de marchandises, comme fut très-bien estimé par Picot. Quand le navire eut été aussi bien nettoyé et vidé de tout ce qui valait quelque chose, que le furent la bourse et les bougettes du capitaine et de ses officiers, on nous abandonna les matelots.

« L'homme, dit Grignon, sans se gêner, au pilote des Espagnols, vous avez là un saye de velours bien fin. Le mien vous fera autant d'usage. Il y a bien deux ans qu'il me sert ; il est encore bon.

— *Sea asi!* disait l'Espagnol. Faites comme vous l'entendrez. Vous êtes les plus forts. »

Nos compagnons troquaient ainsi leurs vieilles hardes contre les meilleures que pouvaient avoir les Espagnols, non sans visiter soigneusement les bougettes, voire de

ceux qui étaient les plus dépenaillés. Ce fut vite fait.

« Messieurs, cria Picot, avez-vous fini?

— Oui, notre maître, répondirent les compagnons.

— Nulle personne, reprit Picot, ne s'est approprié rien du butin et gros de la prise? Vous n'avez pas pris d'argent sur les personnes plus de trente livres?

— Non, notre maître, répondirent les compagnons. Nous n'avons pris que le *pillage*, suivant la coutume.

— Je crois, dit maître Vasseur, que tout le pillage ensemble ne fait pas trois écus d'argent. La peste soit des gueux!

— Or çà, dit Picot, je déclare donc que le pillage et le butin[1] ont été faits comme de justice, et je lève l'audience. Maître Vasseur, nous pouvons retourner à notre bord. Messieurs les Espagnols, serviteur; je vous souhaite un bon voyage. »

Après ce notable discours, nous remontâmes sur la *Pensée*, et aussitôt le capitaine Florin renvoya sur la caravelle le capitaine espagnol, en lui disant en bon français de Normandie et de Bretagne:

« Monsieur, je vous donne congé et sauf conduit. Vous pouvez parler aux Hébreux[2]. »

A peine eûmes-nous repris notre route qu'il nous arriva de la caravelle la plus belle huée que j'eusse ouïe de ma vie :

« Larrons ! Gavaches ! Veillaques ! misérable Jean Florin ! » et autres semblables vilenies.

« Retournons ! s'écria Chamouillac courroucé. Cap de Saint-Arnaud ! allons les mettre à sac ! Allons châtier l'insolence de ces marousles.

— Point, point! notre ami! dit Crignon en souriant. Il faut les laisser crier un peu pour leur argent.

1. *Pillage* est la dépouille, les coffres, hardes et habits de l'ennemy pris, et l'argent qu'il a sur sa personne jusques à 30 livres. *Butin* est le reste et le gros de la prise.

2. *Congé* est la permission de naviguer; on les nomme *Brieus* en Bretagne, et la réception *parler aux Hébrieus*

— Ils ont, monsieur, dit Picot, vingt-quatre heures pour maudire leurs juges, et il n'y a rien à dire. »

Telle fut notre première prise. Braguibus me raconta qu'à son grand étonnement, dès que le capitaine de la caravelle était venu à notre bord, notre Espagnol Miguel avait disparu, et que ledit capitaine avait très-bien reconnu Jean Florin, dont il avait déjà été le prisonnier. Ils s'étaient même entretenus en espagnol, familièrement et comme de vieilles connaissances. Comme Braguibus n'entendait pas l'espagnol, il ne savait pas ce qui s'était dit, mais il lui avait semblé par le geste et le ton de Jean Florin qu'il avait interrogé le capitaine de la caravelle, et l'avait curieusement questionné.

« C'est, dit Pierre Crignon, que le capitaine est curieux comme le sont tous navigateurs. Et comme il n'est pas des moins fins, je pense qu'il aura confessé son homme, et qu'à cette heure le capitaine Jean Florin en sait long sur les navires revenant des Indes en Espagne. Ce sont les meilleurs, parce qu'ils rapportent les trésors de là-bas.

— De sorte, dit Braguibus, qu'ils vont y cuire le pot au feu et que nous l'écumons au passage.

— Vous l'avez très-bien dit, notre féal, répondit Crignon.

— Mais, dit Braguibus, il me semble que nous faisons là métier de pirates, et que ces Espagnols n'avaient pas tort quand ils nous appelaient larrons. Le gentil César fit en son temps pendre et mettre à l'estrapade les pirates et larrons de mer, estimant qu'ils n'étaient que pendards, et que semblable race ne méritait que la potence. Valons-nous mieux qu'eux? Et si les Espagnols nous prenaient, ne pourraient-ils pas nous faire évêques marins donnant la bénédiction avec les pieds aux flots, en nous pendant à une vergue?

— Ils n'y manqueraient pas, mon ami, dit Crignon en riant. Il leur serait très-agréable de le faire.

— Vertu-Dieu, s'écria Braguibus, j'ai peu de goût pour la pendaison. Je n'en ai jamais eu et je n'en aurai jamais. Vraiment je regrette bien d'être venu. Sommes-nous honnêtes gens? Est-il licite de piller et de voler ainsi des chrétiens? Me voici devenu truand. Je n'aime point cela. Je suis médecin des ribauds et par conséquent ribaud comme eux, si je sais encore bien syllogiser. Je voudrais bien m'en aller.

— Ha, ha! dit Crignon riant de plus belle; comme vous vous échauffez, mon ami! Est-ce l'ombre de la potence qui vous rend si scrupuleux? Calmez votre appréhension et tranquillisez votre conscience. Si vous êtes pendu, vous serez pendu en honnête homme et frère Nicolas vous donnera l'absolution. N'est-ce rien, cela?

— Voire, dit Braguibus, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? Il est écrit dans les commandements de l'Église: tu ne robberas pas; tu ne convoiteras pas le bien de ton prochain. J'ai vu que notre capitaine a très-bien robbé le capitaine espagnol, le soulageant de sa bourse, et je vois, maître Crignon, que vous avez convoité un saye de velours que je ne vous connaissais pas, à telles enseignes que le voilà sur votre dos.

— Les Espagnols, dit Crignon, ne sont pas nos prochains. Nous usons envers eux de justes représailles; nous avons le bon droit pour nous.

— Oui, répondit Braguibus. Je sais que le bon droit est dans le sac de maître Étienne Picot. Pensez-vous que l'avis de maître Picot, en si bonne forme qu'il soit, établisse le bon droit, l'assoyant comme sur une base d'airain? *Summum jus, summa injuria.*

— Monsieur, dit Picot intervenant dans la conversation, vous devez vous reporter à ce que dit Horatius de l'homme vraiment juste, qu'il appelle *justum ac tenacem propositi virum*. Nous sommes justes, puisque je suis homme de loi: voici mon bonnet carré qui vous le prouve; et nous sommes tenaces de notre propos, qui est de faire du butin sur les

ennemis du roi, puisque nous faisons du butin sur eux. Pensez-vous que la querelle du roi de France contre l'empereur soit juste?

— Je le pense, dit Braguibus, comme tout bon Français doit le faire.

— Pensez-vous, dit Crignon de son côté, que les Espagnols et les Portugalais suivent bonne justice quand ils disent qu'au delà de la ligne équinoxiale, les livrées et pavillons ne sont pas considérés, et que là tous vaisseaux sont forbans pour eux et toutes les prises bonnes[1] ?

— Belle matière à plaidoirie! s'écria Picot. Maître Crignon, vous l'entendez bien. Si toutes les prises sont bonnes pour eux, toutes les prises sont bonnes contre eux. Je l'ai débattu devant la Cour de Rouen, parlant pendant quatre heures.

— Mais, dit Braguibus, je me souviens d'avoir entendu chanter à Rouen par des mariniers :

Les avocats et les notaires
Sont les pires des corsaires.

— Ce sont, répondit maître Picot, petits quolibets des hérétiques. Nous assignerons les chanteurs en temps et lieu. Oui, et il suffit de savoir que les Espagnols et les Portugalais s'attribuent la possession et le profit des nouvelles terres, en quoi ils mentent faussement.

— Oui, s'écria maître Vasseur qui nous écoutait, pour ce qui est de Terre-Neuve d'abord, je puis le dire. Il y a environ vingt-huit ans qu'un navire de Honfleur, commandé par le capitaine Denis, et ayant pour pilote Gamart, de Rouen, y aborda le premier. Depuis, en l'an 1508, un navire de Dieppe qui s'appelait la *Pensée* comme le nôtre...

— Hélas! dit Crignon. Pauvre *Pensée!* Je l'ai vue se perdre à la Hougue, il y a maintenant trois ans! J'y fus sauvé du naufrage par ce galant Anglais, le capitaine James Watkins.

1. *Explication des termes de marine*, p. 52.

— Oui, reprit Vasseur, et cette ancienne *Pensée*, appartenant à Jean Ango, père de M. le vicomte de Dieppe, y aborda également sous le commandement de maître Thomas Aubert. J'y étais, comme matelot.

— Eh! vertu-Dieu! dit Crignon, qui ne sait aussi que nous avons été aux Indes occidentales, au sud de la ligne, avant tous ces bravaches de Castille? Nous y avons trafiqué avec les sauvages, à l'entrée d'une rivière qui fut par les nôtres appelée de « Saint-François[1] ». Il semble que le globe ne soit pas assez grand pour satisfaire la cupidité de ces Espagnols et Portugalais. Il faut qu'ils aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si démesurée. Ils croient tenir dans une seule main ce qu'ils ne pourraient embrasser avec toutes les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers et la terre, et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer. Certainement, s'il était en leur pouvoir de fermer toutes les mers depuis le cap Finisterre jusqu'en Irlande, il y a longtemps qu'ils l'auraient fait. Cependant ils n'ont pas plus le droit d'empêcher les commerçants français d'aborder aux terres que les premiers ils se sont arrogées, dans lesquelles ils n'ont fait aucun bien et où ils ne sont ni aimés ni obéis, que nous n'aurions le droit de les empêcher de passer en Écosse, en Danemark et en Norvège, en admettant que nous y eussions abordé les premiers[2].

— Vous plaidez très-bien, maître Crignon, dit Picot. Oh! que c'est bien plaidé! Je l'ai dit et je le maintiens. Oui, messieurs de la Cour, vous jugerez comme moi que la cause est entendue : *Imo enim mare sit commune;* oui, messieurs, *mare sit liberum :* la mer est libre. C'est axiome de bon droit. Les Romains l'établirent contre les Carthaginois; saint Thomas l'a dit, *nescio quo paragrapho*, ou il a dû le dire. Il faut que les hommes puissent gagner finances par le commerce sur mer : *Pecunia est vita*

1. Pierre Crignon, ap. Ramusio.
2. Pierre Crignon, *Mémoire au Roi*, 1535.

hominis et optimus fidejussor in necessitatibus. Je puis citer plus de deux cents, voire plus de deux cent cinquante paragraphes à l'appui de mon dire. Oui, messieurs de la Cour, *sit insularum præfatarum.* Plaise à la Cour de juger que des îles susnommées, *omnibus ad eas accedentibus apertè permissum*, l'entrée libre et accès soient octroyés à tous venants, *nedum Gallis, sed omnibus aliis nationibus eas frequentare et cum accolis commercium habere*[1]. Je le prouverai, messieurs. Je serai bref, car je ne suis point de ces avocats trop diseurs... »

A ce point, je m'aperçus que j'étais resté seul avec maître Picot. Braguibus était à l'autre bout du navire, philosophant avec frère Nicolas, Crignon fumait auprès du grand mât en compagnie d'Antoine Vasseur, et Chamouillac s'était laissé choir contre la préceinte à tribord, où il dormait bien doucement. Maître Picot m'avait saisi par la manche de mon pourpoint et parlait sans s'arrêter ; mais la cloche du quart sonna et je m'arrachai de ses mains pour courir à l'habitacle. De là je pus le voir pérorant et faisant de grands gestes, comme s'il haranguait le mât d'artimon devant lequel il se tenait.

1. Ces principes furent énoncés en 1531 par Bertrand d'Ornesan, baron de Saint-Blancard, amiral de Provence.





Nous vîmes à tribord une lumière.

CHAPITRE V

Prise de Chiorera.

Notre navigation, à partir de ce point, fut à l'ouest-sud-ouest et à l'ouest. Le 23 de mai, Martin tomba malade, à la grande joie de Braguibus qui le purgea onze fois en quatre jours. Le bon médecin voulait par la même occasion purger le capitaine et tout l'équipage, disant qu'il était bon de prendre quelquefois médecine pendant qu'on est en bonne santé, pour la maladie à venir, de même qu'il est bon de boire frais en été pour la soif à venir. De quoi le capitaine courroucé lui dit :

« Si vous me poursuivez encore avec vos drogues, je vous ferai tenir sous boucle pendant huit jours au fin fond de la cale, où il n'y a ni lumière ni air, et où croupit la *sentine* qui est l'eau puante du navire.

— J'aimerais mieux, dit Braguibus, me trouver dans quelque plaisant verger de la Touraine, à l'ombre d'un hêtre, *patulæ recubans sub tegmine fagi*, et tressant des couronnes de roses et de violettes au son des violons, musettes et rebecs.

— Vertu-Dieu! s'écria Florin, ne pouvant se retenir de rire, vous êtes, maître Braguibus, aussi bon homme qu'il y ait au monde ; mais vous êtes le fou le plus enragé que j'aie vu sur terre et sur mer, depuis que je sais distinguer l'étrave de l'étambot. Pourtant n'abusez point de votre médecine, car nous aurons prochainement besoin de l'aide et des forces de tous les compagnons pour une certaine entreprise; et après, vous aurez assez d'ouvrage, s'il est vrai que les balles des canons et des arquebuses sont malsaines.

— Oh! dit Braguibus, *duræ concoctionis!* elles sont de digestion lourde et difficile.

— Eh bien, dit Jean Florin, préparez-vous à panser ceux qui auront eu des démêlés avec elles. La chose ne tardera guère. »

En effet, huit jours après, vers le soir, le capitaine réunit tous les officiers sur le château-gaillard d'arrière.

« Mes amis, dit-il. vous savez, par le point que nous avons fait, que nous nous trouvons sous le tropique à environ 55 degrés de longitude. C'est tout près des îles de Bahama, et particulièrement de la grande île où les Espagnols ont fondé la ville de la Havane; près de cette ville de la Havane, dans ladite île de Cuba, est la ville de Chiorera[1], belle ville et fort riche. J'ai délibéré de l'assaillir et d'y lever des tailles et des rançons au nom du roi de France. »

Tout le monde écoutait ébahi. Pour ma part, je ne comprenais pas comment maître Jean Florin comptait prendre cette grosse ville de Chiorera, défendue par tant d'Espagnols, gens fiers et guerriers, avec notre seul navire et notre petite troupe de compagnons. Le capitaine nous

1. Aujourd'hui Matanzas.

regardait en souriant et en filant sa moustache d'avec sa barbe.

« Or çà, reprit-il, je vous vois tous ébahis. Pensez-vous que l'entreprise soit difficile? J'ai l'intention d'y mouiller mes soupes et d'y gagner bon butin. Il me semble que ce n'est pas si grand'chose.

— Si, mon capitaine, répondit Pierre Crignon, parlant au nom de tous les compagnons; ils sont bien deux cents gentilshommes et deux ou trois mille vilains bien armés, ce qui est bien grand'chose; et nous ne sommes pas assez de gens pour eux[1]. Toutefois, nous ferons notre effort d'y aller à votre joli commandement, parce que nous vous devons obéissance comme au roi de France notre sire lui-même.

— Maître Pierre, dit le capitaine, je vous connais pour un homme prudent, avisé et aussi aventureux que quiconque. A présent, vous êtes mal informé de Chiorera. Il n'y a que cinquante gentilshommes et quinze cents vilains, comme je l'ai appris du capitaine espagnol que nous avons pris près de l'île Lancelot. Les autres sont partis pour la Nouvelle-Espagne, afin d'y gagner. Nous sommes assez de gens pour eux. Écoutez bien. Vous avez été tous ébahis de me voir emmener cet Espagnol Miguel sur notre navire. Sachez qu'il a été à Chiorera *alcalde*, c'est autant dire comme *échevin* chez nous. Il est bon gentilhomme de Castille, et vous savez que les Castillans ne pardonnent guère une injure.

— C'est agir en mauvais chrétiens, dit frère Nicolas.

— *Fraile*, dit Miguel en ôtant son bonnet, je suis aussi bon chrétien qu'homme du monde; mêlez-vous de vos affaires. Je respecte votre caractère; mais patience et mauvaise intention. Attendons et mêlons les cartes.

— Vous vous damnez, mon ami, dit frère Nicolas. Vous

1. Jean de Béthencourt, p. 167.

devez pardonner les injures, ou sinon vous vous damnerez.

— Or çà, dit Jean Florin, c'est assez raisonner. Le sieur Miguel, étant alcalde ou échevin, a été injustement battu de verges par le *corrégidor* de Chiorera ; c'est le juge de la ville. Il en veut tirer vengeance, pour l'outrage fait à lui.

— Que ne l'assignait-il en cour de Rouen? s'écria Picot. Je m'engage, sur mon bonnet, à lui faire rendre justice. Il n'est pas besoin de témoin ; si lui gentilhomme a été outrageusement fouetté, il suffit qu'il produise les pièces. Il doit porter les marques sur son corps, *corpus delicti*. Les témoins sont dans ses chausses ; je suis prêt à verbaliser.

— Mort de ma vie ! s'écria Jean Florin, c'est moi qui me suis attribué le procès! Messieurs, est-ce chose loisible de fouetter un gentilhomme? Le sieur Miguel est en droit de tirer vengeance insigne de cette vilenie. Pour ce faire, il est venu me trouver, et s'engage à piloter notre navire à Chiorera et à nous guider dans la ville, pourvu qu'on lui abandonne le corrégidor. Pensez-vous maintenant que l'entreprise soit si difficile? Nous les surprendrons, par le chef-Dieu ! ne se gardant pas, et nous aurons aisément raison d'eux. Au surplus, c'est pour la liberté des mers que nous nous battrons et pour le service du roi.

— Vive le roi de France! s'écrièrent tous les officiers. Allons à eux ! Nous les tenons en notre pouvoir.

— Messieurs, dit maître Picot, la cause est entendue. Levons l'audience. Ils devront contribuer le quart de leurs biens pour la rançon de notre bon roi. Nous devons au roi le *quint*[1] du butin. Prenant le quart de leurs biens pour le quint du roi, ils nous en redevront encore. Ils sont nos débiteurs dores et déjà ; allons recouvrer nos créances.

— Mes amis, dit le capitaine, voici comment j'ai délibéré de les assaillir. Demain, après avoir entendu la messe, nous approcherons assez près de la côte, dans une anse que connaît Miguel. Il y descendra sur la petite barque avec dix

1. Cinquième

hommes. A la nuit, quand il jugera le moment convenable, il nous fera un signal : ce sera en tirant un passe-volant. Alors il marchera sur la ville d'un côté, ayant été rejoint par la grande barque et trente hommes sous Chamouillac. Nous-mêmes entrerons dans le port, et avec la pinasse nous débarquerons cent hommes. Le navire restera sous la garde d'Antoine Vasseur et des autres. Ainsi, tenez-vous prêts. Demain, vous endosserez vos armes, ceux qui en ont, comme cuirasses, brigantines et morions, et vous chargerez soigneusement vos arquebuses de poudre fraîche. Je donne pour mot du guet Dieppe, et pour cri, France et saint Denis, afin de répondre au saint Jacques et Espagne de nos galants. »

Cette nuit et le jour suivant nous courûmes à ouest-sud-ouest jusqu'en vue de terre, où nous restâmes sous voile, sans nous approcher, attendant le coucher du soleil. Enfin il disparut de l'horizon, et aussitôt nous approchâmes rapidement, assez près pour débarquer au premier quart de nuit Miguel et dix compagnons. Le capitaine fit alors éteindre tous les feux, ferler les voiles, mettre le heaume à tribord, et le navire remonta doucement le long de la côte, jusqu'à un tournant où nous aperçûmes très-bien, environ à une demi-lieue de nous, quelques lumières.

« C'est Chiorera, nous dit le capitaine; mes amis, préparez-vous. Vous voyez qu'ils ne se défient pas; il n'y a dans le port aucun navire. Nous les surprendrons. »

En ce moment, nous vîmes à tribord une lumière, comme d'une étoile qui tombe.

« Alerte ! dit le capitaine. C'est le passe-volant de Miguel. Aux barques, monsieur de Chamouillac, descendez par tribord ; nous descendrons par bâbord. Maître Vasseur, vous pouvez approcher de terre à un demi-trait de canon en toute assurance; il y a du fond bien amplement. Vous jetterez quelques migraines et pots à feu pour vous éclairer, et si vous les voyez s'assembler en nombre sur le port, ne leur épargnez pas les coups de canon. Mes amis, je vous enjoins

d'observer le silence. Allons à eux pour le service du roi. Je ne doute pas que vous choquerez rudement sur eux aussitôt que vous les verrez; au surplus, le premier qui reculera je lui fendrai la tête avec mon coutelas. Crignon, descendez avec moi. Mauclerc, vous irez avec M. de Chamouillac pour piloter sa barque. Hâtons-nous.

— Si la faculté de Montpellier me voyait, dit Braguibus, avec ce morion et cette pertuisane, elle serait épouvantée. Je voudrais avoir une chandelle et un miroir cristallin pour me voir. Il me semble qu'Hector ne devait pas être plus épouvantable que moi à la bataille de Troie.

— Allez par ici, mon ami, dit Chamouillac, et retenez votre langue jusqu'à ce que nous soyons sur eux et que le trac soit commencé. Il vous sera loisible alors de vous écrier aussi horriblement que vous voudrez.

— Si, dit Braguibus, il ne s'agit que de crier et de braire, je ferai rage. Pour crier, je serai le plus vaillant du monde, voire plus vaillant que Stentor qui avait une si belle voix.

— Descendez, bavard enragé, dit Chamouillac en le poussant vers l'échelle, descendez.

— Frère Nicolas, dit Braguibus d'une voix dolente en enjambant les bastingages, vous trouverez au fond de mon coffre quinze écus pour faire dire des messes si je suis occis. Monsieur Martin, mon ami, tenez-moi ma pertuisane pendant que je descends, elle m'embarrasse fort ; vous me devez bien cela pour la guérison que j'ai faite sur vous. Je vous en prie, ne la tenez pas ainsi la pointe en bas ; vous me blesserez, mon ami, et que deviendriez-vous si je n'étais plus ici pour vous guérir? »

Pendant que Braguibus se lamentait ainsi, nous avions tous fini par descendre. Je partis au premier voyage de la pinasse, avec quinze hommes, sous le commandement de Crignon, environ vers le deuxième quart. Nous prîmes terre sans bruit. La pinasse repartit pour faire un second voyage. Au bout d'une heure nous étions cent réunis sur la plage, qui l'arquebuse sur l'épaule, qui la pique ou la pertuisane



Braguibus enjamba les bastingages.

au poing, tous l'épée ou le coutelas au côté. Tout dormait dans la ville. A cinquante pas de nous était une grande maison en pierre à haut appareil et le toit fait de roseaux. En face étaient quelques cabanes de bois. Au fond de la rue on voyait très bien l'église sur une place ; la lune y donnait et la faisait paraître toute blanche.

« Les arquebusiers, allumez les mèches, » dit à voix basse le capitaine en passant devant nous.

Jacques l'Écossais produisit un boutefeu auquel chacun vint allumer sa mèche. Il venait de souffler et de compasser la mienne et d'ouvrir le bassinet, quand j'entendis le bruit de deux coups d'arquebuse derrière l'église, puis tout de suite une dizaine d'autres et une grande clameur. Chamouillac et Miguel entraient en même temps dans la ville du côté de la terre.

« Sus ! s'écria Jean Florin en brandissant son coutelas. Sus ! compagnons ! A l'abordage ! Maître Crignon, courez à tribord ! Mettez le heaume sur l'église ! Les bâbordais, venez avec moi : suivez bien mon sillage ! Vive le Roi de France ! Dieppe ! Dieppe ! Saint-Denis et France ! »

Nous courions derrière Crignon, criant tous :

« Ville gagnée au roi de France ! Dieppe ! Saint-Denis et France ! »

En un instant nous étions sur la place de l'église. Passant la porte d'une maison, j'en vis sortir un grand Espagnol tout nu en chemise tenant une rondache de la main gauche, et de la droite une longue rapière. Je tirai sur lui, mais il ne fut pas atteint et rentra précipitamment. Jetant mon arquebuse, je courus derrière lui l'épée au poing, et poussant la porte qu'il s'efforçait de fermer à clef, ce qu'il ne put tant la serrure était rouillée, j'entrai dans une salle où il venait d'allumer une chandelle. Comme j'entrais dans la salle, il sortait à l'opposé en passant par la fenêtre. Je ressortis alors sur la place, où, parmi les arquebusades, on entendait le bruit des pertuisanes et des demi-piques et le cliquetis des épées. On voyait les Espagnols, la plupart nus en chemise,

ou n'ayant que les chausses, ou ayant jeté sur leurs épaules un saye ou une robe à cagoule qu'ils appellent caban, se défendre galamment à grandes estocades et à belles entailles. Ils criaient :

« Saint Jacques! Saint Jacques et Espagne! »

Ajoutant toutes sortes de vilenies, nous appelant :

« *Cobardes! Ladrones!* Couards, larrons, va-nu-pieds! » et autres gentillesses.

Un de ces Espagnols, contrefaisant du bravache en sa démarche, encourageait les autres, criant :

« En avant, chevaliers! Allons à eux! Ils sont petite troupe de couards!

— *Hombre!* m'écriai-je courroucé. Attendez-moi ici ; vous allez voir si nous sommes couards. »

Je croisai l'épée avec lui, et comme il baissait la main pour me donner d'un estoc au travers du ventre, je démarchai du pied droit, je lui saisis le poignet, et avant qu'il eût pu se dégager, je lui frappai un si grand coup de pommeau sur le visage, lui abîmant un œil et lui ébranlant la mâchoire avec perte insigne de plusieurs dents, qu'il demeura tout étourdi et lâcha son épée.

« Rendez-vous, monsieur, lui dis-je en lui portant la pointe à la gorge. Rendez-vous! Je vous prends à rançon.

— *Señor*, répondit l'Espagnol en bredouillant par suite du coup que je lui avais donné, il n'y a point de déshonneur à subir les fortunes et malchances de la guerre. Je me rends et je vous offre pour rançon cent *bons Indiens*[1].

— Que voulez-vous que je fasse de cent Indiens bons ou mauvais? lui dis-je. J'aimerais mieux cent écus ou cent piastres.

— *Señor*, me dit l'Espagnol, les bons Indiens sont monnaie courante et ils sont d'un grand profit.

— Possible pour vous, sur vos terres, où vous les faites besogner, lui dis-je. Mais ils ne peuvent labourer le tillac

1. Indiens soumis et réduits en esclavage dont les Espagnols se servaient dans leurs transactions comme d'argent (Bernal Diaz del Castillo).

de mon navire. Or çà, dépêchons. Si vous n'avez pas de meilleure rançon, je vais vous couper la gorge.

— *Señor*, bredouilla l'Espagnol, je vous donnerai cent écus. J'y engage ma parole de caballero; je suis hidalgo de Huelva, *adelantado* de cette ville de Chiorera où nous nous trouvons pour mon malheur, et l'on m'appelle Don Pedro Gonzalo de las Garrobillas. C'est vous dire que vous êtes assuré de vos cent écus comme si vous les teniez.

— Monsieur Don Pedro Gonzalo de las Garrobillas, lui répondis-je, j'aimerais mieux les tenir. En attendant, je vous remets aux mains de ce matelot ici, Guillaume Cassemiche, et je vais à mes besognes. Guillaume, ajoutai-je, s'il veut fuir, cassez-lui la tête d'un coup d'arquebuse.

— Je n'y faillirai point, maître, dit Guillaume en lui mettant la main au collet du caban. Je tiens bien ce que je tiens. »

Cependant les Espagnols cessaient de résister. Plusieurs étaient tués ou pris. Beaucoup s'enfuyaient du côté de la campagne, poursuivis par les nôtres. Parmi les poursuivants on voyait Braguibus, le morion de travers sur la tête, et s'escrimant de sa pertuisane au grand danger de ceux qui l'approchaient, car il n'y regardait pas autrement et frappait sur les murs, sur les arbres, sur les pierres, s'écriant en grande fureur :

« A mort, ribauds! A sac, à mort! Vive le roi de France! »

En ce moment fut ouïe la voix du capitaine Jean Florin, criant bien clairement :

« Ils sont à nous! Espagnols, bas les armes! Cessez, *caballeros*, toute résistance est inutile! Mes amis, bon quartier. Ne leur faites plus rien. Ils se rendent à nous. »

Mais il y eut encore nouveau tumulte, car, pendant que les Espagnols se rendaient à merci, on vit un des leurs se colletant avec maître Étienne Picot qui ne voulait pas le lâcher, et il y eut entre eux deux une bien gracieuse escarmouche de coups de poings.

« Haro ! criait maître Picot. Haro ! main-forte ! Aidez-moi à le tenir et à le conduire sous boucle !

— *Señores*, criait l'Espagnol, je vous prends à témoins que je me rends et que cet homme ici me fait violence et me charge de coups, quoique j'aie capitulé.

— Il ment, criait Picot ; il ment scandaleusement. Il m'a déchiré ma robe d'une estocade et ne veut pas la payer. Une robe toute neuve, messieurs, en serge d'Elbeuf des plus fines ! Vous apprécierez le dommage. Il y a un accroc notable. Ah ! méchant, je vous apprendrai à déchirer les robes des alloués, et nous verrons ce qu'il vous en coûtera. Il y a des juges à Rouen. Tenez-le bien. Or çà, verbalisons. »

Jean Florin apaisa le débat en mettant l'Espagnol parmi les prisonniers. Cependant Braguibus, revenu de sa fureur, nous regardait tous d'un air ébahi. Jean Florin lui dit alors :

« Monsieur le médecin, laissez là cette pertuisane et ce morion dont vous n'avez plus que faire, et allez voir les blessés, qui ont grand besoin de vous. Vous panserez indifféremment Espagnols et Français. Au surplus, frère Nicolas, qui vous accompagne pour confesser les mourants, vous instruira de ce qu'il faudra faire. Messieurs les Espagnols, retirons-nous dans cette maison, où nous réglerons ensemble les tailles que je viens lever au nom du roi de France, comme il y paraîtra bien par les pièces que produira maître Picot, mon procureur. Où est votre corrégidor?

— *Señor*, dit la voix de Miguel, il est mort. Je l'ai tué, vengeant ainsi mon honneur.

— Où est l'*adelantado?* dit le capitaine sans s'émouvoir.

— Présent ici, dit mon prisonnier.

— Où est le curé ?

— Il est allé distribuer les secours de la religion en compagnie du *fraile* français, dit un Espagnol.

— Allez le querir, dit Florin. Messieurs, pendant que je

vais traiter du butin avec M. l'adelantado, je vous laisse le pillage. Faites vite, car je n'arrêterai guère. »

En ce moment, le jour se levait. Pendant que les compagnons entassaient dans les barques les coffres, meubles et hardes qu'ils trouvaient dans les maisons, tout à coup nous entendîmes sonner le tocsin, et la *Pensée* tira un coup de canon.

« Alarme, les compagnons! alarme, mes amis! » cria Jean Florin sortant de la maison le coutelas au poing.

Il tenait un prisonnier par le collet.

« C'est une trahison, reprit le capitaine, c'est une perfidie très-insigne. Vous faites sonner le tocsin et vous nous faites assaillir pendant que nous tenons colloque ensemble, mais vous n'en serez pas les bons marchands. Je vais faire bouter le feu aux quatre coins de votre ville et à l'église premièrement. Crignon, allez-y promptement, et boutez le feu comme je vous dis.

— *Señor*, dit l'Espagnol en courroux, c'est mal fait à vous d'incendier le temple de Dieu.

— Traître malheureux! lui répondit Florin le regardant de travers, les traîtres comme vous n'ont point besoin de temple. Boutez, Crignon, boutez hardiment. Les amis du traître Bourbon, et ceux qui font sonner le tocsin et assaillir les gens pendant qu'on parle avec eux en toute confiance, n'ont que faire d'une église. J'en ferai bâtir à mes frais une plus belle que la vôtre dans mon pays de Normandie. Oui, j'en fais vœu au grand saint Jacques de Dieppe. Vous, si vous ne m'avez pas remis avant une demi-heure les sommes que vous avez consenties, je vous ferai pendre sans miséricorde à la grande vergue de ce mien navire que vous voyez. »

L'Espagnol partit sous bonne garde pour aller rassembler les sommes que notre capitaine lui avait imposées. Nous, nous achevâmes le pillage, boutant le feu aux maisons, après que nous les avions scrutées et vidées de tout ce qui était bon à prendre. Toutefois, à la requête de frère Nicolas,



l'église fut épargnée ; mais, comme nous nous embarquions et que la *Pensée* hâlait ses ancres, en entretenant la canonnade contre plusieurs barques des Indiens qui venaient nous assaillir par le conseil de ces traîtres Espagnols, nous vîmes que le feu gagnait, et quand la *Pensée* prit le large, remorquant un brigantin que nous avions trouvé dans le port, l'église brûlait avec tout le reste.

Après midi, le capitaine fit réunir tous les compagnons pour leur parler.

« Mes amis, dit-il, ce matin j'ai fait un vœu de bâtir une belle église à monseigneur saint Jacques de Dieppe, à mes frais. Ce vœu sera écrit au livre de bord par M. de Gonneville, élève-pilote. Je suis satisfait de votre conduite. Vous vous êtes vaillamment comportés.

— Nul, dit Chamouillac, autant que ce galant Braguibus, qui avec le bois de sa pertuisane a fait autant de prouesses contre les Espagnols que Maugis, ermite, en fit jadis contre les Sarrazins avec son bourdon. Que saint Treignan me descousse si je n'en écris pas quelque chose au roi.

— Comment, monsieur de Chamouillac, vous écrirez au roi? dit Florin.

— Environ à lui-même, dit fièrement le Gascon. J'écris à Mlle d'Estissac, qui en parlera à la reine, qui ne manquera pas d'en informer le roi. Soyez assuré, à tout évènement, que nos prouesses seront connues en Gascogne fort avantageusement. Je les décrirai moi-même à Chamouillac, à Cahuzac, à Estissac et autres lieux fameux, et j'y mettrai les louanges que nous méritons. Je n'y faillirai point.

— Je n'en doute pas, monsieur de Chamouillac, dit Jean Florin en souriant. Je suis sûr que vous nous louangerez dignement ; vous êtes apte à le faire. Je vous laisse maintenant pour dresser avec maître Picot l'inventaire du butin, afin d'y prélever le *quint* du roi, la part du bourgeois du navire et celles des compagnons. Frère Nicolas, maître Mauclerc, et vous, Jacques, venez çà, pour être témoins, afin

que l'état soit en bonne forme, et que personne ne puisse soupçonner que rien a été détourné. »

Le capitaine se rendit dans sa chambre avec Picot et les témoins qu'il avait convoqués. Vasseur veillait au timon. Je restai en compagnie de Chamouillac, de Crignon, de Braguibus et de Martin l'Allemand. Miguel avait été se coucher dans sa caïute, car personne ne lui parlait à cause de la laide trahison qu'il avait faite aux siens. Au surplus, il avait déclaré qu'ayant vengé son honneur, comme il disait, il irait à notre retour à Rome devant le saint père, et se ferait moine après pour faire pénitence sa vie durant. « Mais de semblables pénitents, disait frère Leboucher, il n'en fallait point, et dans l'ordre de saint François personne n'eût toléré ce vilain traître et méchant meurtrier. »

Parmi le butin s'étaient trouvées quelques pipes de très-bon vin, que les Espagnols de Chiorera se disposaient justement à envoyer à ceux de la Nouvelle-Espagne, où leur armée venait de conquérir les États de l'empereur Montezuma et de son successeur Guatimouz; car c'est dans l'île de Cuba que viennent s'avitailler les capitaines du roi catholique qui guerroient sur le continent. Nous rachetâmes une demi-pipe au capitaine Jean Florin, et il nous bailla congé d'en boire. Crignon alla donc en tirer deux pichets, et nous étant assis près du pont de caillebotte, nous commençâmes à tirer au chevrotin et à festoyer, buvant d'autant les uns à la santé des autres, après avoir toutefois bu à celle du roi de France notre sire, de M. le vicomte de Dieppe, bourgeois de notre navire, et du grand sénéchal de Brézé, gouverneur de Normandie. Cependant que nous devisions joyeusement, Chamouillac tira un paquet de dessous sa cape, et produisit un jeu de cartes qu'il étala devant nous.

« Or çà, messieurs, dit-il, vous semble-t-il pas que nous n'avons joué aux cartes ou aux dés depuis cent ans au moins? Cap de Saint-Arnaud! connaissez-vous rien de plus galant que le joli jeu de passe-dix, et si les cartes vous déplaisent, voici des tarots.

— Rien, rien, dit Crignon. Rentrez vos cartes et vos tarots, notre ami. Il pourrait vous en cuire, et vingt-cinq coups de garcette sont vite donnés.

— Par la mort! dit Chamouillac en pâlissant, qui donc donnerait des coups de garcette à un gentilhomme?

— Monsieur, dit Crignon, à bord du navire de maître Jean Florin il n'y a gentilhomme qui tienne. Il y a la règle qui interdit de jouer aux cartes ou aux dés, et si le premier gentilhomme de France, voire Monseigneur le Connétable, désobéissait à la règle, avec le capitaine que nous avons, il tâterait de la garcette comme le dernier compagnon.

— Monsieur le pilote, dit Martin qui ne parlait guère, mais faisait rage de humer, vous expliquez très-bien. On doit toujours obéir au commandement. Toutefois ne pourrions-nous en cachette remuer un peu les dés à la lansquenette? Nous avons la bourse bien garnie, sans parler de M. de Gonneville ici qui a un trésor.

— Comment savez-vous que j'ai un trésor? m'écriai-je ébahi? Qui vous en a informé?

— M. le docteur Braguibus m'en a informé, répondit Martin en riant lourdement. Avez-vous peur que je vous le vole? Nous ne sommes pas des voleurs ici. »

Crignon regarda de travers Braguibus, qui baissa la tête d'un air penaud.

« Bon, dit le brave pilote, que M. de Gonneville ait un trésor ou non, il est interdit de jouer, et vous ne jouerez pas. Pour ceux qui ont la langue trop longue et pour ceux qui ont l'oreille trop curieuse, je ne leur dis rien aujourd'hui; mais ils s'en repentiront.

— Dondaine, ils s'en repentiront, dondon, chanta l'Allemand en se levant. Je ne vous ai pas demandé vos secrets. Je vous donne le bonjour. »

Il s'en alla en regardant Crignon d'un air haineux.

« Vous l'avez fâché, dis-je au pilote. Que vous importe qu'il ait entendu parler de mon trésor? Il n'en connaît pas la place.

— Non, dit Crignon, mais il pourrait avoir envie de l'apprendre. Dorénavant, je veillerai sur lui. Il était de la troupe de George de Frondsberg, et ces amis du traître Bourbon ne me disent rien qui vaille. Qu'en pensez-vous, Chamouillac?

— Je pense, dit Chamouillac, que s'il avait quelque méchant dessein, mon bras le réduirait en poudre. Messieurs, à la santé de Mlle d'Estissac! »





Le docteur leur administra quelques réconfortants.

CHAPITRE VI

Les dépouilles du Mexique.

Partant de Chiorera nous courûmes au nord-nord-est, où nous fûmes pris par un courant favorable[1] qui nous poussa vers cette même direction. Le mercredi 11e de juillet, nous eûmes connaissance de la grande île que les Indiens appellent Bahama, comme nous le dit Miguel, qui y avait été autrefois. C'est en doublant cette île et en courant à l'est que les Espagnols retournent de la Nouvelle-Espagne vers nos terres. Comme ces choses sont peu connues, je dirai à présent ce que nous en apprit le capitaine Jean Florin. En l'an 1517, le 8e de février, trois navires espagnols partirent de Cuba, du port de Jaruco, entre la

1. Le Gulfstream.

Havane qui venait d'être fondée, et qui s'appelait alors San Cristobal, et la ville de Chiorera. Naviguant vers ouest-sud-ouest, ils eurent connaissance d'abord d'un cap qu'ils appelèrent cap Cotoche, faisant partie d'une terre que les Indiens appellent Yucatan. Ils s'en croient premiers découvreurs, mais, comme nous le dit très-bien maître Jean Florin, les Français y allèrent avant eux, comme en témoignent nos cartes marines sur lesquelles est écrit *Yucatanes, sive Nova Gallia*. Toujours est-il que du cap Cotoche les Espagnols allèrent à Campêche, ayant pour pilote Antoine de Alaminos. De là ils furent à la Floride, qui est séparée de la Grande Bahama par le canal de Bahama où nous croisions présentement. De la Floride ils revinrent au sud, et entre le Yucatan et la Floride ils découvrirent une terre où les Indiens étaient policés, bâtissant des maisons de pierre, labourant, semant et récoltant, et possédant telles richesses en or, argent et perles, qu'en quelques jours les Espagnols gagnèrent d'eux quatorze mille piastres, c'est-à-dire soixante et dix mille livres tournois. Revenus à Cuba, ils s'assemblèrent avec une troupe d'aventuriers, sous le commandement du sieur Fernand Cortez, gentilhomme de l'Estramadure en Espagne, qui fut fait depuis marquis del Valle et élevé à de grandes dignités. En ce temps il était pauvre hidalgo de Medellin en Estramadure, fils de Martin Cortez de Monroy et de Catalina Pizarro Altamirano, et il était à Cuba pour gagner, comme font tous ces gueux d'Espagne, qui n'ont que la cape et l'épée. Le 10e de février de l'année 1519, ce Cortez partit de Cuba avec cinq cent huit soldats et cent neuf matelots. Ils n'avaient pour artilleries et bâtons à feu que quatre fauconneaux et treize arquebuses ou escopettes, comme ils les nomment, et leur cavalerie était en tout de seize chevaux. Ils débarquèrent le 12e de mars à l'entrée de la rivière de Grijalva dans le pays de Tabasco, où ils commencèrent à guerroyer contre les Indiens. Après plusieurs fortunes de guerre, ils fondèrent au nord de Tabasco, autour d'un beau port, une ville qu'ils appelèrent Villa Rica

de Vera Cruz, c'est autant dire comme ville riche de la vraie croix. Là ils délibérèrent de faire la guerre au grand seigneur du Mexique[1], l'empereur Montezuma, et d'assaillir sa grande ville de Mexico. Aucuns disent que le sieur Cortez fit secrètement échouer et brûler ses navires pour ôter à ses soudards tout espoir de retour ; mais, comme nous l'avons appris plus tard, il le fit par le conseil de ses capitaines et prudhommes, pour pouvoir disposer de ses cent neuf matelots qui lui étaient d'un plus grand secours devant Mexico que sur la côte, et aussi pour avoir les ferrures et les agrès : il s'en servit après pour construire des galères sur le lac de Mexico, sans l'aide desquelles il n'aurait pas pu prendre la ville.

A Mexico, le grand seigneur Montezuma fit bon accueil et grande chère aux Espagnols. Mais ceux qui logeaient dans son palais l'assaillirent traîtreusement, le retinrent sous boucle, et mirent à sac son hôtel, ce qui mut une sédition horrible et une guerre félonne entre eux et les Indiens. Cependant que Cortez rançonnait vilainement Montezuma, à quoi les Espagnols gagnèrent pour plus de dix millions d'écus d'or, vint un autre aventurier, le sieur Narvaez, qui flairait cette riche proie et la voulait pour lui seul. Mais Cortez marcha contre lui, le défit, et prit dans sa troupe ses soudards, ainsi que la flotte qui se rendit à lui. Ainsi renforcé, il retourna dans Mexico, mais il y fut assailli par les Indiens et chassé de la ville après un combat très-horrible où périt plus de la moitié des Espagnols. Montezuma, que les Espagnols contraignaient de parler aux Indiens pour les apaiser, fut blessé de pierres et de flèches si fort qu'il mourut là. Les Espagnols se recueillirent à Tezcuco, qui est sur le lac à l'opposé de Mexico. Ils y furent avitaillés d'hommes et d'artillerie; et beaucoup de seigneurs des Indiens, qu'ils appellent Caciques, se mirent à leur commandement. Ils retournèrent alors assaillir Mexico où les Indiens avaient fait un

1. Les Espagnols du temps donnent toujours à Montezuma, ou, pour l'appeler de son nom aztèque, « Moteuch Zuma », le titre de *gran señor*.

autre empereur nommé Guatimouz, et après un siège très-périlleux et de grandes tueries de part et d'autre, qui durèrent quatre-vingt-treize jours, finalement ils s'emparèrent, au nom de Sa Majesté Catholique l'empereur Charles-Quint, de Guatimouz et de Mexico. Il s'y trouva tant d'or et d'autres trésors qu'on ne saurait dire. Depuis ce temps ils exercent toutes sortes de cruautés sur ces Indiens, pensant bien plus à les faire esclaves et à leur prendre leur or qu'à les amener à notre foi par bon gouvernement, comme ils le devraient.

Le samedi 14e, croisant au large, comme j'étais de quart, j'entendis vers l'heure de vêpres, la vigie crier :

« Épave à l'arrière, tribord à nous ! »

Et tout de suite après, le capitaine ordonna de virer de bord, puis de mettre la petite barque à la mer. Environ demi-heure après, nous vîmes distinctement l'épave remorquée par notre barque.

« C'est un pétrin ! s'écria, le premier, Braguibus. C'est un grand pétrin qui flotte sur l'eau !

— Eh non ! dit Chamouillac. C'est, cap de saint Arnaud ! une auge à porcs ; nous en avons de tout à fait semblables en Gascogne.

— Vous errez l'un et l'autre, dit Crignon en souriant. C'est une barque d'Indiens.

— Hé, hé, disait Mauclerc en se frottant les mains, nous avons connaissance d'eux. Voici qui commence bien. Nous allons savoir du nouveau.

— Monsieur de Gonneville, dit joyeusement le capitaine, voyez des gens peut-être de votre parenté, puisque feu M. votre père ramena en Normandie le fils d'un roi des Indes et le maria à Mlle votre sœur après l'avoir fait instruire dans notre religion. »

La barque étant plus près, nous vîmes qu'elle remorquait une manière de vaisseau creusé dans le tronc d'un grand arbre, et ressemblant vraiment assez à une auge ou à un grand pétrin. Dans la barque étaient étendus les corps de

deux hommes : la couleur de leur visage était brune, tirant sur le rouge; leurs bras et leurs jambes étaient nus. Ils étaient vêtus d'un hoqueton tout déchiré, plus une toile qui leur partait de la ceinture passant entre les jambes. Ils portaient les cheveux longs coupés carrés sur le front. Au cou était un collier avec une pierre verte. Dans leur auge on voyait leurs armes et bâtons, deux rondelles peintes qui leur servaient de boucliers, des pieux avec une pierre aiguisée au bout dont ils usent comme de lances, et deux arcs avec leurs flèches dans une boîte d'écorce. Quand notre barque fut contre bord, le capitaine fit d'abord élinguer les deux Indiens, pour l'impatience où il était de les voir, et après notre barque et leur auge ou pétrin.

« Monsieur Braguibus, dit le capitaine quand les Indiens furent posés gisants sur le gaillard d'arrière, c'est le moment de faire voir votre science. Ces deux hommes sont quasiment morts. Pensez-vous qu'on puisse les guérir?

— Capitaine, dit Braguibus après qu'il eut examiné les Indiens pendant un instant, ils sont tombés de faim. Dans une heure ils seront ragaillardis. Faites-moi bailler un peu de vin et autant de soupe : j'en fais mon affaire.

— Ah ! mon ami, dit frère Nicolas, jamais vous ne m'avez donné remède semblable, et je l'eusse bien préféré à ceux que j'ai eus de vous.

— C'est, dit Braguibus en enveloppant très-adroitement les Indiens d'une laine qu'il avait fait querir, c'est que vous n'avez jamais été patient d'une maladie semblable. Vous êtes, frère Nicolas, d'une complexion sujette aux échauffements et aux humeurs du foie : il faut donc vous purger et rafraîchir. Mais toute la maladie de ces Indiens est qu'ils n'ont depuis longtemps bu ni mangé. Il faut donc les abreuver et les nourrir. Donnez ce pot, mon ami. Versez de cette bouteille, ainsi. Vous le faites fort bien. Oh! mon ami, que vous versez bien ! Si vous avalez aussi bien que vous versez, je ne doute pas que vous ne soyez au nombre des meilleurs buveurs du monde.

— Notre maître, dit Jean Gilles, il me semble qu'ils remuent un peu.

— Il vous semble bien, mon ami, dit Braguibus. Apportez un peu ce réchaud, que je chauffe cette décoction. Approchez, mon ami. Capitaine, voyez comme ils ouvrent les yeux. Bon. Celui-ci éternue. Par sainte Radegonde de Tours! il est guéri et l'autre ne tardera pas. Le reste est affaire au cuisinier; ils ont plus besoin du *fougon*[1] que de la chambre de pharmacie. Messieurs, je vous les quitte. Ils sont bien gaillards : je n'en fais jamais d'autres. »

Sitôt que les Indiens commencèrent à parler, le capitaine les interrogea lui-même, car il savait leur langage et il ne lui fallait point de truchement. Ils parlèrent ainsi quelque temps, et soudainement le capitaine, parlant à nous en grande allégresse, s'écria :

« Mes amis, notre fortune est gagnée! Je veux que d'ici deux mois le plus petit de nos compagnons soit aussi riche que les plus gros bourgeois de Caen ou de Bayeux! Antoine Vasseur, mon compère, faites défoncer une pipe de ce bon vin. Je veux vous régaler tous. Avant deux mois, le trésor des grands seigneurs de Mexico sera nôtre. Avant deux mois, le quint que le sieur Cortez envoie à Sa Majesté Catholique sera au roi de France, et le reste à nous, mes amis!

— Vive le roi de France! crièrent tous les compagnons en jetant leurs bonnets en l'air. Vive le capitaine Jean Florin!

— Ho, hisse! cria maître Vasseur aux matelots qui élinguaient la pipe de vin.

— Ho, hisse! répondaient les matelots pour élinguer ensemble.

— Mes amis, dit le capitaine, je suis si content, que je vous donne congé de faire votre fête à discrétion. Nous les tenons, par saint Jacques! Nous tenons plus d'or sous nos canons qu'on n'en vit en Normandie depuis notre premier duc Rollon. Or çà, or çà, cambusier, chauffez le fougon. Produisez

1. Cuisine à bord des navires.

nos derniers jambons et notre meilleur lard ; n'épargnez rien. Le capitaine Jean Florin régale les compagnons de la *Pensée!*

— Vive le roi! s'écria Braguibus. C'est bravement parlé! Voilà comme j'entends la marine! »

Aussitôt, flacons furent dégaînés à tas, et la bataille commença contre les jambons, à grand renfort de moutarde. Cependant nous regardions curieusement les Indiens, desquels l'un avait au front une marque en forme d'un V. Nous voyant ébahis de cette marque, il nous dit en mauvais jargon espagnol :

« *Buenos Indios. Malinche. Gran señor.*

— Il veut, dit Florin, vous faire entendre que cette marque lui a été stigmatisée par le grand seigneur *Malinche :* c'est ainsi qu'ils appellent le sieur Cortez. La coutume des Espagnols est de marquer au fer rouge leurs bons Indiens, comme nous faisons aux porcs chez nous.

— Voire, dit frère Nicolas, on ne doit pas ainsi traiter même des païens; car, si par aventure on peut les amener à notre foi, ils seront marqués comme bêtes leur vie durant, ce qui est une indignité insupportable pour des chrétiens. Êtes-vous chrétien, mon ami? Connaissez-vous cette croix?

— *Christianos, si, christianos* », dirent ensemble les Indiens en baisant leurs pouces en croix.

Frère Nicolas, pleurant à chaudes larmes, alla les embrasser. Nous étions tous indignés de la barbarie de ces Espagnols.

« Ils ont été, nous dit le capitaine Florin, si maltraités par leurs maîtres, qu'ils ont voulu s'enfuir dans la barque où nous les avons trouvés. Il y a maintenant onze jours qu'ils sont partis de la Vera-Cruz[1], et les vivres leur font défaut depuis cinq jours. Or, sachez ce qu'ils m'ont appris. Le jour qu'ils se sont enfuis se trouvaient à la Vera-Cruz deux navires qu'on chargeait en partance pour l'Espagne. Et savez-vous,

1. Les navires d'Alonzo de Avila et d'Antonio de Quinones étaient partis le 20 décembre 1525.

mes amis, quel chargement on mettait dans ces navires? Tout or, tout perles, tout pierres précieuses!

— Où sont-ils? s'écria Picot. Ne perdons pas de temps. Mettons le heaume sur eux. C'est assez musé à la moutarde. Qu'on cargue toutes nos voiles, garde qu'ils n'échappent.

— Ils n'échapperont pas, dit le capitaine. Je me réjouis de vous voir en si bonne disposition et si vive allégresse. Mais que direz-vous quand vous verrez toutes les richesses dont ces navires espagnols sont chargés? Ces Indiens m'informent qu'il y a quatre-vingt-huit mille royaux castillans en lingots d'or[1] et plusieurs boisseaux de pierres vertes que les Indiens appellent *chalchihuis*, et qu'ils considèrent comme ce qui est de plus précieux au monde. Elles sont comme émeraudes. Il y a des perles que ces Indiens ont vues et dont plusieurs sont grosses comme noisettes. »

Ici, Crignon soupira profondément. Le capitaine sourit.

« Je vous entends, maître Pierre mon ami, dit-il. Vous pensez à l'effet que produirait un collier de ces perles autour du cou de Mlle Catherine, fille de votre compère et ami le capitaine James Hawkins. Je sais qu'elle vous est promise[2]. Elle est sage, prude et honnête autant que belle, et vous n'avez pas à rougir d'avoir cherché votre femme en Angleterre, d'autant que son père est le meilleur capitaine marin du port de Douvres, où ils sont superlatifs.

— Messieurs, dit Crignon, puisque le capitaine en parle, j'espère qu'à notre retour vous serez tous de noces. Je vous y convie dores et déjà.

— J'y veux composer un épithalame, dit Braguibus. Ce soir, je vous ferai un acrostiche en latin sur Catharina.

— Il y a, poursuivit le capitaine, tous les trésors de la garde-robe de Montezuma, qui passèrent au pouvoir de Guatimouz, et de celui-ci aux mains du sieur Cortez.

— Cap de saint Arnaud! s'écria Chamouillac, je voudrais déjà les remettre au roi; il me fera chevalier de ses ordres.

1. Le royal castillan valait 25 francs environ.
2. Le mariage se fit vers 1528.

Quand les dames de la cour viendront voir la garde-robe de l'empereur des Indes, Mlle d'Estissac leur dira : « C'est le capitaine de Chamouillac qui les a rapportés. » Mon nom volera dans toutes les bouches ; le roi m'embrassera, et on le saura en Gascogne.

— Il y a, reprit le capitaine, des os de géants, pièce rare et curieuse, et trois tigres que le sieur Cortez envoie pour le cabinet et la ménagerie de l'empereur Charles, avec plusieurs autres merveilles.

— Ils iront, dit Braguibus, dans le cabinet et la ménagerie du roi François. J'en écrirai un beau livre que je ferai imprimer à Paris, où sont les meilleurs imprimeurs, et j'y mettrai des figures. Toute la Faculté sera ébahie en lisant les merveilles des Indes, telles qu'elles ont été récemment découvertes par Braguibus, médecin tourangeau, composées par lui pour l'ébattement et la récréation du lecteur bénévole. Je le vois d'ici. Il sera in-quarto. Non, je faus. Il sera in-folio à cause des figures. Je ne crains plus que les fautes de ces diables d'imprimeurs ; mais nous y veillerons. »

Tels joyeux propos durèrent jusqu'à la nuit, quand, par l'ordre du capitaine, Jacques l'Écossais prit une cornemuse dont il sonnait très-bien, et avec notre fifre et notre tambour furent joués bien harmonieusement divers branles et danses, et finalement le *trihori* de Bretagne à trois pas un saut. Vrai Dieu ! comme il y fut dansé et amusé ! Maître Picot, chargé de tous ses sacs, y dansa en face de Braguibus armé de son morion, et Chamouillac y fit les plus belles petites gambades gasconniques et les sauts les plus plaisants qui furent jamais vus sous cette latitude.

Vers le minuit, la mer s'en mêla et notre navire aussi commença à danser d'une haute sorte. Cette nuit-là il fit la plus grosse tourmente et gros vent que nous eussions encore eu depuis notre départ du Havre de Grâce. Plusieurs grands poissons comme marsouins et chaudrons s'assemblaient par grandes troupes et faisaient sauts et parades, comme on le vit très-bien au matin.

« Je crois, dit Braguibus, qu'*Eolus*, accompagné d'*Africus Libo*, de *Favonius*, fait ou célèbre les noces de lui et de *Thétis*, fort délibéré de la faire bien danser[1].

— C'est, dit Crignon, en l'honneur de la prise que nous allons faire. Ce vent nous est favorable, car il aide au courant et nous pousse sur la route que nous voulons suivre. Le capitaine a délibéré d'aller les attendre près de l'île Tercère, et il faut d'abord que nous courions au nord, à la côte du continent, faire de l'eau et quelques provisions de chair fraîche. La nôtre est épuisée et nous n'avons rien à attendre des Espagnols de Cuba ou de Saint-Domingue que des horions. »

Après midi fut mis le cap à l'est un quart du nord-est, et nous fîmes environ quinze lieues. Le cap fut mis à l'est, et le demeurant jusqu'au lendemain midi, valut environ vingt lieues. Le lendemain, il faisait brume et grosse tourmente, et la hauteur ne fut point prise. Le 17e d'août, nous retournâmes au sud-sud-ouest, et passâmes un cap tout rogné par le haut, et par le bas, vers la mer, pointu. Nous le nommâmes cap Pointu. Le 18, nous eûmes tourmente du nord-est et courûmes sous le papefi et à la cape, et fîmes de chemin vers le nord-ouest trente-sept lieues jusqu'au jeudi matin, que nous étions en travers d'îles rondes comme colombiers. Pour ce, nous leur donnâmes le nom « les Colombiers ». Des Colombiers jusqu'à un cap qui demeure au nord un quart nord-ouest et qui fut nommé cap Royal, il y a quarante-cinq lieues. Du cap Royal fut mis le heaume à ouest-nord-ouest jusqu'à l'embouchure d'une rivière, devant laquelle il y a une île plate. Entre l'embouchure et l'île est un havre où nous jetâmes l'ancre, et fut envoyée la grande barque à terre, sous le commandement d'Antoine Vasseur. Je l'accompagnai avec Braguibus, Mauclerc et trente hommes. Nous descendîmes et restâmes tout la nuit pour avoir des eaux et du bois à feu. Nous trouvâmes cette terre pleine de beaux

1. Pierre Crignon, *Journal du voyage de* 1529

arbres, prairies, champs de blé sauvage et de pois en fleurs, aussi épais et aussi beaux que je vis jamais en Normandie, tellement qu'ils semblaient y avoir été semés par laboureurs. Il y a force groseilliers, fraisiers et roses de Provins, persil et autres bonnes herbes de grande odeur. Alentour de l'île, il y avait plusieurs grandes bêtes comme grands bœufs, lesquelles ont deux dents dans la gueule comme dents d'éléphants, et vont dans la mer. Nous en prîmes plusieurs qui dormaient à terre au bord de l'eau. L'île était aussi pleine d'oiseaux qu'un pré d'herbes, desquels les uns étaient des *godets* et les autres des *margaux* qui sont blancs et plus grands que des oies; nous en tuâmes plus de mille. Nous restâmes trois jours à chasser sur ladite terre, où furent pris aussi de grands cerfs, plus grands qu'aucuns que j'aie vus en France, et furent aussi jetés à la mer des seines et des rets par le moyen desquels nous prîmes beaucoup de poisson. Au départ fut dite la messe avec remercîments à Dieu d'être si bien avitaillés, et fut dressé un poteau avec les armes de France et cette inscription : « Vive le roi de France. *Anno* 1526. » Durant notre séjour, nous ne vîmes nulle personne humaine. Le 29e d'août, nous reconnûmes le cap Pointu. Le 7e de septembre, nous sortîmes du canal de Bahama, et le cap fut mis à l'est-nord-est avec bon vent et courant favorable. Le 11, nous vîmes tribord à nous une grande caraque[1] qui semblait toute désemparée, car elle avait perdu son papefi et son trinquet de misaine, et naviguait sous son grand hunier et sous sa voile d'artimon. Elle portait au bâton du grand mât le pavillon bleu à la croix de saint André, qui est la bannière de combat d'Espagne sur mer. Aussitôt fut fait branle-bas de combat, viré de bord et le heaume mis à bâbord pour prendre le dessus du vent. En même temps fut hissé notre pavillon et tiré un coup de canon à poudre pour les sommer de se rendre. Comme nous passions par l'arrière à eux, à bonne portée, ils nous lâchèrent deux coups de canon qui furent

1. Elle venait de Saint-Domingue (Bernal Diaz, p. 174, II).

trop courts, car nous vîmes les balles tomber à l'eau à une encâblure de nous. Il leur fut répondu par toute notre bordée, et tout de suite après, laissant porter sur eux, par quatre coups de notre château-gaillard d'avant, desquels l'un fut si heureux qu'il coupa l'étai du grand mât de hune; ce fut maître Picot qui le mit au point. Sur le coup, nous vîmes leur mât de hune, qui était chargé de sa toile, descendre avec le grand hunier et le pavillon et s'abattre à grand fracas. Le capitaine donna l'ordre de les ranger et leur envoya coup sur coup sa seconde bordée, avec jeu de tous nos pierriers sur leurs gens qu'on voyait s'assembler le long des bastingues, tout armés. Ils répondirent faiblement par deux coups de canon et quelques coups d'arquebuse, et, comme nous les voyions monter sur leur château-gaillard d'avant pour venir à l'abordage, notre château d'arrière étant plus haut que leur avant, le capitaine fit mettre le heaume sous le vent si à propos, qu'en passant devant eux, avec nos harpons, nous coupâmes l'un des haubans de leur grand mât, et avec nos pierriers et une volée d'arquebusades nous balayâmes leur château d'avant. Du coup, ils n'y tinrent plus et amenèrent leur voile d'artimon, avec le pavillon qui était au bâton du mât.

« Ils sont bien poivrés, gens de bien! dit Crignon en riant. Voilà qui leur apprendra à faire les méchants. Ils ne recommenceront pas de quelques jours. Braguibus, je crois qu'il y a bien de l'ouvrage pour vous, mon ami. »

Et vraiment il y avait de l'ouvrage. En quelques minutes nos canons, nos pierriers et nos arquebuses avaient fait une rude besogne, comme on le vit par les morts et les blessés gisant sur le tillac. Au demeurant, si la caraque n'avait pas été avariée dans son gréement et si elle avait été mieux armée, nous n'en aurions pas eu raison si aisément. Elle n'avait que cinq canons tout rouillés, posés sur chantiers comme sont ceux des Espagnols; mais il y avait à bord quarante-cinq soldats, gens farouches et vaillants, qui retournaient des guerres de la Nouvelle-Espagne. Sitôt que Chamouillac les vit, il reconnut plusieurs d'entre eux.

« Cap de saint Arnaud ! s'écria-t-il, voici ce vieux : je me souviens de l'avoir rencontré au choc et pendant les trêves. *Señor soldado*, n'êtes-vous pas Tuvilla le boiteux?

— *Señor capitan*, dit l'autre, je le suis. Et vous, n'êtes-vous pas un hidalgo gascon qui a nom don Chamouillac?

— Lui-même, dit Chamouillac. N'est-ce pas à la bataille du Garigliano que je vous ai vu?

— Oui, señor, dit fièrement l'Espagnol en s'enveloppant de sa cape. J'y servais sous les ordres du grand capitaine. Et voici Francisco de Orozco qui y était aussi, et Pedro Bejel qui était tambour. De nos compagnons d'Italie il y avait encore ici Juan Gomez, mais vous venez de le tuer d'un coup de canon. »

Plus je regardais ces Espagnols et plus leur figure me déplaisait. C'était tous petits hommes noirs, durs et secs, ayant mine de brûleurs de maisons.

« Vrai Dieu ! dis-je à Crignon, si Braguibus a de la besogne à les panser, je crois que frère Nicolas en aura bien plus encore à les confesser. Je ne vis jamais pareils visages de truands. Ils ont dû vilainement traiter les Indiens.

— Je vous l'affirme, mon ami, dit Crignon. On doit admirer leur courage et les prouesses qu'ils ont faites pour, étant si peu nombreux, découvrir et conquérir de si grands empires. Mais au regard des maux qu'ils y ont faits, je les sais capables de tout.

—*Señor*, dit un de ces Espagnols qui entendait le français, vous parlez mal des avantages qui ont été la conséquence de nos illustres conquêtes et de nos travaux. Nos exploits seraient dignes d'être peints par Berruguete, par Michel-Ange ou par le renommé Burgalès lui-même, qui est un autre Apelle. Vous jugez légèrement, comme les Français jugent de toutes choses.

— Et vous, vous gouvernez lourdement, répondit Crignon, comme les Espagnols gouvernent toutes gens. Allez, allez, monsieur, tout cet or et tout cet argent que vous tirez des Indes ne vous profiterout guère, car c'est du bien mal

acquis, et si nous possédions vos terres de là-bas, nous les labourerions avec l'aide de leurs peuples que nous saurions instituer en bonne doctrine, au lieu de les fouler comme malheureux ou de les vendre comme bêtes. »

L'Espagnol fut fait quinaud et ne sut que répondre. Mais le beau fut les grimaces qu'ils firent quand ce fut à la remise du butin et à la prise du pillage. Leur navire était une riche proie. Il y fut trouvé vingt mille piastres d'or et d'argent, et pour plus de dix mille écus de perles, de sucre et de cuir de bœufs, sans compter le pillage de leurs hardes et de leurs coffres, car tous ces gens, venus d'Espagne plus gueux que des mendiants, retournaient des Indes richement garnis. Ce n'étaient que sayes et pourpoints de velours et de soie avec les fines broderies, capes en fin drap de Flandre et de Ségovie, ceintures et baudriers garnis d'émail, toques, chapeaux et bonnets avec les belles plumes. Pour ma part, j'y gagnai un pourpoint bleu tailladé de rose, une saye de velours bleu, un haut-de-chausses du même avec les bas de soie et un bonnet bien emplumé, plus un caban à l'espagnole de drap vert brodé d'argent. Pour le tout, je donnai une méchante braye que j'avais usée sur les bancs de la Sorbonne, et ma vieille défroque scolastique du collège de Bayeux, *ad usum pauperum Normannorum*.

« Prenez, *señor*, dis-je à mon Espagnol en le saluant d'une haute façon à leur manière, prenez cette braye. Elle est de futaine et percée d'un trou notable, mais elle s'est assise en Sorbonne aux leçons du nonpareil *André de Gorea*, que nous appelâmes *Sinapivorus;* c'est Engoulemoutarde, si vous n'entendez pas le latin. Prenez cette robe de camelot et ce surcot ; ils sont fort usés aux coudes, señor, mais ils ont eu l'honneur grand d'assister aux leçons du savantissime *de Quercu ;* ils viennent de l'illustre fripier de la rue de la Huchette. Prenez-les avec respect, señor. Vous leur devez des égards ; ce sont vêtements de bachelier.

— *Señor estudiante*, commença l'Espagnol...

— Non, non, lui dis-je. Bachelier, bachelier de Sorbonne.



Je donnai ma vieille défroque.

— *Señor bachiller*, dit révérencieusement l'Espagnol, je ne suis point savant moi-même, mais j'ai gardé les porcs près de Salamanque, et je sais les égards qu'on doit aux gradués des universités. Mon nom est Gonzalo Mesia Rapapelo, et l'on s'accorde à dire que je joue finement de l'épée. Nous nous reverrons un jour.

— Vertu-Dieu ! m'écriai-je, nous nous voyons tout de suite, et je suis votre homme. Vous êtes un vilain maroufle.

— Êtes-vous fou ? dit Crignon en m'arrêtant. Allez-vous offrir le combat à ce bélître ? Il est prisonnier, je vous le défends. Vous, descendez de suite, ou vous aurez affaire à moi. René, venez à notre bord. Vous feriez quelque sottise avec ces Espagnols. »

De retour à notre bord, je vis comment on jetait les morts à la mer, par un sabord, à la marinière. Bientôt, tout ce qu'il y avait de valable sur leur caraque fut transporté sur la *Pensée*, et nous haussâmes les voiles, courant vers l'est, et les laissant fort embarrassés avec leur navire désemparé ; mais, quoique nous fussions bien chargés, le capitaine ne voulut pas emmener la prise, disant que nous étions trop loin de France et qu'elle nous empêcherait d'en faire d'autres. Le lendemain, qui était un dimanche, fut dite une messe pour les trépassés, dont nous avions trois, deux frappés d'une arquebusade et le troisième d'un coup de canon. De blessés il y en eut huit, desquels l'un trépassa cinq jours après, et les autres guérirent très-bien par le pansement de Braguibus.





Il nous arriva une volée de traits.

CHAPITRE VII

La trahison.

Le projet du capitaine Jean Florin était de guetter les Espagnols près de l'île de Tercere, où il ne doutait pas qu'ils ne dussent passer. Ce projet convenait très-bien avec ses précédentes résolutions, car c'était aux îles du Cap-Vert, à l'île Saint-Jacques, que le capitaine avait assigné rendez-vous à la *Dauphine* et à la *Normande*. Bien que ces îles soient au pouvoir des Portugalais, ils n'y sont point en force, en considération de quoi il y a trêve par là entre les Français et eux, moyennant que les Français ne les pillent pas, et qu'eux vendent aux Français des eaux et des victuailles. De Tercera, le capitaine comptait donc aller aux îles du Cap-Vert pour la saison qu'il avait assignée à M. de Verassan et à maître Jean Alphonse. Ainsi il pourrait se débarrasser de sa

cargaison à l'aide d'un des deux autres navires, qui retournerait en France, et reprendre le voyage plus alerte et plus dispos. Il pensait aussi obtenir quelque information touchant les Espagnols qu'il guettait, à Tercère même. C'est à cet effet qu'il avait emmené Martin dont les Portugalais ne se défieraient point, parce qu'ils le connaîtraient aisément pour ne pas être Français, et Miguel, qu'ils verraient bien être Espagnol. A cet effet aussi il avait saisi à Chiorera un brigantin de construction espagnole que nous remorquions derrière nous, et sur lequel on avait mis huit hommes d'équipage. Il comptait se tenir au large et envoyer ce brigantin à Tercère sous pavillon espagnol avec Miguel, Martin et huit autres, afin d'avoir les nouvelles du passage des deux navires qui portaient à l'empereur les trésors de la Nouvelle-Espagne. Il communiqua ses projets aux officiers du navire, qui les trouvèrent bien bons et propres à faire réussir l'entreprise.

Le 8e septembre, par temps calme, faisant notre route à l'est, nous prîmes un requin, au grand ébattement de Braguibus, qui en fit l'anatomie.

Le lendemain, nous vîmes force bonites et poissons volants. Le brigantin prit un marsouin dont il nous envoya un quartier. Nous prîmes quatre ou cinq bonites.

Le 10e, en l'honneur de la solennité de saint Nicolas, fut chantée la messe de *Salve sancta parens* à notes, et le navire fut pavoisé. Gilles Letestu et Braguibus servaient la messe. Le soir, nous prîmes un grand poisson appelé albatore et des bonites, entre lesquelles il y en avait deux grandes comme marsouins, pouvant avoir quatre pieds de long et trois de tour par le ventre.

Le 23e, la latitude fut prise et la longitude au moyen de la sphère armillaire. Crignon et Mauclerc se rendirent dans leur chambre, où ils prirent la longitude par le moyen qu'ils tenaient secret. Leur point se trouva environ d'accord avec le nôtre, car ils donnèrent 9 degrés et 11 minutes, pour 9 degrés et 3 minutes que nous avions calculés. La latitude était de 38 degrés et 17 minutes.

« Nous sommes, dit le capitaine, au sud-est de l'île Tercère, à environ quinze lieues. C'est le moment d'envoyer le brigantin pour nous enquérir d'eux. Maître Antoine Vasseur, vous prendrez le commandement du brigantin, mais je vous avertis que vous ne descendiez pas à terre vous-même. Vous y ferez descendre Martin, Miguel, Nicolas Boule, qui sait fort bien le portugais, Bernard Calmet, Simon, Laurent Corrat et Pierre Arnaud, qui ont été compagnons du grand Magalhaens dans son voyage autour du monde. Nicolas, vous veillerez à bien interroger les habitants, et de préférence les Mores et esclaves. Vous prendrez terre à une anse qui est nord-nord-ouest d'un piton assez élevé que vous verrez très-bien en faisant le tour de l'île. Il vaudra mieux descendre là, car vous y trouverez moins de Portugalais, qui par la chaleur du jour se retirent aux maisons dans le village qu'ils ont au sud-ouest de la côte. Soyez prudents et gardez-vous de quelque trahison. Je croiserai au nord de l'île, environ une dizaine de lieues, en vous attendant. »

Étant ainsi instruits, les nôtres armèrent le brigantin pour cette expédition.

« Or çà, disait Laurent Corrat, dépêchons, garçons, dépêchons cette affaire. Aussi bien serons-nous régalés à terre de bonnes pommes d'orange. Vous savez qu'elles sont superlatives aux îles Açores.

— Vraiment, dit Braguibus, mon ami, ont-ils si bonnes pommes d'orange que vous dites dans cette île ? Frère Nicolas, serait-ce commettre le péché de gourmandise de convoiter quelques-unes de ces pommes par cette horrible chaleur? J'ai le gosier plus sec que ne l'eut jamais le bon feu maître Jean Cotard, duquel parle le joyeux Villon dans son grand testament.

— Là, mon ami, je ne crois pas que ce soit péché, dit frère Nicolas, et, si vous allez à terre pour en avoir, vous m'obligerez de m'en apporter quelques-unes. Elles sont bien savoureuses et friandes.

— Vous m'en faites venir l'eau à la bouche, dit Braguibus. Maître Vasseur, attendez-moi; je vais avec vous à la découverte des pommes d'orange. Ces harengs saurs que nous avons mangés à notre dîner m'ont séché le gosier; je ne peux plus cracher.

— Ma foi, notre maître, dit Vasseur, venez si vous voulez. Nous serons avec vous en bonne et joyeuse compagnie.

— Voire, dit Braguibus, mais vous ne savez pas le latin, mon ami, et sitôt que je verrai quelque riante fontaine avec des prés verts et des oranges, je ne pourrai me retenir; je ferai rage de parler latin, et je serai marri si personne ne m'entend. René, venez-vous aussi? Nous philosopherons en nous promenant à terre : c'est la méthode des péripatéticiens, qui furent en leur temps bons docteurs et grands scotistes.

— Braguibus, dit Crignon, si vous parlez tellement quand vous êtes altéré, que ferez donc quand vous serez rafraîchi?

— Je me tairai, dit Braguibus. Vous n'attendiez point celle-là. René, mon ami, venez, je vous en prie. Vous me fâcheriez de ne pas me faire compagnie.

— Allons, dis-je à Braguibus, puisque vous le désirez si fort; allons à la conquête des pommes des Hespérides.

— Notre maître, dit Vasseur, si vous appelez ainsi les oranges, la conquête ne vous coûtera pas bien cher, car pour deux sous vous en aurez trois, voire quatre douzaines.

— J'en achèterai donc pour tous nos gens, dit Braguibus.

— Acheter, fi donc! dit maître Étienne Picot, il faut en prendre; le contraire du verbe vendre, c'est prendre; il n'y a qu'une lettre à changer et une autre à mettre devant.

— Oui, mais, dit Braguibus, j'en connais une meilleure : le contraire du verbe prendre, c'est rendre; il n'y a qu'une lettre à ôter.

— C'est, dit Picot, bien raisonné en grammairien et mal

en procureur. La coutume, en Normandie, ne veut pas que la justice rende jamais rien. Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Notre embarquement se fit parmi ces plaisants propos, et, après être restés à la cape jusqu'à la nuit, nous mîmes le heaume à nord-nord-est, et environ le midi, après avoir contourné la pointe de l'île, nous rangeâmes la côte à bâbord, et nous entrâmes dans l'anse que nous avait dite le capitaine Jean Florin.

Au lieu où nous descendîmes, il y avait force bœufs et vaches que gardaient quelques Mores et esclaves, avec un Espagnol parmi eux. Sitôt qu'ils nous virent, ils eurent peur et s'enfuirent. Mais Nicolas Boute et Laurent Corrat leur parlèrent en portugalais et leur dirent que nous venions des Canaries, allant à Saint-Domingue, et que nous voulions avoir des eaux et des rafraîchissements s'il y en avait. Sur quoi il y eut un esclave plus hardi que les autres qui héla nos gens et leur dit qu'ils ne s'enfuyaient que par peur des corsaires bretons qui venaient de piller deux navires portugalais près de Madère. Ledit More prit beaucoup de peine pour nos gens et les mena au lieu où étaient les eaux. Cependant l'Espagnol, prenant de l'assurance, dit à Nicolas Boute qu'il lui donnerait un cabri, qu'il lui allait querir. Donc nous nous tînmes sur nos gardes, craignant qu'il n'allât faire quelque trahison et querir des gens pour nous nuire. Mais l'Espagnol ne tarda guère, et bientôt nous le vîmes venant de la montagne avec un cabri. Nicolas lui fit signe qu'il descendît, mais il n'osa. Alors, plusieurs autres allèrent vers lui et lui donnèrent deux chemises pour son cabri, lesquelles il prit très-bien. Puis il leur dit que, s'ils voulaient retourner avec lui vers la montagne, sa maison y était, et qu'il leur baillerait une couple de bœufs et des poules. « Il faut y aller, dit Martin; nous y saurons si les navires espagnols ont passé, et, au demeurant, nous aurons des victuailles fraîches.

— Il est vrai, dit Braguibus, qu'une bonne poule en

broche me ferait grand plaisir. Mais où sont ces pommes d'orange?

— Allez-y, vous, Martin, si vous voulez, dit Nicolas Boute. Nous restons ici. »

Martin partit avec cet Espagnol et Miguel. Pendant qu'ils montaient, on nous apporta plusieurs grands paniers d'oranges; les Mores nous donnèrent aussi du bois pour allumer notre feu, auquel nous mîmes un chaudron pour bouillir notre cabri, avec des herbes qu'ils nous donnèrent. Braguibus avait apporté une grande ferrière remplie de vin, et un More nous vendit du fromage frais pour un petit couteau que lui baillâmes. Incontinent, nous nous assîmes sur l'herbe verte et drue, et nous commençâmes à banqueter, jusqu'à tant que nous étions au dessert, quand soudainement il nous arriva d'un bouquet de bois voisin une volée d'arquebusades et de traits d'arbalète. Laurent Corrat tomba mort du coup, Pierre Arnaud fut grièvement blessé, et Nicolas Boute reçut un trait d'arbalète qui lui transperça la cuisse. Nous nous levâmes aussitôt, et d'abord je mis l'épée à la main. Braguibus saisit son arquebuse, mais la mèche n'était pas allumée. Plus de cinquante hommes venaient sur nous avec piques, arbalètes, et quatre ou cinq avec arquebuses. En même temps, une autre troupe accourait vers les sablons de la plage, pour nous empêcher de nous embarquer et repousser Antoine Vasseur s'il voulait nous porter secours du brigantin. Hélas! il ne restait sur le brigantin que sept hommes, et, sur les neuf que nous étions à terre, trois étaient gisants et les deux autres nous avaient vilainement trahis. Au premier rang de ceux qui nous assaillaient, je vis Miguel l'Espagnol et Martin l'Allemand criant comme un forcené : « Ne faites point de mal à celui-ci! Prenez-le vif! C'est lui qui a le trésor. Rendez-vous, monsieur de Gonneville! Rendez-vous! On ne vous fera rien que de grands honneurs! Rendez-vous! Amis et quartier sans rançon!

— Mort de ma vie! traître malheureux! m'écriai-je en

lançant des estocades à tous ceux qui m'approchaient, je ne veux d'autre rançon que de vous couper la gorge. Venez plus près, mâtin, que je vous happe! Venez, vilain! Venez, apostat déloyal! »

Notre défense ne pouvait être longue. Simon fut tué d'un coup de pique. Bernard se jeta à la mer et put échapper, nageant jusqu'au brigantin. Les nôtres ne purent descendre du brigantin à terre, après s'être arquebusés un instant avec nos ennemis. Braguibus fut étourdi d'un coup de tribard sur la tête, après avoir à demi assommé un Portugalais avec notre chaudron, et moi je fus saisis à bras le corps par derrière, abattu et lié. On nous emporta vers la montagne au grand galop, Braguibus et moi, et, au bout d'environ demi-heure de course, on nous jeta, tout liés l'un et l'autre, dans une méchante cassine, où il y avait pour tous meubles un vieux coffre vermoulu, deux bottes de paille fort pourries, une auge délabrée, et pour compagnie un porc grognant et curieux qui vint frotter son groin sur le visage de Braguibus.

« Ah! Braguibus, mon ami, m'écriai-je, ce n'est point un frère qui vous embrasse, mais le compagnon de saint Antoine ; il semble qu'il se prenne d'une grande amitié pour vous.

— Vertu-Dieu, dit Braguibus, en se dressant à grand'-peine, où sommes-nous donc? Il me semble que tout à l'heure une montagne m'est chue sur la tête et je me sens tout endolori. Que veut ce pourceau? Que voulez-vous, mon ami? Vous êtes bien maigre, et il vous faudra bien des efforts pour être digne de la métamorphose en boudins, rillons, saucisses et jambons. Allez manger, mon ami; allez vous engraisser. Vous êtes du parti des Portugalais, nos ennemis; je ne veux rien démêler avec vous. Dehors! dehors! »

Comme Braguibus parlait ainsi, la porte fut ouverte et Martin entra. Il était armé d'une demi-cuirasse et avait l'épée et la dague au côté. Il vint vers nous d'un air tout

gracieux et, s'asseyant sur le coffre, nous dit d'un ton affable : « Eh ! bonjour, mes amis. Comment ! je vous vois liés? C'est contre mon commandement exprès ! Je châtierai les marauds qui l'ont fait. Vite, que je vous délie !

— Oui, dit Braguibus, je vous conseille de le faire. Je suis bien impatient jusqu'à ce que j'aie les mains libres pour vous étrangler.

— Monsieur le docteur Braguibus, dit Martin, vous êtes toujours aussi joyeux, toujours riant, toujours plaisant! Vous savez bien que nous sommes amis. Si je vous ai fait retenir ici, c'est pour faire votre fortune, à cause du grand amour que j'ai pour vous. Soyez donc plus calme et ne tentez pas de jeu de mains. Au demeurant, il serait inutile, car il y a dix hommes armés derrière la porte, et deux arquebusiers à chaque fenêtre. Nous sommes ici pour parler amicalement. »

De fait, il nous délia tous deux et retourna même l'auge pour nous faire asseoir.

« Écoutez, mes chers amis, dit-il. J'ai formé ce projet à moi tout seul. Nous nous en trouverons bien. Mon cher de Gonneville, mon ami doux, pensez donc aux avantages que je vous apporte. Pourquoi voulez-vous partager votre trésor avec tant de gens? Partageons-le ensemble nous trois. N'ai-je pas bien fait de vous enlever de la compagnie de ce pirate Jean Florin? Vous me direz où est le trésor. Nous irons le chercher avec Miguel et quelques Portugalais de Tercère ; ils ont une petite caravelle ici près. Et quand nous l'aurons, qui nous empêchera, nous trois qui nous entendons bien, vous qui êtes pilote, monsieur de Gonneville, vous qui êtes médecin, monsieur Braguibus, ou de conduire la caravelle, soit à Hambourg, soit à Brême, ou de mettre quelque drogue dans la cuisine des Portugalais et de Miguel? Ainsi, nous ne serons que trois à partager ce grand trésor. N'est-ce pas notre profit?

— Traître abominable, m'écriai-je, le seul profit que je souhaite désormais est de vous voir pendu, rendant votre

vilaine âme au diable qui l'attend! Sortez, scélérat! Hors d'ici! Je ne pense pas que depuis Ganelon, non, depuis Judas, il y ait eu sur la terre un plus hideux traître que vous!

— Vous vous échauffez, monsieur de Gonneville, dit Martin. Vous vous courroucez hors de propos, mon ami doux. Vous êtes trop emporté. Vous ne savez pas penser avec calme, vous autres Français.

— Si je faisais l'anatomie de votre corps, dit Braguibus, on verrait bien si je la fais avec calme, tout Français, voire Tourangeau, que je suis. Oh! qu'il sera beau le jour auquel je ferai votre anatomie! Je vois votre cerveau : il est tout rempli de noirceurs. Fi, fi! Je ne fis jamais anatomie plus orde et répugnante! Les diables ne voudront pas de vous.

— Monsieur le docteur, vous aimez à rire, dit Martin. Nous ferons ensemble l'anatomie du trésor de notre ami doux, M. de Gonneville. Hé, hé! vous voyez que j'ai le mot pour rire, moi aussi.

— Allez-vous-en, m'écriai-je, recevoir le prix de votre trahison, et ne souillez plus nos yeux de votre présence. Dieu vous punira, comme il punit tels forfants et traîtres que vous.

— Mon ami honoré, dit Martin, je vous en prie, parlez à sens plus rassis; vous n'avez qu'à vouloir, et vous aurez la richesse avec la liberté et le franchissement, au lieu qu'autrement vous risquez fort une prison perpétuelle. Perpétuel est bien longtemps à votre âge. Reconnaissez ma courtoisie : je pourrais vous faire mettre à la question pour avoir votre secret, et je vous propose gracieusement de vous associer à moi pour partager ce trésor. C'est folie de vous que de me refuser.

— Quand vous me mettriez à l'estrapade, lui dis-je, la seule chose que vous me feriez confesser est que vous êtes un traître maudit, et ce n'est un secret pour personne.

— Alors, vous ne voulez pas? s'écria Martin en changeant de visage. Je saurai bien vous faire changer d'avis assez à temps pour moi et trop tard pour vous. J'en connais qui vous

feront parler. Vous et le docteur irez à tous les diables, et j'aurai le trésor; oui, je l'aurai! »

Parlant ainsi, ce vilain sortit en jurant et reniant Dieu d'une manière très-horrible. Un moment après, six hommes armés vinrent nous prendre et nous menèrent à travers des rocs à une autre montagne en haut de laquelle était une tour carrée de cinquante pieds de haut ou environ. On nous fit gravir les degrés en vis, et l'on nous conduisit dans une petite chambre percée de deux étroites barbacanes. La porte était bien garnie de verrous et de ferrures et avait un guichet de fer. Il y avait pour meubles deux escabeaux, une botte de vieille paille toute rognée, un pot de terre à mettre de l'eau et des chaînes scellées à la muraille; mais ils ne nous enchaînèrent pas et furent satisfaits de nous tenir sous boucle en fermant ferrures et verrous. Pour geôlier, on nous donna un vilain bossu qui avait une taie sur l'œil. Ce maraud commença par nous prendre tout notre argent, et même à Braguibus une médaille qu'il avait, et à moi un anneau d'or provenant de mon père et les patenôtres que m'avait baillées Antoine Vasseur. En échange, dit-il, comme il ne voulait pas laisser des chrétiens destitués de rosaire, il nous en donnerait d'autres. Et de fait, lorsqu'il vint le soir nous apporter un morceau de pain tout moisi à chacun de nous, avec quelque peu de merluche puante dans un plat de terre fort mal lavé, il nous remit, à Braguibus une méchante médaille de plomb, et à moi des patenôtres de balles d'arquebuses enfilées, en place des miennes qui étaient de bois d'aloès avec des marques d'or fin.

« Señores, dit-il, quand vous aurez besoin de moi, vous n'aurez qu'à heurter à la porte de l'huis. N'ayez crainte de heurter fort : elle est bien bouclée, vous ne la romprez pas. Ma chambre est à l'opposé de la vôtre, et je vous entendrai. Mon nom est Ribadeo, et l'on m'appelle aussi *Beberreo,* car j'aime assez le bon vin; j'ai aussi pour surnom *Casquete*, parce que je suis l'homme le plus plaisant du monde; vous pourrez ouïr mes chansons et ma guitare sans qu'il vous en



Braguibus lui montra la porte.

coûte rien. Demain, le seigneur gouverneur viendra vous rendre visite, avec l'inquisiteur des hérétiques. Ils ont certaines questions à vous faire pour le profit de votre corps et de votre âme. *Señores*, je prie Dieu qu'il vous tienne en joie. »

Disant ces mots, il sortit et tira les verrous à grand fracas. Nous l'entendîmes tout de suite après gratter une guitare fêlée et chanter d'une voix aigre et éraillée :

Mala la habistes, Franceses,
La caza de Roncesvalles[1].

« Que dit-il, mon ami? demanda Braguibus. Je n'entends goutte à son langage.

— Il se gausse de nous en espagnol, répondis-je, et nous promet pour demain la visite du gouverneur de cette île et celle de l'inquisiteur des hérétiques.

— Il ne trouvera rien à faire avec nous, dit Braguibus, et je leur souhaite charitablement d'être aussi bons chrétiens que vous et moi. Qu'en dites-vous?

— Je crains quelque trahison de ce maraud Martin et de cet abominable Miguel, répondis-je. Soyez assuré qu'ils feront des machinations contre nous, et ils ne trouveront que trop de secours dans la perfidie et l'avarice de ces Portugalais et des Espagnols qui sont avec eux. Je m'attends au pire.

— Mon ami, dit Braguibus en m'embrassant, nous sommes deux pour nous réconforter l'un l'autre. Nous ne ferons rien qui soit contre l'honneur des Français et contre les intérêts de nos compagnons. Je vous le jure : j'ai délibéré de ne pas faiblir.

— Vous êtes un brave et généreux homme, m'écriai-je en rendant son accolade à Braguibus. Je ne vous ai jamais connu autrement, et je n'ai jamais douté de vous. Quoi qu'il advienne, l'honneur sera sauf, et c'est le grand point.

1. Chanson espagnole du XVI[e] siècle : *Vous y fîtes mal vos affaires, Français, à la chasse de Roncevaux.*

— Par la morbœuf de bois ! s'écria Braguibus, puisque je vous vois content et délibéré, rions, chantons, crions, narguons-les ! Nous nous tirerons de là, je vous assure, et je les châtierai pharmacopolement. Je leur ferai avaler toutes mes drogues, sans leur faire grâce d'une seule. Ils auront beau demander miséricorde, rien ne vaudra contre mon juste ressentiment. Je méditerai les breuvages les plus amers, je composerai les décoctions les plus noires. Je vous les rendrai plus fourbus que les gueux de Saint-Innocent et bons à demeurer à l'hôpital le restant de leurs jours. »

Braguibus parlait de la sorte quand le bruit d'un coup de canon nous fit tressaillir. Nous courûmes à la barbacane, d'où l'on voyait au loin la mer. Deux grandes caraques entraient dans le port, où se trouvaient déjà une caravelle et un autre petit navire. Si loin que ce fût, je reconnus très-bien le pavillon espagnol, et, au large, je vis la voile de notre brigantin qui s'en retournait vers la haute mer.

« Ce sont, m'écriai-je, les deux navires de la Nouvelle-Espagne que guette le capitaine. Ce sont eux-mêmes, je le gage. Nous verrons beau jeu, si la corde ne casse. Le roi de France n'y perdra rien. »

Toute cette nuit, nous vîmes des lumières dans la petite ville au-dessous de nous, et nous entendîmes qu'ils menaient grand bruit. Au matin, ils commencèrent à trimbaler les cloches, et notre geôlier bossu entra en toute allégresse.

« Ah ! ah ! *señores franceses*, dit-il, il va y avoir du nouveau. Voici la *Trinidad* et le *Santiago* qui viennent d'entrer dans notre port, avec vingt canons et mousqueterie sans nombre. Ils sont montés par quatre cents hidalgos, tous caballeros accomplis, qui viennent de faire les guerres de la Nouvelle-Espagne, et dont plusieurs ont déjà bien étrillé vos Français en Italie, sous les ordres du grand capitaine. Votre veillaque de Jean Florin n'a qu'à bien se tenir ; nous savons qu'il est ici près, et l'on dresse déjà la potence pour l'y conduire avec vos autres larrons, vos gueux de Bretagne et de Normandie. Ah ! ah ! ce sera un beau spectacle ! Les

seigneurs Quiñones et don Alonzo de Avila feront aujourd'hui une procession pour célébrer la prise prochaine de ce bandoulier, que Dieu confonde ! Demain nous le verrons en chapelle avec tous les siens. Ah ! ah ! Français maudits, vous serez bien tondus ! »

Je me gardai de répondre à toutes ces vilenies. Braguibus, lui faisant la moue et contrefaisant le bossu, lui dit :

« *Señor*, vous avez là un joli sac sur le dos. Votre dos s'arrondit en courbe bien gracieuse. Il y a de la place pour quelques coups de bâton. On vous a fait un dos à bastonnades qui vous sera bien utile un jour, comme je vous le ferai voir. Sont-ils beaucoup, dans cette île, aussi jolis que vous?

— Que dit-il, *señor?* me demanda l'Espagnol. Que dit le gros homme?

— Il vous dit, répondis-je en riant, que vous avez bonne grâce à porter cette bosse, et vous demande si elle est bien à vous.

— *No se*, *señor*, dit l'Espagnol courroucé. Je vous ferai repentir.

— *No se* sont nopces, dit Braguibus, et *festina* sont festins. Les nopces et festins que je vous prépare sont de sanglades d'étrivières. Si vous me passez par les mains, votre peau ne sera pas bonne à faire cornemuse, elle aura quelques accrocs. »

Ribadeo Beberreo Casquete sortit en frappant la porte comme un furieux. Mais il la rouvrit tout de suite, et nous vîmes entrer deux estafiers, derrière lesquels marchaient d'un air grave le gouverneur et l'inquisiteur des hérétiques. Un page portait la queue de la grande cape de celui-ci, et derrière eux encore on voyait plusieurs estafiers qui s'arrêtèrent dans le corridor. Le bossu, qui était entré devant eux pour leur indiquer le chemin, se planta sur le côté de l'huis, son bonnet au poing et le corps plié respectueusement, autant que sa bosse lui permettait. Braguibus fit une belle révérence et dit aux entrants d'un ton goguenard :

« Messieurs, soyez les bienvenus. Voyez ci une botte

de paille pour vous servir de siège. Si vous ne craignez pas la vermine, contre laquelle sont cuirassés tous Espagnols et Portugalais par la grande habitude qu'ils en ont, seyez-vous. Cette paille est bien espagnole, de bon rapport en vermine; elle vous remémorera votre pays de Castille. Je suis, messieurs, bien vôtre, et qu'il s'agisse de vous saigner, purger, droguer, voire de vous couper quelque membre, je le ferai avec plaisir. Il suffit que vous parliez. Je vous souhaite, messieurs, de très-bon cœur, vos fortes fièvres quartaines, pour vous rendre mes offices comme s'entend. »

Le gouverneur et l'inquisiteur écoutaient gravement, sans prononcer parole aucune. Quand Braguibus arrêta de parler, le gouverneur, le désignant à l'inquisiteur du bout d'un bâton qu'il avait, dit seulement :

« *Gran hablador!* Il est grand parleur!

— Monsieur le moine, mon père spirituel, dit Braguibus s'adressant à l'inquisiteur, renvoyez ce bossu, s'il vous plaît; Galien ordonne expressément de renvoyer les bossus, dans son traité *De bossutis et contrefactis.* Vous entendez le latin, n'est-il pas vrai?

— *Señor*, dit le gouverneur parlant à moi, sans s'occuper autrement de Braguibus, j'ai appris par le seigneur don Martin, hidalgo allemand, et par don Miguel, que vous aviez le dessein de nous communiquer les renseignements qu'il faut pour découvrir un certain trésor que vous connaissez aux Indes. Je vous écoute.

— Monsieur le gouverneur, répondis-je, je connais en effet un trésor aux Indes, qui m'a été légué en héritage par feu mon père, le capitaine Robert de Gonneville. Quand je l'aurai trouvé, j'en remettrai d'abord le quint au roi de France, mon maître, et je partagerai le reste avec le seigneur Giovanni de Verazzano, et les sieurs Jean Alfonse et Jean Florin, comme je me suis engagé à le faire.

— *Señor*, dit le gouverneur, vous ôterez de cette liste Jean Florin, car il sera pendu demain.

— Après que vous l'aurez pris, dis-je.

— Après que nous l'aurons pris, » dit le Portugalais.

Il s'arrêta, voyant qu'il avait dit une sottise.

« Mon enfant, dit l'inquisiteur des hérétiques, naviguant avec ce Jean Florin, vous devez avoir la conscience chargée de péchés.

— Pas que je sache, mon père, répondis-je. Nous avions à bord frère Nicolas Leboucher, et je n'ai jamais négligé de me confesser à lui.

— Alors, dit le gouverneur, vous ne voudriez pas confesser au seigneur inquisiteur où est votre trésor?

— Ni à lui ni à aucun autre, sauf à un Français, » répondis-je.

Le gouverneur frappa du pied comme un homme courroucé.

« Adieu, me dit-il. Je vois que vous êtes obstiné. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Sur ces mots, il sortit, et l'horrible bossu, restant le dernier, nous dit avant de refermer l'huis :

« *Señores*, je ne vous verrai pas avant demain, car aujourd'hui il faut que vous jeûniez pour assister en meilleures dispositions à la procession de demain. »

De fait, on ne nous apporta rien, et le lendemain, quand on ouvrit la porte, nous vîmes paraître plusieurs estafiers qui nous vêtirent de force d'une grande robe noire peinte partout de diables et de flammes rouges. Ils nous mirent sur la tête un haut bonnet peint pareillement et nous firent dévaler la vis plus vite que nous n'aurions voulu. En bas, nous vîmes le bossu qui nous faisait la figue en criant :

« Ah! ah! les voici avec le *san benito*, les Français maudits. Ah! ah! on va les conduire en chapelle! Ils vont préparer la place pour Jean Florin et pour les siens. Ce sera un bel *auto-da-fé!*

— Par la morbœuf de bois! me dit Braguibus, pourquoi ce bossu s'amuse-t-il ainsi? Est-ce de voir l'étrange figure que nous faisons? Vraiment, mon ami, nous serions plaisants dans un mystère sur le théâtre. Nous ferions peur aux petits

enfants. Votre robe est toute semée de diables : diables passants, diables sortants, diables rampants, diables volants; jamais je n'en vis tant, voire dans la diablerie qui fut montrée l'an 17, à Azay-le-Rideau, par la confrérie des mystères. Ces Espagnols silencieux veulent dire par tel emblème qu'ils nous donnent à tous les diables; mais ils y seront avant nous. »

Aussitôt que nous fûmes en bas, toutes les cloches furent mises en branle, et, nous ayant baillé à chacun un cierge, on nous poussa parmi la procession, où il y avait plus de mines de brigands, forfants et larrons que d'honnêtes gens. Nous fûmes menés à une place devant l'église, où, ayant été dépouillés, nous fûmes fouettés cruellement de grands coups d'étrivières. Après quoi, on nous remit nos vêtements et l'on nous reconduisit sous boucle plus morts que vifs. Aussitôt entra Martin, pendant que nous gisions tristement sur la paille :

« René, mon ami, dit-il d'un ton patelin, je suis fâché de vous voir dans ce triste état. Vraiment, vous avez bien besoin de vous restaurer, et ce bon docteur Braguibus aussi. J'ai ici dehors de bonne soupe aux coscotons, avec une poulaille rôtie et quelques bouteilles de vin de France. Voulez-vous que nous causions en dînant ensemble?

— Allez vous faire pendre! répondis-je.

— Que la peste vous étouffe, et que je sois appelé à vous guérir! s'écria Braguibus.

— Bon, mes amis, bon, je m'en vais, dit Martin, la mine souriante. A vous revoir. »

Nous passâmes cette journée à demi engourdis par la souffrance et par la faim. Le soir, Beberreo nous apporta une bouillie de je ne sais quelle farine gâtée, avec de l'eau saumâtre. Nous la mangeâmes pour la grand'faim que nous avions, et nous endormîmes dessus lourdement, après avoir fait nos prières ensemble à haute voix. Nous dormîmes bien avant dans la matinée, à tel point que le soleil était déjà

haut quand nous fûmes éveillés par le bruit lointain de fortes canonnades.

« Ho! René, réveille, veille!
Ho! René, réveille-toi! »

chanta Braguibus à plein gosier.

Je me dressai en me frottant les yeux. Les canonnades se suivaient, rapides et pressées. Je courus à la barbacane.

« Les nôtres sont aux prises avec eux, m'écriai-je. Je vois le pavillon de France avec l'échiquier de Normandie à la misaine!

— Le cœur me bat comme une mitaine, dit Braguibus en montant sur son escabeau pour mieux voir. Sainte mère de Dieu, intercédez pour les bons Français! Oh! que je voudrais y être! Il me semble voir d'ici Pierre Crignon à côté du heaume, avec ce bon Mauclerc, et ce brave maître Étienne Picot mettant son premier clerc au point de tirer, et notre galant capitaine bien assuré sur son pont de cordes, et l'excellent frère Nicolas réconfortant les blessés, encourageant les autres, et priant bien dévotement pour le salut de tous. Je fais vœu à sainte Radegonde de mettre à sa chapelle l'image de la *Pensée*, si les nôtres l'emportent et si nous retournons en France.

— Ah! m'écriai-je. Bien tiré, ce coup! Le hunier de l'Espagnol qui est à tribord vient de tomber. Vive le roi de France!

— Vous semble-t-il pas, dit Braguibus, qu'ils vont s'aborder? S'ils viennent à l'abordage, cap de saint Arnaud! ne les épargnez pas, vertueux Chamouillac. Ah! mon ami, je suis bien anxieux. Voici que la vapeur des canonnades monte si horriblement que je n'aperçois plus notre pavillon. Si, je le vois encore. René, mon ami, prenez vos patenôtres. Prions Dieu pour les Français. Il est plus épouvantable de voir cette bataille de loin que de se trouver au milieu. Je pense que Cleopatra fut épouvantée à bon droit, au heurt et fracas de la flotte de son ami Antoine contre celle d'Octave à la ba-

taille d'Actium. *Pater noster qui es in cœlis*... Ne savez-vous point quelques litanies, mon ami? Dites-les, je vous en prie. Nous dirons après la complainte saint Nicolas *in periculo maris.* »

Les canonnades redoublaient. Soudain je vis tomber la voile d'artimon d'un espagnol, et, tout de suite après, son grand mât s'abîmer horriblement. L'autre, qui avait déjà perdu son grand hunier, perdit au même instant la civadière et le trinquet de proue. Un moment après, je vis, sur la vapeur blanche des canonnades, une grosse fumée noire qui montait de son bord.

« René, mon ami, s'écria Braguibus, vous avez meilleurs yeux que moi. Il me semble que l'un des espagnols amène son pavillon !

— Ils l'amènent tous les deux ! m'écriai-je. Le pavillon de France est hissé ! Ils amènent ce qui leur reste de voiles ! La canonnade cesse ! Victoire ! Ils sont aux nôtres ! Victoire ! Vive le roi de France ! »

De joie et pleurant à chaudes larmes, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous ne pensions plus ni à prison ni à menaces : la victoire demeurait aux Français et nous nous tenions pour heureux.

Nous vîmes bientôt la *Pensée* donner la remorque à ses deux prises et s'éloigner vers la haute mer. Environ le soir, elle revint près de la côte et envoya une barque avec pavillon blanc que nous vîmes retourner à la tombée de la nuit.

« Ils traitent de notre rançon par échange, dit Braguibus. Braves compagnons ! Ils ne nous abandonnent pas. Oh ! qu'il fait bon avoir de si braves compagnons! Faut-il jamais désespérer ?

— Non, répondis-je, mais il faut toujours penser à la devise de M. Jean Ango. »

Et ramassant un clou qui était par terre, à la lueur d'une méchante lampe que nous avait portée le bossu, j'inscrivis sur le mur une sphère avec la devise du vicomte de Dieppe : *Deus spes a juventute mea.*

Je venais de finir quand Martin entra, suivi de plusieurs estafiers qui se jetèrent sur nous. Malgré notre résistance, nous fûmes liés, bâillonnés, et l'on nous banda les yeux, puis on nous porta nous ne savions où. Bientôt, pourtant, nous sentîmes à l'air frais que nous étions au bord de la mer. On nous élingua, puis on nous descendit par une échelle sous le pont d'un navire que nous sentîmes en mouvement. Je pense qu'il s'écoula trois ou quatre heures jusqu'à ce qu'on vînt nous délier. Alors, on nous fit monter sur le tillac d'une caravelle, et nous vîmes que nous étions en pleine mer.

Devant nous se tenait le traître Martin, qui nous dit d'un ton goguenard :

« Messieurs mes amis, Jean Florin voulait traiter de votre rançon et menaçait de venir à terre vous prendre par force. Comme je tenais à faire en votre compagnie le petit voyage jusqu'au trésor, j'y ai mis bon ordre en vous embarquant sur cette caravelle et en partant secrètement de Tercère. Votre fameux Florin n'y a rien vu, en dépit de sa vigilance. Nous sommes hors de sa portée, et je vous emmène à la Vera-Cruz, en Nouvelle-Espagne, où je suis sûr que vous deviendrez plus raisonnables, puisque, de gré ou de force, il faut que vous restiez mes compagnons. Allons, messieurs, amis comme devant : quand la *Pensée* viendra avec la *Dauphine* et la *Normande*, les galants trouveront l'oiseau déniché. N'est-ce pas bien joué? »

Nous nous laissâmes aller sur un coffre, accablés l'un et l'autre. Nous étions au pouvoir de notre ennemi.

« Voire, dit Braguibus, vous avez gagné la première manche; nous jouerons la seconde aux Indes.

— Très-bien, très-bien, dit Martin. Je l'entends ainsi, et je suis assuré de gagner.

— Qui vivra verra, répondit Braguibus. Faites-nous bailler quelque chose pour manger, car nous mourons de faim.

— Volontiers, dit Martin en hélant son cuisinier. Je puis vous promettre qu'il ne vous manquera de rien...

— Jusqu'à la Nouvelle-Espagne exclusivement? dit Braguibus.

— Exclusivement, bien entendu, répondit Martin. Là-bas je me charge de vous apprivoiser. »

C'est ainsi que nous partîmes pour les terres vice-royales de Fernand Cortez, marquis del Valle.





Nous nous agenouillâmes dévotement

CHAPITRE VIII

Mexico.

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an de grâce 1526, nous débarquâmes à la Vera-Cruz, ville riche. Durant le voyage, Martin nous traita bien, mais ne put rien tirer de nous, sauf les brocards et les facéties de Braguibus. Au débarquer, il changea d'allure, car il retira nos vêtements et nous donna en échange de vieilles souquenilles.

« Messieurs mes amis, nous dit-il, nous allons visiter le gouverneur de la Vera-Cruz. Monsieur de Gonneville, s'il vous convient à présent de paraître en gentilhomme, conformément à votre dignité, et de vous présenter comme mon compagnon, vous n'avez qu'un mot à dire. Monsieur Braguibus, si vous voulez vous faire regarder pour ce que vous êtes, pour un savant médecin, curieux des choses des Indes,

vous n'avez qu'un autre mot à dire. Messieurs, j'ai des lettres du seigneur Antonio de Quiñones et de Sa Grâce Alonzo de Avila : j'attends votre réponse. »

Braguibus ne répondit que par des injures.

« Monsieur Braguibus, dit Martin, je ne tiens jamais compte de vos paroles. Il vous plaira donc de garder cette souquenille, et de passer pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour des gens de la compagnie de Jean Florin. Vous savez qu'il n'est pas en odeur de sainteté ici. *Caballeros,* vous garderez avec soin ces deux prisonniers français. Nous les mènerons ce soir à Son Excellence le seigneur gouverneur. Je vais de ce pas lui rendre visite.

— Il sera fait comme vous l'entendez, *señor alferez,* » répondit le sergent des Espagnols.

Ils nous menèrent par les rues de Vera-Cruz, ville comme je n'en avais jamais vu de pareille avant. Toutes les maisons sont blanches et n'ont ni pignon ni toit, mais elles semblent de grandes boîtes carrées. Les rues sont toutes droites, tirées au cordeau et bien larges. On n'y voit ni boutiques, ni cabarets, ni rôtisseries, ni rien de ce qui fait paraître les villes de France si joyeuses. Les fenêtres sont fermées à grilles, et encore attachent-ils des nattes dessus. Dans les rues passent quelques rares Espagnols, accoutrés de leurs grandes capes ou de leurs amples cabans, et chaussés d'alpargates, marchant gravement comme s'ils suivaient la procession. On y rencontre aussi force Indiens qui vont nu-tête et vêtus de quelque méchante guenille, laquelle leur prend seulement le tour des reins et leur vient en écharpe d'une épaule à la ceinture. Ils vont d'un air soumis et craintif, et beaucoup sont marqués au fer rouge, comme les premiers que nous recueillîmes à bord. Sur les terrasses des maisons se tenaient nombre d'oiseaux qu'ils appellent *zopilotes;* ils sont un peu plus gros que poules et mangent toutes sortes d'ordures et de charognes comme font les corbeaux chez nous. Des deux côtés de la rue, les Espagnols ont planté des arbres qui viennent bien dans ce pays, et

donnent de l'ombre aux passants. Mais je ne connaissais pas l'espèce desdits arbres, qui ne ressemblent pas à ceux que nous voyons en France.

Tournant une place où il y avait une église qui n'est pas des plus belles et dont le clocher est une tour carrée, nous fûmes conduits par une rue où se voient des jardins jusqu'à une maison spacieuse, bâtie de pierres à haut appareil. Une grande croix avec l'image de notre Sauveur était à gauche du porche. Braguibus et moi, nous nous arrêtâmes au pied pour faire une brève oraison, en quoi les Espagnols ne nous troublèrent pas; mais, ôtant dévotement leurs chapeaux, ils firent comme nous. Les larmes nous vinrent aux yeux de voir cette croix qui nous remémorait les calvaires de nos pays, et nous donnâmes libre cours à la véhémence de nos affections.

Nous voyant ainsi pleurer, le sergent des Espagnols, un grand sec, avec le nez aquilin, nous considéra curieusement. « *Señores*, dit-il aux autres, car ces Espagnols sont si cérémonieux qu'un sergent parlant à ses garçons les appellera toujours *señores*, ces Français ici ne me semblent tant méchants hommes qu'on le dit. Ce sont des hommes bien pieux et bien bons chrétiens.

— *Señor* sergent, lui dis-je, j'ignore ce qu'on vous a raconté de nous; mais nous sommes les victimes d'une trahison abominable.

— Patience et battons les cartes, dit l'Espagnol. Seigneurs français, si vous êtes victimes d'une trahison, ne doutez pas que notre général, le marquis del Valle, ne vous fasse rendre justice. Il est grand justicier, comme vous le verrez en temps et lieu. Attendez donc patiemment que vous soyez devant lui. »

Ils heurtèrent alors à la porte, qui fut ouverte par un Indien, et, après quelques pourparlers avec un Espagnol qui venait après l'Indien, ils nous conduisirent, au fond d'une galerie sombre, dans une grande chambre blanchie à la chaux, et garnie de bancs, d'escabeaux et d'une table au

milieu. Au fond de la salle se voyait l'image de Notre Dame. Les fenêtres donnaient sur des jardins. Un instant après entra un petit Espagnol galamment vêtu de soie. Il tenait à la main un rouleau de feuilles de tabac, dont il tirait de la fumée sans discontinuer.

« *Señores*, nous dit le sergent, ce caballero, l'alferez don Christobal de Corral, est le maître de cette maison. Faites-lui vos civilités. »

Ce sergent se comportait en maître des cérémonies, à quoi ses allures graves et pompeuses le rendaient très-apte.

L'alferez hocha la tête, et nous montra un banc pour nous asseoir, puis il s'assit lui-même sur une chaise à dossier, et parut réfléchir longuement. Ses réflexions le conduisirent à nous faire ce notable discours :

« *Señores*, vous êtes dans ma maison, considérez-la comme vôtre. Je vous tiens plutôt pour mes hôtes que pour mes prisonniers : l'hospitalité castillane le veut ainsi. Toutefois, je vous avertis que si vous tentiez de sortir, je vous en empêcherais à belles estocades et tranchantes entailles. Au demeurant, vous êtes libres de faire ce qu'il vous plaira, sauf de sortir de cette chambre, et je vous ferai même apporter des rafraîchissements. »

Ces belles paroles dites, il nous fit une petite inclination, sans ôter toutefois son bonnet, et alla dehors. Un instant après, un Indien posa sur la table un pichet plein d'eau, avec quelques gobelets.

« Vertu-Dieu! dit Braguibus, il a pratiqué l'hospitalité au pays des grenouilles. C'est du vin de rivière qu'il nous offre pour nous rafraîchir. Je suis comme César, je n'aime point ces buveurs d'eau.

— *Señores*, dit le sergent en s'asseyant vis-à-vis de nous et en produisant un paquet de cartes graisseuses, vous plairait-il de tenter les chances de la fortune? Je connais plusieurs jeux, tant français qu'espagnols, et les cartes sont un beau passe-temps qui convient à des soldats et à des caballeros.

— Seigneur sergent, répondis-je, MM. les Portugalais de Tercère ont si curieusement inquisitionné, sondé et scruté toutes mes bougettes, aussi bien que celles de mon ami, que vous n'y trouveriez ni croix ni pile.

— Donnez-moi ces cartes, me dit Braguibus. Je sais les tours les plus fins. Je veux les ébahir. Nous rirons bien de la moue qu'ils feront. Vous me servirez de truchement. »

Braguibus, prenant les cartes, commença divers tours comme en font les joueurs de gobelets, car il était bien adroit de ses doigts, outre qu'il savait faire de semblables tours par combinaisons arithmétiques et science des nombres. Les Espagnols le regardaient plus étonnés que fondeurs de cloches.

« *Señor*, s'écria le sergent cérémonieux en faisant un signe de croix, votre compagnon ici est un grand nécromant. J'appréhende qu'il ne dépasse les bornes et limites des connaissances licites, et qu'il n'ait étudié la magie. C'est œuvre du démon. »

Braguibus, riant à ventre déboutonné quand je lui eus interprété le dire de l'Espagnol, répondit :

« Interprétez-lui que j'en sais bien d'autres et que, s'il veut me confier ses piastres et ses écus, je leur ferai danser une belle danse! Tenez, je vais lui démontrer le secret de mes tours. »

Alors il leur fit voir qu'il n'y avait magie aucune, mais seulement un peu d'adresse, et leur enseigna comment il faisait. De quoi ils furent plus ébaudis que s'il leur avait donné cent francs, et le sergent s'écria en grande allégresse :

« Je ne vis jamais semblable merveille! On a bien raison de dire que les bacheliers, les licenciés et les docteurs de France excellent par-dessus ceux de tous les autres pays! Pour moi, je n'ai pas étudié, ayant consacré ma vie à la chevalerie et au service de Sa Majesté Catholique. »

A partir de ce moment, le sergent se prit d'une grande admiration pour Braguibus et d'une grande amitié pour moi, à tel point que, nous voyant ainsi dénués de tout argent,

il nous bailla cinq piastres à chacun, disant que nous les lui rendrions plus tard, quand don Fernand Cortez nous aurait fait justice, ce dont il ne doutait pas.

« Señor don René, me dit-il, dites au seigneur licencié que je me porte garant que Son Excellence le marquis del Valle vous fera justice, moi, Pedro Escudero, qui vous parle. Il me connaît bien et m'a plusieurs fois distingué, particulièrement dans cette fameuse nuit où, sous les ordres du capitaine don Christobal de Oli, nous lui sauvâmes la vie. Oubliera-t-il jamais le valeureux don Christobal de Oli et le sergent Pedro Escudero? Non, seigneurs; je lui parlerai, et il vous fera de grands biens, car il est aussi généreux que sévère et prompt justicier. »

Ce brave sergent envoya un de ses soldats aux cuisines pour nous querir quelques rafraîchissements plus substantiels que ceux du pot à eau, et il revint bientôt, nous apportant deux tasses d'un certain breuvage brun rouge de couleur, bien savoureux, bien parfumé et bien délectable au goût : ils l'appellent *chocolate*, et le font d'une fève de ces pays.

Vers le soir retourna le vilain Martin, et nous dit qu'il était inutile que nous allassions chez le gouverneur, car il lui avait très-bien expliqué notre cas, c'est-à-dire que, craignant de voir ses trames rompues, il lui avait conté mille mensonges. Il nous emmènerait donc dès le lendemain à la grande ville de Mexico voir Fernand Cortez, avec l'aide duquel il pensait venir à bout de sa machination. Il nous fit gravir les degrés à une chambre haute où se tenait l'alferez, et nous eûmes la mortification de souper en compagnie de ce traître, et de servir de plastron à ses méchants propos devant le pompeux don Christobal de Corral. Le souper fut digne de la compagnie, car on servit quelques méchantes viandes cuites dans l'huile, avec force ail et force oignons, et il n'y eut même pas un peu de moutarde pour faire passer leurs ragoûts. De tous les gens du monde, les Espagnols et les Portugalais sont les plus méchants cui-



Braguibus commença divers tours.

siniers, et ils nous réduisirent à de dures extrémités, Braguibus, enfant du jardin de la France, et moi, fils de la grasse Normandie.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour Mexico. Martin avait un cheval qu'il montait fièrement. Nous autres étions à pied sous l'escorte du sergent Pedro Escudero et de douze soldats. Dix Indiens, de ceux qu'ils appellent « bons Indiens », portaient le bagage. On nomme ces porteurs *tamemes*, et ils font cinq lieues par jour avec un poids de deux *arrobas* sur les épaules; c'est environ cinquante livres pesant de France.

Le deuxième jour, nous arrivâmes à un village demi-ruiné qu'on appelle Cempoal. Il n'y restait que quelques maisons bâties autour de cours, suivant la coutume des Indiens. Elles étaient éclatantes de blancheur, parce qu'elles venaient d'être fraîchement repeintes. L'*alcalde* de ce village était un Indien qui, dès le commencement, s'était allié aux Espagnols, et auquel ils avaient laissé le commandement de ses terres. On l'appelait le *cacique gros*, à cause de son ventre le mieux cotonné que j'aie jamais vu; ce cacique gros nous reçut à l'entrée de sa cour, ne pouvant aller plus loin, non pas en raison de sa dignité, mais en raison de son épaisseur.

« Vertu-Dieu! dit Braguibus quand il le vit, si je juge de la cuisine de ce pays par le profit qu'ils en font, nous allons triompher. Oh! qu'il ferait beau voir ce gros homme accoutré en rôtisseur et tournant la broche dans l'antique rôtisserie du Petit Châtelet, où le galant Triboulet rendit son jugement mémorable, en payant du son d'un écu le rôtisseur qui demandait de l'argent à un faquin pour la fumée et le parfum de ses viandes. De fumée je n'aime point me repaître; c'est pourquoi je ne suis point glorieux, car la gloire n'est que fumée.

— De fumée il vous faudra vous contenter, lui dis-je, si j'en juge par les apprêts que je leur vois faire. »

En effet, ils grillèrent force herbe de tabac dans des

cornets qu'ils ont pour cela, et nous en parfumèrent comme s'ils nous encensaient. Martin, faisant l'important, se laissait encenser comme s'il eût été le pape lui-même. Le sergent cérémonieux, qui paraissait avoir l'habitude de cette manière de révérence, ne disait mot. Quand ils eurent fini, ils nous apportèrent une natte sur laquelle furent placés dans des corbeilles du pain de gros mil de ce pays, une sorte de prunes dont c'était alors la saison, et des ananas : ce sont de gros fruits rougeâtres et d'un parfum exquis.

« Ils commencent par le dessert, dit Braguibus. Ils finiront donc par la soupe. Attendons-les aux environs du rôti. »

Mais, hélas ! le rôti ne vint pas, et il fallut nous contenter de ces menus suffrages, et dormir par-dessus. Le lendemain, nous reprîmes notre marche et, vers la nuit, nous arrivâmes parmi des rochers et de grandes élévations de terrain au village fortifié de Quiavistlan. L'alcalde était Espagnol, mais il y avait nombre d'Indiens qui vinrent à notre rencontre et nous parfumèrent cette fois de *copal*. C'est une gomme de grande odeur. Nous logeâmes chez l'al·alde, qui nous régala d'une poule maigre et d'œufs durs. De bon matin, nous fûmes éveillés par le son des cloches, car ils ont bâti une église à Quiavistlan, sur l'emplacement d'un temple d'idoles que les Indiens y avaient naguère.

« Señores, dit le sergent Pedro Escudero, entrant dans la chambre où nous logions avec plusieurs soldats, apprêtez-vous sans tarder. Je vous apporte une bonne nouvelle. Il vient d'arriver ici douze moines franciscains d'une très-sainte vie, ayant pour vicaire et gardien *fray* Martin de Valencia, religieux si bon qu'il a la réputation de faire des miracles. Ils arrivent en droite ligne de Castille, pour nous aider à convertir et instruire les Indiens, en leur prêchant notre très-sainte foi, ainsi que Bartolomé de Olmedo a déjà commencé de le faire, et que le fait en ce moment *fray*

Diego de Landa. Ils sont envoyés par Sa Majesté Catholique, qui les a demandés à *fray* Francisco de los Angeles, général des Franciscains. »

Nous sortîmes aussitôt, pour aller au-devant des moines, en compagnie de tous les gens du village, alcalde en tête, et l'on nous mena devant la porte, où se trouvaient déjà rangés deux ou trois cents Indiens, sous la conduite de leurs caciques ou gentilshommes. Ces caciques étaient bien pompeusement vêtus, accoutrés de manteaux et de brayes brodées, les cheveux fort luisants, relevés et attachés au sommet de la tête. Le manteau de l'un d'eux était tout à fait de plumages d'oiseaux, les plus brillants et les plus richement colorés qui se puissent voir, tellement que c'était une merveille. Chacun d'eux tenait une rose qu'il portait fréquemment aux narines, et ils s'appuyaient d'un bourdon surmonté d'un crochet, qui est l'insigne de leur distinction. Des valets indiens les suivaient avec des émouchoirs.

Les Espagnols tenaient tous leurs patenôtres à la main, et du plus loin qu'on vit les moines, l'alcalde ordonna que tout le monde fléchît le genou, disant que c'était par commandement du marquis del Valle, et que, sous peine de la hart, toutes gens devaient fléchir le genou devant les moines et leur baiser la main ainsi que la robe. Il ne resta debout qu'une quinzaine d'Indiens qui allèrent au-devant des arrivants avec des croix et des cierges allumés, et les escortèrent ainsi jusque tout près de nous, où ils fléchirent le genou comme les autres.

Les moines s'avançaient nu-pieds, jaunes et maigres, couverts de haillons. On les conduisit en grande pompe à l'hôtel de l'alcalde, où on leur servit tous les rafraîchissements qu'on put trouver, tels que pain blanc, *chocolate*, ananas, confitures d'épices. On produisit aussi du plus solide : ce fut un oiseau rôti gros comme une oie ; ils les élèvent dans ce pays comme nous élevons les poules et les canards, et c'est viande bien savoureuse. Il y eut force

venaison de cerfs et d'un petit sanglier qui n'est pas plus gros qu'un mâtin de ferme. Même furent apportés flacons et bouteilles qui contenaient du meilleur. Le tout fut bien magnifiquement dressé sur les tables, parmi des feuillées et des fleurs qui réjouissaient la vue.

« Voyez ci, René, mon ami, dit Braguibus en se pourléchant les lèvres, quelle cuisine! Que de belles choses! J'oublie la vilaine compagnie où nous sommes en regardant les apprêts de ce festin, en observant l'harmonie de ces soupes, le bel ordre de ces potages, l'aimable disposition de ces rôtis, la pompe de ce dessert, le triomphal arroi de ces flacons.

— Vous n'en tâterez pas, Braguibus, dit Martin. Ce n'est pas pour vous. Nous allons banqueter et faire ripaille, et nous vous enverrons après quelques reliefs, s'il nous plaît. Mais ce sera pure courtoisie et charité de notre part. Qui ne dit rien, n'aura rien. Si vous voulez en tâter, et de meilleur encore, vous n'avez qu'à parler, M. de Gonneville et vous. D'ici là, je vous ferai pratiquer la macération de la chair.

— Si, dit Braguibus, je vous tenais avec un fagot de bâtons près des degrés de la Sorbonne ou sur le Pré aux Clercs, je vous ferais pratiquer une bien autre macération. Je ne sais pas ce dont je tâterai aujourd'hui, mais je sais bien ce dont vous tâterez un jour. La justice est boiteuse, mais elle finit par venir à point : *Claudo venit pede, sed venit*. Rira bien qui rira le dernier. Allons jouer des mandibules en attendant. »

On ne joua point des mandibules, malgré l'éloquence de Braguibus, car le chef des moines dit à l'alcalde :

« Mon frère, vous nous excuserez; c'est aujourd'hui jour de jeûne pour nous. Faites distribuer ces victuailles aux pauvres.

— Que dit-il en son espagnol? dit Braguibus. Que dit-il en son baragouin?

— Il dit, répondis-je, que c'est jeûne aujourd'hui, selon

la règle de leur couvent, et qu'il faut donner les victuailles aux pauvres.

— Señor alcalde, dit le moine, quel est cet éventé ici?

— *Padre*, répondit l'alcalde, c'est un prisonnier français qu'on amène à Son Excellence le capitaine général. Il prétend être médecin de Paris.

— S'il est médecin, dit le moine, il devrait commencer par guérir son intempérance de langue. Toutefois il peut être utile, par la science qu'il professe, pour le grand nombre des nôtres qui sont atteints des maux de ce pays, tels que les *bubas* et le *mal de Modorra*. Dieu a permis que trois de nos frères dominicains en soient atteints. Ils viennent d'en mourir, et, parmi eux, fray Thomas Ortiz, leur provincial. Señor médecin, je vous conseille de réparer vos fautes passées par une vie exemplaire, et je verrai à parler en votre faveur à Son Excellence le capitaine général. »

Braguibus s'inclina quand on lui eut interprété le dire du moine, tout en regardant le dîner du coin de l'œil. Mais avant la réfection on alla dans l'église, où fut chantée une belle messe à notes; il y eut même des Indiens qui chantèrent avec d'excellentes voix, et, à défaut d'orgues, deux flûtes et une saquebutte. La cérémonie fut très-belle, sauf que les Indiens chantaient dans leur propre langage, car c'est ainsi que les prêtres espagnols leur ont enseigné à faire, pour leur mettre en mémoire plus aisément les prières et les cantiques.

La messe ouïe, les moines restèrent en oraison dans l'église, jeûnant et priant pour la conversion des pécheurs, et nous allâmes nous repaître, Braguibus et moi, dans une chambre basse, en compagnie du sergent cérémonieux et de ses soldats.

De Quiavistlan, notre route fut par Sacochina et de bien hautes montagnes où l'on grelottait de froid et au passage desquelles nous sentîmes un grand malaise, tellement que quelques-uns saignaient par le nez et les oreilles. Braguibus s'empressa fort autour d'eux et les soulagea par le moyen

de quelques drogues qu'il avait eues chez un barbier de Quiavistlan. Il gagna par là l'amitié des gens de l'escorte, et le sergent cérémonieux ne lui parlait plus autrement que le bonnet à la main, l'appelant seigneur médecin, et m'appelant seigneur licencié. Martin enrageait, mais n'osait rien dire. Passé les montagnes, nous arrivâmes à un bourg que les Espagnols appellent *Castil blanco* ou Châtel blanc. De là, nous traversâmes Tlascala; aux environs, on nous montra les ruines d'un châtelet que Cortez avait pris sur les Indiens, et où s'était livrée une grosse bataille. Elle fut donnée le 2 septembre de l'an 1519, au lieu dit Tehuacingo, et les Espagnols y perdirent pour la première fois un cheval; auparavant, les Indiens avaient si grand'peur des chevaux pour n'en avoir jamais vu, qu'ils n'osaient pas assaillir les cavaliers espagnols, ni se défendre contre eux quand ils en étaient assaillis. De Tlascala, nous fûmes à Cholula, où on arrive en passant une rivière sur un pont de pierre. De là nous passâmes une grande montagne où nous fûmes bien ébahis de trouver de la neige. Dévalant la montagne, nous arrivâmes à Chalco, où nous entendîmes la messe, et de Chalco, en un jour, à Iztapitlapan, qui est sur une langue de terre, entre la lagune de Chalco et celle de Tezeuco. De là, au point du jour, nous partîmes pour entrer à Mexico même, ville antique et pleine de merveilles, la première de la Nouvelle-Espagne pour la grandeur, beauté, assiette, richesse, et diverses autres particularités qu'on verra plus loin. Pedro Escudero nous avait précédés la veille pour faire apprêter nos quartiers.

Le bruit de notre arrivée s'était répandu, grâce au sergent cérémonieux, qui parlait partout des mérites de Braguibus. Aussi, quand nous avançâmes sur la chaussée d'Istaplapa, qui conduit d'Iztapitlapan à Mexico, fûmes-nous accueillis par nombre de gens tant Espagnols qu'Indiens, qui venaient au-devant de nous, demandant à voir le fameux médecin de Paris, le renommé don Braguibus. Pedro Escudero les précédait, plus pompeux que jamais.

« Seigneurs, leur disait-il, le voici; c'est lui-même; c'est ce petit gros avec le nez rouge. Le révérend père fray Martin, de Valencia, qui viendra demain ou après, est tombé en extase devant sa science à Quiavistlan. Sachez qu'il nous a guéris du mal des montagnes au passage de la Sierra-Nevada. C'est lui : c'est l'illustrissime don Braguibus, médecin sans pareil; et son compagnon, ce jeune homme blond, est un fameux licencié français; je l'ai entendu parler sur la théologie aussi doctement qu'un docteur de Salamanque : il s'appelle don René de Gonneville et m'honore de son amitié. »

Martin n'était pas homme à se laisser prendre sans vert. Il changea ses batteries sans s'émouvoir le moins du monde.

« Seigneurs, dit-il à ces bonnes gens, vous entendez ce digne Pedro Escudero, sergent de Sa Majesté Catholique. Faites place, je vous prie. C'est moi qui amène à grands frais le fameux médecin de Paris. J'ai eu mille peines à le décider à venir, et il a même fallu que j'use de ruse et de violence. Mais il n'est rien que je ne fasse pour le bien des fidèles sujets de Sa Majesté. »

Braguibus, entendant de quoi il s'agissait, se tourne vers Martin, et lui parlant français, lui dit en toute véhémence :

« Vertu-Dieu! vous usez de mon crédit : vous me le payerez, maître fourbe. Mais, en attendant, faites en sorte de m'avoir une robe et un bonnet de docteur, afin que je paraisse dans un accoutrement conforme à ma renommée. René, dites à ce bon sergent qu'il m'obtienne une robe. Quand j'aurai une robe, vous verrez. Il n'est prouesses médicales que je ne fasse, dès que j'aurai une robe. Tant que je n'en aurai pas, je serai comme un moine sans froc, ou un gendarme sans harnais. Je n'approuve point ceux qui disent que le froc ne fait pas le moine. La robe fait le médecin. Otez-moi ce pourpoint, plus convenable à un aventurier qu'à un disciple d'Hippocrate et de Galien. *Cedant arma togæ.* Baillez-moi quelque vêtement doctoral. Je ne puis rien dans cet accoutrement barbare. »

Les bonnes gens s'émerveillaient de voir Braguibus.

« Il n'a point, disait l'un, la mine de ce qu'il est. Mais ces savants fameux ont tous quelque bizarrerie dans le caractère.

— Il semble, disait l'autre, un bon vivant. Il cache sa science par modestie.

— Seigneurs, disait un troisième, on voit très-bien à son maintien qu'il a étudié dans cette fameuse ville de Paris. Un médecin qui vient de si loin ne s'est jamais vu en ce pays de Nouvelle-Espagne. Le marquis del Valle le couvrira d'or.

— Seigneur, s'écria un grand vilain, je suis tout perclus de mes membres; voyez ma langue.

— Seigneur, dit un gueux, j'ai grand mal d'entrailles; tâtez mon pouls. »

Pour lors, ils s'assemblèrent en tas autour de Braguibus, qui lui tirant la langue, qui lui tendant le poing, qui lui faisant voir quelque plaie déplaisante, parlant tous confusément et le suppliant de les guérir.

« Arrière, marouffes! s'écria Braguibus en les repoussant. On se croirait ici à la Cour des Miracles! Arrière, truandaille! Otez-vous de mon chemin, ribauds de l'autre monde! Pensez-vous que je donne mes consultations en plein air, sur un pont? Je n'entends goutte à ce que vous me dites. Parlez-vous chrétien? Je crois que vous parlez le goth ou l'indien. Vous viendrez me trouver à mon hôtel. Je ne sais pas où il est, mais vous l'apprendrez par la trompette de la renommée. Gagnez le large, et laissez-moi passer outre. »

Les Espagnols et les Indiens n'entendaient goutte au discours que Braguibus leur faisait en français. Cependant, nous passions un pont de bois établi sur une des tranchées qui coupent la chaussée, et nous atteignîmes un point où s'embranchait une autre petite chaussée large de huit pas, qui conduit à Cuyoacan. Allant outre, nous trouvâmes que la chaussée était en droite ligne avec une rue magnifique où chaque maison était un palais. On nous fit entrer, au bout de la rue, dans un palais plus grand que le

Louvre du roi à Paris, et le sergent cérémonieux nous apprit qu'il appartenait au marquis del Valle, avait appartenu autrefois au grand Montezuma, et que nous y prendrions nos quartiers. Ce vaste palais était construit de pierres à haut appareil et finement ciselées. Il était composé de plusieurs maisons bâties autour de cours intérieures, et communiquant par des galeries lambrissées de cèdre et d'autres bois de bonne odeur. Les chambres intérieures étaient tendues de belles étoffes de coton, ornées de rameaux et de fleurs, et garnies de lits faits de nattes et ayant chacun un petit dais au-dessus, qu'ils appellent en leur espagnol baldaquins. Hors les lits, il n'y avait point d'autres meubles; Pedro Escudero nous dit que c'était la coutume des Indiens, et qu'on avait laissé ce palais tel qu'il était du temps du grand Montezuma, sans toucher à rien. Tout le palais était entouré d'un enclos et de jardins qui sont une merveille : ce ne sont que sentiers garnis de fleurs, d'arbres à fruits et de rosiers du pays, le tout rafraîchi par un joli étang d'eau douce. Sur l'eau, on voit plusieurs barques qui peuvent entrer dans l'enclos et sortir sur le lac par un canal artistement fait, et autour des barques s'ébattent des oiseaux de gai plumage. Nous regardions ce spectacle en véhémente admiration.

« Ha! s'écria Braguibus, que cet hôtel n'est-il en France! je dis en Touraine, près de Chinon ou d'Azay-le-Rideau. Que n'y a-t-il dans le cellier quelques trente ou quarante pipes de ce bon vin breton, ou de celui du coteau de Sainte-Radegonde, au-dessus de Saint-Martin-lez-Tours! Vrai Dieu, quels beaux jours nous y passerions, en narguant Atropos la félonne! Ce ne seraient que petits banquets, devis joyeux, promenades sur l'eau, et perpétuelle philosophie cependant. Nous y logerions pour chapelain frère Nicolas Leboucher avec frère Bernard Lardon. Nous y aurions pour hôtes ce docte Picot, et ce savant Pierre Crignon et ce galant Chamonillac.

— Vous rêvez, mon ami, lui dis-je. Pensons plutôt au

moyen de nous tirer d'ici. A présent commence le danger, car ce vilain Martin usera de toutes besognes pour savoir où est mon trésor et me faire trahir Jean Florin, Jean de Verassan et les autres. Et s'il se voit frustré dans ses faux desseins, il ne balancera pas de se venger. Ne voyez-vous pas que la prise des deux navires que le sieur Cortez envoyait au Roi Catholique pour se concilier ses bonnes grâces, a dû courroucer bien fort ledit Cortez, qui fondait sur eux tant d'espoir d'avancement? Ne voyez-vous pas que la trahison que Martin a faite à Jean Florin et à nous lui donne tout crédit auprès du marquis del Valle? Sur quoi comptez-vous?

— Je compte d'abord, dit Braguibus, sur le grand Dieu servateur en qui je mets ma confiance.

— Sur ce point, répondis-je, je suis d'accord avec vous. Mais il nous convient néanmoins nous évertuer.

— *Contra insidias inimicorum*, dit Braguibus. Je le sais. Nous avons l'appui du sergent cérémonieux, Pedro Escudero, et nous avons ma science médicale. Est-ce rien, cela? Nous verrons si un écolier de Sorbonne et un docteur de Montpellier se laisseront faire quinauds par un rustre d'Allemagne et quelques bandouliers d'Espagne. Je ne les crains pas. Vertu-Dieu! je me sens en tête plus de ruses que n'en eurent jadis Sinon l'habile homme et le galant Ulysses. Voire, s'il faut prendre un autre prototype et archétype de ruse, je me voue à maître Pathelin, dont j'ai naguère joué le rôle et personnage dans la farce qui fut représentée à Tours en l'an vingt et un. Reposez-vous sur moi. »

Ce jour et les suivants, nous ne vîmes point Martin, mais nous étions prisonniers, car, nous ébattant en barque sur l'étang, et voulant sortir par le canal sur la lagune, nous vîmes une sentinelle espagnole qui nous menaça d'une arbalète et nous fit retourner. Toutefois, nous étions bien traités, car ils nous servaient à dîner et à souper, nous régalaient d'un coq d'Inde, de pain de gros mil, de chocolate, voire d'herbe de tabac avec les cornets percés propres à la griller. Pedro Es-

cudero eut fort à faire de garder Braguibus contre les visiteurs, car ils venaient à la foule pour se faire guérir par le grand médecin de Paris. Je servais d'interprète, Braguibus ne voulant entendre mot d'espagnol ni démordre de son latin. Il vint un des plus huppés de Mexico, le sieur dôn Gonzalo de Sandoval, qui parlait bien le français, et exposa son cas à Braguibus en notre langue. Mais il y perdit sa peine.

« Interprétez-moi ce qu'il dit en latin, maître René, me dit Braguibus, et faites-lui entendre que je ne guéris point les malades en langue vulgaire. C'est affaire à leurs méchants petits médecins de Castille. A Montpellier et à Paris nous sommes d'autres gens. Pour ceux du commun j'use du latin, et c'est une piastre qu'il en coûte; pour les gens de qualité, je vais jusqu'au grec, pour dix piastres, et je réserve l'hébreu pour les évêques et pour les princes temporels, me fiant à leur largesse. »

Ce Gonzalo de Sandoval, qui était leur premier capitaine après le marquis del Valle, était tout perclus de *bubas*, qui sont une manière d'apostumes aux jambes. C'est une maladie de ce pays. Braguibus le pansa et le guérit très-bien, par où sa renommée commença de s'accroître tellement, pour la qualité dudit Sandoval et tout le bruit qu'il mena de sa guérison, qu'il n'était personne à Mexico, grand ou petit, qui ne parlât du fameux médecin de Paris, de l'illustrissime don Braguibus. Sauf qu'on ne nous laissait pas sortir, nous avions tout ce que nous voulions. Toutes les raretés de la Nouvelle-Espagne que Braguibus demandait, le sieur de Sandoval les lui faisait tenir, telles que plantes, bêtes, vêtements des Indiens, voire de leurs idoles et de leurs livres, outre que les piastres tombaient vertement dans notre escarcelle. Nous y gagnâmes plus de trois mille écus en un mois. Dès les premiers jours, nous fîmes venir un couturier qui nous fit très-bien, à Braguibus une robe doctorale, et à moi un vêtement à l'espagnole tout à fait galant. N'eût été notre captivité et la crainte que nous avions de Martin, nous eussions trouvé les choses au mieux.

Un lundi matin, nous vîmes entrer le sergent cérémonieux en grande allégresse.

« Réjouissez-vous, seigneurs! s'écria-t-il. C'est aujourd'hui un jour heureux pour vous. C'est aujourd'hui que vous allez comparaître devant mon général, devant ce vaillant et incomparable don Fernand Cortez, marquis del Valle, capitaine général de Sa Majesté Catholique dans la Nouvelle-Espagne. Il m'ordonne de vous conduire devant lui.

— Saint Polycarpe, mon patron, s'écria Braguibus qui entendait très-bien l'espagnol quand il voulait, saint Polycarpe, envoyez-lui quelque belle pleurésie ou quelque robuste fièvre quartaine d'ici que nous soyons devant lui! Faites qu'il ait toutes ses coliques, pour que je le tienne à merci!

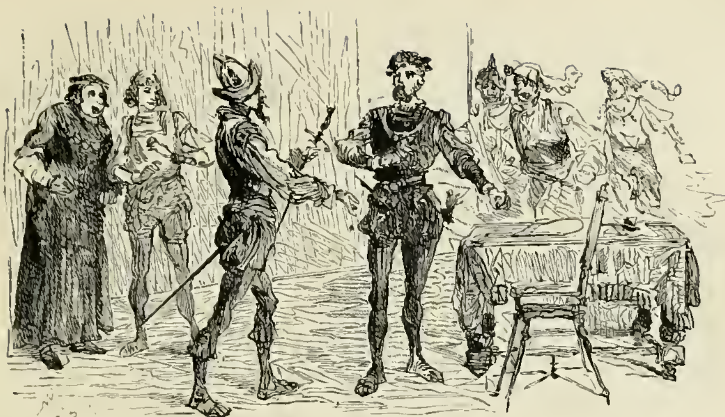
— Que dit-il, señor licencié? demanda le sergent cérémonieux; que dit l'illustre savant?

— Il prie, dis-je, saint Polycarpe, son patron, de tenir Son Excellence le marquis del Valle en bonne santé.

— Marchons, dit Braguibus. Allons à lui. Si Dieu permet que le Cortez soit en posture d'une galante indigestion, le Martin sera pendu avant huit jours, et nous serons en France avant Pâques! »

Pedro Escudero prit les devants, et nous suivîmes, escortés de quatre soldats et accompagnés d'un Indien qui portait les drogues de Braguibus dans un coffre que nous avions récemment acheté.





Trahison! s'écria Cortez.

CHAPITRE IX

Fernand Cortez.

L'hôtel du marquis del Valle est au milieu de Mexico. Nous y arrivâmes par la rue qui est au bout de la chaussée d'Iztapalapa. Elle mène à une grande place carrée qu'ils appellent Tatelulco. Sur le Tatelulco vient à droite une rue qui est au bout de la chaussée conduisant au lac de Tezcuco, en face du *Peñol* de Banos, à gauche, la chaussée de Tacuba, et en face, la chaussée de Tepeyaquillo, qui conduit au nord du lac, à Tepeaquilla[1]. La place était toute couverte de ruines, car c'est là que s'étaient livrés les plus furieux combats. C'est là qu'était le palais du grand Montezuma et un fameux temple d'idoles plus grand que Notre-Dame de Paris. On

1. Actuellement Notre-Dame-de-Guadalupe.

commençait à construire une église sur l'emplacement de ce temple, dont nous vîmes encore l'assiette. Il était en forme de carré, et l'on y montait de quatre côtés par des degrés. Sur la plate-forme s'élevait le temple, avec un toit plat en façon de terrasse et les murs tout couverts de peintures. A gauche, du côté de la chaussée de Tacuba, était le palais de Montezuma. Il est tout gâté, et même on comble la partie du lac qui est à gauche de Mexico, entre la terre ferme et les chaussées de Tepeyaquillo et d'Iztapalapa, pour en faire terre de labour et y semer du gros mil. L'hôtel du marquis del Valle est bâti tout fraîchement, à la mode espagnole, grand environ comme l'hôtel de Sens à Paris. Toutefois il est à façon de terrasse, sans pignon ni tourelles, et n'a qu'une tour carrée qui fait office de beffroi, et qui n'est pas si haute, il s'en faut de moitié, que Saint-Germain-des-Prés. Sous le porche, nous vîmes nombre d'Espagnols en grande cape, plus fiers que marguilliers, et nous toisant d'une morgue hautaine et d'une figure mal gracieuse. Nous fûmes conduits à une galerie où on nous fit attendre, et, peu après, une porte au fond de ladite galerie fut ouverte à grand fracas, un homme entra le bonnet sur la tête, suivi de plusieurs autres qui tenaient le bonnet à la main, et le sergent cérémonieux nous dit à voix basse :

« Découvrez vos têtes : c'est Son Excellence le marquis del Valle qui vient. »

Fernand Cortez était pour lors de l'âge de quarante et un ans ou environ [1]. Il était de bonne stature et bien fait de corps, sauf qu'il avait les genoux tournés en dedans. Noir de cheveux et renfrogné de mine, il était redoutable à l'abord. Son visage était court et ramassé, sa barbe peu drue, en particulier sur les joues, son nez gros et long, sa coloration bise approchant du gris. Il était vêtu à l'espagnole, d'étoffes simples et sombres, de drap fin, sauf son bonnet qu'il portait de velours, avec une médaille d'or par-devant. Au cou, il avait

1. Il mourut le 2 décembre 1547, à l'âge de soixante-deux ans.

une chaînette d'or d'un travail délicat, avec une médaille de Notre-Dame. Au doigt, il avait une bague dont le chaton était un gros diamant bien précieux.

Sitôt que Braguibus le vit, il s'avança vers lui d'un air délibéré et, le toisant, s'écria gravement :

« *Vultus pallidus! Aspectus morbidus!* C'est la bile. Il souffre du foie. »

Disant cela, il faisait mine de vouloir lui tâter le pouls.

« Don Binot Paulmier y Gonneville, me dit Cortez d'un ton brusque, dites à votre compagnon qu'il cesse ses jongleries. Avertissez-le que je parle le latin aussi bien que lui, car je suis licencié en droit. Répondez à mes questions clairement et brièvement, ou vous auriez à vous repentir. »

Sous le regard clair et dur de Cortez, Braguibus se troubla. Il était difficile de garder son assurance devant un pareil homme. Le Martin se tenait derrière lui d'une mine triomphante, nous laissant voir qu'il avait partie gagnée.

« Vous étiez, dit Cortez, l'un et l'autre de la compagnie de Jean Florin le pirate ?

— Le capitaine Jean Florin n'est pas un pirate, répondis-je. Il sert Sa Majesté le roi de France loyalement contre ses ennemis, comme vous servez vous-même Sa Majesté Catholique.

— Il suffit, dit Cortez. Nous y reviendrons tout à l'heure. Vous connaissez l'emplacement d'un certain trésor qui est dans ces Indes occidentales où nous sommes. Voulez-vous y piloter un navire? Je prélèverai le quint de Sa Majesté, et j'abandonnerai le reste à vous et à ce caballero allemand. Répondez par oui ou par non.

— Non, répondis-je fermement. Ce trésor est du bien français; le quint en revient au roi de France, et le reste...

— Taisez-vous, interrompit Cortez. J'ai compris. »

Martin pâlit. Cette fois il vit bien qu'il n'y avait rien à tirer de nous. Cortez garda un instant le silence, tournant son livre d'heures qu'il tenait habituellement à la main, car il avait coutume d'y lire tous les matins. Il était particulière-

ment dévot à la benoîte Vierge Marie, et après à saint Pierre, saint Jacques et saint Jean-Baptiste. Sa réflexion ne fut pas longue. Il me dit de son ton bref :

« Don Gonneville, asseyez-vous à cette table ici. »

J'obéis. Il poussa lui-même devant moi du papier, une plume et un encrier.

« Vous allez écrire en latin une déclaration, me dit-il, par laquelle vous établirez que les sommes piratées par Jean Florin sur mes deux navires s'élèvent au chiffre que je vous dirai.

— Je ne puis pas faire cela, répondis-je, puisque je n'étais pas à la prise des deux navires.

— Qu'importe? dit Cortez. Écoutez. Je vous dirai pourquoi je vous demande cette déclaration. »

Cet homme extraordinaire avait, quand il le voulait, le regard bien doux. Il était difficile de lui résister.

« Don Gonneville, reprit Cortez, j'ai des ennemis puissants à la cour, qui me desservent auprès de Sa Majesté, pour laquelle j'ai pourtant conquis cet immense empire, à mes frais, et avec si peu de ressources que jamais on ne vit rien de pareil. Mes ennemis ne manqueront pas de déprécier la valeur de ce que j'ai envoyé à Sa Majesté, et de dire que c'était peu de chose, et que je me suis attribué la majeure partie des trésors du Mexique. Sur ma conscience, j'ai tout envoyé à Sa Majesté, ne gardant rien pour moi. Il faut que vous me rendiez ce service. Un gentilhomme peut rendre ce service à l'honneur d'un autre gentilhomme.

— Mais non pas au détriment de son propre honneur, répondis-je. Monseigneur, vous me demandez de faire un mensonge. Pensez-vous qu'un gentilhomme doit mentir?

— Tous moyens, dit Cortez, me sont bons pour recouvrer mon honneur, que votre Jean Florin a mis en danger. Ecrivez, ou, sur ma conscience, je vous ferai pendre ignominieusement.

— J'aime mieux, lui répondis-je, une hart espagnole qu'une honte française. Je n'écrirai pas. »

Il me regarda de travers, faisant une mine épouvantable. Les veines de son cou et de son front s'enflèrent.

« Allez à tous les chiens! s'écria-t-il. Ce soir même vous serez en chapelle. Emmenez-les.

— Señor marquis, dit alors d'une voix grave le sergent cérémonieux en s'avançant, Votre Excellence les fera emmener par un autre que par moi. Ils se conduisent en bons gentilshommes et en fidèles sujets de leur roi. »

Cortez jeta brusquement sa cape par terre, comme il faisait quand il était violemment courroucé. Le sergent le regardait d'un air humble et assuré ensemble. Je crus que Cortez allait dégaîner sa dague et lui en donner au travers du corps, mais il se retint et dit seulement :

« Qui ose me parler ainsi ? Oh ! que le malheur vous accable !

— Señor marquis, répondit avec mesure le sergent cérémonieux, celui qui vous parle ainsi est le vieux Pedro Escudero, sergent de Sa Majesté Catholique, Castillan et vieux chrétien. Il ose rappeler à Votre Seigneurie qu'il lui sauva la vie sur ce même Tatelulco où nous sommes, pendant la nuit triste. Ce vieux Pedro Escudero a servi sous le grand capitaine en Italie, sous Doria contre le Turc, et sous votre seigneurie dans la Nouvelle-Espagne, où il reçut sept blessures pour le service de Sa Majesté et pour votre avancement. Ce Pedro Escudero a le droit de parler, et ne se gênerait pas de le faire même en présence de Sa Majesté l'empereur Charles cinquième, dont Votre Seigneurie est le serviteur.

— Taisez-vous ! s'écria Cortez. Allez-vous-en et que Dieu vous suive! A l'avenir prenez garde à ce que vous dites; cela pourrait vous coûter cher! Je vous ferais châtier.

— Seigneur marquis, répondit le sergent, c'est mal fait à vous de préférer le conseil d'un étranger à celui d'un Castillan, d'un soldat de Christobal de Oli.

— Trahison! s'écria Cortez. Prenez l'épée de ce traître ! Assurez-vous de sa personne! Il est du parti du misérable

Christobal de Oli qui vient de se rebeller contre moi et contre le roi. Il est d'accord avec ce malheureux traître!

— Seigneur marquis, dit le sergent en ôtant lui-même son épée, voici cette mienne épée qui a fait bons services. Je ne la dégaînerai pas sans raison, ne voulant pas la rengaîner sans honneur. En appelant traître le valeureux capitaine don Christobal de Oli, Votre Seigneurie en a menti par la gorge. A présent, que Votre Excellence fasse de moi ce qu'elle voudra. Je prie saint Pierre, mon patron, de pardonner à Votre Excellence le tort qu'elle fait à un gentilhomme comme don Christobal de Oli et à un soldat comme moi! »

Fernand Cortez, pâle de courroux, désigna la porte du doigt. On nous saisit tous trois. Comme on portait la main sur Braguibus, celui-ci, se dégageant brusquement, alla se planter sous le nez de Cortez, et à sa barbe, s'écria d'une haute façon :

« *Vivat Franciscus primus, rex Galliæ! Vivat Johannes Florinus præfectus Gallicæ classis! Vivat Facultas Parisiensis!* »

Et se livrant aux estafiers qui devaient nous emmener, il leur dit en les regardant de travers :

« Je vous prédis à tous que vous mourrez sans médecin, pour l'injure que vous faites à ma robe. Allez, marauds! vous mourrez abandonnés de Dieu et de la Faculté! »

Ils nous conduisirent par des degrés dans un cul de basse-fosse tout noir, et qui ne recevait un peu de jour que par une manière de gueule de puits. Passant de la grosse chaleur du dehors en ce lieu sombre et humide, nous fûmes saisis par le frais, et restâmes un moment silencieux. Enfin, je me jetai dans les bras du sergent cérémonieux et je lui donnai cordialement l'accolade, en quoi Braguibus m'imita.

« Sergent Pedro, lui dis-je, vous avez l'âme fière et le cœur loyal! Je vous crie merci de vous avoir entraîné dans notre perte.

— Seigneur don René, répondit le sergent, et vous sei-

gneur médecin, je n'a fait que mon devoir en avertissant le marquis del Valle au moment où il commettait une injustice. Quant à ce que dit Son Excellence touchant une trahison de don Christobal de Oli, je l'ai démenti, parce que je suis sûr qu'on a noirci auprès de lui ce valeureux capitaine. Si don Christobal s'est rebellé, ce ne peut être qu'à bon droit, et si j'étais libre, je prendrais son parti. Patience et battons les cartes. On verra qui a tort ou qui a raison. Plus d'un est parti pour aller chercher de la laine et revient tondu. Je n'ai point de regret de ce que j'ai fait.

— Messieurs, dit joyeusement Braguibus, je pense qu'ils nous ont mis rafraîchir dans ce puits, comme on met chez nous les bouteilles. Nous sommes ici au retrait des gobelets. Voyons s'ils n'y auraient pas oublié quelques pipes de vin. Il fait beau boire frais à l'ombre, et je ne vis jamais lieu mieux ombragé. Cherchons. Par la morbœuf de bois! comme dit cet excellent Crignon, voici un trou fort noir dans la paroi. C'est là qu'ils doivent cacher leur meilleur. C'est l'entrée du cellier, soyez-en sûrs. René, mon ami, dites au brave sergent qu'il y vienne voir. Mon ventre me rend peu apte à cette recherche. Au fond de ce trou doivent être les fagots derrière lesquels on met les antiques bouteilles.

— Seigneur médecin, dit le sergent, je connais ce trou. Au fond, il n'y a rien qu'une grosse pierre qui le bouche, et sans laquelle nous serions noyés, car le trou est au-dessous des eaux de la lagune. Nous sommes ici dans les caves du temple où les Indiens célébraient le culte abominable de leur idole *Huitzilipochtli*. C'est ici qu'ils jetaient les os des victimes humaines qu'ils lui sacrifiaient, et dont ils dévoraient la chair et tannaient la peau. Ce puits que vous voyez s'ouvre dans une galerie d'où partaient autrefois des degrés montant à la plate-forme du temple. Seigneurs, faisant pour la seconde fois le siège de Mexico, je vis de nos retranchements sacrifier sur cette plate-forme soixante et deux de mes malheureux camarades, à la clarté des torches, au son lugubre des trompes de guerre et du grand tambour

d'Huitzilipochtli qu'ils battaient sans relâche. Et cependant les Indiens nous assaillaient furieusement, nous criant que nous allions bientôt être pris nous-mêmes et sacrifiés à leurs maudites idoles.

— Est-ce là, lui dis-je, ce que vous appelez la nuit triste, et où don Christobal de Oli sauva la vie de Cortez?

— Non, seigneur, répondit le sergent. Cette nuit-là dont je vous parle, le marquis, blessé à la jambe, fut sauvé par un autre Christobal, le Christobal de Olea, aidé d'un autre vaillant soldat appelé Lerma. Christobal de Olea y perdit la vie, et Lerma faillit y mourir de ses blessures. La nuit triste fut au premier siége, et nous y perdîmes neuf cents hommes aux mains des Indiens. C'est alors que fut tué le grand Montezuma.

— La bataille y fut terrible? lui demandai-je.

— Seigneur, me répondit-il, je m'étais déjà trouvé dans bien des guerres, et je puis vous jurer que je n'ai jamais vu chose pareille dans les combats acharnés auxquels j'ai assisté entre chrétiens, même en Italie contre cette fameuse artillerie du roi de France, et même contre le Grand Turc; couverts de leurs cuirasses de coton et le chef emplumé, les Indiens se précipitaient sur nous par vingt côtés à la fois, avec des lances à pointes de pierre verte et des espadons faits d'une pierre pareille et aussi tranchants que des rasoirs. Après un combat furieux où nous fûmes très-bien aidés par nos alliés les Tlascaltèques, nous réussîmes à nous établir dans ce grand temple de Huitzilipochtli et de Tezcatepuca sous lequel nous sommes à présent. Là, mêlés aux Indiens et cherchant les uns les autres à nous faire rouler en bas des degrés, nous mîmes le feu aux idoles et brûlâmes une partie de la grande salle. Mais les Indiens finirent par nous chasser de leur temple, et il fallut traverser le Tatelulco pour retourner à nos quartiers, au palais de Montezuma, où nous fûmes assaillis aussitôt. Quand le jour se leva, Cortez fit monter le grand seigneur sur la plate-forme du palais, pour qu'il enjoignît aux Indiens de cesser

le combat, attendu que nous allions quitter la ville. Mais ils l'accueillirent à coups de pierres et de flèches, et malgré le soin que nos soldats prenaient de le couvrir, il fut frappé à la tête, au bras et à la jambe et mourut peu de temps après. Cortez le pleura, et tous nos capitaines et soldats en firent autant. Son corps fut rendu aux Indiens, à Coadlavaca, le nouveau cacique qu'ils avaient choisi. La nuit suivante, nous tentâmes de nous échapper de Mexico par surprise. Il faut dire que nous avions un soldat appelé Botello, homme honorable, instruit dans les lettres latines, qui avait demeuré à Rome et possédait la réputation d'un nécromancien ; on disait qu'il avait son démon familier. Ce Botello avait annoncé quatre jours auparavant que, d'après l'aspect des astres et ses augures, si nous ne sortions pas de Mexico cette nuit-là, et si nous attendions encore, aucun soldat n'en sortirait plus vivant. Ce dire décida Cortez. Aussitôt on fit avec des madriers un pont pour franchir les fossés qui coupent les chaussées, attendu que les Indiens avaient rompu les ponts qui y étaient avant. On réunit tout ce qu'on pouvait emporter de lingots d'or, pour le transport desquels furent appointés huit chevaux et cent Indiens de Tlascala ; mais il resta encore dans la salle du palais beaucoup d'or entassé. Deux cent cinquante Tlascaltèques et cinquante des nôtres eurent mission d'emporter l'artillerie. A l'avant-garde, pour nous frayer le chemin, furent commis les capitaines Gonzalo de Sandoval, Francisco de Lugo, Diego de Ordas et André de Tapia. Au centre furent Cortez, Alonzo de Avila, Christobal de Oli, Bernardino Vasquez ; à l'arrière-garde, Juan Velasquez de Leon, Pedro de Alvarado. La plupart de nos compagnons se chargèrent d'or. Pour moi, je mis la main dans une valise, j'en retirai quatre *chalchihuis*, pierres précieuses que les Indiens ont en grande estime, et je les cachai sous les armes qui couvraient ma poitrine. Plus tard, cette épargne me fut bien utile pour soigner mes blessures et me procurer des vivres. La nuit était obscure ; il y avait un peu de brouillard et il

bruinait. Un peu avant minuit, on se mit en route. Nous commençâmes à construire le pont, quand s'élevèrent tout à coup des huées, des sifflets, et l'on entendit le fracas des trompes de guerre et le son lugubre du grand tambour d'Huitzilipochtli. Les Mexicains criaient de toutes parts : « Tatelulco, Tatelulco! Partez en grande hâte avec vos barques! Faites diligence! Les *Teules* s'en vont, arrêtez-les au passage des ponts! » — Et à l'instant, sans nous y attendre, nous vîmes tant de guerriers fondre sur nous, et la lagune couverte de tant de barques qu'il nous était impossible de plus rien faire. Une foule de Mexicains se jetèrent sur le pont pour le rompre, et ils se hâtaient tellement à blesser et à déconfire les nôtres que, chacun en prenait à sa guise, sans attendre et sans aider son voisin. On a bien raison de dire qu'un mal ne vient jamais seul; il pleuvait, les chevaux glissaient et s'épouvantaient, et tombaient dans la lagune. En un instant, le pont fut ruiné, et le fossé rempli de chevaux morts, de cavaliers, de Tlascaltèques, d'Indiens *Tamemes*, de bagages, de sacs, de coffres et de canons. C'était une horreur de voir et d'ouïr la foule des nôtres qui se noyaient eux et leurs chevaux; les soldats qu'on tuait à tas dans l'eau, et qu'on jetait dans les barques après les avoir égorgés; les pleurs de ceux qui criaient : « A l'aide, je me noie! on me tue! » Aucuns appelaient à l'aide Notre-Dame sainte Marie et le seigneur saint Jacques. Les Indiens criaient épouvantablement : « *Hou! hou! hou! Luilones!* » qui veut dire en leur langage : « Vile racaille, êtes-vous encore vivants? Nos amis ne vous ont-ils pas encore déconfits? » Et ils nous assaillaient à coups de pilets, qui sont dardilles à pointe de pierre verte, à coups de lances, à coups de haches de pierre, à coups d'espadons à deux mains; étant un petit nombre qui avaient pu se rallier, nous les recevions à coups de dague et d'épée.

» Cependant parut Pedro de Alvarado vilainement blessé, une lance au poing, à pied, car on avait tué sa jument alezane. »

Le sergent cérémonieux en était à ce point, quand la porte de notre cachot fut ouverte, et nous vîmes paraître un grand vilain tout vêtu de noir, suivi de plusieurs autres avec des torches.

« Vertu-Dieu ! s'écria Braguibus, voyez cet homme noir ; je le reconnais à son vêtement : c'est un écolier parisien. La Sorbonne aurait-elle fait ce miracle de nous envoyer un sorbonniste à la rescousse? *Salve, alumne Parisiensis Facultatis !*

— Hélas! lui dis-je, ne reconnaissez-vous pas mes propres hardes sur le dos de cet Espagnol que j'ai dépouillé lorsque nous prîmes le navire de Saint-Domingue? Il ne vient pour rien de bon !

— Veillaque pirate ! s'écria l'Espagnol, misérable *estudiante* français ; je vous ai promis que nous nous reverrions. Me voici, moi Gonzalo Mejia de Rapapelo. C'est moi qui suis commis pour vous pendre.

— Il paraît, répondis-je, que vous avez eu de l'avancement. Vous étiez autrefois porcher, et vous voici promu bourreau.

— Une bonne corde, s'écria-t-il, mettra fin à vos vaillantises. Demain matin, vous serez mis en chapelle avec cet autre brigand et ce traître. Périssent ainsi tous les Français et leurs amis ! »

Disant ces mots, il sortit d'un air triomphant en compagnie des autres. Un seul resta : c'était Martin, que je ne m'attendais plus guère à voir. Martin, tournant vers moi son faux visage, me dit d'un ton patelin :

« Mon pauvre ami, je suis bien fâché de vous voir dans cette position ; mais je n'oublie pas notre ancienne amitié. Parlons bas. Je viens pour vous sauver.

— Je vous avertis, dit Braguibus, que nous ne croirons pas un mot de tout ce que vous allez nous dire. Ainsi, vous perdez votre temps.

— Et pourquoi, mon ami cher, ne me croiriez-vous pas? répondit doucement Martin. Cortez ne m'a-t-il pas frustré

dans mon espérance, et le secret de notre trésor ne périra-t-il pas avec vous? Mon intérêt est dorénavant que vous viviez, et vous vivrez, oui, éclair et sacrement! vous vivrez. Je le veux, de par le diable!

— Ne parlez donc pas, dit Braguibus, de ce votre ami cornu et griffu. Gardez pour vous vos affaires avec lui. Je prétends ne pas m'y mêler.

— Messieurs, dit Martin, il me semble que je vous fais une offre qui ne se refuse pas. J'ai vilainement agi envers vous, je le confesse. Mais à tout péché miséricorde. Je vous jure que si vous vous confiez à moi, je vous tirerai d'ici; vous verrez ensuite si vous me devez témoigner quelque reconnaissance. Quel intérêt aurai-je à vous tromper? Mon intérêt est que vous viviez; je m'enfuirai avec vous, et une fois libres, nous pourrons parler encore de la grande affaire du trésor.

— Il est obstiné, dit Braguibus. Il n'abandonne pas aisément son propos. Qu'en dites-vous, René? »

Je méditai profondément, pesant bien tous les dangers qu'il y avait de se confier à un traître comme Martin. Finalement je lui dis :

« Si nous sortions de ce cachot, où irions-nous? Où pensez-vous nous conduire? Fernand Cortez n'est pas homme à ne pas nous faire poursuivre, et tout ce pays est en sa puissance.

— Oubliez-vous donc, répondit Martin, ce qu'il disait devant vous de la rébellion du capitaine Christobal de Oli? Sachez que beaucoup d'autres se sont rebellés avec lui, et qu'il possède une flotte puissante. Il s'est allié à Diego Velasquez, gouverneur de Cuba. Je ne doute pas que, si nous prenons le large cette nuit, ce brave sergent Pedro Escudero, avantageusement connu dans la Nouvelle-Espagne, ne nous trouve des amis qui sont secrètement du parti de don Christobal, et ne nous fasse parvenir saufs jusqu'à son camp.

— C'est-à-dire, répondis-je, que vous ne doutez pas de

répondre à la confiance de Fernand Cortez en obtenant subtilement le nom des partisans secrets de don Christobal. Tournez vos batteries ailleurs, maître fourbe. Vous n'aurez rien de nous. »

Martin pâlit et se mordit les lèvres, voyant que j'entendais sa ruse. Il sortit sans mot dire. Braguibus s'écria derrière lui :

« Quand vous voudrez affiner un Normand, vous étudierez quelque temps à Rouen, monsieur l'habile homme ! Allez, mon ami ! Le diable auquel vous avez vendu votre vilaine âme sera encore plus fin que vous. »

Il ne nous restait donc plus aucun espoir. Je m'assis sur une pierre, le visage caché dans mes mains, et je gardai le silence. Autant en faisait Braguibus. Le sergent récitait le rosaire à demi-voix. Mais se taire longtemps était chose impossible pour mon médical compagnon. Il s'écria bientôt :

« Vertu-Dieu ! j'enrage de nous voir ici comme des veaux, rêvassant et n'agissant pas. Faudra-t-il donc souffrir demain ce trépassement par esquinancie que procure la hart? Faudra-t-il dire à l'imitation de Néron le truand : *Qualis medicus perco?* Non, par la morbœuf! je ne l'entends pas ainsi. D'autres que nous se sont échappés d'autres donjons et d'autres périls. Faisons comme eux : faisons quelque action héroïque. Évertuons-nous, vertu-Dieu ! Vous souvient-il de l'action d'Aristomène Messénien? Je l'ai lue en mon Plutarque. Il était comme nous dans un trou pareil à celui-ci ou approchant, et fut sauvé par un renard. N'aurions-nous pas ici quelque renard gentil, ou, à défaut de lui, toute autre bête? »

Pendant que Braguibus discourait ainsi, la nuit était venue. Notre oubliette était devenue tout à fait noire. A cinquante pieds au-dessus de nos têtes, nous voyions, par la gueule du puits, une seule étoile. Tout à coup, dans cette profonde horreur et ténèbres épouvantables, fut ouïe au-dessus de nous une voix qui nous fit dresser les cheveux sur la tête.

« Jésus Maria! nous écriâmes-nous tous les trois. *Domine, libera nos a malo!*

— *No tiembe!* N'ayez crainte, dit la voix en espagnol, très-distinctement. Pedro Escudero, mon vieux camarade, ne crains rien! C'est moi, Lerma; c'est moi, Lerma le balafré.

— Grand saint Jacques! dit Escudero d'un ton mal assuré, c'est bien la voix de Lerma, mais les diables savent imiter les voix pour nous tenter. *Vade retro!*

— Ne crains rien, frère! répondit la voix. Écoute, pour te rassurer : *Pater noster qui es in cœlis...* »

La voix récita ainsi un Pater et un Ave, que nous récitâmes en même temps. Nous n'avions plus à craindre œuvre du démon. Pedro Escudero, se plaçant sous l'entrée du puits et levant la tête, dit d'un ton délibéré :

« A présent, je ne puis douter que tu ne sois Lerma. Mais où es-tu, et pourquoi es-tu ici? Il semble que tu sois suspendu en l'air.

— Ta curiosité, répondit Lerma, sera satisfaite tout à l'heure. Tu vas me rejoindre. Je vais te descendre une corde par le moyen de laquelle tu pourras monter jusqu'à moi, avec tes deux compagnons. Attention! La tiens-tu?

— Je la tiens, dit Pedro.

— Monte donc alors, et que Dieu t'assiste! »

Un moment après, j'entendis au-dessus de ma tête la voix du sergent cérémonieux.

« Seigneur médecin, disait-il, montez. Vous êtes le plus lourd. Don René de Gonneville montera derrière vous.

— Monter? dit Braguibus. Et où cela, s'il vous plaît? Où sont les degrés? Pensez-vous que j'aie un ventre à gravir aux cordes? Me prenez-vous pour un singe ou pour un écureuil? Liez-moi et hissez-moi par quelque engin. Vous feriez aussi aisément monter une pipe de vin que ma lourdeur.

— Montez, par saint Jacques de Dieppe! lui dis-je en lui mettant entre les mains la corde que j'avais trouvée à tâtons. Montez, mon ami, le temps presse. »



Pedro Escudero monta le premier.

Braguibus s'enleva, tandis que je maintenais le bout de la corde pour l'empêcher de balancer. Je l'entendais geindre et souffler, mais finalement il ne glissa pas, et j'eus le plaisir d'ouïr sa voix qui m'appelait, disant :

« A vous, René; je suis dans ce nouveau trou. C'est celui par où s'évada Aristomène, ou celui de Jupiter Trophonius, ou celui de la Sibylle. Vertu-Dieu! qu'il y fait noir! »

En un instant je gravis la corde et je sentis des mains qui me saisissaient au passage et m'aidaient à entrer dans un trou fort étroit et si bas que, voulant me dresser, je me heurtai la tête.

« Suivez-moi, dit la voix de Lerma; tenez-vous les uns aux autres et restez courbés pour ne point vous heurter le front. »

Nous suivîmes moitié marchant, moitié rampant, environ vingt pas.

« Vous pouvez vous redresser maintenant, » dit Lerma.

En même temps, il battit le briquet, alluma une mèche soufrée, puis une chandelle, et s'adressant à nous d'un ton gracieux, son bonnet d'une main et sa chandelle de l'autre, il dit avec une profonde révérence :

« Seigneurs, soyez les très-bienvenus. Cette mienne maison est à la disposition de Vos Seigneuries. »

Nous étions dans une salle souterraine bien haute, à ce qu'il nous sembla, et bien spacieuse, mais à la lumière de la chandelle on ne pouvait pas voir bien loin; autour de nous étaient des colonnes chargées de sculptures peintes fort étrangement. Une table de pierre se voyait au milieu.

« Et d'abord, dit Lerma, excusez-moi un moment. Je vais aller fermer ma porte. »

Il se glissa dans la galerie par où nous étions venus et tira une corde qui, par engin subtil et merveilleux artifice, faisait mouvoir une grosse pierre. Celle-ci, bien polie par le bas, glissait aisément le long de dalles pareillement polies, et venait s'ajuster dans le trou qui finissait au puits et par où nous avions passé. Quand on voulait la conduire en arrière,

on le faisait en tirant une autre corde. Ainsi pouvait-on fermer ou ouvrir à volonté le trou qui donnait dans le puits.

« Maintenant, seigneurs, dit Lerma, nous sommes en sûreté. Personne ne connaît cette mienne cachette où je demeure depuis un mois. Si vous avez soif, voici de l'eau; si vous avez faim, voici des *tortillas* et du fromage. Mangez, buvez et reposez-vous. Rien ne presse. Ils sonderaient les murs du puits qu'ils ne pourraient trouver la pierre par laquelle se bouche cette entrée, tant les Indiens la firent subtilement, et tant elle joint avec exactitude. Depuis un mois Cortez me fait chercher et n'a pas découvert ma cachette. Vous pouvez être assuré qu'il ne la découvrira jamais.

— Lerma, dit le sergent Pedro, comment se fait-il que tu aies trouvé cette cachette?

— Mon frère, répondit Lerma, tu connais notre capitaine général et tu sais comme il est soupçonneux et cruel, même envers ceux qui lui ont rendu les plus grands services. Tu sais qu'il y a deux mois les trois pilotes Anton de Alaminos, Camacho et Juan Alvarez le manchot ont dû s'enfuir pour la crainte qu'il leur inspirait; Gaspar Diaz, pour lui échapper, a tout donné au bon Dieu et s'est fait ermite; Gonzalo de Umbria, soupçonné d'être d'accord avec don Christobal, a été mis à la question et on lui a coupé les orteils. Un ami m'a rapporté que notre Cortez avait juré sur sa conscience qu'il me ferait repentir d'une certaine parole qui m'échappa au partage du butin.

— Lorsque tu dis, s'écria Pedro, que tu n'avais jamais vu de pays où il y eût deux rois comme dans la Nouvelle-Espagne, parce que Cortez prélevait pour lui le cinquième du butin, comme s'il eût été roi, après avoir prélevé le cinquième de Sa Majesté?

— Justement; et alors j'ai cru prudent de disparaître. Je connaissais cette cachette depuis la prise de Mexico. Tu te souviens comme je fus blessé la nuit où les ennemis nous enlevèrent soixante-deux hommes pour les sacrifier. Le

bachelier Escobar me pansa tant bien que mal, et l'on me porta à Tepeaca, chez une vieille Indienne qui me soigna. Je la défendis contre aucuns des nôtres qui voulaient la tuer après le siège. En reconnaissance, elle m'enseigna cette cachette, qui était le temple souterrain des Mayas.

— De ceux qui étaient à Mexico avant les Aztèques, les Toltèques et les Chichimèques et qui vivent encore dans le Yucatan?

— De ceux-là même. Tu sais combien ils étaient renommés pour leurs sages. Ce sont eux qui par merveilleuse industrie ont construit ces temples dont la magnificence et la grandeur nous étonnent. Les Toltèques, et après eux les Aztèques et les barbares Chichimèques, n'ont su que gâter et détruire. Depuis qu'il y a trois cents ans l'empereur des Aztèques, Quetzalcoatl, a établi son empire à Mexico, massacrant et chassant les Mayas, l'empire n'a fait que décliner jusqu'à ce présent Guatemuz, triste prisonnier de Cortez.

— Je le sais, Lerma, je le sais, dit le sergent. Je sais aussi que tu as appris les langages des Indiens, et que, tout en combattant contre eux plus vaillamment qu'aucun autre, tu as toujours eu de l'inclination pour eux et tu les a protégés à l'occasion. On t'a même accusé de certaines choses : on a prétendu que tu descendais de juifs qui avaient été revêtus du san-benito, et qu'ainsi tu pouvais sympathiser avec les païens.

— Ceux qui ont dit cela, répondit Lerma, ont oublié que les soldats qui sympathisaient comme moi avec les pauvres Indiens sont ceux qui menaient la meilleure vie et la plus chrétienne, comme ce saint homme Gaspar Diaz, qui s'est fait ermite, et comme Sindos de Portillo, qui a donné tout son bien aux pauvres et s'est fait frère rédemptoriste. Ceux qui l'ont dit étaient ceux qui me jalousaient et craignaient mon avancement, quand il fut question de me faire adelantado de la ville riche de Vera-Cruz.

— Oui, dit Pedro, je le sais. Ils choisirent le moment où l'on fit publier l'ordre à tous les descendants, jusqu'au

quatrième degré, de Maures et de Juifs brûlés vifs ou condamnés à revêtir l'habit de san-benito, qu'ils eussent à sortir de la Nouvelle-Espagne dans le délai de six mois, sous peine de la confiscation de la moitié de leurs biens. On enviait ton grand renom de soldat le plus valeureux de tous ceux de la Nouvelle-Espagne, et l'on voulait se défaire de toi.

— Toujours est-il, dit Lerma, que j'ai été indigné des rapines de notre Cortez, de sa vantardise auprès de Sa Majesté, à laquelle il ne parle jamais que de lui, comme si nous n'avions rien fait, des cruautés qu'on exerce sur les pauvres Indiens, des perpétuelles calomnies qui se répètent ici contre l'honneur des meilleurs. Qui a profité de cette grande conquête que nous avons faite? Est-ce toi? Est-ce moi? Ce sont les amis et les complaisants de Cortez, et le roi même n'a pas eu ce qu'il devait avoir. Je ne me suis pas gêné pour le dire, et Cortez a craint que les plaintes que plusieurs d'entre nous élèvent contre son mauvais gouvernement n'arrivent jusqu'en Castille. Il a poussé don Christobal de Oli à la rébellion.

— Patience et battons les cartes, dit le sergent.

— Nous les battrons, répondit Lerma. Enfin, ce temple magnifique où nous sommes était la chapelle souterraine où les sages des Mayas célébraient leurs mystères et tenaient cachés leurs livres au temps de leur empire. Le secret en fut gardé sous les empereurs Toltèques et Aztèques, et cette vieille femme Maya me l'a enseigné. On entre dans ce souterrain par une galerie qui s'ouvre à Tepeaca et passe sous la lagune. Elle est bouchée par une pierre tournante sur laquelle il suffit d'appuyer à un certain endroit pour ouvrir la galerie. Du côté du puits, l'entrée par où vous êtes venus communiquait autrefois par des degrés avec le Tatelulco. Par un pertuis caché, on entend, de l'entrée de la galerie, tout ce qui se dit au fond du puits et au sommet. Par ce pertuis, les papes des Mayas rendaient des oracles souterrains qui s'entendaient de l'autel du Tatelulco. On croyait

alors qu'Huitzilipochtli parlait, et les païens épouvantés obéissaient en tremblant. C'est ainsi que les papes des Mayas les abusaient et les tenaient sous leur puissance. »

Lerma nous parla encore longuement de ces anciens Mayas, et nous fit voir de leurs livres qui étaient là dans un coffre. Ils sont faits d'écorces d'arbres sur lesquelles on a peint diverses figures d'hommes et de bêtes mêlées de signes qui, avec les figures, font des lettres et des mots. Les Aztèques ont perdu cet art de l'écriture que connaissaient les Mayas, et peignent les choses de deux manières : ou les choses elles-mêmes, comme elles se sont passées, comme, par exemple, après la nuit triste, voulant informer les autres Indiens de leur victoire, ils peignaient le heurt et trac du combat avec la déroute des Espagnols, et envoyèrent telles peintures à ceux qu'ils voulaient ; ou ils ont un artifice dont ils s'aident pour écrire les mots, comme, par exemple, voulant écrire le nom de Quetzalcoatl, qui fut leur premier empereur, ils peignent une de leurs haches de pierre qui, dans leur langage, est appelée *quetz*, puis un vase plein d'eau qui est appelé *al*, et finalement un serpent, qui se nomme *coatl*, et le tout est très-bien lu pour *Quetzalcoatl*.

Peu de temps avant le jour parut la vieille Indienne qui portait à Lerma diverses victuailles dans un panier. Ainsi fûmes-nous cachés et nourris toute une semaine, jusqu'à ce que nous apprîmes par l'Indienne que Cortez était parti de sa personne afin de réduire don Christobal de Oli. De fait, les premières troupes qu'il avait envoyées contre lui, sous le commandement de Francisco de Las Casas, avaient pris le parti des rebelles, et il était nécessaire que Cortez marchât lui-même contre eux. Il avait laissé à Mexico, pour gouverner à sa place, le trésorier Alonzo de Estrada et le receveur général Albornoz, sans se douter que ce dernier le desservait dans les lettres qu'il écrivait au roi d'Espagne. Pour éviter toute rébellion à Mexico, il emmenait avec lui le cacique Guatemuz, celui-là même que les Indiens avaient élu pour leur grand seigneur durant le second siège, après

Montezuma tué au premier, et Coatlavaca. Il emmenait aussi un autre cacique, seigneur de Tacuba, ainsi qu'un Indien chrétien qu'on appelait Juan Velasquez, ancien capitaine de Guatemuz, et un autre des grands seigneurs de par-delà, nommé Tapiezuela. Il avait dans sa compagnie une haute dame indienne, doña Marina, qui s'était convertie à notre foi, et lui avait toujours fait office de truchement; elle était veuve d'un gentilhomme castillan nommé don Geronimo de Aguilar. Pour chapelains il avait fray Juan de las Varillas, docteur de Salamanque, frère de la Merci, un prêtre séculier et deux moines prêcheurs flamands, qui étaient bons théologiens. Son train était d'un majordome, de deux maîtres d'hôtel, d'un sommelier, d'un maître du service, d'un chef d'office, d'un maître du grand service de vaisselle, d'un valet de chambre, d'un médecin appelé le licencié Pedro Lopez, d'un chirurgien nommé maître Diego de Pedraza, de quatre pages, dont deux porteurs de lances, de huit garçons d'écurie et de deux fauconniers. Gonzalvo Rodriguez de Ocampo était son grand écuyer. Il emmenait encore cinq musiciens joueurs de hautbois, et un danseur de corde qui entendait les tours de gobelet. Il avait des muletiers espagnols et un troupeau de pourceaux. Avec les grands caciques que j'ai nommés plus haut marchaient trois mille Mexicains armés en guerre, tous chrétiens, sans compter un grand nombre d'Indiens destinés à leur service. C'est avec ce train quasiment royal que Cortez partit pour aller réduire don Christobal de Oli et sa bande.

Pour nous, dès que nous apprîmes qu'il était en route, nous délibérâmes de partir aussi et de nous rendre secrètement à la ville de Vera-Cruz, où nous aurions occasion de trouver un navire pour Cuba, et de là pour la Castille.

Lerma et Pedro Escudero prétendaient porter plainte à Sa Majesté Catholique contre Cortez, et nous promettaient, à nous, comme ils nous le jurèrent sur la croix, de nous obtenir sauf-conduit tel, une fois que nous serions en Castille, pour nous faire revenir en France à notre vouloir. Nous

partîmes donc la nuit du vendredi à la Saint-Thomas, bien armés, parce que la vieille Indienne nous avait pu acheter ce qu'il fallait. J'eus pour ma part une rapière à l'espagnole, une dague et un pistolet à feu. Braguibus obtint un estoc, avec une main gauche et une arquebuse. Environ minuit, nous sortîmes du souterrain, et aussitôt, à Tepeaca, trouvâmes une barque qu'y avait amenée l'Indienne pour traverser la lagune et arriver à Tezcuco, cependant que Cortez allait à l'opposé, vers Guazaçualco.





Éteignez votre lumière.

CHAPITRE X

Le naufrage.

De Tezcuco à la Vera-Cruz, notre route fut par les moindres villages des Indiens, nous cachant durant le jour chez ceux que connaissait Lerma, et ne cheminant que durant la nuit. Près de Quiavistlan, Pedro Escudero ne put rejoindre notre compagnie, ayant faussé sa route parmi les montagnes, et nous n'eûmes plus de ses nouvelles. J'appris depuis qu'il avait été saisi par les gens de Cortez, et pendu près d'Acala en compagnie de Guatemuz et du seigneur de Tacuba que Cortez soupçonnait de s'accorder secrètement avec Christobal de Oli. Après cette méchante action, Cortez monta sur mer et débarqua en Guatemala, en un lieu qu'ils appelèrent depuis Trujillo. Nous, cependant, nous restâmes cachés jusqu'au mois d'avril 1527 dans la maison d'un cer-

tain Alonzo Hernandez, bourgeois de la Vera-Cruz et cousin de Lerma. Nous guettions l'occasion d'un navire partant pour nos terres de deçà, et dont le capitaine voulût bien nous prendre avec lui. Durant tout ce temps, nous nous étions terriblement endettés envers le bon Lerma, car nous avions dépensé tout l'argent qu'avait gagné Braguibus et qu'il avait emporté le jour que Cortez nous avait fait mettre sous boucle; notre dépense avait été plus forte, à cause qu'il avait fallu faire un gros présent à notre hôte, crainte qu'il ne nous trahît. Finalement, le lundi 11e d'avril, Alonzo Hernandez vint dans notre chambre l'air joyeux, s'écriant :

« Seigneurs, remerciez Dieu et la sainte Vierge! J'ai trouvé un navire pour vous!

— Quel est-il, mon hôte, mon cousin? demanda Lerma. Qui le commande?

— C'est, dit Alonzo, une caravelle commandée par un certain Basque nommé Garay, très-bon marin. Il demande cent piastres, moyennant lesquelles il s'engage à vous transporter sains et saufs où il vous plaira. »

Lerma laissa retomber les bras d'une mine découragée.

« Vertu-Dieu! s'écria Braguibus en méchant baragouin espagnol, c'est bien retourné de piques noires! Cent piastres! Et où veut-il que nous les prenions? Vous savez bien que nous n'avons plus ni sou ni maille.

— Je vous dis, répondit Alonzo, ce qu'il demande. Le reste est affaire à vous.

— Combien, dit Lerma, sont-ils sur cette caravelle?

— Ils sont, répondit Alonzo, vingt-cinq hommes, tous galants et délibérés, desquels aucuns sont Basques, aucuns Castillans, aucuns d'Andalousie et aucuns Catalans. Trois sont Anglais et deux Flamands. Ils ont aussi à leur bord un gentilhomme allemand qui retourne dans son pays : il s'appelle don Martin.

— Par la morbœuf de bois! s'écria Braguibus, c'est notre homme! c'est lui-même! C'est le propre maraud qui nous a mis dans cet embarras! »

Lerma me regardait du coin de l'œil, jouant avec sa dague.

« Vous êtes pilote, don René, me dit-il. Sauriez-vous conduire un navire par ses compas, astrolabes et autres industries de pilote?

— Voire, lui répondis-je, je l'ai appris assez.

— *Muy bueno*. Très-bien, dit Lerma. Cousin Alonzo, demandez donc à ce Basque quand il exige le payement de ses cent piastres, si c'est avant le départ ou à l'arrivée? Pour nous, nous ne voulons payer qu'à l'arrivée, car autrement il pourrait nous tromper et nous conduire où nous ne voudrions pas. Retournez, et dites-lui ainsi.

— Je le veux pour l'amour de vous, dit Alonzo. Je n'arrêterai guère. »

A peine eut-il le dos tourné, que Lerma nous dit hâtivement :

« S'ils veulent nous accepter, le reste ira bien. Il y a des Catalans à bord : je m'en charge. Toujours Catalans sont d'accord; jamais ne se refusent leur aide entre eux. Je suis Catalan, de la ville noble de Puycerda; je m'entendrai avec eux. Voyez, vous, à vous entendre avec les Anglais et les Flamands. Nous sommes bien armés. Nous contraindrons ce Basque à nous conduire à notre gré. Nous lui susciterons quelque sédition. Comme Catalan, je m'y entends à merveille. Le tout est que nous soyons en pleine mer.

— Mais cet Allemand? dis-je. Il nous reconnaîtra et nous dénoncera. Il met à néant votre projet.

— Don René, répondit Lerma, vous avez étudié dans l'Université de Paris. Dites-moi, je vous prie, est-il permis de tromper le diable, qui est le grand trompeur?

— Il est permis, s'écria Braguibus, et licite de le tromper.

— Or bien, dit Lerma, puisque ce don Martin est un trompeur, nous pouvons le tromper, et ce faisant, nous agirons honorablement. Dites-lui qu'à cette heure vous êtes prêt à le conduire où est votre trésor, duquel vous lui donnerez sa

bonne part, réservant celle de vos anciens compagnons et le quint du roi de France.

— Mais, lui dis-je, comment ferons-nous?

— Si nous gagnons les Catalans, les Anglais et les Flamands, avec leur aide et celle de l'Allemand, nous trois bien armés, nous nous emparerons aisément de la caravelle, et après, vous la conduirez au lieu où est ledit trésor.

— Voire, répondis-je, ne serait-il pas plus en droiture de le dire au capitaine basque et à l'Allemand avant de nous embarquer, et de leur proposer pour loyer à l'un les cent piastres qu'il demande, et à l'autre la somme qu'il pourra demander, après que nous aurons le trésor en notre possession?

— Il faudrait, dit Lerma, qu'ils nous donnent un gage comme quoi ils ne nous feront aucun tort. Mais de gage ils ne peuvent pas nous donner. Non; trompons le diable, et quand nous le tiendrons par les cornes, nous le traiterons après bien honnêtement si vous voulez; nous leur donnerons tel loyer et salaire qu'ils n'aient pas à se plaindre de nous.

— Vertu-Dieu! s'écria Braguibus, nous ne faisons que rêver ici! Le loyer que je réserve à ces marauds est de coups de bâton et de sanglades d'étrivières. Allons à eux. Je vous les rendrai tous fricassés, et nous les mangerons si nous voulons. Fiez-vous à ce galant Lerma, René, mon ami très-cher. Je pense qu'il est de la race d'Ulysses ou de Sinon; il les pipera très-bien. Pipons-les, par la morbœuf! ils ont bien gagné d'être pipés. Je vous y aiderai, Lerma: oh! que je vous y aiderai! Faites-moi seulement acheter par notre hôte quelques drogues que je vous dirai, et vous verrez merveilles! Je vous apprête à rire pour plus de cent francs; jamais en votre vie vous n'aurez ri autant. »

Ayant ainsi délibéré, nous envoyâmes un valet de notre hôte chez l'apothicaire de Vera-Cruz, où il acheta les drogues que Braguibus cota en un papier, moyennant quelque menu argent qui nous restait; et tout ce soir, Braguibus,

armé d'un mortier, fut en cuisine, pilant, composant, cuisant, tournant, brouillant, versant, agitant, mêlant, décantant les drogues et potions qu'il voulait faire. Cependant, environ une heure après vêpres, revint Alonzo en compagnie de Martin. Je le guettais par une fenêtre. Du plus loin que je le vis, je pris mon épée, ma dague et mon pistolet à feu, et Lerma fit comme moi.

« Laissez moi agir, dit le Catalan, et n'ayez aucunement de crainte. Faites-lui seulement bon accueil, et s'il veut se montrer méchant, nous sommes gens pour lui parler. »

Martin entra, l'air confit en douceur. Sitôt qu'il me vit armé, il pâlit, se troubla et voulut repasser la porte. Mais Lerma lui barra le passage, et s'adossant à l'huis, dit bien gracieusement :

« Seigneur don Martin, car ainsi m'a-t-on dit que vous étiez nommé, je vous prie de prendre un escabeau et de vous asseoir. Ne faites pas, je vous en supplie, de tumulte. Nous vous avons requis afin de parler avec vous amicalement. Vous avez pu entendre quelque petite chose de moi : je m'appelle Lerma, et je passe pour le meilleur escrimeur d'Espagne. Faites-nous donc cette grâce de parler avec nous en toute tranquillité et en calme d'esprit, attendu que je vous vois en saye de soie, avec une grande épée lansquenette qui ne vous servirait guère entre ces murs, et que vous nous voyez armés d'une cuirasse et de manches de mailles, avec rapières, dagues et pistolets à feu. Soyez le bienvenu, très-aimable seigneur. »

Martin, plein de confusion, s'assit sur un escabeau, me guettant du coin de l'œil, sans perdre de vue Lerma.

« Seigneur don Martin, dit celui-ci, si vous continuez de vous efforcer ainsi à regarder de deux côtés à la fois, vous finirez par loucher. Fi donc, seigneur! Craignez-vous de nos personnes quelque entreprise de violence? Vous nous jugez mal. Don René, que vous connaissez, veut tout simplement vous emmener à son service pour aller chercher le trésor qui vous trotte par le cerveau depuis si longtemps.

— Ah! ah! dit Braguibus en entrant accoutré d'un devanteau et portant une grande cuiller à pot, voici le sieur Martin : *Ecce iterum*. Eh bien! sieur Martin, vous voyez que tous vos artifices ne servent guère. Vous pensiez nous engeigner, et vous êtes engeigné vous-même. Cependant je m'occupe de cuisine, comme vous pouvez juger par cette cuiller à pot. Vous partez comme un gueux en compagnie d'un aventurier aussi gueux que vous; moi, j'en ai, et du comptant... »

Parlant ainsi, il faisait sonner sa bourse qu'il avait dans sa manche, et qui était remplie de jetons.

« Oui, reprit Braguibus. Je gage que depuis que nous nous sommes vus, vous n'avez que bu de l'eau et mangé de leur mil, qui est nourriture propre à engraisser les oisons, et par aventure quelque petite pièce de couenne de lard ou de merluche puante. Nous autres ne sortons pas des festins : nous ne mangeons rien que poulailles en broche, myrobolans confits, perdreaux, carpes, ortolans, gelines farcies, et nous nous abreuvons de vin rouge, de vin clairet, d'hypocras et de malvoisie. Voyez mon nez; ne vous dit-il pas les ripailles que nous faisons? Votre teint me dit que vous êtes très-échauffé par grande abstinence : voulez-vous que je vous purge? Je ne refuserai point cela à un ami. »

Pendant que Braguibus se gaussait ainsi de lui, Martin, qui de fait paraissait assez déconfit et pâtissant faute d'argent, tournait et retournait son chapeau de lansquenet, et baissait les yeux. Finalement, il s'écria :

« Je vous demande merci et miséricorde. Pardonnez-moi, seigneur de Gonneville; pardonnez-moi, maître Braguibus. Si ce gentilhomme catalan ici, don Lerma, parle sérieusement, si vraiment par grande charité vous voulez m'accepter à votre service, je suis tout vôtre et je vous jure de vous servir bien fidèlement. Je n'ai guère profité de mon action, et je me repens bien fort. Après tout, je n'aime pas tant les Espagnols.

— Ni les Français davantage, dit Braguibus. Qui donc aimez-vous?

— J'aime... moi! répondit Martin.

— Ah! monsieur, s'écria Braguibus, vous choisissez bien mal vos amis!

— Trêve de brocards, dis-je à Braguibus. Parlons à sens rassis. Voulez-vous nous servir en cette affaire, Martin? Si vous le faites fidèlement, il y aura cinq cents ducats pour vous.

— Que faut-il faire? dit Martin.

— Nous aider à nous emparer de cette caravelle sur laquelle vous vouliez partir, répondis-je. Nous en userons pour aller au lieu où est mon trésor.

— J'en suis, dit Martin. Il y a deux Allemands à bord qui sont tout à ma dévotion. Monsieur René, venez que je vous embrasse.

— Non, répondis-je. Point cela. Il sera temps de nous congratuler plus tard. Pour venir à bout de notre entreprise, vous n'irez à bord que cette nuit avec nous.

— Je l'entends ainsi, dit Martin.

— Vous m'obéirez fort exactement en tout et pour tout?

— Je le jure, dit Martin, sur cette croix qui est ici!

— A bord, vous coucherez dans une caïute entre celle de Braguibus et la mienne.

— Comme il vous plaira, répondait Martin. Vous n'avez plus rien à craindre de moi, puisque c'est moi qui suis en votre puissance.

— Bon, dit Lerma. Il ne manque plus rien, puisque Alonzo me dit que le capitaine consent à n'être payé qu'à l'arrivée. Nous partirons ce soir.

— Mangeons donc, s'écria Braguibus, et buvons. Faisons à Neptune quelques libations intérieures, et sacrifions à Esculape ce coq d'Inde, auquel j'ai coupé la gorge ce matin, et auquel il ne manque plus que d'être mis en broche. Je vais en cuisine surveiller le maraud cuisinier de notre hôte, crainte qu'il ne mette de l'ail partout, et qu'il

ne laisse brûler le rôti ou qu'il ne verse de l'huile dans le potage. Ami Lerma, usez de votre crédit pour nous faire obtenir quelque flacon. Notre hôte est trop ami de l'eau. Je n'aime point cette dévotion à l'un des quatre éléments, préférant servir le gentil Bacchus et le galant Silénès, capitaine de ses gendarmes. »

Martin mangea comme un loup. Il paraissait affamé. Il nous raconta comment il avait accompagné Cortez dans sa marche contre Christobal de Oli et comment il avait perdu tout son argent aux cartes, comment Cortez lui avait refusé une commission parmi ses gardes, et comment il était venu misérable à la ville de Vera-Cruz, où, par l'intercession des deux Allemands qui s'embarquaient, le capitaine basque l'avait charitablement accepté à son bord. Il nous fit si grande pitié et se repentait en si grande humilité, que Braguibus finit par dire :

« Vous avez moult tardé à faire pénitence; mais, puisque vous la faites cordialement, je suis trop bon chrétien pour vous refuser mon pardon. Touchez là, Martin, mon ami. A tout péché miséricorde. Vous avez amplement jeûné pour les vôtres.

— Et nous jeûnerons encore plus d'une fois quand nous serons sur mer, dis-je. Messieurs, je crois qu'il est temps de partir. Prenons notre bagage, et allons à bord. Le vent souffle de terre et semble favorable, et le capitaine Garay doit avoir hâte de haler ses ancres. Ne le faisons pas attendre. »

Nous prîmes par la rue droite qui descendait au port, marchant le long des maisons, que la lune faisait paraître blanches comme neige. Sur le port, à un trait d'arquebuse, une caravelle se balançait au câble d'une seule ancre. Un esquif tiré à terre était entouré de quatre hommes qui reconnurent Martin et, poussant aussitôt l'esquif à la mer, nous y admirent et bordèrent la caravelle, où nous montâmes. Le capitaine Garay nous y reçut d'assez froide mine et nous assigna quatre caïutes, puis nous souhaita la bonne

nuit. Au petit jour, l'ancre étant halée et tout paré à bord, la caravelle hissa ses deux voiles et un trinquet et sortit du port, le cap droit sur l'est. Pour nous, nous travaillâmes à arrimer notre bagage, qui était d'un coffre contenant nos hardes et diverses raretés que Braguibus emportait des Indiens de la Nouvelle-Espagne, d'un panier rempli de drogues, d'une provision de pain de cassave, d'un peu de farine, d'un peu de lard, et d'un flasque de vin contenant environ dix pintes.

Le matin, le capitaine vint nous voir et nous interrogea longuement, demandant qui nous étions, d'où nous venions, où nous voulions aller. Lerma répondit pour nous que nous étions des aventuriers, que nous venions du Yucatan, où nous avions été avec une compagnie, mais où les Indiens nous avaient déconfits; que depuis aucuns Indiens nous avaient enseigné une bonne place où personne n'avait encore été, et où il y avait de l'or et des perles fines en abondance; que si lui, Garay, voulait nous laisser faire, nous nous faisions fort de l'y conduire en droiture, moyennant qu'il nous assurât la moitié du profit. A quoi le Basque, tout joyeux, consentit très-bien, nous remémorant toutefois qu'il n'avait que pour trois mois de victuailles et d'eau, et que, si la route devait être plus longue, il ne pouvait tenter l'entreprise avant de toucher terre.

La route qu'avait tenue mon père était telle : il avait passé la ligne et essayé de tournoyer le cap de Bonne-Espérance, en vue duquel par grosse tourmente il avait été rejeté vers l'ouest, où il avait accosté à une côte australe, auprès d'un cap gisant à son estime par 23 degrés de latitude. Au sud dudit cap se trouvait une rivière que les Indiens appellent *Ganabara*, et c'est à cette rivière qu'il avait séjourné. J'estimais donc qu'il n'y avait qu'une route à tenir : c'était d'aller au cap Vert, et de là naviguer vers le sud-ouest pour chercher la terre environ 23 degrés passé la ligne, et par information des Indiens, arriver à la rivière Ganabara, après avoir entre 22 et 24 degrés retrouvé le cap

qu'avait fort bien décrit mon père en son mémoire et l'avait même dessiné.

Après que j'eus expliqué le cas à Garay, sans toutefois lui parler du trésor, il prit une mine moins renfrognée et me dit :

« Don René, vous parlez en marin avisé. Cette terre que vous dites est sans doute la terre de Brésil, qui l'an 1500 fut découverte en partie par Cabral, Portugalais, et en une autre partie fut visitée en 1504 par un Français de Normandie, Jean Denis de Honfleur, qui avait pour pilote Gamart de Rouen.

— Alors, m'écriai-je, les Français auraient touché au Brésil à des places inconnues des Portugalais?

— Il se peut, dit le Basque, et à présent je me souviens très-bien qu'un capitaine portugalais m'a raconté comment, au sud du Brésil, il vit une croix élevée sur la côte, mais que les vents contraires l'empêchèrent d'atterrir, et qu'il dut poursuivre son voyage. Les Portugalais appellent ce cap dont vous me parlez cap de Frio. Et en effet, comme vous le dites, la bonne route pour y aller est par les îles du Cap-Vert, desquelles jusqu'au cap Frio il y a environ deux mois de navigation, un peu plus, un peu moins.

— Le chemin, lui dis-je, est bien long pour cette navigation.

— Oui, répondit le Basque, mais vous saurez que, partant des îles du Cap-Vert, un courant très-fort vous entraîne au fond du golfe de Guinée, d'où il faut passer la ligne et naviguer vers l'île de l'Ascension, afin de trouver un autre courant qui est à sens contraire du premier que j'ai dit. Sans l'aide de ce courant on ne saurait aller au Brésil ; on n'y va donc pas en droiture du cap Vert, mais du cap Vert au golfe de Guinée, et du golfe de Guinée à l'île de l'Ascension, pour chercher le bon courant.

— Or bien, lui dit Lerma, avons-nous assez de victuailles pour aller d'ici aux îles du Cap-Vert?

— Señor, dit le Basque, c'est ce qui n'a jamais été tenté,

car on va d'ici à Cuba et de Cuba aux Canaries, d'où l'on retourne dans nos terres.

— Oui, de par Dieu! répondis-je. Mais des Canaries on va aux îles du Cap-Vert, et on a le courant pour soi. Vous équivoquez. Or, sus, voulez-vous aller aux Canaries?

— Je le veux, dit le Basque.

— Très-bien, lui dis-je; quand nous serons aux Canaries, je me charge du reste.

— Oui-da! dit le Basque. Et vous chargez-vous, outre les cent piastres que vous me devez pour la cause que je vous emmène secrètement, vous chargez-vous d'avitailler la caravelle pour un nouveau voyage?

— Je m'en charge, s'écria Lerma hâtivement. Je suis bon pour la somme.

— Allons donc alors, de par Dieu! dit le Basque; cinglons sur les Canaries. Il sera temps de causer quand nous y serons. »

Le 20 mai, nous touchâmes à la Havane, où je me gardai bien de descendre. Le capitaine Garay y prit de l'eau et quelques victuailles. J'y fis acheter par un matelot deux coqs et une poule, et un peu de fruits et légumes frais. Nous pûmes ainsi régaler notre compagnie pendant trois jours et ménager notre provision de lard. Le 11 de juin, nous passâmes au large des îles Bermudas. Le 28 de juin, suivant l'estime du capitaine, nous n'étions plus qu'à cent lieues des Canaries. Il était temps. Les vivres commençaient à faire défaut, et les compagnons à devenir las, faillis et vains. Le 27 était mort un Castillan du nom de Rodriguez; Braguibus voulut en faire l'anatomie, mais le capitaine ne voulut pas le permettre, disant que c'était péché, bien que sur tous navires français, dont les compagnons sont aussi bons chrétiens que les Espagnols, on fasse l'anatomie des trépassés pour mieux connaître comment on préservera les vivants. Le même 28, sur les vingt-quatre compagnons, il y en avait quatorze malades, couchés dans leurs caïutes. La maladie était telle, qu'ils avaient douleur de reins et

aiguillons de fièvre; avec cela mal de jambes qui se faisait comme par taches meurtrières de gros sang. Braguibus nous dit qu'il n'y entendait rien et qu'il n'avait jamais vu semblable maladie dans nos terres par deçà. Toutefois ce fut une grâce divine que nul de nous trois ne fût atteint; nous nous étions aussi accordés avec les Anglais, les Flamands et les deux Allemands du navire, desquels seulement un Allemand et un Anglais étaient malades. Lerma répondait des Catalans. Nous étions donc dix hommes valides contre six, les malades n'étant pas à compter, et, s'il nous convenait de nous emparer du navire, le moment favorable était venu. Ce soir même, nous tînmes conseil secrètement, nous trois Braguibus, Lerma et moi, affectant de jouer aux cartes sur le gaillard d'avant, afin qu'on ne soupçonnât rien.

« Il est temps, dit Lerma, de faire l'entreprise. Aux Canaries, si nous ne pouvons payer ce Basque, il ne manquera pas de nous faire saisir, et qui sait alors ce qui adviendra? Maîtres du navire, nous enfermerons nos gens à fond de cale, nous présenterons leurs papiers comme nôtres, nous avitaillerons la caravelle, et une fois repartis, quand nous aurons désarmé les galants, il faudra bien qu'ils nous obéissent, ou ce serait tant pis pour eux.

— Passe sans flux, dit Braguibus voyant quelqu'un à côté de nous.

— Triomphe, et triomphe, et triomphe, dit Lerma, en jetant carte sur carte; vous êtes truphé [1], mon ami. »

L'homme qui s'approchait était un des Flamands, très-bon matelot et brave homme, appelé Dirck Adriaens.

« Mynheer Lerma, dit-il à voix basse, et vous, mynheer van Gonneville, faites attention à vous. Invitez-moi à jouer, pour que nous puissions causer sans éveiller la méfiance. Mon camarade Willem Janssen fait le guet. »

Il s'assit avec nous autour de la lanterne qui nous éclai-

1. *Triomphe* pour *atout; trupher*, couper avec un atout. Les termes sont restés en anglais et en allemand : *trump, trumpf, getrumpft.*

rait et dit rapidement, cependant que Lerma lui baillait des cartes :

« Je viens d'en bas : l'Allemand Caspar est à l'article de la mort, et, faute de chapelain, il a voulu se confesser à moi. Je ne puis révéler le secret de la confession, car c'est péché trop horrible. Mais ce que je puis dire, c'est qu'il faut nous tenir sur nos gardes.

— Comment l'entendez-vous? demanda Lerma.

— J'entends, dit le Flamand, qu'il faut prendre garde.

— Nous ne tirerons rien de lui cette semaine, dit Braguibus. Il est de l'école pythagorique et ne parle qu'à la muette.

— Mynheer van Gonneville, dit le Flamand, vous êtes pilote ; à quelle distance estimez-vous que nous nous trouvions des Canaries?

— A soixante lieues de l'île de Fer, qui est la plus occidentale, » répondis-je.

Le Flamand hocha la tête.

« Regardez là-bas! dit-il. Regardez là-bas, à tribord sous vent à nous. La lune luit bien clairement. Ne voyez-vous rien?

— Il me semble, dis-je tout troublé, il me semble que cette tache blanche là-bas...

— Il vous semble, dit le Flamand, que c'est la terre, et il vous semble bien. Est-ce que, depuis huit jours, le capitaine vous admet à prendre la hauteur avec lui?

— Non, répondis-je ; il m'a même refusé aujourd'hui son arbalestille.

— Or bien, dit le Flamand, sachez que nous sommes achetés et vendus; c'est tout ce que je puis vous dire.

— Cela suffit amplement, répondit Lerma. Il ne faut plus remettre l'évènement d'une heure. Le Basque nous conduirait aux Canaries et nous ferait arrêter; après quoi il irait au cap Frio et à la rivière de Ganabara, que vous avez eu l'imprudence de lui enseigner, vous, Gonneville. Il se flattera de l'exploiter tout seul. Ah! si vous m'aviez

écouté! si nous avions mis la main sur eux tout de suite! A présent qu'ils savent tout et que nous sommes près de terre, peut-être est-il trop tard! »

Comme Lerma disait ces mots, parut le capitaine Garay.

« Or çà! s'écria-t-il d'un ton très-rude, que faites-vous autour de votre lanterne à cette heure de minuit? Éteignez votre lumière et descendez vous coucher. Je vous ai déjà interdit d'entretenir de la lumière si tard. »

Je pensai de suite que, si nous descendions, ils pouvaient nous enfermer dans l'entre-pont et nous tenir sous boucle jusqu'à ce qu'ils fussent assez près de terre pour avoir de l'aide. Il valait mieux résister sans attendre. Aussi je répondis à Garay d'un air délibéré :

« Nous sommes passagers céans, et non gens de l'équipage. Nous avons droit de séjourner sur le pont comme il nous plaît.

— Je vous ferai voir que vous n'avez pas le droit, s'écria Garay, et je châtierai votre rébellion. Descendez à l'instant! »

Disant ces mots, il écarta sa cape, et je vis qu'il était armé d'un corps de cuirasse et qu'il avait l'épée et la dague au côté. A un coup de sifflet qu'il donna, six hommes se jetèrent sur nous, qui étions désarmés, car nos armes et bâtons étaient en bas dans notre coffre. Nous résistâmes de toutes nos forces, criant à l'aide et au meurtre; mais personne ne vint à la rescousse. Ils avaient enfermé sous le pont l'Allemand, les Anglais et les Catalans qui tenaient pour nous, ridant la barre du panneau avec de fortes cordes. Nos armes étaient en leur pouvoir; le faux Martin se les était fait remettre, alléguant que nous les demandions et qu'il allait nous les porter. Nous ne pouvions donc faire grande défense contre eux qui nous assaillaient bien armés. Lerma toutefois jeta l'un d'eux mort sur place d'un coup d'une barre de bois qu'il avait saisie ; mais Martin, armé à la lansquenette, lui cassa les reins par derrière d'une dé-

charge de son pistolet à feu. Dirck Adriaens tomba, les jarrets tranchés par une de ces serpes à long manche que les Espagnols appellent « luna » et dont ils usent bien adroitement. L'autre Flamand gravit au mât par les haubans. Pour moi, je pris le capitaine basque à bras-le-corps, cherchant à le renverser et à lui saisir son épée ; mais il était bien agile, comme sont tous Basques, et me donna la jambette si à propos, qu'il me renversa moi-même, tombant pardessus moi. Dans cette chute, ma tête heurta si rudement l'angle ferré d'un coffre, que je demeurai tout étourdi et perdis connaissance. Pour Braguibus, l'un d'eux, puissant compagnon, lui avait subtilement troussé sa robe doctorale par-dessus la tête, le maintenant ainsi comme dans un sac, pendant que Martin, prenant un bâton, le chargeait de coups.

Quand je revins à moi, je me vis couché sur le gaillard d'arrière ; Braguibus, à genoux à côté de moi, me présentait une tasse où il y avait quelque breuvage : je tâtai ma tête, et je la trouvai bien pansée.

Il me fallut d'abord faire quelque effort pour me souvenir de ce qui était arrivé. Je voyais Braguibus tout déconfit, l'œil poché, la robe déchirée. Il faisait petit jour, mais si sombre, que je ne l'avais jamais vu pareil. Le ciel était couvert de nuées livides qui, par endroits, semblaient toucher la mer. La mer elle-même paraissait toute noire, sauf que la crête des vagues était couverte d'écume ; toutefois le vent ne soufflait pas ; l'air était calme. Les vagues, comme mues par quelque puissance sous-marine, frappaient à grands coups l'arrière du vaisseau, le faisant à chaque fois tanguer si furieusement, que le beaupré passait sous l'eau et se dressait à mont.

« Notre navire, dit Braguibus, fait, je crois, l'arbre fourchu, la tête à val et les pieds à mont ; c'est un mauvais temps pour panser les blessures. La vôtre n'est pas grand'chose, mon ami, grâce à la dureté de votre occiput. Remerciez Dieu qui vous a fait la tête si dure ; toute autre tête

que la vôtre aurait été rompue du choc. Comment vous ressentez-vous?

— Bien endolori, répondis-je. Il me semble que je viens de faire quelque mauvais rêve.

— Oui, dit Braguibus, vous avez rêvé de coups, de plaies et de contusions ; moi aussi, mon ami, j'ai rêvé tout éveillé de bastonnades, de côtes enfoncées, de dos contus, d'œils pochés, au grand dam de mon squelette : *membra quatis*. Je pensais que ces maroufles allaient finir de nous, comme ils ont fait du galant Lerma et du pauvre Adriaens. Mais Dieu en a disposé autrement, et il est venu à notre secours. Voyez ce ciel brouillé et cette mer qui s'enfle. Le bon Dieu a envoyé sa tempête redoutable pour arrêter la tempête de coups de bâton que les hommes pervers et iniques avaient déchaînée sur mon échine. »

Il me sembla que Braguibus radotait un peu. Je me dressai sans trop d'effort, et je vis notre capitaine le Basque avec deux ou trois autres, immobiles sur le tillac, et regardant anxieusement l'horizon. Sitôt que le Basque me vit, il vint à moi, le bonnet à la main, et me dit d'une voix pateline :

« Seigneur don René de Gonneville, je vous crie merci de la liberté grande que j'ai prise contre Votre Seigneurie. Il n'est plus temps de songer à cela. Voyez cette *tornade* terrible qui se prépare : elle va fondre sur nous et nous empêcher de toucher terre, et nous avons les deux tiers de nos gens malades. Il faut que chacun pardonne ses offenses à autrui en bon chrétien et mette la main à l'œuvre, ou nous serons tous misérablement noyés. Nous ne sommes pas trop ici pour lutter contre la tempête. Mon timonier a été tué par Lerma : au nom de la sainte Mère de Dieu, je vous supplie de veiller au timon et de nous aider à nous sauver de la mort.

— Bon, dit Braguibus. C'est maintenant que vous avez recours à nous, quand *proximus ardet Ucalegon* et que je suis meurtri de mille coups de bâton. Il est bien temps ! Si

vous m'aviez laissé faire, et si vous n'étiez pas le pire des coquins...

— Après Martin, m'écriai-je.

— Après Martin, s'entend, reprit Braguibus, vous n'auriez pas un seul malade céans; je les aurais tous guéris.

— Hélas! dit le capitaine basque, c'est bien mal à propos discourir. Voyez le ciel à tribord, voyez ces nuées en cinq ou six endroits, et cette pièce de nuée descendant vers l'horizon de la mer, la pointe en bas! Voyez comme elle s'allonge, longue et grêle, tenant toujours à la maîtresse nuée! C'est un *pucho* ou typhon!

— Elle est faite en manière d'une chausse à pris ras[1], dit Braguibus. Hé! qu'est ceci? Voici que la pointe devient crochue et se tient en suspens!

— A cette heure, s'écria le capitaine, nous sommes tous perdus si Dieu ne nous vient en aide! La pointe du pucho attire l'eau. Miséricorde! Grand saint Jacques Matamoros, secourez-nous!

— Mon ami, me dit Braguibus, il invoque ses saints espagnols. Ne vaudrait-il pas mieux nous recommander à quelque saint bon Français, à saint Martin de Tours, ou à saint Remi de Reims, ou à saint Denis de Paris? Si frère Nicolas Leboucher était ici, il aurait tôt fait de nous conseiller.

— Voire, lui dis-je, c'est assez tardé. Le vent se déchaîne. Il faut nous préparer à nous évertuer en bons Français et à mourir en bons chrétiens. Il n'est que temps de veiller au timon. »

Tôt après, je me plaçai au timon, je me signai, je dis le *Credo*, et j'empoignai la barre d'une main ferme. Braguibus, dépouillant les restes de sa robe, se mit en devoir de m'assister.

« Gardez à la vague à tribord, ho! s'écria le capitaine. Haute la barre, ho!

— Haute elle est! répondis-je.

1. Dans la chausse à pris ras, le bas de chausses tient au haut sans jarretières. — Toute la chausse est d'une seule pièce.

— Si, dit Braguibus, comme je n'en doute pas, Virgilius a bien décrit une tempête en son *Énéide*, nous allons voir choses épouvantables. Saint Denis, comme il vente! comme il grêle! S'il grêle ainsi en Touraine, nous ne boirons rien cette année : toute la vigne sera grêlée.

— Gardez à bâbord, ho ! s'écria le capitaine. Amenez tout! »

Mais il était trop tard. Une vague énorme s'abattit sur le pont avec un fracas épouvantable, et le grand mât fut rompu, écrasant un des mariniers dans sa chute. Je crus que nous étions abîmés. Quand nous sortîmes de l'eau, je vis que Braguibus se tenait couché à plat ventre, ayant empoigné les barreaux du pont de caillebotte pour se retenir. L'habitacle avait été emporté, et les bastingages défoncés à bâbord. Notre caravelle roulait furieusement, le mât, lié par ses haubans, choquant à tort et à travers.

« Tranchez les haubans! s'écria le capitaine, ou le navire va chavirer! Hélas! hélas! Miséricorde! Bienheureux saint Jacques, ayez pitié de nous! »

A ce coup, ils furent si épouvantés que nul n'obéit au capitaine pour aller trancher les cordes qui retenaient le mât et le jeter à la mer. Mais, voyant leur bateau à flot et l'arrière presque enfoncé dans l'eau, ils sautèrent dans le bateau et tranchèrent l'amarre. En même temps, la mer releva l'arrière de la caravelle et déprima l'avant si bien que nous les perdîmes de vue, d'autant plus que nous fûmes environnés par le typhon. Couché à côté de Braguibus et empoignant de toutes mes forces les barres du pont de caillebotte, je me recommandai à Notre-Seigneur, car je m'attendais à périr.

Je sentais notre navire soulevé à mont, et je pensais à tout instant qu'il allait retomber au fond de l'abîme. La nuée et la masse d'eau qui nous environnaient étaient si noires et si épaisses, que je ne voyais ni n'entendais, et, demi-noyé, perdant haleine, je n'avais plus de sens. Tout à coup il me sembla que le navire se retournait sens dessus dessous et que nous descendions dans un gouffre; mais il n'en fut rien. Le

typhon nous avait lancés au loin, en arrachant le mât et les haubans; je vis le jour, et à sa clarté j'aperçus le pont de la caravelle rasé, demi-ruiné, mais je sentis que nous étions à flot. A ma droite, Braguibus serrait la barre à laquelle il s'était attaché. Alors, bien que près de perdre le sentiment, je fis acte de contrition et je remerciai Dieu, notre Sauveur, car je reconnus bien que nous étions sortis du typhon. Un vent furieux traînait l'épave de la caravelle sur la surface de l'Océan comme un fétu de paille. Il menait un fracas si horrible, que mon ami et moi n'aurions pu nous ouïr. Au surplus, nous ne parlions pas, et, embrassant une barre, nous attendions le choc des vagues qui passaient en mugissant sur le pont. Vers le soir, toutefois, la furie du vent s'apaisa, la mer devint moins forte, et bien que notre épave fût bien peu élevée au-dessus des flots, parce qu'elle était en partie emplie d'eau, les vagues, moins hautes, cessèrent de passer par-dessus, et nous pûmes prendre quelque repos sans crainte d'être entraînés dans l'abîme. Nous passâmes cette nuit en silence, nous tenant embrassés sur notre épave, pleurant et priant Dieu. Au jour, le vent tomba tout à fait, la mer devint belle, et un beau et joyeux soleil nous réchauffa de ses rayons, à notre grande joie, car nous étions demi-nus, mouillés jusqu'aux os et transis de froid. Telle était notre fatigue que, bien qu'affamés, sur une épave qui s'emplissait d'eau et pouvait à tout instant s'abîmer au fond, nous nous laissâmes choir au pied du tronçon du mât, où le sommeil nous prit, quoi que nous fissions pour nous en défendre. Quand nous nous éveillâmes, le soleil avait déjà franchi plus de la moitié de sa course et approchait de l'horizon. L'eau salée qui avait séché sur nos visages nous avait empli la bouche et le nez de petites croûtes de sel qui nous ardaient et nous piquaient, nous causant cuisantes douleurs. Une soif horrible nous serrait au gosier, et la faim nous tordait aux entrailles. Braguibus tenta de se lever sur ses pieds, mais il ne put et resta gisant misérablement sur le pont.

« René, me dit-il, je pense que je vais trépasser. Je n'ai pas la force de me tenir sur mon séant. Approchez-vous ici, pour que je me confesse à vous *in extremis.*

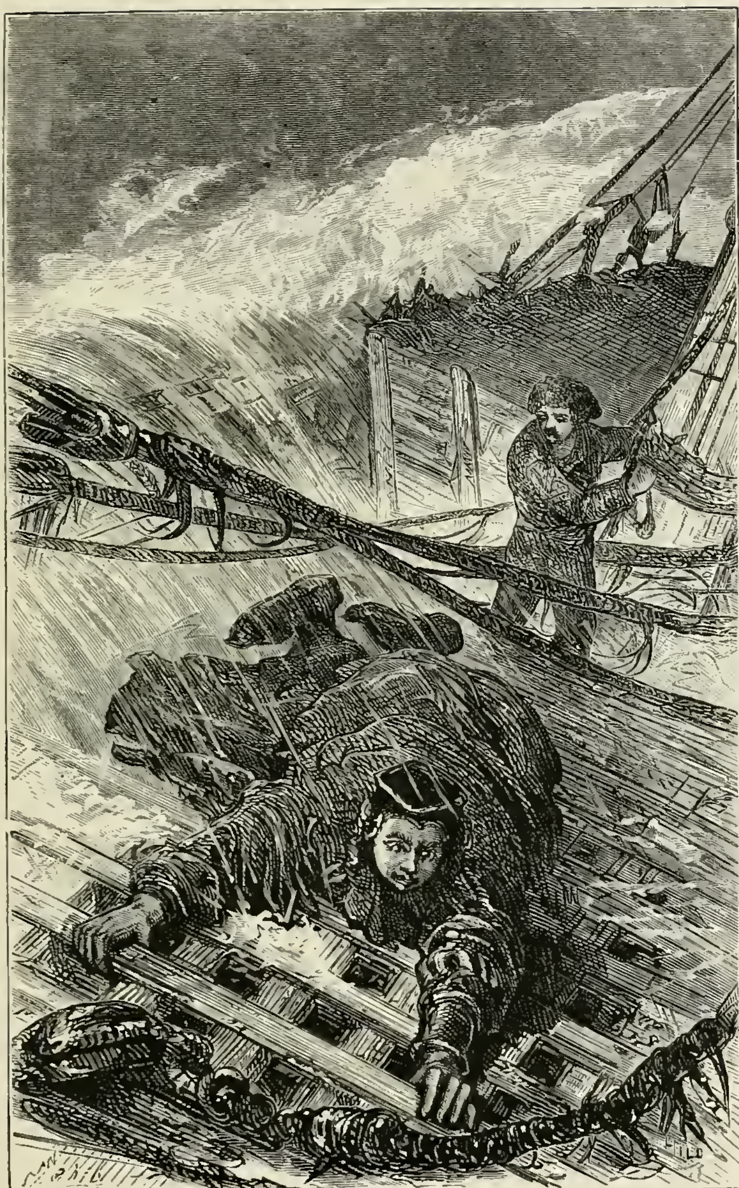
— Mon ami, répondis-je, c'est péché de désespérer ainsi. Dieu peut nous sauver comme il l'a déjà fait. Il faut espérer et prier. La mer n'a sans doute point gâté ce peu d'eau douce qui nous restait au fond d'une caque amarrée sous le château d'arrière. J'y vais. »

Le château d'arrière était demi-ruiné, mais la caque d'eau douce, pour le soin qu'avait eu un des compagnons de bien la boucher et étouper, n'avait point donné entrance à l'eau de la mer. Je trouvai un pot d'étain que je remplis à la caque, et je portai à boire pour Braguibus. Cette eau douce nous ranima et nous rendit quelques forces.

Nous cherchâmes sous le pont, parmi le bris des planches, s'il n'y avait point quelques victuailles qui eussent échappé ; mais il ne s'y trouva rien, et même il n'était point possible de descendre plus de cinq degrés de l'échelle qui allait à la sentine, car l'eau montait jusque-là ; toutefois, la caravelle restant à flot, je pensai qu'elle n'était point percée et qu'elle avait été emplie à travers le bris du pont par les vagues et le typhon.

Tourmentés cruellement par la faim, malgré le soulagement que nous avait donné cette eau douce, nous n'avions guère envie de parler. J'aurais bien voulu savoir où nous étions, mais l'habitacle avait été emporté par la mer, avec les compas, cartes, arbalestilles, astrolabes, sabliers, et tous instruments nautiques. J'accommodai une corde avec des nœuds et une pièce de bois, et je la lançai à la mer, par où je vis que, bien qu'il n'y eût pas de vent, nous étions entraînés vers le sud-est bien rapidement, à ce qu'il me semblait.

Je pensai de suite au grand courant dont m'avait parlé le capitaine basque, et qui, proche les îles du Cap-Vert, pousse les navires vers le fond du golfe de Guinée. Braguibus, qui me voyait faire, m'interrogea bien curieusement ; mais je me gardai de lui répondre, ne voulant pas lui donner



Braguibus resta gisant sur le pont.

un faux espoir. La côte de Guinée est à plus de trois cents lieues des îles Canaries, et il n'était pas possible que le pucho nous eût poussés si loin. Vers le soir, toutefois, il me semblait bien voir une haute terre à tribord, autant que je pouvais voir pour la grande faiblesse où j'étais tombé. Il nous arriva encore ce malheur que, pour je ne sais quelle cause, la caque où était notre eau et qui était bien étoupée se rompit par le fond, et toute l'eau fut perdue.

« A cette fois, dit Braguibus, la fortune félonne nous a porté le dernier coup, et nous n'en pouvons plus échapper. Ah! mon ami, les tourments de la faim et de la soif sont pires que la mort ! Finissons; ôtons-nous de cette géhenne et jetons-nous au plus profond de l'eau.

— C'est mal parlé, lui répondis-je. Pour Dieu! ne bougez de là, ou de toutes les forces qui me restent je vous retiendrai. Dieu nous a défendu de nous ôter la vie qu'il nous a donnée. Nous sommes à sa gracieuse volonté.

— Ne voyez-vous donc rien faire, vous qui êtes pilote et qui savez les choses de la mer?

— Rien, répondis-je, que prier. Si nous ne pouvons sauver les corps, du moins sauverons-nous les âmes. »

Nous nous mîmes en oraison, jusqu'à minuit environ. Vers cette heure, la lune et les étoiles furent couverts par de gros nuages, et nous ne vîmes que certaines lueurs qui paraissaient et disparaissaient au sommet des vagues. Le sillage aussi était lumineux, par lequel on pouvait voir que l'épave avançait, allant nous ne savions où. Un peu plus tard, il me sembla ouïr un bruit assez fort, comme de la mer brisant contre des rochers, mais je ne savais si le bruit venait vraiment de la mer ou si mes oreilles bourdonnaient. En avançant, le bruit devint plus fort.

« Mon ami, dit Braguibus, n'avez-vous rien ouï? Il semble que nous soyons près des moulins de Bazacle, à Toulouse. Je crois ouïr un bruit comme de moulins. Les yeux m'ardent bien fort. Je vois comme des lumières.

— Je les vois aussi, répondis-je. Peut-être la fièvre trouble nos sens.

— Non, dit Braguibus. Je tâte mon pouls, auquel je connais que je n'ai point la fièvre. Et voyez : le ciel se découvre, l'aube paraît. La mer blanchit là-bas.

— Ah! m'écriai-je, rendons grâces au bon Dieu, mon compagnon, mon ami! Terre! Voyez ci la terre!

— La terre, s'écria Braguibus, la terre nourricière! *Alma parens frugum!* »

S'écriant ainsi, il tomba en pâmoison, soit pour l'excès de sa joie, soit pour la grande faiblesse. Je vis très-bien la côte. Elle était plate et basse, faite de sablons; mais, tout proche de nous, environ une demi-lieue plus loin, je voyais arbres verts, qui me donnèrent grand espoir de trouver un lieu habité. Tôt après, à un jet de pierre de ladite côte, notre épave toucha fond, où elle acheva de se rompre. Pour le grand péril, je fis tant auprès de mon compagnon, qu'il reprit ses sens, et, parce qu'il n'avait plus la force de nager, je l'aidai à se soutenir sur une pièce de bois. La mer était bien calme, et nous vînmes à prendre pied sans empêchement autre que notre faiblesse. A grand'peine, et nous soutenant l'un l'autre, nous nous traînâmes jusqu'à ces arbres en vue, pour quoi faire il nous fallut plus de deux heures, encore qu'ils fussent tout proches. Enfin, nous nous laissâmes choir à l'ombre, épuisés de ce grand effort que nous avions fait.

« Mon ami, dit Braguibus, s'il vous reste encore quelque force, levez la tête et voyez s'il n'y a point de fruit à ces arbres.

— Hélas! dis-je, ce sont des arbres de palmes, qui ne portent point de fruit. Mais il me semble ouïr non loin le murmure d'un ruisseau. Évertuons-nous pour y arriver. »

Nous nous levâmes en pied et avançâmes encore quelques toises, nous aidant des arbres et défaillant à tout instant.

« Ce n'est point murmure de ruisseau, dit Braguibus. Il me semble que ce soit bourdonnement d'abeilles.

— Ai-je rêvé? lui dis-je. Il me semble, à moi, que j'ouïs voix humaines.

— Sont-ce voix chrétiennes, dit mon compagnon, ou voix de Mores ou de cannibales cruels? En ce cas, nos peines seraient bientôt finies, car ils nous meurtriraient félonnement. »

C'était bien son de voix humaines. Mon compagnon ne pouvant plus avancer, je me traînai encore bien vingt pas, jusque près d'une motte de terre où était un bien gros arbre et où je pus ouïr une voix s'écriant :

« Maître Pierre, ho! retournez! La soupe est cuite! » Je crois, que Dieu me pardonne, que, si j'eusse ouï les voix des anges de paradis chantant *Magnificat*, je n'eusse pas eu plus de joie. Assemblant toutes mes forces, je m'écriai tant que je pus, et aussitôt je vis paraître sur la motte de terre le bon Pierre Crignon lui-même, qui courut vers moi en s'écriant aussi. Je tombai entre ses bras, tout failli; cependant qu'il me soutenait, les autres accouraient à la foule, et des premiers, il me souvient, furent Rompanent, Guillaume Dieu et Hervé Saisy le jeune. Ils trouvèrent bien vite Braguibus, qu'ils relevèrent et portèrent proche à mes côtés, puis nous boutèrent force vinaigre sous le nez pour nous remettre le cœur.

« Mes amis, dit Braguibus, frère Nicolas est-il ici?

— Oui, oui, répondit Crignon ; n'ayez crainte : il est à bord, avec le capitaine Parmentier, et Pierre Mauclerc, et les autres bons compagnons.

— Allez tôt querir frère Nicolas, dit Braguibus, car je meurs.

— Non, non, dit Crignon, vous ne mourrez point encore à ce coup. Courage, mon ami! Dieu vous a sauvés par miracle évident, en vous amenant au milieu de nous. »

Jacques l'Écossais était parti tout courant. Il revint avec la marmite et produisit une tasse remplie de bouillon.

« Doucement, dit Crignon, doucement, Jacques. Ils sont trop minés par la faim pour les laisser avaler ainsi à grands coups. Faites-les boire à petites gorgées, petit à petit. Ainsi, mon ami, vous l'entendez bien. Allez maintenant querir quelque pièce de toile pour que nous les portions jusqu'au navire. Ils seront mieux couchés dans une caïute qu'ici. »

Braguibus voulut parler, mais Crignon ne le souffrit point.

« Taisez-vous, mon ami, dit-il, et ne vous jetez pas ainsi deci, delà. C'est moi qui suis le médecin, à cette heure, jusqu'à ce que vous ne soyez plus invalide. Prenez encore un peu de ce bouillon : il est de chair de bœuf fraîche; buvez le vin qui est dans ce gobelet, pas si vite, par la morbœuf de bois ! Ah ! René, je vous prends, ivrogne ; vous avalez le vin plus hâtivement que le bouillon. Or çà, voici Jacques avec ses toiles, et voici frère Nicolas.

— Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants ! s'écria frère Nicolas tout pleurant. En quel état vous vois-je ! »

Il nous accola tant, que Crignon le tira par la manche.

« Laissez-les, frère Nicolas. Vous les embrasserez assez demain. Pour aujourd'hui, ils sont trop faibles : ne les étouffez pas. Allons, mes amis, portez-les doucement; vous, Jacques, avec vos grandes jambes d'Écossais, vous êtes toujours tenté de prendre le galop. »

Ils nous portèrent ainsi jusqu'à leur barque qui nous mena vers le navire, lequel je reconnus pour la *Dauphine*.

« Et la *Pensée*? dis-je tout de suite.

— Ne vous inquiétez point, dit Crignon. La *Pensée* est proche d'ici, avec M. de Verassan, et le sieur de Chamouillac, et maître Antoine Vasseur. Ne vous souciez de rien. »

Le capitaine Jean Parmentier nous reçut proche le grand mât, en compagnie de son frère M. Raoul, et veilla que nous fussions couchés dans les meilleures caïutes, nous apportant lui-même une sienne cape de bougran et une

robe doublée de soie pour nous couvrir. Frère Nicolas et Jacques l'Écossais demeurèrent dans la chambre de Crignon, pour nous donner ce qui conviendrait. Vers le soir, sur l'avis de Crignon, ils nous donnèrent à chacun une aile de jeune coq bouilli, avec une rôtie sèche et un gobelet de vin. Le sommeil nous avait pris avec une aise bien douce à sentir, et ils durent nous éveiller pour nous faire manger. Ils nous lavèrent après la face d'eau tiède bouillie avec du son, puis nous laissèrent dormir jusqu'au lendemain après midi.

Braguibus, s'éveillant d'abord, m'éveilla en s'écriant hautement :

« J'ai faim ! Frère Nicolas, la table est-elle dressée ? Vertu-Dieu ! quel potage aurons-nous ? »





C'est un navire de Plymouth.

CHAPITRE XI

La querelle de Braguibus

Le troisième jour après, qui était un dimanche, Braguibus déclara que nous étions bien guéris. Pierre Grignon nous donna de ses hardes assez pour nous vêtir, et, après avoir ouï la messe, nous descendîmes à terre avec le capitaine Parmentier et plusieurs compagnons. Proche l'embouchure d'une grande rivière qui est quasiment aussi large que la Seine à Rouen, nous vîmes sous un bouquet d'arbres à palmes nombre de Mores vêtus de toiles blanches, et aucuns d'eux coiffés de turbans. Ils tenaient à la main des dardilles à fer bien long et bien poli, et portaient à la ceinture aucuns des dagues, aucuns des épées, aucuns des cimeterres à la sarrasine. Parmi ces Mores était aussi un homme blanc, avantageusement armé d'un corselet et de

manches de mailles; sa moustache était troussée à la turque. Sitôt que notre capitaine le vit, il alla vers lui, l'autre lui donnant l'accolade, et ils s'entretinrent familièrement en langue toscane.

« Quel est, dit Braguibus à Crignon, cet homme ici qui parle à M. Parmentier?

— C'est, répondit Crignon, le sieur Luchali, capitaine d'une des galères du Grand Turc.

— Et ces hommes noirs accoutrés de toiles?

— Ce sont des Mores mahométistes, sujets du miramolin de Maroc.

— Vertu-Dieu! s'écria Braguibus. Et vous faites commerce avec ces gens-là?

— Voire, dit Crignon. Leur morphi [1], leur malaguette [2], leurs cuirs et leur poudre d'or sont aussi bons à prendre pour nous que notre rouge de Paris, nos bougrans, nos toiles et nos couteaux pour eux.

— Mais, dit Braguibus, ne craignez-vous pas que ces chiens mahométistes et ce Turc forfant ne nous conduisent en Alger pour nous faire esclaves? Vrai Dieu! quelle mine il a! Il a tout l'air d'un meurtrier ou d'un coupeur de bourses tout ou moins!

— Mon ami, dit Crignon, Luchali est bon gentilhomme de par-delà, et il est des amis de M. de Verassan. Nous sommes marchands et nous ne demandons que paix et amour; mais qui voudrait nous faire tort, nous sommes gens pour nous défendre. N'ayez donc crainte, et du gain que nous ferons il vous reviendra bonne part pour votre loyer.

— Ainsi, mon ami, dit Braguibus, vous trafiquez avec les mécréants, ennemis de la foi et du roi.

— Pour ennemis de la foi, dit Crignon, je vous l'accorde; mais, pour ennemis du roi, je le nie. Ce gentilhomme turc

1. Ivoire.
2. Poivre de Guinée.

ici est des amis du roi, j'entends du nôtre, du roi François Ier, du roi de France.

— Vive le roi de France! s'écria le Turc. France, Osmanlis, Osmanlis, France, *biraber*[1] Spagnoles, Austria, *duchmènes*[2]. Osmanlis, France, bonnes gens d'armes! »

Voyant ce Turc si ami de nous, je lui parlai en langue toscane dont il usait fort bien, et il m'apprit fort courtoisement qu'il revenait avec deux siennes galères d'Alger et du détroit de Gibraltar, où il avait vilainement déconfit deux galères espagnoles, et que, passant outre, il avait, proche la côte d'Afrique, rencontré nos navires où M. de Verassan l'avait reconnu pour avoir autrefois eu commerce avec lui à la cour du Grand Turc. Il était venu alors en compagnie des nôtres, pour l'amour dudit Verassan, et particulièrement parce qu'il était question d'une alliance entre le Turc et le roi François afin de combattre l'empereur, dont les Turcs étaient bien contents, disant que leurs grands seigneurs étaient issus de la maison de France, car ils estiment nos rois de France par-dessus tous autres. Jean Florin était parti pour nos terres avec les prises qu'il avait faites aux Canaries, qui étaient le plus riche butin qu'on eût jamais vu. M. Jean Parmentier et son frère Raoul, voulant faire le voyage des Indes, nous avaient joints par le conseil que leur avait donné le capitaine Jean Florin à son retour, et nos navires, sous le commandement de M. de Verassan, croisaient sur cette côte d'Afrique anciennement connue des Normands, où ils trafiquaient avec nous par l'entreprise du sieur Luchali, mahométiste, achetant de la malaguette, du morphi et diverses autres bonnes marchandises. Ayant terminé notre marché, nous revînmes à bord, où par M. Raoul nous furent comptés à Braguibus et à moi sept cents écus au soleil pour notre loyer et part de prise à Chiorera et aux autres gains de l'expédition, voire à ceux où nous n'avions

1. En turc, ensemble.
2. En turc, ennemis.

pas été, car nous avions été retenus par force majeure, et notre gain cependant courait suivant la coutume de Normandie.

M. Jean Parmentier avait pris le commandement de la *Pensée*, où était le pavillon de notre amiral, M. de Verassan. La *Dauphine* était retournée en France, avec M. Jean Florin, et avait été remplacée par le *Sacre*, commandé par M. Raoul Parmentier. Maître Picot avait tenu compagnie à M. Florin.

« Au surplus, me dit Crignon, son ministère nous eût été inutile, car à présent nous sommes en paix avec les Portugalais.

— Tant qu'ils tiendront leur parole, dit Mauclerc.

— Comme s'entend, répondit Crignon.

— Ils sont donc venus à composition? demandai-je.

— A composition, à capitulation, à merci, à tout ce qu'il vous plaira. Ils ont fait la cane bien souplement. Vous savez que nos lettres de marque étaient pour deux cent cinquante mille ducats?

— Maître Etienne Picot me l'a dit lui-même, et je tiens que c'était une grosse somme, car les Portugalais n'avaient pas piraté à M. Ango et à ses compagnons Pierre et Nicolas Morel pour plus de trois mille ducats, m'a-t-on dit.

— Voire, dit Crignon, il y avait des dommages-intérêts et les frais du procès. Vous n'êtes pas bon Normand, René. C'est quelque chose, cela, les frais du procès, et les épices de messieurs de la cour, et celles de maître Picot, sans compter ce qu'il faut pour les gants des clercs.

— Et pour le vin des varlets, dit Braguibus. Vous parlez bien, Pierre; en bonne justice, il ne faut pas oublier le vin du varlet. Toutefois, je pense que si le vin du varlet a coûté les deux cent quarante-sept mille ducats qui font la différence entre trois mille et deux cent cinquante mille, le varlet avait une terrible soif, et pour mille, voire pour cinq cents ducats, je vous eusse ganté tous les clercs et désaltéré tous les varlets de Normandie.

— Vous daubez les Normands, Braguibus mon frère, dit le bon Nicolas Leboucher en riant; vous n'aurez pas l'absolution cette semaine.

— J'irai, dit Braguibus, la demander à Paris, au chapitre de Sainte-Geneviève, où on chante l'antienne : *A furore Normannorum libera nos, Domine.*

— Si nous écoutons Braguibus, dit Crignon, nous n'aurons jamais fini, et il est bientôt temps, René, que vous preniez le quart. Toujours est-il qu'en outre de nos navires, M. Ango, avec ses compagnons Jacques Doublet, Guillaume Hervieu et Thomas Guéroult, a encore armé la *Rose* pour courir sus aux Portugalais, et que le niais de roi de Portugal, effrayé de la puissance d'Ango et voyant que les navires portugalais n'osaient plus prendre la mer, est venu à composition.

— Vertu-Dieu! s'écria Braguibus. Un grand roi demandant la paix aux bourgeois de Dieppe, voilà qui est beau ! Je raconterai cette histoire en vers latins, en tête du livre que je veux faire sur nos prouesses! Jean Ango, Jacques Doublet, Guillaume Hervieu et Thomas Guéroult sont dignes d'être chantés par Polycarpe Braguibus. Vous y serez, Crignon; je vous dis que vous y serez. Écoutez plutôt :

> Sæcula nulla hominem Francum maria omnia circum,
> Circum Hellespontos, isthmos terrasque natantes
> Errantem genuere; prius quam natus ad oras...
> Ad oras, ad oras...

« D'où êtes-vous natif, Crignon, mon ami?

— De Normandie, mon ami cher, dit Crignon.

> Natus ad oras... Crignonus Normannicas.

— Non, *Normannicas* ne ferait point le vers, dit Braguibus.

— Eh bien, de Dieppe, mon ami, dit Crignon.

— *Dieppenses*, pas davantage, vous voyez bien, dit Braguibus. Ne sauriez-vous, mon ami, être né dans quelque autre

endroit qui me donne un spondée avec la césure après *Crignonus?* Vous n'êtes vraiment pas complaisant!

— Nous y songerons, Braguibus, s'écria Crignon riant à ventre déboutonné. Vous êtes le plus gentil compagnon que j'aie embarqué depuis que je navigue. Mais revenons à notre propos.

— De dactyle? dit Braguibus.

— Point, dit Crignon, je n'en veux point. Vous le mettrez en anapeste. Je veux parler du roi de Portugal, qui envoya vers M. Ango deux gros seigneurs, Antoine da Tayeda et Gaspar Valasez, pour lui demander paix et amour, et lui racheter ses lettres de marque au prix de soixante mille ducats.

— Vertu-Dieu! s'écria Braguibus. Soixante mille ducats! Où sont-ils, Crignon, mon ami?

— Ils sont, répondit Crignon, bien déposés et gardés à la cour de l'amirauté à Rouen, à cause du grand et horrifique procès que fait le sieur Nicolas Morel à M. Jean Ango, maître Jean Florin et consorts, pour le partage et équitable répartition desdits soixante mille ducats. Maître Étienne Picot y plaidera pour Jean Florin et pour nous.

— Alors, dit Braguibus, notre part est allée rejoindre les neiges d'antan dont parle le bon Villon?

— Non, répondit Crignon en soupirant; elle n'est pas avec les neiges d'antan, mais je crains bien qu'elle ne soit renvoyée aux calendes grecques.

— Qui sont, dit Braguibus, fin, limite et terme de tous procès en Normandie.

— Comme est de justice, dit Crignon en soupirant encore.

— Ainsi, dis-je à Crignon, nous voici en paix avec les Portugalais. Et avec les Espagnols? Quelles sont les nouvelles de France?

— Elles sont, dit Crignon, entre chien et loup; nous ne sommes ni en paix ni en guerre. Les Espagnols demandent au roi une telle rançon que jamais on ne vit! La noblesse de Normandie veut y contribuer pour le dixième de ses biens.

Toutefois, on ne sait si, la rançon payée, les Espagnols ne demanderont pas quelque autre injustice... et dans le doute, il faut...

— S'abstenir de les piller, dit Braguibus.

— Je ne dis point cela, répondit Crignon. Ce qui est bon à garder est bon à prendre.

— *Ergo glu capiuntur aves*, dit Braguibus, et nous continuons à les mettre à sac en baralipton.

— Aristote n'eût pas mieux argumenté que vous, dit Crignon.

— S'il avait été corsaire normand, dit Braguibus. Mais que devient le trésor de notre ami René dans tout ceci?

— René réglera ce point avec M. de Verassan ainsi qu'avec MM. Jean et Raoul Parmentier, dit Crignon, qui représentent en tout M. Jean Florin, ayant été à ce commis par lettres patentes et acte public de la cour de Rouen. Or, René, précisément après votre quart, M. de Verassan veut en parler amplement avec vous.

— J'y suis bien disposé, » répondis-je.

Sur ce, la cloche ayant sonné le quart, j'allai à l'habitacle, où Pierre Mauclerc me fit remise des livres de bord en bonne et due forme. Le quart terminé, j'allai dans la chambre de M. de Verassan, lequel m'accueillit bien courtoisement, ainsi que MM. Parmentier l'aîné et Raoul Parmentier, qui m'attendaient en sa compagnie.

« Monsieur de Gonneville, dit le sieur de Verassan, quelle route pensez-vous que nous tenions?

— Nous tenons, répondis-je, la route du sud-ouest, comme je viens de le noter sur le livre de bord.

— Et où, poursuivit le sieur de Verassan, estimez-vous que nous arriverons si nous nous maintenons dans le même rumb?

— Sans doute nous passerons la ligne équinoxiale et nous arriverons à quelque endroit des Indes, aux environs du Brésil, soit au sud, soit au nord de la rivière de Ganabara.

— Vous l'estimez très-bien, dit M. Parmentier l'aîné, et c'est à la rivière de Ganabara que nous voulons arriver, à cette fin d'y chercher votre trésor.

— Monsieur, répondis-je, je suis à votre joli commandement.

— Or bien, dit M. de Verassan, nous avons des victuailles pour quatre mois et plus, et par l'expérience que j'en ai, quand nous serons dans le grand courant, il ne nous faudra pas un mois pour arriver à la côte du Brésil. Je reviens de voir terres nouvelles à souhait, car, passant outre Terre-Neuve, nous avons découvert les îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres, qui sont grandes assez, et dont je vous raconterai les merveilles au prochain jour. Aujourd'hui, il semble que le vent fraîchit, et il faut saisir l'embellie pour nous approcher du *Sacre*, où veut retourner M. Parmentier le jeune.

— Ainsi, dis-je à Verassan, vous avez vu les îles au nord de la Nouvelle-Espagne; et, si nous voyons les îles du Brésil au sud, nous aurons connaissance de ces Indes. »

Cependant nous étions sortis sur le pont, et Braguibus, ayant ouï parler de toutes ces îles que M. de Verassan avait fraîchement découvertes, s'émerveillait en véhémente extase.

« Nous les nommerons, dit-il, Nouvelle-France, parce qu'elles ont été premièrement visitées par de gentils Français. Voire, monsieur de Verassan, qu'y mangeâtes-vous? Y bûtes-vous frais?

— Aussi bien qu'en France, Braguibus notre féal, dit M. de Verassan, puisque France pareillement vous les nommez.

— Oh! oh! notre maître, dit Braguibus, passâtes-vous jamais en France vers l'heure de cinq heures, je dis aux approches du souper? Fleurâtes-vous cet arome, ce parfum, avec je ne sais quel soupçon d'oignon, qui s'exhale des maisons, voire des plus pauvres, et qu'on ne fleure nulle part ailleurs? Ce sont mirotons, cuisine divine! C'est pour lors qu'on aime la douce France et qu'on sent combien elle pré-

cède, antécède et domine tous autres pays. C'est parfum de bonne amitié, présage de faces riantes et accueillantes, prophéties de joyeux propos. Les Athéniens tant vantés ne mangeaient point de tels mirotons, ne fleuraient point de telles odeurs, qui, par les ventricules du cerveau, vont au cœur, chassent les humeurs noires et disposent agréablement l'âme humaine à la vertu.

— Quelle vertu entendez-vous, notre ami? dit M. de Verassan.

— J'entends, dit Braguibus, ces vertus françaises prééminentes par-dessus toutes autres, amour du logis et des humains, et du reste...

— Voire, dit M. de Verassan, il semble que, voyageant avec nous, vous aimez peu le logis. Mais je puis vous assurer qu'en Italie, je dis à Gênes ou à Milan, on connaît aussi la bonne cuisine.

— Vraiment, monsieur de Verassan, dit Braguibus, dans votre Italie, parmi vos palais de marbre, et vos statues précieuses, et vos peintures non pareilles, fleurâtes-vous l'odeur qu'on sent à Paris peu auparavant le souper, par quelque brumeuse soirée de novembre, dans les rues étroites? Oh! qu'il est beau, et joyeux, et noble de rentrer au logis, la tâche du jour accomplie, et d'y trouver nappe blanche, soupière fumante, chandelles flamboyantes, visages amis et cœurs loyaux! Oh! qu'il est beau de s'asseoir au haut bout de la table, à côté de sa prude et vertueuse femme, et parmi ses enfants, et de leur conter les nouvelles du jour.

— Voire, dit Verassan, vous êtes donc marié, Braguibus?

— Non, dit Braguibus, mais je le serai ce prochain jour, ou l'autre, n'en doutez point. Je vois d'ici celle que j'aurai pour femme. Elle est toute mignonne, bouche vermeille et cheveux blonds. Je lui apprendrai à raisonner sur la médecine, et elle entend déjà Hippocrate et Galien presque aussi bien que moi. Je ne sais encore comment elle s'appelle, Jeanne, ou Catherine, ou Marie. — Peu me chaut. Mais

je lui donnerai quelque beau nom antique : je l'appellerai Lucrèce, ou Cléopatra, ou Didon, ou Artémise. — Non, je me trompe; d'Artémise je ne veux point, car elle fut veuve. Nous avons déjà beaucoup d'enfants grouillants et morveux. L'aîné est un garçon : je l'appellerai Avicenne, pour l'honneur de la médecine. Je l'aime déjà tout plein. Il sera plus savant que moi.

— Avicenne, dit Crignon, n'est point au calendrier. Ce n'est pas nom de baptême. Vous fautez, Braguibus; vous ne serez jamais marié, mon ami. Si vous l'êtes jamais...

— Une voile à bâbord, sous vent à nous, ho! cria la vigie.

— C'est, par la vertu-Dieu! dit Mauclerc, un navire d'Angleterre. Je le connais à sa façon de siller. C'est un bon navire de Plymouth.

— Voire, dit Braguibus, vous l'appelez bon. Peut-être est-ce un faux pirate.

— Soyez persuadé, mon ami, dit Crignon, qu'il ne ferait pas ses affaires avec nous. Pirates anglais contre corsaires normands jamais ne prévalurent.

— Vous voulez dire, dit Braguibus, que les loups ne se mangent pas entre eux. Si ce navire anglais, par aventure, portait la femme future de Crignon, et si nous le mettions normanniquement à sac, nous verrions un nouveau ravissement d'Hélène. Crignon serait le berger Pâris et les Anglais assiégeraient Dieppe. Tous ceux de la bataille de Troie y seraient représentés en leur propre semblance : M. Ango serait Agamemnon, le galant Chamouillac serait Hector; le pis est qu'il faudrait faire passer maître Picot et frère Nicolas Leboucher du côté des Anglais, je veux dire des Grecs, car ils ne trouveront personnes autres pour bien faire l'avisé Ulysses et le bonhomme Calchas.

— Ce bavard enragé de Braguibus, dit Crignon, me fera mourir de male rage. Il est fol à lier.

— Non, dit Mauclerc, mais à bâillonner.

— Il n'est, répondit Braguibus, fol qui veut. Diogenes et

Esopus le furent, et de présent Triboulet et Caillette le sont. *Stultitia est initium sapientiæ.* Les fols sont bien vus des rois, comme vous en avez l'exemple par Diogenes et Alexandre Macédonien, et par Triboulet et notre bon sire François premier. Mais les pilotes sont abhorrés de toutes gens, surtout quand ils sont Normands et qu'ils veulent épouser des Anglaises.

— Voire, dit frère Nicolas qui se retenait de rire, les mariniers ne sont point si méchants que vous les faites, Braguibus. Vous péchez par médisance.

— Non fais-je, dit Braguibus, mon révérend, mon père spirituel, et je maintiens que le navire est source de toutes iniqu tés.

— Où est écrit cela, Braguibus, mon ami? s'écria frère Nicolas. Je veux entendre votre argumentation sur ce point.

— Vous le voyez, dit Braguibus, dans les saintes Bibles, où le prophète Ézéchiel, voulant exposer tout au long les méchancetés de la ville de Tyr, ne trouve rien de mieux pour ce faire que de comparer ladite ville à un navire, estimant que c'est sur un navire qu'on peut rencontrer plus aisément tous abus et toutes méchancetés.

— Je crois, dit Crignon, qu'il est devenu encore plus radoteur depuis que les Portugalais lui donnèrent les étrivières à Tercère. Oh! que les Portugalais firent une bonne action en fouettant Braguibus! Elle leur vaudra les indulgences !

— Vous n'êtes guère gracieux en ce débat, dit Braguibus, car vous me rendez un mal pour un bien, me raillant quand je vous loue. Je vous ai comparé à Pâris, qui fut fils de roi, et de plus favorisé d'une déesse. Et quelle déesse ! Mme Vénus en personne! Oh! qu'il ferait beau voir Crignon sur le mont Ida, donnant la pomme à une déesse! Mais il ne la donnerait pas; il la retiendrait pour faire du cidre, en bon Normand qu'il est! Crignon, mon ami, puisque vous le voulez, je retire ma proposition; oui, j'ai erré. Vous

n'êtes point fils de roi, et vous ne fûtes, n'êtes et ne serez jamais favorisé de Vénus, déesse de la beauté! »

Cependant que les bons compagnons s'esclaffaient de rire à tous ces joyeux propos, le navire anglais, voyant que nous le gagnions en vitesse, avait pris le parti d'abattre les voiles et de nous attendre. En moins d'une heure nous fûmes à portée de la voix, proche de lui, tellement que M. Parmentier put parler à ceux de son bord.

« *Ho, fellows!* s'écria-t-il en langue anglaise. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

— Nous sommes, répondirent les autres, navire anglais, venons de Plymouth, allons à la Côte de l'Or trafiquer de malaguette!

— Or çà, s'écria le capitaine, êtes-vous ennemis ou amis?

— Amis, amis! s'écrièrent les Anglais.

— Force leur est bien de l'être, dit Mauclerc.

— Or bien, s'écria le capitaine, la barre à bâbord! Prenez le dessous du vent et saluez le pavillon du roi de France! »

Ils obéirent très-bien; ce que voyant, Braguibus dit d'un ton fâché :

« Les vilains font la cane; nous ne les mettrons pas à sac aujourd'hui. J'en suis marri, car j'aurais voulu voir si leurs estrelins sont de la couleur de nos écus. Crignon, mon ami, nous tombons de lance en quenouille : nous ne détroussons pas ces Anglais ici; nous ne sommes plus des Normands. *Si venit sal deficere, in quo salietur?* Si Normands ne détroussent plus Anglais, qui les détroussera? »

Mais Crignon n'était plus là pour répondre. Sitôt que nous fûmes assez proches de l'Anglais, il nous quitta précipitamment et courut à sa chambre, nous laissant tous ébahis.

« Vertu-Dieu, dit Braguibus, notre ami Crignon s'est enfui! Aurait-il peur? »

Mauclerc, souriant, fit voir à Braguibus la barque de

l'Anglais qui venait à notre bord et nous amenait leur capitaine; sitôt que ledit capitaine eut gravi l'échelle, il donna bien gracieusement l'accolade au nôtre et lui dit en français qu'il était le capitaine Thomas Hawkins, qu'il était venu souvent en France, à Dieppe et à Rouen, et qu'il estimait que notre navire était la *Pensée*, appartenant à M. Jean Ango. De quoi le capitaine Parmentier l'ayant assuré, l'Anglais s'enquit de suite de Pierre Crignon, écuyer et pilote à bord de ladite *Pensée*, déclarant qu'il était bien fort de ses amis. Et alors parut Crignon, sortant de sa chambre, plus bravement accoutré et galamment vêtu que s'il eût dû venir devant le roi. Il était vêtu d'un pourpoint de velours incarnat, avec un saye du même, tailladé et les crevés de satin bleu. Ses chausses étaient du drap le plus fin, et il avait à son bonnet une plume avec une médaille. L'Anglais, le voyant, lui tendit les bras, tous deux se donnant l'accolade le plus amicalement du monde. Mais le beau fut quand Crignon s'écria :

« Monsieur le capitaine Hawkins, si loin que nous fussions tout à l'heure de votre navire, je pense avoir vu mademoiselle votre fille à tribord de l'habitacle.

— Vous avez très-bien vu, monsieur l'écuyer, dit l'Anglais, car elle est venue avec moi dans cette navigation.

— J'estime alors, dit Crignon, que, puisque vous avez accordé avec moi de me la donner en mariage, il n'est point impertinent qu'elle vienne à notre bord ou que j'aille au vôtre, afin que je parle à ma femme future.

— Il est, dit le capitaine Parmentier, conforme à la coutume de France.

— Il est aussi, dit le capitaine Hawkins, conforme à la coutume d'Angleterre, et je vais faire venir Catherine sur l'heure.

— Noël! s'écria Braguibus émerveillé, Noël! Tant criet-on Noël qu'il vient! Crignon se marie et nous allons assister à ses noces marines! Nous sommes tous de noces! Ce

seront, je crois, les noces de Thétis et de Pélée! De ce mariage futur naîtra quelque futur Achilles! Or çà, dégaînons les flacons pour boire à sa santé. Maître queux, à la rescousse! Attendez-moi, je vais en cuisine avec vous! »

Comme Braguibus finissait de discourir, parut la demoiselle anglaise, toute blondelette, toute saffrette, et bien mignonnement ajustée; après que la compagnie lui eut fait ses courtoisies, le capitaine Hawkins dit à MM. Parmentier et à M. de Verassan, qu'on avait été chercher :

« Messieurs, comme vous en avez été informés, j'ai délibéré de donner ma fille en mariage au sieur Pierre Crignon, écuyer, lequel j'ai choisi comme étant le plus prudent, vaillant et expert que je connaisse en l'art de la navigation, parmi ceux qui sont pilotes. Je donne à ma fille dix mille écus en dot...

— Je la prends pour cinq mille! » s'écria Braguibus.

Pierre Mauclerc donna par derrière un triomphal coup de poing à notre médecin, lequel lui dit en grand courroux:

« Vous prenez trop de familiarités, monsieur l'astrologue! Pensez-vous que nous ayons gardé les planètes ensemble? Vous me rendrez raison!

— Quand il vous plaira, bavard enragé, dit Mauclerc.

— La paix! s'écria M. Parmentier. Ne sauriez-vous vous taire, là-bas?

— Nous ferons, ajouta l'Anglais, les noces au prochain jour de saint Thomas, après que nous serons retournés dans nos terres d'en deçà, et j'y convie toute la compagnie présente.

— Comment? s'écria Braguibus, qu'est-ce? Nous ne marions pas tout de suite? Nous n'allons pas dîner? Par tous les rhumatismes d'Angleterre, je veux dîner avant d'occire l'astrologue! »

Cependant l'Anglais s'en alla dans la chambre du capitaine avec sa fille et Crignon. Mauclerc prit le quart, et je demeurai seul avec Braguibus.

« Or çà, me dit le médecin, il convient à présent que je



La demoiselle anglaise parut.

me prépare à combattre contre cet astrologue discourtois. René, je vous prends pour mon second.

— Je vous suis bien obligé, mon ami, répondis-je, mais je n'ai nulle envie de me battre.

— Elle vous viendra, mon ami, assez, répondit Braguibus ; vous vous battrez pour l'amour de moi.

— Mais, lui dis-je, Mauclerc n'a point dit qu'il prendrait un second.

— Voire, dit Braguibus, n'ayez crainte ; j'ai mon projet, qui vous étonnera tous. L'astrologue prendra très-bien un second, si j'en prends un ; je souhaite bien fort qu'il prenne Crignon, qui me daube depuis longtemps. Vous le rouerez de coups, Gonneville, mon ami ; si vous avez de l'amitié pour moi, vous le frotterez bien fort, tête et bras, dos et ventre. Vous me témoignerez votre amitié d'autant que vous étrillerez plus fort ce pilote médisant.

— Mais, lui dis-je, Crignon est mon ami et le vôtre, et Mauclerc est notre ami pareillement. Vous devriez prendre tout ceci en risée, car Mauclerc n'y a mis malice aucune.

— J'ai, dit Braguibus, délibéré de faire quelque action d'éclat ; elle est toute préparée dans ma tête. Le propre des hommes de génie est de trouver en un instant les voies et moyens pour faire les grandes actions. Reposez-vous sur moi, Gonneville, mon ami, et ne doutez point que ma querelle avec Mauclerc ne finisse au profit de tout le monde. Je vais me retirer sous ma tente, comme fit Achilles ; j'entends dans ma caïute, sous le tillac. J'y écrirai une lettre pour Crignon et une autre pour Mauclerc, que vous leur baillerez à tous deux ; prêtez-moi votre appui en ceci.

— Je le ferai bien volontiers, lui dis-je, et je ne vois aucun mal à leur remettre vos lettres à l'un et à l'autre.

— Écrivons-les donc, dit Braguibus, et nous verrons beau jeu. »

Parlant ainsi, il descendit l'échelle du grand panneau. Un quart d'heure après, il me donna tout ouvertes les lettres qui suivent :

« *Monsieur Pierre Crignon, écuyer.*

» Monsieur, encore que nous soyons unis de vieille amitié, je trouve bon, pour les brocards et railleries que vous me faites depuis quelque temps, de vous appeler en duel. Fussiez-vous plus preux que Roland et Olivier, je vous défie, armé ou désarmé, à fer courtois ou émoulu, à la lance, à l'épée, à la hache, à la dague, ou à tels autres bâtons qu'il vous plaira, maintenant contre vous mon honneur, et ainsi Dieu me soit en aide.

» *Signé :* POLYCARPE BRAGUIBUS,
» Docteur en médecine.

» *Post-scriptum.* — J'ai grosse querelle avec ce maroufle d'astrologue Pierre Mauclerc par son nom, et, pour preuve de la grande estime et considération où je vous tiens, je vous prie de me servir de second dans ma querelle avec lui, attendant que nous vidions la nôtre. »

La deuxième était :

« *Monsieur Pierre Mauclerc, écuyer.*

» Monsieur, encore que nous soyons unis de vieille amitié, je trouve bon, pour l'injure que vous m'avez faite, de vous appeler en duel. Fussiez-vous plus preux que Roland et Olivier, je vous défie, armé ou désarmé, à fer courtois ou émoulu, à la lance, à l'épée, à la hache, à la dague, ou à tels autres bâtons qu'il vous plaira, maintenant contre vous mon honneur, et ainsi Dieu me soit en aide.

» *Signé :* POLYCARPE BRAGUIBUS,
» Docteur en médecine.

» *Post-scriptum.* — J'ai grosse querelle avec ce pendard d'hydrographe Pierre Crignon par son nom, et pour preuve

de la grande estime et considération où je vous tiens, je vous prie de me servir de second dans ma querelle avec lui, attendant que nous vidions la nôtre. »

« Où allez-vous, René, mon ami? me dit maître Vasseur, me voyant avec les deux lettres.

— Je vais, répondis-je, porter un cartel de Braguibus à Pierre Crignon et un autre du même à Pierre Mauclerc.

— Eh! me dit-il, le capitaine ne souffrira pas qu'ils se battent, car il est expressément défendu sur tous navires que les compagnons se battent entre eux.

— N'ayez crainte; M.Crignon et M. Mauclerc savent trop bien les règles de la marine pour y contrevenir.

— Toutes choses ici s'en vont vent dessus, vent dedans! s'écria frère Nicolas. C'est mauvais ménage ; il est temps que j'y mette bon ordre.

— Il importe peu, dit Braguibus survenant. Frère Nicolas, mon père spirituel, venez un peu ici à l'écart. Je dirai deux mots à vous. »

Braguibus parla bas à frère Nicolas pendant un in tant, au bout duquel nous vîmes le bon religieux riant jusqu'aux larmes. Même il me dit :

« Allez, René, mon ami, allez porter ces lettres. Il n'y a qu'honnêteté dans toute cette affaire, et notre sainte religion ne nous défend point de nous égayer honnêtement, par manière de passe-temps. Allez, mon ami. »

Je trouvai Crignon en compagnie de la demoiselle Catherine, laquelle m'accueillit bien courtoisement, me louant de ce que je naviguais si jeune, et de ce que j'avais l'amitié de tous les compagnons et de Crignon spécialement. Crignon n'eut pas plutôt lu la lettre qu'il éclata de rire, s'écriant en toute allégresse :

« Or çà, René, mon ami, dites au galant Braguibus que je ferai tout ce qu'il désire. Vous saurez, mademoiselle Catherine, que ce Braguibus est le compagnon le plus plaisant que je vis jamais, et que tout le monde ici l'aime. Je

gage qu'il nous prépare à rire pour plus de cent francs; dites-lui, René, que je vais l'attendre sur le château d'arrière, avec mon épée, et qu'il m'aura pour second dans sa querelle contre notre ami Mauclerc. Cependant qu'il s'apprête, le maître queux aura dressé la collation que notre capitaine veut offrir à M. Thomas Hawkins. »





Vous voyez ce bélitre.

CHAPITRE XII

Braguibus est fait chevalier.

Au quart, je remis à Mauclerc la lettre à lui écrite par Braguibus, à la lecture de laquelle il dit :

« Je ne sais quelle joyeuseté prépare notre compagnon, et à tout hasard je prendrai mon épée. Allons, René, mon ami. »

Nous trouvâmes Braguibus sur le gaillard d'avant, où il se promenait à grands pas, tenant sous son bras une épée qu'il avait empruntée à Vasseur. Cependant que nous gravissions l'échelle à bâbord, Crignon gravissait l'échelle à tribord; sitôt que Braguibus nous vit, il nous fit la courtoise révérence et mit l'épée au poing d'un air assuré.

« Or çà, messieurs, dit-il, je pense que nous sommes tous prêts à bien faire.

— Voire, dit Crignon, si vous l'êtes, nous le sommes aussi.

— Or bien, dit Braguibus, comme médecin je suis prêt à bien faire : c'est à savoir, à panser ceux qui seront navrés dans cette félonne bataille. Crignon, mon ami, car étant mon second, vous devez être mon ami dans ma querelle contre ce coquin d'astrologue, n'est-ce point la coutume de France que les seconds défendent l'honneur de leurs compagnons comme le leur propre?

— C'est, dit Crignon, la coutume, et je la trouve très-bonne.

— Or bien, continua Braguibus, Mauclerc, mon ami, vous voyez ce bélître d'hydrographe, contre lequel vous êtes mon second. Allez, mes amis! sus! c'est le moment de faire voir de quel zèle vous avez embrassé ma juste querelle! Crignon, mon galant ami, mon gentil second, choquez durement contre ce vilain Mauclerc! Mauclerc, mon valeureux second, mon noble ami, frappez vertement sur ce diable de Crignon! Ne vous y épargnez pas, je vous en prie! Vous êtes mes seconds, et j'ai mis mon honneur entre vos mains pour la grande confiance que j'ai en vous. Allez! saquez! choquez! poussez! Point de quartier! Mauclerc, je vous assure que ce Crignon ne vaut pas un coupeau d'oignon! Crignon, tenez pour certain que ce Mauclerc est le vrai portrait d'un truand, et que tout le monde sera bien content de le voir à bas. Moi, cependant, je vous regarderai faire et je boirai un coup de ce flacon pour vous donner du courage! »

Quand Braguibus eut fini ce notable discours, il s'éleva une grande risée ; chacun voulut accoler notre médecin, et le louer de la plaisante façon dont il avait terminé sa querelle ; mais lui, prenant sous chaque bras le bras de Crignon et de Mauclerc, s'en alla fièrement du côté du château gaillard d'arrière, où était dressée la collation. Il n'eut pas plutôt gravi l'échelle que je l'ouïs faire un grand cri, m'appelant hautement, et, comme je gravissais à mon tour, je vis, au milieu des compagnons en émoi, Braguibus qui

colletait le vilain Martin en personne. Tantôt que je l'eus reconnu, j'accourus, et dans mon courroux je l'aurais occis sur la place, si les compagnons ne l'eussent tiré de mes mains.

« Traître malheureux! m'écriai-je, vous voilà donc! Venez-vous du fond de la mer pour recevoir le prix de vos méchancetés? Vous n'échapperez pas! Haro! Arrêtez-le! Haro !

— Laissez-le! dit le bon frère Nicolas. Vous, Gonneville, ne devez pas frapper ainsi un homme qui ne se défend point. Laissez-le! Il sera jugé, je vous assure; si ce n'est dans ce monde, ce sera dans l'autre.

— Mon père spirituel, dit Braguibus, j'aimerais mieux le voir jugé dans ce monde, d'autant que je n'espère point le rencontrer dans l'autre, car nous irons, je pense, dans des lieux opposés.

— Messieurs, dit le capitaine anglais, j'ai trouvé cet homme naufragé qui se tenait attaché à l'épave d'une barque. Je l'ai recueilli à mon bord. S'il a commis des crimes, comme il paraît par ce que vous dites, il sera jugé en Angleterre, parce que, ayant été recueilli sur un navire anglais, il est comme dans le propre royaume d'Angleterre. Soyez assurés qu'il sera fait justice très-exacte de lui et que je payerai ce qu'il faudra pour qu'il soit pendu s'il mérite de l'être.

— Vertu-Dieu ! s'écria Braguibus, voici qui est bien parlé en Anglais! Vous nous la baillez belle, milord! Il est de présent sur un navire de France, voire de Normandie, et où rend-on justice meilleure qu'en Normandie? Où les procès sont-ils mieux appointés, les causes plus fleuries, les plaidoiries plus grasses? Ne me parlez que de Normandie quand il s'agit de faire pendre son homme.

— Monsieur, dit l'Anglais, je demanderai l'avis de votre capitaine, s'il vous plaît.

— Le capitaine Hawkins a raison, dit M. Parmentier, et c'est la sage et ancienne coutume de la marine que, comme

le pavillon couvre la marchandise, quiconque est recueilli dans un navire est couvert par le pavillon d'icelui; par ainsi, il convient que ce méchant soit jugé en Angleterre.

— Par la mort... Non, je faus... par les fortes fièvres quartaines de M. le milord, s'écria Braguibus, le pavillon couvre ici belle marchandise! Qui en donnerait un denier la payerait trop cher. Mais, monsieur l'Anglais, cet homme présent est un traître, parjure et meurtrier!

— Parlons de sens rassis, monsieur, dit l'Anglais.

— Parler de sens rassis! s'écria Braguibus. J'enrage! Avez-vous été vêtu d'une robe peinte de diables et fouetté en place publique, vous qui parlez de sens rassis? Je dis vous, monsieur le milord, avez-vous mangé de la soupe à l'huile et des ragoûts aux ails dans une cave? Avez-vous reçu cent coups de bâton, et vous a-t-on poché les œils et déchiré votre robe médicale? J'ai encore le dos tout bleu des coups que m'a donnés ce vilain. Voulez-vous voir les marques? Ah! si maître Picot était ici, ce faux traître Martin serait déjà pendu!

— J'en appelle! dit Martin. J'en appelle à la justice d'Angleterre, et à la générosité de M. de Verassan, et à la charité du bon frère Nicolas! Miséricorde, frère Nicolas! Au surplus, je suis gentilhomme de bonne maison et ne puis être jugé que par mes pairs.

— Vos pairs, dit Crignon, sont forfants et meurtriers. Tenez-vous pour heureux que le pavillon d'Angleterre vous protège.

— Ainsi, dis-je à Crignon, vous le quittez? Et vous, monsieur de Verassan, vous le quittez pareillement?

— C'est, dit M. de Verassan, la coutume et la loi souveraine, et il n'y a rien à dire, mon ami.

— Au demeurant, dit l'Anglais, je vais le faire mettre aux fers dans la sentine de mon navire, et tenez pour assuré, monsieur, qu'il ne perdra rien pour attendre. Vous écrirez votre déposition par-devant moi et ce bon religieux, et elle fera très-bien foi en Angleterre.



Braguibus colletait le vilain Martin.

16

— Allons, dit Braguibus en soupirant, je ne ferai pas son anatomie cette fois-ci. J'ai ouï dire que la justice était boiteuse, mais je ne pensais pas qu'elle clopinât à ce point. Vous clochez, dame Thémis, vous clochez bien fort. Or bien, puisqu'il le faut, attendons : nous n'y perdrons rien que l'attente, comme disait le bon Villon; et en attendant, buvons pour hausser le temps. »

On s'assit à table, cependant qu'on ferrait Martin. Mais ce bon Braguibus était si charitable et de si douce composition, qu'il ne put endurer de voir pleurer ce méchant, avec sa mine déconfite et son corps tout miné par la peine qu'il avait endurée sur mer. Prenant donc une pièce de jambon qui était dans son écuelle et un gobelet plein de vin, il donna vin et jambon à Rompanent, qui servait à table, et lui dit en tournant le visage :

« Rompanent, mon ami, donnez cela à ce malheureux coquin; aussi bien me peine-t-il trop de le voir si macéré en sa chair, et je ne saurais manger s'il ne mange. Je souhaite qu'il vienne à vraie pénitence et que Dieu lui pardonne. »

Frère Nicolas, se levant, courut embrasser Braguibus.

« A cette heure, Braguibus, mon ami, s'écria-t-il, j'ai vu le vrai chrétien tel que le montre saint Paul! Je le vois en vous! Votre action vous sera comptée, soyez-en assuré, mon frère. C'est par telles actions qu'on gagne le ciel.

— Je l'ai fait, dit Braguibus, sans y songer autrement, parce que j'étais ému de pitié. J'ai moi-même éprouvé les affres du naufrage; *non ignarus mali.* Peut-être Martin est-il assez puni?

— Point, point, dit Crignon. Capitaine Hawkins, je n'aime point le savoir sur votre navire, mais je vous connais pour prudent et avisé. Veillez bien sur lui, ou il vous fera quelque méchanceté; il sera temps de lui faire charité assez, une fois que vous l'aurez remis aux mains de la justice d'Angleterre, et voici deux écus pour faire dire des messes pour lui après qu'il sera pendu. »

Tantôt furent remplis les verres et hanaps, et, les grâces dites, il fut fait, par ordre du capitaine, une décharge de toutes nos artilleries, la trompette sonna, le pavillon de France et le pavillon d'Angleterre furent hissés ensemble, et toute la compagnie but d'autant au roi François premier et au roi Henri huitième. Après quoi, comme le vent fraîchissait, l'Anglais prit congé de nous et emmena sa fille à son bord, car sa route était opposée de la nôtre. Il avait terminé son trafic et revenait en Angleterre.

Le samedi premier jour de juin 1527, faisant notre route au sud, nous prîmes la hauteur à midi, et trouvâmes que nous étions à 8°,16 de la ligne, et de longitude occidentale 3 degrés ; à la relevée, nous vîmes force bonites et albatores faire de grands sauts sur l'eau, et des petits poissons voler en l'air, et je crois que Neptune les avait émus à festiner et eux réjouir ce premier jour de juin.

Le mercredi cinquième, prîmes la hauteur du soleil à midi, à 5 degrés un quart de la ligne, et de longitude occidentale 4 degrés, et eûmes calme et pluie, et le soir même le cap au sud-sud-ouest et au sud-ouest, et en suivant un peu de fraîche.

Le jeudi sixième jour, prîmes hauteur à midi, 4 degrés et demi de la ligne, et le soir eûmes un petit peu de fraîche et fîmes voile au sud-ouest.

Le vendredi septième juin, prîmes hauteur à midi à 3 degrés et demi de la ligne, faisant cette route le vent venant du sud-est.

Le samedi huitième jour, prîmes la hauteur à midi, à 3 degrés de la ligne, faisant notre route au sud-sud-ouest.

Le neuvième, fîmes semblable route ; la hauteur, à midi, fut à 1 degré et demi de l'équateur ; ce jour, nous vîmes une grande quantité de poissons volants et prîmes quatre ou cinq bonites.

Le lundi dixième jour de juin, fîmes notre route au sud ; la hauteur fut prise à 54 minutes de la ligne, au pôle arctique ; ce jour vîmes force bonites et poissons volants. Le

Sacre prit un marsouin, dont il nous en envoya un quartier. Le soir, les compagnons reçurent une ration de vin avec leur souper, parce qu'on allait passer la ligne au jour suivant. Et toute la nuit, on fit des préparatifs pour solenniser la fête de la chevalerie de la ligne et pour faire chevaliers ceux de nos gens qui n'avaient point encore passé sous l'équateur. Ceux qui avaient été précédemment faits chevaliers s'assemblèrent sur le château d'arrière, parmi lesquels étaient le capitaine Jean Parmentier, frère Nicolas, Pierre Crignon, Pierre Mauclerc, Nicolas Bouté, maître Antoine Vasseur, Bernard Calmet, qui avait été compagnon du grand Magalhaens, Jean Masson, le gros Pierre Marquier, trompette, Jacques l'Écossais, et aucuns autres. De chevaliers il y avait à faire environ cinquante. Quand la délibération et les préparatifs furent terminés, ce fut vers la fin du deuxième quart, Crignon et Mauclerc vinrent nous chercher, la face riante, nous assurant que la solennité serait bien belle, et que rien n'y manquerait.

« Je vais donc me faire prêt, dit Braguibus, pour y paraître dignement. Je vais nettoyer mon pourpoint et rataconner mes bobelins.

— Comment dites-vous cela, mon ami? dit Crignon ébahi. Quel langage est-ce?

— Rataconner les bobelins, dit Braguibus, signifie repetasser les souliers : c'est langage égyptiaque.

— J'entends, dit Crignon; c'est langage égyptiaque de la rue Tirechappe. Vous avez étudié cette rhétorique aux écoles de la cour des Miracles.

— Je l'ai, dit Braguibus, apprise du grand Coësre lui-même; en langage jobelin, je ne crains homme du monde. Villon, Parisien qui écrivit ses ballades en jobelin, ne le savait pas mieux que moi, et j'y défie en prose et en vers tous les chevaliers de la pince et du croc.

— Voire, dit Crignon, vous n'en trouverez pas ici. Pourquoi donc y parlez-vous leur langage?

— C'est, dit Braguibus, parce qu'on m'a assuré que

cette solennité de la ligne était comme la fête des fous de la marine, et à Paris, à la fête des fous, on peut voir assez de peuple qui accourt de la cour des Miracles, de ceux dont parle la ballade :

Spélicans
Qui en tout temps
Avancent dedans le pogois,
Gourde piarde,
Et sur la tarde
Déboursent les pauvres niais.

Elle est, messieurs, de Villon, et, pour l'avoir ouïe chanter une seule fois à la Saint-Nicolas, je l'ai retenue en la gibecière de ma mémoire. Or, que chanterons-nous demain?

— Nous, dit Crignon, chanterons d'abord la messe et, après nous être confessés, recevrons tous ensemblement notre Créateur, et pour le reste reposez-vous sur moi.

— Mais, dit Braguibus, vous m'avez, ces jours passés, fait apprendre mon rôle dans un mystère qu'a écrit notre gentil capitaine, M. Jean Parmentier. Le jouerons-nous demain?

— Après la messe, dit Crignon; et vous y ferez, comme je vous en ai avisé, le rôle de « Pouvoir Divin », et c'est vous qui répondrez aux matelots de la caravelle « Humanité ». Or bien, il y sera encore dit quelques autres poésies dont je vous garde la surprise.

— Et que vous avez composées, notre maître? dit Braguibus.

— Je ne dis pas non, répondit Crignon.

— Mais, dit Braguibus, savez-vous les vers que le sieur de Saint-Gelais a faits sur notre amiral Jean Alphonse? Le capitaine me les bailla hier, et je les sais par cœur.

— Je les ai ouï lire, dit frère Nicolas survenant, et, bien que ledit sieur de Saint-Gelais soit poète séculier, je prise ses vers bien fort et les estime au-dessus de tout ce qu'on a fait dans ce temps, en exceptant, bien entendu, les

hymnes et louanges de Dieu servateur et de ses saints.

— Or, dit Crignon, dites-les-nous, mon ami. Je ne les connais point, et je suis bien désireux de les savoir.

— Non, non, dit Braguibus; nous les réciterons demain, et après nous jouerons la farce du « Voyage de Grimpe-sur-l'ais chez les antipodes[1] », telle que vous l'avez composée avec Mauclerc. En attendant, je vais me coucher, afin d'être plus dispos pour cette solennité de chevalerie. J'y viendrai bien gaillard, et je suis tout fier d'être fait chevalier; mais je l'ai bien gagné par mes travaux. Messieurs, je vous donne le bonsoir. »

De bon matin, nous fûmes éveillés par la cloche du bord, et premièrement fut chantée la messe de *Salve sancta parens*, à notes; puis un chacun eut l'accolée du capitaine. Et après, ceux qui devaient nous recevoir chevaliers se retirèrent dans les chambres d'arrière, où ils demeurèrent environ demi-heure. Cependant, aucuns d'eux portèrent au pied du grand mât une bien large cuve, qu'ils couvrirent d'un ais et de drapeaux. Tantôt que la cuve fut prête, le tambour et la trompette sonnèrent, et la procession de ceux qui étaient déjà chevaliers sortit dessous le château d'arrière, le plus étrangement vêtue qu'il soit possible de voir. Le premier derrière le tambourineur et le gros Marquier, trompette, marchait Pierre Mauclerc, tenant son astrolabe au poing. Il était vêtu d'une longue robe et coiffé d'un bien haut bonnet pointu fait de parchemin, auquel il avait attaché de grandes lunettes de papier. Suivait, sur un char traîné par quatre compagnons couverts de peaux de loups marins, Antoine Vasseur, le chef couronné. Sa couronne était de papier doré faite à l'antique, et il avait au menton une grande barbe faite d'étoupes. Sa robe était de peaux de loups marins avec un tas de dorures en papier. A ses côtés était assis Bernard Calmet, déguisé en reine, d'une robe de toile à voile; la reine tenait un cornet percé dont

1. C'est Gringalet et Grippe-Soleil. Margry, p. 332.

elle tirait force fumée de tabac, et sur ses genoux elle portait notre mousse Philippot, qui feignait d'être le dauphin, et qui faisait la moue à tous les compagnons, tirant la langue et contournant les yeux comme un vieux singe.

Crignon marchait solennellement à côté du char, armé d'une cuirasse de papier, de grèves de papier, d'un écu de papier, et s'escrimant d'une épée de bois. On nous dit qu'il était connétable du royaume de la Ligne et que Vasseur était roi. Un autre des compagnons était l'évêque, et en lieu de crosse il tenait le refouloir d'un canon; derrière lui, le deuxième mousse, Guillemin Lepage, faisait l'enfant de chœur, nous menaçant d'un grand vieux balai qu'il disait être son goupillon pour nous donner l'eau bénite à la façon du royaume de la Ligne; mais pour eau bénite il y avait mis du goudron, dont il barbouillait horriblement tous ceux qui l'approchaient.

Tantôt la reine dit d'une voix enrouée :

« Sire, voici des gens étrangers qui veulent entrer dans votre royaume. Il serait bon qu'on leur donnât auparavant le baptême et l'ordre de chevalerie, parce que tous vos sujets sont armés chevaliers; pour quoi ils ne voudraient pas avoir paix et amour avec d'autres gens qui ne seraient pas chevaliers comme eux. »

Le roi s'écria tant qu'il put :

« Madame la reine, c'est bien parlé! Monsieur le connétable, allez voir quelles gens ils sont, et s'ils sont dignes d'entrer dans notre royaume et de nous faire l'offrande. Faites avancer mon étendard. » L'étendard que portait James l'Écossais fut avancé. C'était une gaule, avec une morue salée, accolée de deux harengs saurs.

« Ah! ah! dit Crignon; nous allons faire Braguibus chevalier!

— Et comment, dit Braguibus, conférez-vous cet ordre marin de chevalerie?

— Nous le conférons, répondit Crignon, suivant les statuts, en arrosant les gens de force eau salée, pour leur

baptême, et en leur faisant boire force eau douce, pour leur proficiat.

— Bon, dit Braguibus, c'est la chevalerie des grenouilles dont vous me parlez. Tant d'eau est propre à faire chanter les grenouilles. Vertu-Dieu ! quel régal vous m'offrez, mon parrain ! Faut-il vraiment tant d'eau pour faire un chevalier ?

— Il faut, dit Crignon, passer par là, car c'est la règle.

— Je me contenterai donc, dit Braguibus, d'être écuyer. Je ne suis point si glorieux. Chevalerie est un sommet trop ardu que je ne prétends pas atteindre. Ce serait pécher contre l'humilité de vouloir être chevalier. Tout au plus pourrais-je être écuyer, ou plutôt varlet, ou même page seulement. Je ne me sens pas digne d'être chevalier. Or, Crignon, mon ami, considérez mon peu de vertu, et ne me faites pas boire plus d'eau qu'il n'en faut pour être page. Je suis jeune assez. Je ne veux pas qu'on me mette hors de page. Je vous assure que page me contentera.

— Non, non, dit Crignon. Chevalier vous devez être, chevalier vous serez. Galien et Hippocrate le furent.

— Je ne l'ai jamais entendu dire, dit Braguibus. Vous affirmez une proposition bien hardie. Quand donc, s'il vous plaît, le docte Galenus et le galant Hippocrates furent-ils chevaliers aquatiques ?

— Ce fut, répondit Crignon, quand ils tombèrent dans la rivière, *depiscando grenouillibus*. Or sus, et ne barguignez pas tant. Monsieur l'évêque de la Ligne, donnez-lui le baptême, je vous en prie. »

Disant ces mots, Crignon poussa Braguibus, cependant que maître Vasseur tirait l'ais sur lequel il était assis ; ledit Braguibus s'abîma dans la cuve à jambes rebindaines et fit dans l'eau trois ou quatre sauts et cabrioles les plus gracieux du monde. Mais toutes les fois qu'il voulait sortir de la cuve, les compagnons l'y repoussaient, lui jetant à la figure force seaux d'eau, tellement qu'il en était tout aveuglé. Quand ils le laissèrent, et qu'il sortit de sa cuve,

il faisait bon le voir se secouer comme un chien mouillé, hors d'haleine, soufflant, toussant, crachant, à la grande risée de toute la compagnie.

« Vertu-Dieu! s'écria-t-il dès qu'il put parler, *et pertransivit anima mea aquam intolerabilem!* Je suis lavé pour le restant de mes jours! Mais enfin, me voici chevalier. Çà, çà, Crignon, venez çà, mon parrain, que je vous donne l'accolée.

— Non, non, dit Crignon. Vous êtes trop mouillé. Allez vous sécher auparavant.

— Je ne vois, dit l'astrologue, qu'un moyen de le sécher: c'est de le suspendre sur une vergue, comme les lavandières font des drapeaux sur une corde. »

Quand il eut ouï telles paroles, Braguibus s'enfuit le grand galop et ne revint que pour la fin de la solennité, accoutré à l'antique de diverses pièces de toile qu'il avait été chercher dans toutes les caïutes. Cependant, les autres compagnons furent faits chevaliers et plus ou moins mouillés, au grand ébaudissement de tous, et en fin finale petits coups de poing commencèrent à trotter, à la manière des souvenirs de noces qu'on baille en Poitou, et il y eut une belle et joyeuse mêlée, où Braguibus eut l'œil poché, mais où il gagna la barbe du roi de la Ligne, qui lui resta aux mains comme trophée.

Tantôt, sur le commandement du capitaine, fut défoncée une pipe de vin, et les compagnons commencèrent à s'amuser, tandis qu'on dressait le théâtre, et que ceux qui devaient jouer les personnages allaient s'accoutrer.

Et d'abord, quand le théâtre fut prêt, parut M. de Verassan, galamment vêtu à la française, qui lut une pièce de vers.

Ensuite, la toile étant baissée, puis relevée, on vit les compagnons du navire « Humanité » tous endormis. Après devait venir le maître du navire, c'était « Pouvoir Divin », qui les éveillerait et, par gentils discours et belles réponses, les conduirait à la Terre-Neuve, qui est la Foi. Braguibus devait réciter la partie de « Pouvoir divin ».

La toile levée, accoutré de la barbe d'étoupes qu'il avait prise sur le roi de la Ligne, Braguibus parut, éveillant les mariniers de l'*Humanité*.

« Ho! s'écrièrent les compagnons quand ils le virent, le Père éternel a l'œil poché!

— Vous, s'écria Braguibus courroucé, ne parlez pas bien. Si Pouvoir divin a l'œil poché, c'est par la violence des méchants hérétiques.

— Ho! s'écria Grignon, ce que vous dites n'est point sur votre rôle. Vous ne devez dire que ce qui est écrit sur votre rôle.

— Il n'est point, dit Braguibus, écrit sur mon rôle qu'on m'interrompra. Je ne dirai plus rien.

— Nous nous tairons, nous nous tairons, s'écrièrent les compagnons. Allez, Pouvoir divin! Nous resterons cois! »

Ainsi put être achevée la moralité, qu'un chacun trouva très-belle, et frère Nicolas la loua notablement. Et après, il y eut encore quelques buvettes, et la farce du *Voyage de Grimpe-sur-l'Ais* fut commencée. Sitôt que la compagnie vit paraître Grimpe-sur-l'Ais, dont le rôle était tenu par le même Braguibus, et l'Astrologue, qui était représenté au naturel par Pierre Mauclerc, il y eut si grande risée, que frère Nicolas lui-même riait plus fort que les autres. Or, Grimpe-sur-l'Ais feignait d'être dans une taverne, et l'Astrologue lui expliquait ce qu'étaient les antipodes. Sur quoi ledit Grimpe-sur-l'Ais, qui feignait d'être le varlet de la taverne, allait tirer des bouteilles qu'on avait mises au fond du puits pour les rafraîchir. Tantôt il voyait dans l'eau du puits sa propre image et semblance, et s'écriait comme étonné :

« Haro ! main forte ! »

A quoi l'astrologue disait :

« Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? »

Et Grimpe-sur-l'Ais répondait :

« Je pense que c'est quelqu'un des antipodes qui vient pour nous larronner nos bouteilles. Je le vois qui se

démène au fond du puits, et il a toute la mine d'un larron. »

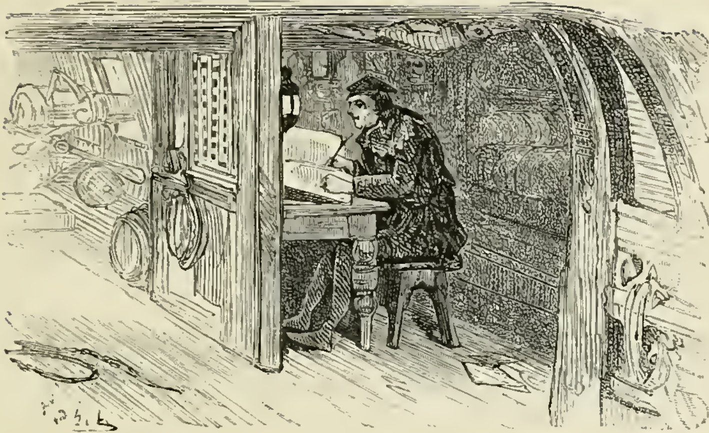
Après autres nombreuses joyeusetés, Grimpe-sur-l'Ais feignait de partir pour le pays des antipodes, mais il n'allait que dans le grenier de la maison, qu'on avait fait en environnant la hune d'artimon avec de la toile à voile. Et alors venait un vilain qui menait grosse querelle avec le tavernier et refusait de payer son écot; et comme le tavernier voulait le saisir par le corps, lui le battait. De quoi Grimpe-sur-l'Ais courroucé criait par la fenêtre du grenier, c'est à savoir par un pertuis qu'on avait fait aux toiles qui entouraient la hune.

« Ho! vilain! si je n'étais si loin aux antipodes, je descendrais de ce grenier pour t'étriller! »

Finalement, Grimpe-sur-l'Ais feignait de revenir de son voyage, et quand l'Astrologue lui demandait son salaire pour les leçons qu'il lui avait faites, il répondait que, comme les antipodes ont les pieds opposés à nous, il avait dû marcher comme eux, la tête à val et les pieds à mont, et que tout son argent était chu dans les nuages où l'Astrologue n'avait qu'à le querir. De quoi tous les compagnons riaient comme un tas de mouches.

La farce parachevée, comme il se faisait sur le tard, chacun retourna à ses besognes, bien content pour la journée que nous avions passée. Et le lendemain nous avançâmes dans l'hémisphère austral, rendant grâces à notre Créateur qui nous avait protégés jusque-là.





Braguibus écrivait son journal.

CHAPITRE XIII

Le trésor perdu.

La ligne passée, nous commençâmes de voir plus en plus la mer calme et paisible, tirant vers le cap de Bonne-Espérance. Et à partir du jour où nous eûmes passé la ligne, Braguibus fut peu vu, si ce n'est aux heures du dîner et du souper, car il passait son temps dans sa caïute, ou dans un coin du château d'arrière, où le capitaine avait permis qu'on étendît pour lui un prélart sur deux bâtons et des cordes, en manière de pavillon, écrivant incessamment.

« Je commence, disait-il, à noter mes observations et à écrire mon livre des voies australes.

— Mais, lui disait Crignon, si vous demeurez reclus et enfermé, vous ne verrez rien et ne pourrez rien écrire.

— Il s'agit bien de voir, s'écria Braguibus. Ce n'est

point le moment. Nous verrons assez, et vous me raconterez vous-même ce que vous aurez vu ; de sorte que l'aspect de cet autre monde me parviendra comme digéré par l'estomac de votre jugement et venu à bonne concoction et parfaite maturité. Ainsi, je le décrirai mieux, et sans que mon entendement soit troublé par le procès inégal des événements et par le tumulte des accidents.

— Vous êtes, dit Crignon en souriant, un voyageur de nouveau genre. Vous voulez, à grand'peine, fatigues et péril, aller aux terres nouvelles, pour les décrire après par ouï-dire.

— Ouï-dire, répondit Braguibus, est un bon témoin, et bien haut selon l'estime de vos Normands.

— Mais non pas de ceux qui naviguent, répondit hâtivement Crignon; et il est plus aisé de se moquer, étant au coin de son feu, des découvertes des voyageurs, et d'appeler menteries les récits qu'ils nous en font, que d'imiter leurs travaux.

— Quand j'étais frère profès au couvent de Fontenay-le-Comte, en Poitou, dit frère Nicolas, j'y ai connu un religieux, l'homme le plus plaisant que je vis jamais, fort bien institué dans les lettres latines et grecques et fort savant en différentes sciences profanes. Il s'appelait François Rabelais.

— Attendez, dit Braguibus. Je l'ai connu assez. Il était Tourangeau, voire Chinonais, fils du cabaretier de la *Lamproie*, à Chinon. Nous avons, depuis qu'il fut moine de Saint-Benoît, à Maillezais, étudié la médecine ensemble.

— Par ma foi, s'écria frère Nicolas, comme je vous connais tous deux, joyeux propos devaient aller rondement entre vous. Il se moquait fréquemment des récits des voyageurs et disait que parmi les anciens, Hérodotes, Plinius, Strabo et aucuns autres desquels je ne sais plus le nom, et parmi les modernes, Albert le Grand, Pierre Martyr, Marc Paul, Vénitien, Pierre Alvarez, Portugalais, et je ne sais

combien d'autres, avaient composé leurs histoires par ouï-dire.

— Voire, dit Braguibus, je le connais bien ; il doute de tout et il raille tout. Mais je lui redresserai le jugement quand nous serons retournés à nos terres. Cependant, je laisse votre compagnie et vais à mes besognes. J'ai déjà commencé mon livre par une argumentation afin de prouver que toutes choses ont été faites pour l'homme. Depuis, j'ai exposé les différences d'art et de nature, l'utilité de la navigation, et les louanges de plusieurs d'entre nous. De présent, il convient que j'écrive deux dissertations contre l'opinion des anciens, qui estimaient que tout ce qui est sous la ligne est inhabitable, et contre l'opinion de ceux qui estiment les sauvages être pelus. C'est un point important.

— Quand vous les verrez, dit Crignon, vous connaîtrez aisément qu'ils ne le sont pas, parce qu'ils vont tout nus. Il vous suffira d'écrire dans votre livre que vous les avez vus, et qu'ils ne sont point pelus.

— Ha ! mon ami, dit Braguibus, vous composeriez un étrange livre si on vous laissait faire ; un livre tout nu comme les sauvages, sans dissertations, sans argumentation pour et contre Herodotes, Aristotelès, Pomponius Mela...

— Je me moque, de Crignon, d'Herodotes, d'Aristotelès, de Pomponius Mela et de toute leur bande. Ils n'ont point été aux Indes et j'y ai été. Mêmement j'y retourne. Il ne faut qu'écrire ce qu'on a vu, tel qu'on l'a vu, bien exactement, bien scrupuleusement, et par ainsi la science du monde profite, et non par les imaginations que certains cerveaux mal calfatés peuvent graveler. Voir, c'est savoir.

— Vous, dit Braguibus, dites peut-être vrai ; mais les imprimeurs ni le public ne seront de votre avis de longtemps. Allons à mes dissertations. »

Huit degrés au delà de la ligne, le vingt-sixième du mois, nous trouvâmes une île non habitée, laquelle de prime face

voulions nommer île des Oiseaux, pour la grande multitude d'oiseaux qui sont en cette dite île. Mais, recherchant en nos cartes marines, la trouvâmes avoir été quelque temps auparavant découverte par les Portugalais et nommée île de l'Ascension, parce que ce jour-là y étaient abordés. Voyant donc ces oiseaux de loin voltiger sur la mer, nous donna conjecture que près avait quelque île. Et approchant toujours, vîmes si grand nombre d'oiseaux de diverses sortes et plumages, sortis, comme il est vraisemblable, de leur île, pour chercher à repaître et venir à nos navires, jusqu'à les prendre à la main, qu'à grand'peine nous en pouvions défaire. Si on leur tendait le poing, ils venaient dessus privément et se laissaient prendre en toutes sortes que l'on voulait; et il ne s'en trouva espèce quelconque, en cette multitude, semblables à ceux de par-deçà, chose peut-être incroyable à quelques-uns. Étant lâchés, de la main ils ne s'enfuyaient, mais ils se laissaient toucher et prendre comme devant.

Après avoir passé cette île, commençâmes à découvrir quatre étoiles de clarté et grandeur admirables, disposées en forme d'une croix, assez loin toutefois du pôle antarctique. Mauclerc les appelait *Chariots*[1]. Il estimait qu'une de ces étoiles est celle du sud, laquelle est fixe et immobile, comme celle du nord, que nous appelons Ourse mineure ; elle était cachée avant que nous fussions sous l'équateur, ainsi que plusieurs autres, qui ne se voient par deçà au septentrion.

Poursuivant notre route, nous approchâmes au tropique d'hiver, environ lequel se trouve ce grand et fameux promontoire de Bonne-Espérance, que les mariniers ont nommé *Lion de la mer*, tant il est grand et difficile, craint et redouté.

Mais nous n'allâmes pas jusque-là, et tirâmes à droite, pour aller à l'Amérique, accompagnés du vent, qui nous

1. C'est l'ancien nom français de la Croix du Sud.

fut fort bon et propice. Approchant de notre Amérique bien cinquante lieues, nous commençâmes à sentir l'air de la terre, tout autre que celui de la marine, avec une odeur tant suave des arbres, herbes, fleurs et fruits du pays, que jamais baume, fût-ce celui d'Égypte, ne sembla plus plaisant ni de meilleure odeur. Le jour suivant, qui fut le dernier de juin, découvrîmes les hautes montagnes de Croistmourou, combien que ce ne fût l'endroit où nous prétendions aller. Fîmes donc voile derechef jusqu'au douzième jour, que nous trouvâmes cette grande rivière nommée Ganabara. Ayant donc passé plusieurs petites îles sur cette côte de mer, et le détroit de notre rivière, large comme d'un trait d'arquebuse, nous fûmes d'avis d'entrer dans cet endroit et avec nos barques prendre terre, où incontinent les habitants nous reçurent autant humainement qu'il fut possible, dressant un beau palais à la coutume du pays, tapissé tout autour de belles feuilles d'arbres et herbes odorifères.

Ces Indiens sont gens simples, ne demandant qu'à mener joyeuse vie, sans grand travail, vivant de chasse et de pêche et de ce que la terre donne de soi, et d'aucuns légumes et racines qu'ils plantent, allant tout nus, sauf que les femmes portent colliers d'os et de coquilles, non l'homme, qui porte au lieu arc et flèche, ayant pour vireton un os proprement affilé, et un épieu de bois très-dur, brûlé et affilé par en haut, qui est toute leur armure. Et vont les femmes et filles tête nue, ayant leurs cheveux gentiment torchés de petits cordons d'herbes teintes de couleurs vives et luisantes. Pour les hommes, portent longs cheveux ballants, avec un tour de plumasses hautes, vif teintes et bien atournées[1].

Tantôt que nous fûmes avec ces sauvages, nous n'eûmes pas de peine à commercer avec eux; et ils nous donnaient à entendre qu'ils savaient que nous étions chrétiens, met-

1 *Rapport du capitaine de Gonneville*, ap. Margry, p. 143.

tant leurs pouces en croix, et que nous étions Français, montrant le pavillon qui était à la pomme de nos mâts. Et ensuite, ils sautaient et dansaient, se démenant de merveilleuse sorte, qui est une cérémonie de joie et d'assurance : et ils voulaient nous bailler tout ce qu'ils avaient, et aucuns apportèrent force poissons et chair cuite, et des fruits de leur pays, nous donnant à entendre par signes qu'ils étaient bons à manger. Nous leur donnâmes des couteaux, autres ferrements, et un chapeau rouge pour leur capitaine, qu'ils nous montrèrent comme leur seigneur, l'appelant par son nom *Agouhanna*. Lors notre capitaine commanda apporter pain et vin pour faire boire et manger ledit seigneur et sa bande, et nous leur fîmes chère et les festoyâmes de ce que nous pûmes, et leur donnâmes aucuns petits présents de peu de valeur, de quoi se contentèrent fort.

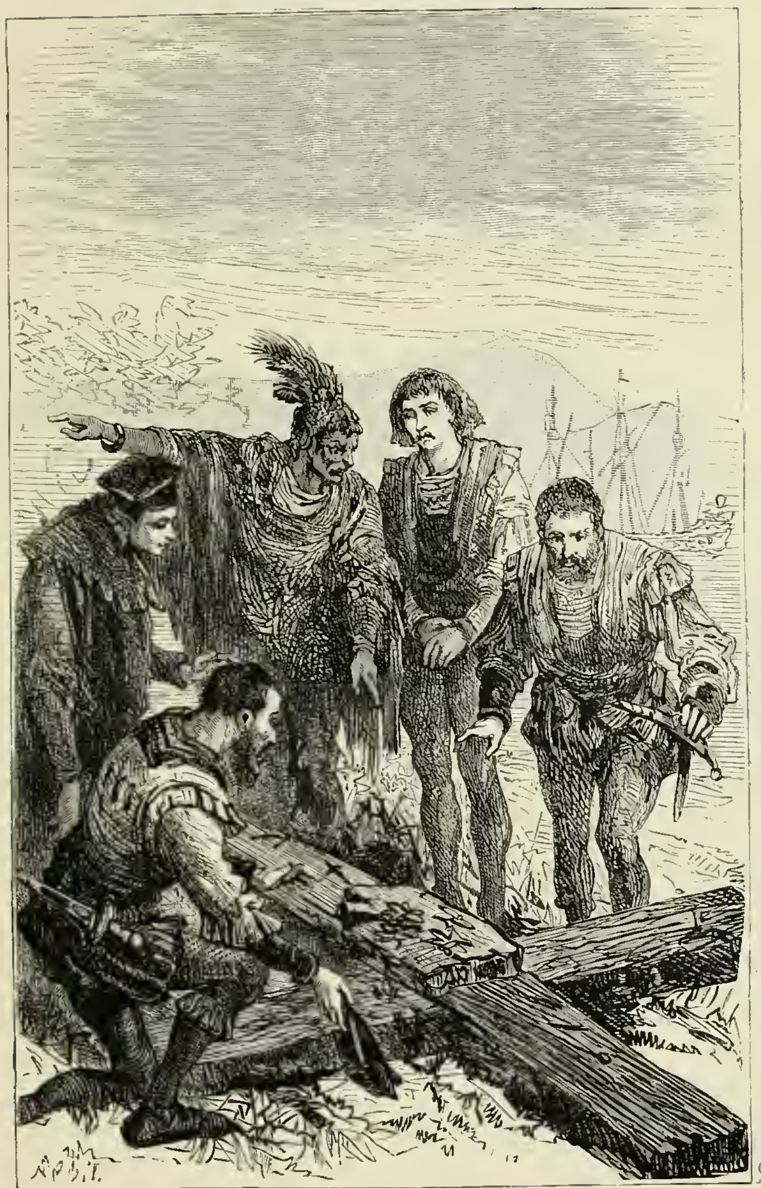
Braguibus ne pouvait se lasser de les admirer, et si on l'eût laissé faire, il leur eût partagé tout son avoir sur-le-champ. Il prenait en sa main tous les fruits qu'ils apportaient, et par signe demandait de quel nom ils les appelaient, dont ils se réjouissaient fort, et le contentaient sans se lasser. Lui, cependant, ayant dégaîné son encrier, ses plumes et un gros livre de papier blanc, écrivait hâtivement tout ce qu'ils répondaient, affirmant qu'avant trois mois il saurait l'indien aussi bien que les plus savants d'entre eux. Et parce que ces pauvres sauvages ne connaissent point l'art d'écrire, ils regardaient Braguibus tout ébahis, et voulaient voir quels signes il faisait sur son papier. Pour lors, Braguibus voulut leur donner à entendre qu'il était savant homme et médecin ; et s'y prit de cette manière qu'il tournait les yeux et poussait de profonds soupirs, feignant d'être malade ; de quoi ils se montrèrent bien grevés, lui donnant à entendre qu'ils en étaient affligés. Et lui après se tâtait le pouls, et feignait de lire en son livre, puis parlait latin bien gravement, et feignait de se parforcer à avaler aucun breuvage. De quoi ils estimèrent qu'il avait soif, et produisirent des coques de fruits où ils mettent leur boisson. Mais

tantôt que Braguibus eut feint d'avaler un médicament, il se démena en grande allégresse, sautant et dansant. Ce que voyant, eux sautaient et dansaient comme lui. Le breuvage qu'ils apportaient était épais comme moût de vin et enivrait. Ils l'appellent *cahouin* et le font d'une sorte de mil qu'ils nomment *avaty*, et dont les grains sont gros comme pois de nos pays.

Après nous être mutuellement festoyés, nous voulûmes nous enquérir auprès de ces sauvages touchant la venue ancienne du capitaine de Gonneville dans leurs terres. Mon père avait coté sur son rapport que leur seigneur s'appelait dans ce temps-là *Arosca*. Nous les interrogions donc leur disant : « Arosca. » Ils nous marquèrent par signes qu'ils nous entendaient très-bien, que ledit seigneur Arosca était mort, et qu'Agoubanna l'avait remplacé. De quoi nous fûmes bien affligés ; et alors ils nous donnèrent à entendre que plusieurs d'entre eux avaient connu mon père, car, allant à notre capitaine, ils le frottaient avec leurs mains, qui est leur façon de faire chère, et après, montraient le pavillon de nos navires et la mer, et soupiraient profondément, montrant de nouveau le capitaine, comme de regret d'un autre tel que notre capitaine, et qui était parti par mer sous le pavillon de France. Et tantôt après montrèrent un endroit du côté du nord, mettant fréquemment leurs pouces en croix et nous engageant à venir avec eux. Par où nous connûmes qu'ils voulaient nous conduire à la croix qu'avait dressée le capitaine de Gonneville, et les suivîmes en toute allégresse. De fait, après avoir marché environ une heure, nous vîmes un havre, et à la pointe dudit havre gisait une croix de trente pieds de haut, bien peinturée, sous le croisillon de laquelle était un écusson en bosse fort apparent. Et nous étant bien vite approchés, nous vîmes que l'écusson avait été gâté et rompu, comme à coups de hache, pour enlever ce qui était dessus, et il restait les marques d'une fleur de lis et de grosses lettres qui formaient « Vive le Roy de France Loys », desquelles il ne

demeurait que « Vive » et « de », puis un F, un C et un L. Pour lors, nous pleurant de voir comme on avait renversé la croix et injurié les armes de France, leur chef s'approcha et nous fit une grande harangue, nous montrant ladite croix avec deux doigts, puis nous mena vers une autre croix qui était debout et plantée, et où nous vîmes les armes de Portugal, et après, nous montrait la terre tout à l'entour de nous, et feignait de pleurer, comme s'il eût voulu dire que toute la terre était à lui, et que les Portugalais y avaient planté ladite croix sans son congé. Nous, courroucés, nous mîmes tantôt à bas la croix des Portugalais, et nous rompîmes à coups de hache les armes de Portugal. Après, prenant notre croix, nous la plantâmes de nouveau, et tantôt qu'elle fut élevée en l'air, nous fîmes plusieurs décharges d'arquebuserie; et après, nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en adorant ladite croix devant eux, et leur fîmes signe, regardant et leur montrant le ciel, que par icelle était notre rédemption, de quoi ils firent plusieurs admirations, en tournant et regardant icelle croix. Après quoi leur furent distribués plusieurs présents honnêtes.

Frère Nicolas nous dit qu'il estimait qu'il serait facile de les amener à notre foi, à cause du grand amour qu'ils témoignaient pour les Français, et dont ils ne se départirent ces deux mois que demeurâmes parmi eux. Toutefois, dans ce longtemps, il ne nous fut pas possible de trouver notre trésor, pour telle cause. Les Portugalais, après avoir abattu la croix de M. de Gonneville, l'avaient traînée plus loin, soit par dérision, soit pour toute autre raison; car les sauvages nous donnèrent à entendre qu'autrefois elle n'était pas à cet endroit, mais ils ne purent nous marquer justement la place. Pourquoi nous, ayant perdu notre marque, cherchions au hasard et par aventure, et combien que nous eussions cherché, nous ne trouvâmes rien. Et ainsi, ce trésor qui avait été cause première de tant d'accidents, fut perdu pour tout le monde, et il n'est point vraisemblable que jamais on le retrouve.



L'écusson avait été rompu à coups de hache.

De quoi nous étions bien dépités et affligés. Mais le capitaine Parmentier nous consolait, nous disant que par commerce honorable avec les sauvages nous ferions un bon gain, qui serait le loyer de notre peine, et que, d'autre part, les sommes auxquelles nous avions droit du gain que le capitaine Jean Florin avait fait sur mer étaient à la cour de Rouen, où nous les aurions à notre retour, un jour ou l'autre. Et après la messe qui fut dite avant notre départ, frère Nicolas nous fit un beau sermon sur le néant de ce bas monde et sur le mépris des richesses, prêchant contre l'avarice. Mais les mariniers n'y prenaient pas goût, disant qu'il était bon de parler du mépris des richesses quand on avait de quoi, ou quand on s'était voué au service de Dieu; mais qu'eux étaient pauvres gens, qui avaient femme et enfants, ou parents vieux et infirmes, et qu'ils étaient contents d'endurer tant de peines et d'affronter tant de périls, pourvu qu'ils gagnassent de quoi soutenir leur corps et ceux des leurs, dont ils avaient charge en ce monde. Par ainsi, ils n'étaient pas avaricieux quand ils témoignaient être fâchés d'avoir perdu du gain qu'ils espéraient. De quoi Braguibus piqué voulut leur faire une harangue pour leur démontrer que frère Nicolas avait raison et qu'eux ne devaient point être fâchés. Il leur cota Sénèque et Euripides, et leur déclara que Stobée, poète grec et bon philosophe, avait dit qu'il était inutile de crier contre les choses, parce que les choses n'avaient souci aucun des cris qu'on pouvait faire. Mais les mariniers lui répondaient :

« Allez, notre maître, vous êtes bien savant et bien débonnaire; mais votre harangue ne nous rendra point l'argent qui s'est enfui. »

Toutefois nous fîmes en ce lieu un trafic bien avantageux, et pour couteaux, haches, peignes, miroirs, rasades, sonnettes d'étain, toiles communes et autres choses de peu de valeur, nous eûmes peaux, plumasses, racines à teindre; si desdites en fut amassé plus de cent quintaux, qui en France valurent bon prix. D'or, nous ne leur en vîmes

pas entre les mains. Mais finalement, ils nous apportèrent quelques pierres, et nous firent entendre qu'elles provenaient de bien loin, d'un pays qui était couvert de montagnes et se trouvait dans les terres. Et les pierres examinées, il fut jugé par ceux qui s'y connaissaient qu'elles étaient diamants de la plus belle eau et bien précieux. Dont nous nous réjouîmes tous autant qu'on peut penser, et ce jour-là fîmes grande chère, et tous les compagnons furent consolés. Les sauvages, voyant que ces pierres font plaisir aux chrétiens, nous baillèrent toutes celles qu'ils avaient. Quand elles furent vendues en France, il y en eut pour trois cent vingt mille écus, dont il me revint deux mille quatre cents pour ma part. Nous eussions séjourné davantage, si les sauvages ne nous eussent affirmé qu'ils n'avaient plus nulle autre pierre semblable; voyant qu'il n'y avait plus rien à tirer d'eux, et étant bien tourmentés de fièvres malignes dont maints des navires furent entachés, et plusieurs moururent, nous délibérâmes de partir. Braguibus ayant anatomisé les trépassés, dit qu'il n'entendait rien à cette sorte de fièvre, et qu'elle était particulière aux Indes, et qu'ainsi il n'y connaissait nul remède, sauf que de nous enquérir des sauvages s'ils n'en savaient point. Mais le meilleur et le plus sûr fut jugé de mettre à la voile, ce que nous fîmes le quatorzième de septembre. Le propre jour de notre départ trépassèrent encore Stenot Venier, queux du navire, et Jean Bicherel de Pont-l'Évêque, varlet du capitaine.

Partant de la rivière de Ganabara, notre route fut droit au nord-est jusqu'à 11 degrés au nord de la ligne, où nous commençâmes à souffrir fortunes de vents contraires et de tempêtes incessantes, jusqu'au milieu du mois d'octobre, où l'état des victuailles étant fort empiré, et nous trouvant portés sous le tropique et par 40 degrés de longitude, il fut jugé convénient d'assembler le conseil et de délibérer sur ce qui était à faire. Le conseil assemblé sur la *Pensée*, plusieurs belles harangues et remontrances furent faites. Finalement, M. de Verassan parla, et nous remontra que

nos navires étaient bien fatigués et avaient grand besoin d'être radoubés, que le voyage jusqu'en France serait bien long pour la contrariété des vents, et que nous y souffririons trop par pénurie de victuailles; qu'il convenait donc aller à quelque terre prochaine pour nous radouber et nous avitailler, mêmement d'eau, dont nous n'avions plus en suffisance; mais que les terres les plus prochaines étaient l'île de Cuba, où étaient nos ennemis les Espagnols, et nous n'étions pas gens pour les assaillir, nous si affaiblis et eux qui se gardaient si bien; que les autres voisines étaient habitées des Caraïbes ou cannibales, sauvages cruels et qui mangent les hommes; mais qu'un peu plus loin était la Floride, péninsule où lui, Verassan, avait été précédemment avec M. Jean Florin et où ils avaient fait amitié avec un seigneur des Indiens appelé *Potamou*, grand roi et très-puissant; que la Floride péninsule était bien riche en fruits, légumages, venaison, poisson, bois propres à bâtir, et que, par l'aide dudit Potamou, nous pourrions aisément nous y avitailler et radouber nos navires; ainsi il convenait d'aller premièrement en Floride péninsule, d'autant que le vent était favorable pour y aller. L'avis de M. de Verassan étant ouï, fut trouvé bien bon, et nous fîmes derechef vers le nord-ouest, et après l'espace de six jours d'un vent de sud-est, jusqu'à la hauteur de notre Floride, dont nous longeâmes la côte environ trente et cinq lieues, jusqu'à l'entrée d'une rivière que M. de Verassan nous dit avoir appelée « Rivière Françoise » en l'honneur du roi François.





Là furent faites de belles armes.

CHAPITRE XIV

Bénard le truand.

Passant le détroit de cette rivière et descendant à terre dans nos barques, nous fûmes bien ébahis de n'y trouver nulle bande des sauvages sujets du roi Potamou; par le commandement de M. de Verassan fut assemblée une troupe jusqu'au nombre de vingt-cinq arquebusiers, pour aller à la découverte. Je m'y joignis, ainsi que Braguibus armé de son gros livre, avec le galimart et le cornet à encre. Et nous guida M. de Verassan droit à travers une grosse forêt de cèdres, bien ombreux et bien touffus, vers un lieu où il disait que se trouvait la ville de Potamou. Car, comme il nous l'apprit, ces sauvages de Floride ont l'industrie de bâtir des villes et de les munir très-bien. Toutefois, leurs maisons sont de nattes et de perches et leurs

remparts de bois. Nous gravîmes une colline où il nous dit qu'était ladite ville ; nous vîmes nombre d'ossements humains gisant parmi les broussailles, et aussi flèches rompues, lances brisées, et toutes les traces qu'une bataille laisse après elle. Pour lors, nous gravîmes la colline et n'y trouvâmes qu'aucunes pièces de bois demi-consumées par le feu, des bris de poteries, et autres marques certaines que la ville avait été prise par quelque ennemi, après une bataille, puis arse et brûlée. Cherchant parmi les bris, nous trouvâmes un cornet à poudre, une dague rouillée, et une cruche fictile sur laquelle était gravé en lettres romaines : « Antonio Fernandez. Sévilla. 1517 », par où nous connûmes que la bataille s'était donnée en ce lieu entre les Espagnols et les sauvages, les Espagnols prenant la ville et chassant les sauvages du pays.

Toutefois, comme le lieu nous paraissait propice à l'assiette d'un camp, que le pays était plein de cerfs et autre venaison, la rivière fort poissonneuse, nous délibérâmes de planter notre camp au lieu où était la ville brûlée, de le munir de quelques palissades par devant, du côté de la mer, car par derrière il était assez muni, à cause d'un grand marais que nous reconnûmes comme impraticable, de construire là quelques abris avec des arbres que nous abattrions et des prélarts, d'y transporter quelques bagages, et d'y laisser une moitié de nos gens pour chasser et pêcher, et, par fumigation, *boucaner* les poissons et la venaison, car de tel mot usent-ils dans les Amériques, cependant que l'autre moitié radouberait les navires. Et tous les jours on ferait bonne garde, de crainte des Espagnols, et aussi pour explorer le pays et voir si l'on ne pouvait trouver des Indiens et faire amitié avec eux. Les choses ainsi convenues, la charge des navires fut laissée à M. Raoul Parmentier, M. Jean Florin et M. de Verassan s'établissant à terre avec une partie des nôtres, parmi lesquels furent Braguibus, frère Nicolas, Crignon, Mauclerc et moi. En quatre jours notre camp fut assis et muni, et nous commençâmes

notre labeur quotidien, de chasser, de pêcher, et aussi de chercher racines bonnes à manger, qui seraient choisies sur l'avis de M. de Verassan, parce qu'il en connaissait plusieurs pour avoir déjà été dans le pays, et de Braguibus, parce qu'il était savant médecin.

Une semaine après que nous étions à terre, comme nous étions partis une douzaine ensemble pour explorer, et que nous étions fort éloignés dans la forêt, ayant contourné le marais, nous trouvâmes, parmi de gros rochers, l'entrée d'une caverne, cachée par aucunes broussailles, et qui apparut quand Braguibus eut écarté les broussailles pour chercher quelques plantes dont il était curieux. Ayant enflammé une torche, nous entrâmes dans cette caverne; mais Braguibus resta dehors, disant que l'air qu'on respire aux cavernes ne lui valait rien. Toutefois, je crus plutôt qu'il avait peur. Notre joie fut bien grande quand nous trouvâmes que dans cette cave il y avait de grands tas de ce mil gros comme pois que les Indiens cultivent en leurs jardins, et dont nous avions déjà mangé au Brésil et à la Nouvelle-Espagne. Il n'était aucunement gâté, et j'estime que c'était le grenier où les sauvages de la ville détruite par les Espagnols mettaient leur provende, car M. de Verassan nous avait dit que par prévoyance ils usaient de tels greniers. Il y avait bien là pour avitailler nos navires pendant deux mois, et de suite on mit la main à l'œuvre pour enlever tout ce mil et le porter à bord, ce qu'on faisait dans des poches cousues de toile à voile ; et en trois jours tout fut enlevé.

Cependant le radoub avançait. Celui du *Sacre* était même totalement terminé. Ce jour-là, c'était un dimanche, après avoir ouï la messe, qui fut dite à terre, le capitaine ordonna une raison de vin pour un chacun soi raffermir et se hausser le cœur. Car nous étions bien ménagers du peu qui nous demeurait, le réservant aux malades ; et nous n'en avions pas bu depuis notre départ du Brésil. Après avoir fait chère, il convint de porter à bord plus de cinquante quintaux de

remparts de bois. Nous gravîmes une colline où il nous dit qu'était ladite ville; nous vîmes nombre d'ossements humains gisant parmi les broussailles, et aussi flèches rompues, lances brisées, et toutes les traces qu'une bataille laisse après elle. Pour lors, nous gravîmes la colline et n'y trouvâmes qu'aucunes pièces de bois demi-consumées par le feu, des bris de poteries, et autres marques certaines que la ville avait été prise par quelque ennemi, après une bataille, puis arse et brûlée. Cherchant parmi les bris, nous trouvâmes un cornet à poudre, une dague rouillée, et une cruche fictile sur laquelle était gravé en lettres romaines : « Antonio Fernandez. Sévilla. 1517 », par où nous connûmes que la bataille s'était donnée en ce lieu entre les Espagnols et les sauvages, les Espagnols prenant la ville et chassant les sauvages du pays.

Toutefois, comme le lieu nous paraissait propice à l'assiette d'un camp, que le pays était plein de cerfs et autre venaison, la rivière fort poissonneuse, nous délibérâmes de planter notre camp au lieu où était la ville brûlée, de le munir de quelques palissades par devant, du côté de la mer, car par derrière il était assez muni, à cause d'un grand marais que nous reconnûmes comme impraticable, de construire là quelques abris avec des arbres que nous abattrions et des prélarts, d'y transporter quelques bagages, et d'y laisser une moitié de nos gens pour chasser et pêcher, et, par fumigation, *boucaner* les poissons et la venaison, car de tel mot usent-ils dans les Amériques, cependant que l'autre moitié radouberait les navires. Et tous les jours on ferait bonne garde, de crainte des Espagnols, et aussi pour explorer le pays et voir si l'on ne pouvait trouver des Indiens et faire amitié avec eux. Les choses ainsi convenues, la charge des navires fut laissée à M. Raoul Parmentier, M. Jean Florin et M. de Verassan s'établissant à terre avec une partie des nôtres, parmi lesquels furent Braguibus, frère Nicolas, Grignon, Mauclerc et moi. En quatre jours notre camp fut assis et muni, et nous commençâmes

notre labeur quotidien, de chasser, de pêcher, et aussi de chercher racines bonnes à manger, qui seraient choisies sur l'avis de M. de Verassan, parce qu'il en connaissait plusieurs pour avoir déjà été dans le pays, et de Braguibus, parce qu'il était savant médecin.

Une semaine après que nous étions à terre, comme nous étions partis une douzaine ensemble pour explorer, et que nous étions fort éloignés dans la forêt, ayant contourné le marais, nous trouvâmes, parmi de gros rochers, l'entrée d'une caverne, cachée par aucunes broussailles, et qui apparut quand Braguibus eut écarté les broussailles pour chercher quelques plantes dont il était curieux. Ayant enflammé une torche, nous entrâmes dans cette caverne; mais Braguibus resta dehors, disant que l'air qu'on respire aux cavernes ne lui valait rien. Toutefois, je crus plutôt qu'il avait peur. Notre joie fut bien grande quand nous trouvâmes que dans cette cave il y avait de grands tas de ce mil gros comme pois que les Indiens cultivent en leurs jardins, et dont nous avions déjà mangé au Brésil et à la Nouvelle-Espagne. Il n'était aucunement gâté, et j'estime que c'était le grenier où les sauvages de la ville détruite par les Espagnols mettaient leur provende, car M. de Verassan nous avait dit que par prévoyance ils usaient de tels greniers. Il y avait bien là pour avitailler nos navires pendant deux mois, et de suite on mit la main à l'œuvre pour enlever tout ce mil et le porter à bord, ce qu'on faisait dans des poches cousues de toile à voile ; et en trois jours tout fut enlevé.

Cependant le radoub avançait. Celui du *Sacre* était même totalement terminé. Ce jour-là, c'était un dimanche, après avoir ouï la messe, qui fut dite à terre, le capitaine ordonna une raison de vin pour un chacun soi raffermir et se hausser le cœur. Car nous étions bien ménagers du peu qui nous demeurait, le réservant aux malades; et nous n'en avions pas bu depuis notre départ du Brésil. Après avoir fait chère, il convint de porter à bord plus de cinquante quintaux de

venaison et de poisson que nous avions fait boucaner, ce qui fut fini le soir même, nous ne gardant à terre que nos raisons pour deux jours; nous espérions avoir terminé dans une semaine, et alors, prendre la mer assurément pour revenir au plaisant pays de France, notre douce patrie. Le lundi matin, nous étions sortis du camp avec Crignon, Braguibus et aucuns autres aimables compagnons, quand nous entendîmes une violente canonnade aller vers la mer chasser quelques loups marins qu'on nous avait dit y avoir vus. Braguibus s'étant écarté de nous, soudainement poussa de grands cris et revint en courant. Il était si effrayé qu'il ne pouvait parler, et nous montrant du doigt la partie du bois d'où il venait, bredouillait confusément :

« Le malin! *Vade retro!* Un diable! *Domine, libera nos!*

— Quoi, qu'est-ce? disions-nous.

— Le diable! répondait Braguibus essoufflé. Je l'ai vu.

— Vous avez vu le diable?

— Dans un arbre! dit Braguibus, s'attachant à la robe de frère Nicolas. »

Avançant dans le bois, nous vîmes dans un arbre une grande souris-chauve dont le corps était gros comme celui d'un mâtin de ferme, et les ailes éployées avaient bien quatre empans. Dont nous fûmes effrayés, car cette bête était horrible à voir. Mais Crignon dit en souriant :

« Braguibus, mon ami, votre diable n'est qu'une ratepenade, comme ils disent en Languedoc. Elle est inoffensive pour l'homme et ne mange que des fruits. Je vais vous la faire voir de près. »

Disant ces mots, il déchargea son arquebuse et la souris-chauve tomba à terre, dont Braguibus, rassuré, s'écria :

« Ah! madame la souris-chauve, je vous ferai bien voir s'il est licite d'effrayer les gens à ce point. Je vous anatomiserai; après je vous écorcherai et je remplirai votre peau de foin. Par la peste! voilà une étrange bête, et bien bonne à montrer dans une diablerie. Fi! qu'elle est laide! »

Soudain, nous ouïmes du côté de la mer le fracas de la décharge d'un canon, puis après de plusieurs autres. Crignon pâlit.

« Qu'est-ce? dit-il. Hâtons-nous! Je crains bien que les nôtres ne soient assaillis. Courons! » Nous courûmes hâtivement vers le bord de la mer, les canonnades ne décessant pas, cependant. Mais quand nous fûmes sortis du bois, la canonnade s'arrêta, et nous vîmes nos navires en place, et trois navires portant pavillon d'Espagne, qui se retiraient, comme ayant affaire à plus fort qu'eux. Tantôt Crignon reconnut qu'un des trois n'était autre que le navire de l'Anglais Thomas Hawkins, que sans doute les Espagnols avaient pris en mer. Et nous vîmes aussi une grosse troupe d'Espagnols avec une enseigne, descendant à terre de leurs barques, et avançant vers le bois. Parmi eux était une femme, que Crignon estima de suite être sa femme future. Tantôt il s'écria :

« Retournez hâtivement au camp. J'irai cependant reconnaître leur force, et vous rejoindrai après. Retournez, mes amis, et faites l'alarme! Retournez, de par Dieu! Car ils viendront nous assaillir. »

Nous retournâmes suivant son avis, et trouvâmes le camp en alarme, et dans le bois il y eut plusieurs escarmouches d'arquebuse contre ces Espagnols qui ne voulaient rien entendre, disant que nous étions sur leurs terres, et que nous eussions à mettre bas les armes et à nous rendre à leur merci. Ce que nous rejetâmes.

Ayant donc placé notre arquebuserie devant, nous nous rangeâmes en une seule bande, et nous marchâmes contre eux à travers le bois qui était fort épais, par où nos rangs furent un peu rompus, et nous n'arrivâmes pas en bien bon ordre à la clairière. Là, nous les trouvâmes rangés en trois bandes, la plus grosse au milieu ayant avec elle l'enseigne déployée et le tambour. Derrière cette bande se tenaient quinze des leurs à cheval, et armés à haut appareil; sauf qu'ils n'avaient pas de grèves, mais

des bottes de cuir fauve, et tenaient la lance sur la cuisse.

Devant les premières filières de leurs gens de pied, le traître Martin, la pique au poing, contrefaisait du bravache en son attitude, et nous défiait d'une trogne insolente. Tantôt qu'ils nous virent sortir du bois, et aller à eux, non pas toutefois en aussi bon ordre que nous eussions voulu, leur tambour sonna, leurs capitaines s'écrièrent : « *Adelante, caballeros! Arriba! Santiago y cierra Espana!* » Et ils vinrent à nous, leurs rangs bien serrés, chargeant furieusement sans perdre l'ordonnance de leur bataille. Il y eut quelques volées d'arquebuserie, et mêmement quelques escarmouches à coups de pistolet. Ils tirèrent aussi sur nous un passe-volant et deux fauconneaux qu'ils avaient apportés. Mais quoique nous fussions plus experts et plus nombreux qu'eux en arquebuserie, dont plusieurs des leurs furent portés par terre morts ou blessés, nous ne pûmes rompre leur ordonnance, car ils la reformaient tantôt qu'un des leurs tombait. Et soudainement, étant arrivés tout proches, ils choquèrent contre nous, où les armes furent à coups de piques, d'épées et de dagues, et où nous n'eûmes du meilleur. Le bon M. de Verassan y fut tué, se déportant vaillamment et faisant voir sa valeur et sa science en armes, car, avant d'être tué, il perça jusqu'à leur principal capitaine qui se tenait à cheval à côté de l'enseigne, et d'un estoc volant il lui coula son épée au défaut de la cuirasse, dont mourut ledit capitaine; et l'on nous dit depuis qu'il était gentilhomme d'une des plus hautes maisons d'Espagne, et que son rang était celui de comte, et son nom don Francisco de Montejo. Autour de lui périrent plusieurs autres et ledit Verassan. Ainsi mourut ce gentilhomme, ayant passé l'âge de quarante ans, et fait sur terre et sur mer des voyages plus aventureux que quiconque, par où il acquit un grand renom, non pas toutefois aussi grand qu'il l'avait desservi, et une science prééminente en cosmographie, géographie, hydrographie nautique et astrologie.

Il était aussi excellent dans les humanités, ayant été institué en belles-lettres à Florence, sa patrie, ville où le savoir est prisé bien haut. Outre ces connaissances, il peignait non sans mérite, et jouait du théorbe, de la viole d'amour et du rebec à ravir, et chantait sa partie, soit aux assemblées profanes, soit à la messe, d'une voix bien mélodieuse. Nous ne trouvâmes nul papier où il eût couché ses découvertes et observations, car il était bien négligent pour écrire, et pour cette négligence personne ne put profiter de son savoir.

M. de Verassan mort, et avec lui plusieurs des nôtres, M. Parmentier l'aîné prit le commandement, et il lui convint d'abord de nous rallier, car nous étions tout rompus, et ne résistions plus à la violence de ces Espagnols, si ce n'est qu'à grand'peine et avec perte de la vie pour assez de nos gens. Ayant donc rallié partie de nos gens, il alla donner contre les Espagnols bien roidement, les étonnant quelque peu, par où il les fit songer à se rallier eux-mêmes, quoiqu'ils ne fussent guère en désordre. Cependant, le gros Marquier, sonnant la retraite, fit revenir les autres dans le bois, où nous vînmes les rejoindre avec la bande qu'avait formée M. Parmentier, et tous ensemble nous retournâmes à la colline où était notre bagage, sans être aucunement poursuivis par les Espagnols. Là, nous étions en sûreté, étant protégés sur le devant par l'élévation du terrain, et sur le derrière et les flancs par les marais. Mais nous n'avions de victuailles que pour un jour, et les Espagnols restaient maîtres du champ.

Or, après notre escarmouche, nous reconnûmes que nous ne pourrions plus nous retirer aux navires, car les Espagnols nous avaient coupé la route, et nous n'étions pas assez forts pour leur passer sur le ventre. Il nous fallait donc nous rendre à eux à merci, mais de ce faire nul des nôtres ne le voulait; car, d'une part, nous pensions que ce serait à notre honte que des Français se rendraient à merci aux Espagnols, sans avoir livré contre eux un dernier com-

bat, voire fût-il désespéré; et d'autre part, nous n'avions aucune créance en leur merci, espérant qu'ils nous promettraient bon quartier, et, nos armes déposées, feraient de nos corps à leur guise. Pour quoi, ayant tenu conseil, il fut résolu que le lendemain encore on choquerait à travers eux, un chacun résolu de mourir, et que nous vendrions nos vies l'épée en la main, et le plus chèrement que nous pourrions. Pour lors, nous nous pardonnâmes tous nos offenses un chacun à un chacun, et frère Nicolas nous bailla l'absolution. Depuis, ayant mangé quelque peu de nos victuailles, il nous fut donné pour mot du guet par Crignon : « France » et « Normandie », et le gros de la troupe se reposant, le guet fut assigné à Braguibus, à James l'Écossais, à Philippot, à Jean Poulet, à Saisy, à Rompanent et à moi, sous le commandement de Mauclerc. Ledit Mauclerc nous plaça donc derrière aucuns arbres et aucunes pierres, bien cachés et ne soufflant mot, qui l'arbalète, qui l'arquebuse au poing, tous bien délibérés de faire ce qu'ils devaient. Braguibus était le plus proche de moi, à ma droite.

Environ le commencement du deuxième quart, j'ouïs siffler deux coups, et puis trois, et tantôt Braguibus répondit au siffleur, huchant en paume, deux coups, d'assez étrange façon. De quoi ébahi, j'ôtai le cornet qui était sur la mèche de mon arquebuse et je soufflai la mèche pour me faire prêt à tirer. Mais je fus bien plus ébahi, quand j'entendis assez proche et tirant vers Braguibus une voix qui disait :

« La fée aux Arques vous répond : or bien, babignez. »

Et la voix de Braguibus répondait d'un ton assuré :

« Jargonez le Temple, vous. Je suis embrayeux. »

Tantôt la voix répondit :

« N'ayez plongis. Échec pour le fardis. Men ys suis coquillars, de Paris près de Pontoise.

— Eschiquez tôt en brouant, dit Braguibus. Ne fûtes-vous attaché au Halle-Grup? Par toutes les fièvres quartaines de Lamboureur, c'est Bénard ! »



Je vis un homme sortir dessous la ramée.

Tantôt je vis un homme sortir dessous la ramée, lequel se jeta aux genoux de Braguibus et voulut lui baiser lès mains. Mais Braguibus n'y voulut consentir, et je l'ouïs qui disait :

« Bénard, vous êtes rouge gueux. »

Mais l'autre répondit, pleurant :

« Non, sire, non suis-je, mais à votre joli commandement, corps et pel, giffle et pluc, dussiez-vous me greffir pour m'accoler à Parouart, la Grand Mathe Gaudie! [1] »

Alors Braguibus m'appela, me recommandant de bien faire le guet et de veiller pour lui, afin qu'il pût se retirer avec son homme, lequel venait de déserter le camp des Espagnols, et par l'aide duquel il espérait amener quelque grand bien.

« Car, dit-il, Bénard n'a pas mené une bonne vie ; mais il est tout à ma dévotion et fera ce que je lui commanderai. Or, il est si subtil qu'il eût engeigné et pipé Ulysse, et Sinon lui-même, auteur de l'artifice du cheval troyen. »

Braguibus se retira donc derrière aucuns arbres, et notre quart étant terminé, nous relevés par Crignon et d'autres compagnons, nous retournâmes au lieu de notre camp, emmenant le nouveau venu. Là je pus le voir à l'aise, et trouvai qu'il était de fort mauvaise mine. Il paraissait de l'âge de trente-cinq ans ou environ, la stature médiocre, la corporence grêle, la démarche clopinante, le nez long et pointu, la contenance humble, toutefois l'œil aigu et vif. Son vêtement était tout rapetassé et fort misérable; il tenait à la main une arbalète et portait à la ceinture un sangdedé, n'ayant nulles autres armes ni bâtons. Braguibus l'ayant mené devers nos capitaines, il se tint en pied, la tête baissée et le bonnet en la main.

« Messieurs, dit Braguibus, avec votre permission, je vous amène Bénard, qui nous vaut un grand secours; car avec son aide je ne doute pas que nous soyons délivrés.

1. Toute cette conversation est « jargonnée en Temple », c'est-à-dire est de l'argot de la Cour des Miracles du commencement du XVIe siècle.

— Voire, dit M. Parmentier le jeune, qui est Bénard? d'où est-il? d'où vient-il? et quelle est son industrie et profession ?

— Bénard, dit Braguibus, est Parisien; il est de la cour des Miracles ; il vient du camp des Espagnols ; son industrie est de piper les gens; et pour sa profession, je sais qu'il a été coquillard.

— Coquillard? dit le capitaine, qu'est-ce?

— Il a été aussi saupicquet, dit Braguibus, et a tenu un rang honorable en la cour du roi des Thunes, et dans la compagnie du grand Coësre et du prince des Gayeulx.

— Vous parlez le grimoire, dit le capitaine. Ce n'est pas le moment de rire et de batifoler. Or çà, vous, Bénard, que requérez-vous ici ?

— Mon gentilhomme, dit bien humblement Bénard, je requiers de servir M. Braguibus, qui m'a autrefois sauvé la vie à Paris, et auquel je voudrais témoigner ma reconnaissance pour les bienfaits et charités qu'il m'a faits. Fortune adverse m'a conduit aux Indes amériques, dans le camp des Espagnols. Mais tantôt que j'ai vu qu'ils assaillaient des Français, parmi lesquels était M. Braguibus, j'ai déserté leur parti pour me mettre du vôtre, si vous le voulez bien.

— J'entends, dit le capitaine Jean Parmentier. Vous êtes banni de Paris, scandalé et diffamé, pour la mauvaise vie que vous y avez eue.

— Hélas ! mon gentilhomme, dit Bénard, je fais pénitence.

— Vous avez été truand, larron, et pis encore! reprit le capitaine.

— Hélas ! mon gentilhomme, disait Bénard, je me suis efforcé de m'amender, et je vous assure que mon repentir est sincère et grandes sont mes mortifications.

— Vous nous amenez là, dit le capitaine à Braguibus, un joli compagnon, et vous avez d'étranges connaissances. De tels aides nous ne voulons point parmi nous.

— Capitaine, dit frère Nicolas, vous parlez mal. Si ce

pauvre méchant ici s'est amendé, peut-être par long amendement fera-t-il son salut. Vous voyez, par les saintes Écritures, que plusieurs autres méchants s'amendèrent, au grand profit de leur âme et pour le bien de la religion ; et mêmement notre Sauveur souffrit la mort entre deux larrons, desquels l'un n'est pas sans raison appelé le bon larron. Da, mon ami, venez çà et purgez votre âme en vous confessant à moi ; je verrai bien si vous êtes sincère, et après je vous mettrai en état de grâce. Nonobstant que nous n'ayons pas ici d'église, je vous donne asile près de moi. Venez çà, mon frère en Jésus-Christ. »

Tantôt Bénard fondit en larmes, baisant la robe du bon frère Nicolas, et ne se lassant de répéter : « Ha ! mon père spirituel ! Ha ! mon tout ! »

Et cependant il se signait bien dévotement. Et ce fut miracle évident, obtenu par la charité de frère Nicolas, car depuis Bénard ne fit que faire actions louables et devint honnête homme ; et incontinent le cœur du capitaine fut retourné, ce qu'il fit voir par telles paroles :

« Frère Nicolas, votre charité me touche ; et aussi celle de cet écervelé Braguibus. J'espère qu'elle touchera semblablement ce malheureux et que vous pourrez lui faire une bonne vie. Pour moi, je lui octroie licence de rester, et je l'assigne pour porter mon bagage.

— Grand merci ! mon gentilhomme, dit Bénard. De servir des Français est un bien que je tiens de vous, et vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir recueilli. »

Après avoir déjeuné de quelque peu de chair boucanée qui nous restait, nous nous fîmes prêts pour choquer contre les Espagnols. Mais Braguibus nous demanda s'il ne convenait point auparavant de prendre le conseil de Bénard, affirmant que par son aide nous viendrions très-bien à bout d'eux. Bénard, interrogé, répondit :

« Messieurs, je suis sorti de leur camp avec mission expresse d'explorer l'assiette du vôtre, et si je retourne à présent, ils croiront ce que je leur dirai et n'auront soupçon aucun.

— Voire, que leur direz-vous ? demanda M. Parmentier l'aîné.

— Je leur dirai, répondit Bénard, qu'à travers de ce marais là derrière nous, qu'ils croient impraticable, j'ai exploré un sentier par où on peut le percer pour aller à vous.

— Or bien, dit M. Parmentier, que ferez-vous après ?

— Je m'offrirai, poursuivit Bénard, pour les y conduire, et leur ferai bien faire quelques détours de bonne demi-lieue. Cependant qu'une partie de leurs gens suivra mes errements, ils seront affaiblis d'autant, et vous pourrez les choquer avec espoir de bon succès.

— Mais, dit le capitaine, comment saurons-nous qu'ils suivent votre conseil et que leur camp est affaibli ?

— Ce sera, dit Bénard, par tel artifice. Je sais où ils mettent leurs poudres ; et quand ceux qui devront aller à travers le marais seront sur le point de partir, je me glisserai jusqu'aux poudres et j'attacherai subitement une mèche enflammée au coffre où elles sont contenues. Ainsi, nous aurons le temps de nous éloigner tandis que la mèche se consumera, et lorsque nous serons loin, le feu prendra aux poudres, dont vous entendrez le fracas. Et alors choquez hardiment à travers eux, car ils seront affaiblis par le départ d'aucuns de leur bande, et étonnés par le dégât et le trac que feront leurs poudres enflammées.

— Mais, dit le capitaine, vous courrez gros risques ; car lorsqu'ils verront que vous les avez pipés, vous serez entre leurs mains, et ils voudront vous occire sans faute.

— Je le sais, dit Bénard ; mais je m'efforcerai de leur échapper, et si je ne puis, je mourrai en sauvant de bons Français, par quoi je rachèterai ma mauvaise vie d'autrefois.

— C'est vertueusement parlé, dirent les compagnons. Si vous faites comme vous dites et que vous reveniez en France avec nous, nous témoignerons que vous êtes amendé, et nous obtiendrons pour vous les rémissions qui seront nécessaires. . . . .

— Or bien, dit Bénard, en prévision de l'avenir, j'ai entaillé aucuns gros arbres de la forêt, et en allant d'un arbre entaillé à un autre, vous trouverez le chemin le plus court et le plus sûr pour retourner à vos navires.

— J'entends, dit le capitaine. Or sus, je vous donne congé d'aller à ces besognes que vous dites, et nous attendrons ici.

— Je voudrais, dit Bénard, avant de partir, que M. Braguibus et le révérend Père en Dieu que voici me donnassent l'accolée, en signe de pardon.

— Bien volontiers, s'écria frère Nicolas. Allez assurément, car vos péchés vous seront remis. »

Tantôt Bénard courut se plonger au marais, d'où il sortit crotté horriblement, afin de faire croire aux Espagnols qu'il avait passé par là. Puis il partit délibérément, nous laissant tous dans une anxieuse attente.

« Je ne doute pas, dit Braguibus, que Bénard ne vienne à bout de son dessein, car il est si fin et si souple qu'il est homme à faire disparaître l'épée de leur capitaine et leur capitaine avec, comme s'il jouait des gobelets, et sans qu'ils le voient autrement. Il a été crieur de thériacle et sait tous les bons tours, j'entends ceux de Paris, où ils savent les meilleurs.

— Voire, dit le capitaine, nous verrons bien. Cependant qu'il est là-bas, mon avis est que nous nous fassions prêts pour combattre. Pour cela, il convient que nous fassions deux bandes, l'une sous mon commandement et l'autre sous celui de Crignon. En tête de chacune bande, nous placerons l'arquebuserie, qui ne tirera pas son trait avant qu'elle ne soit à dix pas d'eux. Et pour le bagage, on le laissera ici, car si nous perdons, il n'importe, et si nous gagnons, nous le retrouverons. Vous, Raoul, mon frère, vous tiendrez auprès de moi, et je vous donne la charge de l'arquebuserie, comme devant. Vous, Gonneville, irez dans la bande de Crignon et de Mauclerc, et je vous donné la charge de dix hommes ayant pistolets à feu, pour que vous

tiriez à votre droite, et, vous détournant ensuite, veniez les assaillir en flanc. Vous prendrez avec vous James l'Écossais, qui, comme Écossais, est bien adroit en l'usage des pistolets.

— Grand merci, mon capitaine, répondis-je. Nous nous efforcerons de bien faire. »

Cependant les préparatifs étaient faits et le temps s'avançait. Le soleil avait passé le haut point de sa course, et nous commencions à douter des promesses de Bénard.

« Heu ! soupirait Braguibus, heu ! Bénard n'agit pas hâtivement ! *Fugit interea irreparabile tempus.* Ils ont à bord plus de vingt jambons et je ne sais combien de leurs poulailles d'Inde et de pans de saucisses, avec deux pipes de vin d'Espagne, et nous languissons ici. Trop tardif Bénard, l'heure du dîner est bien passée. Allons, marchons à eux ! marchons comme tigres affamés, comme lions furieux, comme loups ravisseurs ! *Quid non mortalia pectora cogis, prandii sacra fames !*

— Votre vers est faux, Braguibus mon ami, dit Crignon.

— Mais, dit Braguibus, mon intention est bonne, car... »

Il n'avait pas achevé, qu'un fracas épouvantable emplit l'air, et qu'une grande lumière fut vue parmi les arbres, avec grosse fumée de soufre, s'élevant et tournoyant bien haut, dont l'odeur sulfurée fut sentie jusque dans notre camp, et tantôt le capitaine s'écria :

« Or sus, mes amis ! ce brave homme a tenu parole ! Ils sont à nous ! Çà, çà, marchons ! Choquons sur eux ! Nous les tenons ! Avant, bons Français ! Poussons avant, et vive le roi de France ! »

Tantôt nous commençâmes de courir sur eux ; moi je tirai sur la droite, puis je revins à gauche, gravissant une motte de terrain d'où je pus voir, dans un creux, plus de vingt Espagnols, bien étonnés, desquels aucuns étaient armés et aucuns ne l'étaient pas et couraient après leurs brigantines et leurs morions. Et plus loin, je vis une bande qui s'assemblait autour de leur enseigne et de leur tambourin qui sonnait l'alarme. Soudain les nôtres sortirent

du bois en face de cette grosse bande, déchargeant leurs arquebuses et s'écriant horriblement :

« A mort! à mort! A sac! Tue, tue! »

Du trait des arquebuses tombèrent plusieurs Espagnols; les autres tinrent bon, mais ils n'eurent pas le temps de se ranger; plusieurs n'avaient point même la mèche de l'arquebuse allumée, dont ils se dépitaient, se démenant pour trouver du feu ; cinq ou six seulement purent décharger, qui leurs bâtons à feu, qui leurs arbalètes; toutefois ce fut à effet médiocre, et de suite les nôtres, jetant leurs arquebuses, dégaînèrent leurs épées, baissèrent les piques et choquèrent durement contre ces Espagnols troublés.

Nous, voyant cela, chargeâmes la petite bande qui était proche de nous, où je fus confronté par un des leurs, l'épée à la main, lequel s'offrit pour me combattre; mais d'un trait de mon pistolet il fut mortellement blessé, et autour de lui quatre autres des leurs; des nôtres ne fut atteint que François Guitaut, charpentier, qui eut le bras transpercé d'un coup d'épée. Pour lors, ceux qui restaient des Espagnols, desquels aucuns n'étaient pas armés, effrayés de nos pistolets, s'enfuirent dans le bois, et nous, mettant l'épée à la main, allâmes assaillir la grosse bande par derrière. Et là furent faites de belles armes, tant d'un côté que de l'autre. Crignon se signala par-dessus tous autres, s'escrimant vertueusement de son épée, et criant :

« Arrêtez, traîtres! Arrêtez, larrons ravisseurs! Martin, vilain traître, où êtes-vous? Vous n'oseriez m'affronter, méchant ! »

Mais Martin, de son côté, fit bien voir qu'il avait été aux guerres, et mêmement à celles d'Italie où se donnent les plus félonnes batailles, et fit connaître qu'il était bon soudard; car, ayant rallié huit ou dix des leurs, et les faisant tenir bien serrés, il branla la pique jusqu'à tant qu'il l'eût rompue, puis saqua son épée lansquenette, s'escrimant à notre grand dommage : et à cet assaut qu'il nous livra, Bertrand Avril et Laurent Gaillot furent occis des

nôtres, et Thomas Boulain, Jean Fleury, Eustache Grossin, Jacques Poinsot, grandement blessés, desquels Jean Fleury était navré si grièvement qu'il mourut deux heures après.

Quelque désir que j'eusse de joindre Martin, toutefois je ne pus parvenir à lui, ayant moi-même de besogne assez; j'y blessai plusieurs des leurs, et finalement un grand vilain tout balafré qui faillit me percer de son épée; mais je détournai le coup et le perçai de la mienne, le couchant mort sur la place. Braguibus se trouvant au fort de la mêlée y fit des actions valeureuses avec sa pertuisane; mais le plus beau, ce fut quand il affronta leur tambourineur qui le menaçait d'une dague, ayant jeté son tambourin afin d'être plus dispos pour combattre; ce que voyant Braguibus, il se saisit du tambourin et en coiffa le tambourineur jusqu'aux épaules, par quoi lui étonné se laissa prendre comme une perdrix à la tonnelle, et Braguibus le menait partout à la risée des compagnons, s'écriant :

« Voyez ci un homme armé d'un tambourin en guise de morion; il a pour tête un pot fêlé, mais il est caché dans ce tambourin. C'est le propre *monstrum horrendum, informe, ingens cui lumen ademptum*, car je lui ai bouché la vue.





Nous poussâmes la barque.

CHAPITRE XV

Retour en France

Cependant la déconfiture de nos ennemis fut parachevée, et il n'en échappa qu'environ une vingtaine, parmi lesquels Martin, qui fit une retraite assurée et put joindre ceux qui revenaient du marais où ils avaient ouï le bruit du combat. Ils laissèrent entre nos mains leur bagage, et Mlle Catherine avec son père, et huit Anglais prisonniers. On peut penser quelles furent nos accolades, et leur joie d'être délivrés, et la nôtre de les avoir délivrés. De suite, il leur fut donné des armes et des bâtons à leur choix, et ils s'armèrent, bien délibérés de galamment combattre dans nos rangs, si les Espagnols retournaient pour nous assaillir. Mêmement Mlle Catherine voulut prendre deux pistolets à

feu et une épée, affirmant qu'elle se défendrait très-bien, et qu'elle combattrait entre M. son père et M. son mari futur, si besoin était. Et environ un quart d'heure après parut Bénard, triomphant, et nous dit qu'il les avait bien pipés et s'était échappé de leurs mains. Tantôt ledit Bénard fut accolé de toute la compagnie, et lui fut délivrée une arquebuse à son choix, avec le cornet à poudre et le pulvérin, et une épée avec la dague. Mais il ne voulut de cuirasse ni de morion ou de salade, encore qu'on lui en offrît aucunes qui étaient là; car il disait qu'une cuirasse lui échaufferait les flancs, et que tout nu, en pourpoint, il serait plus dispos pour bien faire.

De prisonniers non blessés il resta cinq entre nos mains, parmi lesquels le médecin des Espagnols et leur chapelain, qui était un frère de l'ordre des Capucins; et pour son froc enfumé, l'appelait plaisamment Braguibus : « Le frère hareng saur; » dont frère Nicolas le tança vertement, lui disant qu'il ne devait pas se moquer des bons religieux ni médire de leur robe. Mais Braguibus voulut argumenter, soutenant qu'il pouvait se moquer de celui-là parce qu'il était Espagnol, et qu'il ne respectait que les moines français.

« Et, disait-il, c'est le droit de la guerre; comme on vit bien à la bataille de Troie, où les Grecs et les Troyens étaient de la même créance, et toutefois Calchas, qui était grand prêtre des Grecs, ne protégea nullement, contre les soudards du discourtois Ajax, Cassandra, qui était princesse fille du roi.

— Voire, dit frère Nicolas, s'il ne la protégea pas, c'est qu'ils étaient païens, et vous tenez des propos abominables, comparant des païens à de bons chrétiens, ou du moins à des chrétiens qui ont reçu la grâce du baptême, comme vous l'avez reçue.

— Je ne dirai plus rien, dit Braguibus, mon frère spirituel; j'ai eu tort, je le confesse. Je me tairai.

— Vous ferez bien, dit frère Nicolas, car, pour votre

intempérance de langue, vous tenez à tout propos des discours choquants et scandaleux. »

Toutefois, par commandement du capitaine, les prisonniers furent mis au large, le médecin excepté, qu'il voulut faire rester pour aider Braguibus à panser les blessés. Mais Braguibus l'ayant apostrophé en langue grecque, ce médecin répondit en espagnol qu'il n'entendait point le latin, et qu'il s'appelait don André Tirteafuera, médecin-barbier-apothicaire, ne craignant sur le point de la médecine aucun homme portant barbe. Sur quoi Braguibus indigné déclara que l'Espagnol était un faux médecin, un ignare et un âne, qui n'entendait pas le premier mot de la médecine et des belles-lettres, et qu'il s'en irait plutôt que de panser les blessés en compagnie d'un pareil rustre. Pour lors, le capitaine condescendit au vœu de Braguibus et élargit le médecin espagnol avec les autres, et eux se partant de nous, il y eut débat insigne entre Braguibus et le médecin d'une part, et d'autre part entre frère Nicolas et le capucin espagnol qui médisait des Français, dont frère Nicolas fut tout courroucé.

Cependant Braguibus chassait le médecin, lui disant :

« Au large! Vous n'êtes bon qu'à guérir les bêtes, j'entends les Espagnols ennemis des Français, et tout votre savoir n'est que bêterie ! Apprenez que je suis docteur de Montpellier et de Paris, et retournez à votre rudiment ! Hors d'ici, maraud ! »

Eux éloignés, nous retournâmes à nos navires, où nous fûmes accueillis par joyeuses acclamations. Les navires des Espagnols s'étaient éloignés, sans doute pour réparer le bris du combat. Nous restant ainsi vainqueurs, avec l'aide de ceux de notre bord, nous prîmes une partie du bagage et du butin qu'avaient laissés les Espagnols, et d'abord nous construisîmes à l'entrée de la rivière un fort qui fut très-bien muni de quatre canons que nous descendîmes à terre, et nos navires à côté nous pouvaient protéger amplement. Après, nous délibérâmes de demeurer là jusqu'à ce que les

nombre de breuvages consommés ou coulés ; et puis, nos poudres faisant défaut, desquelles partie avait été consommée et le reste était gâté, qu'il n'était pas convénient pour nous d'accepter le combat contre eux, qui étaient frais; mais qu'il fallait forcer de voiles et leur échapper pour retourner en France ; et que ce ne serait pas à notre déshonneur, car nous avions assez fait ces trois années qu'avait duré notre voyage. Et l'avis fut que nous tenterions de leur échapper par vitesse, ce que nous sûmes très-bien faire, car nous passâmes le cap de la Hogue au bout d'un mois et demi sans qu'ils pussent nous atteindre. Proche Honfleur, que nous reconnûmes, il s'éleva une tempête horrible, nonobstant laquelle nous pûmes entrer au Havre francais de Grâce, mêmement à la tombée de la nuit. Mais nous ne débarquâmes qu'au matin, et sitôt que nous eûmes pris terre, sur l'avis de frère Nicolas, nous nous jetâmes tous à genoux, remerciant Dieu servateur qui nous avait tirés de tant de périls, et nous avait fait de si grandes grâces, nous ramenant finalement sans dommage et avec de grands biens dans notre pays de France. Et après, nous étant fait reconnaître par le capitaine du port, qui était M. Jacques d'Estouteville, écuyer, nous envoyâmes de suite un exprès à Dieppe, auprès de M. Jean Ango, notre bourgeois de navire, un autre à Monseigneur Philippe de Chabot, amiral de France et de Normandie, à Rouen, et j'en envoyai un privé à Honfleur, avec de mes lettres, auprès de ma sœur. Ces affaires dépêchées, nous ne voulûmes rien entendre ni faire avant d'être allés en procession à l'église du Port-de-Grâce, qui est bien petite et pauvre, tellement qu'à certains jours la mer y monte et qu'il faut se tenir en pieds sur les bancs[1] pour n'être pas dans l'eau tandis qu'on célèbre le sacrifice de la messe. Nous y allâmes donc nu-pieds et en chemise, portant des torches de cire qui furent vendues à frère Nicolas par le

1. Gosselin, *Documents inédits du Palais de Justice de Rouen.*

curé du lieu, et nous fîmes une grosse offrande à l'église et une autre pour les pauvres du lieu.

Sortant de l'église, nous vîmes grande foule assemblée et, dominant la foule, des hallebardes et des pertuisanes d'une troupe notable de gens de guerre assemblés. Et soudainement, deux hommes se ruèrent sur nous avec de grandes acclamations, desquels l'un, accoutré en soudard, était Chamouillac, et l'autre, vêtu en procureur, était maître Étienne Picot.

Les premières accolades et amitiés faites, ils nous emmenèrent en un fort qu'on construisait là ; et les tables furent apportées avec ce qu'il fallait pour manger et boire. Les buvettes commencées, nous apprîmes par Picot comment ces traîtres Espagnols avaient pris le valeureux capitaine Jean Florin, et l'avaient pendu proche Cadix ; et comment, pour la crainte qu'on avait d'une attaque des Anglais, on avait assemblé au Port-Français trois compagnies de pied, une d'aventuriers, dont Chamouillac avait la charge, une de Suisses, dont la charge était au cadet de Watteville, et une de lansquenets, commandée par le seigneur Doppelschwein. Nous étant donc donnés l'accolade et ayant bu d'autant avec les soudards, nous racontions confusément nos aventures, dont ils furent tous émerveillés.

Mais Chamouillac ne s'y ébahissait nullement, et à tout ce que nous disions, il s'écriait :

« Cap de Saint-Arnaud ! ce n'est rien, cela ! Nous en vîmes bien d'autres quand j'étais avec vous !

— Le fait est, dit Crignon, que nous y fîmes beau butin à la prise de ces deux navires espagnols chargés des trésors du Mexique, quand nous leur fîmes amener leur pavillon en vue de Tercère. Jamais on ne vit prise aussi riche sur la marine.

— Voire, s'écria Chamouillac, ce n'était que bagatelle en regard de tout l'or que nous emportâmes des Indes et des prouesses que nous y fîmes ! Hé ! Crignon, mon ami, vous pouvez en parler assurément, vous qui y assistâtes.

— J'y assistai et nous tous aussi, dit Crignon. Nous fîmes de notre mieux.

— Et ces provinces que nous conquîmes et ces villes que nous prîmes d'assaut! s'écria Chamouillac. Vous vous souvenez, Crignon, galant homme?

— Quelles provinces? dit Crignon ébahi ; quelles villes? Nous avons rançonné Chiorera, sans doute, mais...

— Eh oui, Chiorera ! s'écria Chamouillac. J'oubliais celle-ci! C'est peu de chose; nous n'y avons pris qu'un million d'or et trois princes d'Espagne. Et cet empereur des Indes qui voulait me donner sa fille en mariage, hé! Crignon !

— Un empereur? Sa fille en mariage? Quoi? Qu'est-ce? disait Crignon.

— Hé ! quand M. l'amiral d'Angleterre vous fiança à cette duchesse, mon ami cher ! s'écria Chamouillac. Cap de Saint-Arnaud! Vous saurez, capitaine de Doppelschwein, et vous, capitaine de Watteville, que ce Crignon est si modeste qu'il n'ose parler de mes avantages, de crainte d'être contraint de parler des siens! Vous êtes trop modeste, monsieur de Crignon ! C'est trop d'humilité pour un gentilhomme comme vous, qui doit épouser une duchesse d'Angleterre ! Hé quoi ! Mais que saint Treignan me descousse si je n'ai parlé de vous à la cour, quand la Reine me fit conter comment nous avons conquis l'empire de l'Inde. Vous y fûtes, mon valeureux ami ! Cap de Saint-Arnaud, messieurs, il y fut avec moi !

— Par la morbœuf de bois! s'écria Crignon, à cette fois je ne sais que répondre. La Gascogne m'a fait perdre le nord! Hé, oui! monsieur de Chamouillac ! Hé, oui ! Je me souviens à présent ! Mais où diantre était l'empire que nous avons conquis ?

— Toujours joyeux, cap de Saint-Arnaud! s'écria Chamouillac. Toujours riant, monsieur de Crignon ! Hé ! vous le savez bien, et vous êtes témoin qu'encore ce que j'ai raconté à ces messieurs semble étrange, il n'est pas moins

vrai. Hé! par le cap de Bioux! messieurs, je suis content que ce galant capitaine de Crignon soit céans, pour témoigner la vérité de nos aventures et prouesses.

— Mais, dit le seigneur de Doppelschwein, où sont ces deux millions d'or que vous avez eus, vous, capitaine de Chamouillac?

— Mais, cap de Saint-Arnaud! dit Chamouillac, où sont ceux qu'a eus M. de Crignon? Il faut demander à lui! »

Crignon, ébahi, gardait le silence, ne voulant ni mentir, ni accuser Chamouillac de menterie. Mais il fut tiré de ce mauvais pas par le propos que le capitaine des Allemands tint avec Braguibus, sitôt qu'on lui eut signalé celui-ci comme étant notre médecin. Car se tenant en pieds, et le bonnet en la main, il lui dit :

« Vous, monsieur le docteur, avez fait des cures merveilleuses, comme me l'a raconté le capitaine de Chamouillac. Or je voudrais bien être guéri par vous, car je suis bien malade et nul médecin n'y entend rien.

— Allez, capitaine, dit Braguibus. Je ne crains maladie au monde. Contez-moi votre cas.

— Je ne peux plus boire, dit le capitaine, sans qu'il me fasse mal dans l'estomac. Je n'ai pas plutôt bu cinq ou six bouteilles de vin, que je sens des lourderies à la tête et des faiblesses aux jambes. C'est une étrange maladie.

— J'entends le cas, dit Braguibus. Mais n'avez-vous pas essayé de cesser de boire du vin?

— J'ai mêlé mon vin rouge avec du vin blanc, dit le capitaine, mais il n'y a rien fait. Et alors j'ai mis dans mon vin poivre, gingembre et autres épices; mais il n'y a rien fait non plus. Je suis vraiment bien grevé de ne plus pouvoir boire. »

Disant telles paroles, il avala un horrifique trait de vin, et répéta qu'il ne pouvait plus boire, non plus qu'un petit enfant.

Pour lors, Braguibus, d'une mine austère, lui tâta le pouls et lui fit tirer la langue, puis s'écria :

« *Vultus rubicans, nasus turgidus, pulsus creber, anhelitus graveolens!...*

— *Graveolens*, dit Crignon, n'est pas peu de chose.

— Que dit-il, monsieur de Crignon, que dit-il? demanda l'Allemand bien anxieusement. Ma maladie est-elle de celle des gens de qualité?

— A votre pouls, dit Braguibus, j'ai vu tout de suite que vous étiez gentilhomme de bonne maison. Au surplus, vous le verrez par les médicaments que je vous baillerai, car j'en ai d'autres pour les gens de qualité que pour les gens du commun.

— A la bonne heure, dit le capitaine, et l'on reconnaît aisément que vous êtes un habile médecin.

— J'ai guéri cet empereur de l'Inde, dit modestement Braguibus, qui était *in articulo mortis* et qui voulut faire Chamouillac son héritier. Vous vous souvenez, Chamouillac? »

A ce coup, Chamouillac fut ébahi à son tour, mais il ne souffla mot, se contentant de faire la révérence à Braguibus.

Soudainement, parmi ces menus propos, fut vu un grand concours de peuple courant vers l'entrée du port, et, les suivant, nous vîmes qu'un navire venait de s'échouer contre la falaise, par cette mer horriblement furieuse. Sans peine nous le reconnûmes pour un des espagnols qui nous avaient donné la chasse depuis la *Floride*.

« *Claudo venit pede justitia*, s'écria Crignon, *sed venit!* Le ciel fait justice de ces méchants. Les voilà bien punis. Avant une heure ils seront noyés en vue de la terre, et ce sera bien fait.

— Hé quoi ! s'écria Braguibus en véhémente émotion, ayant ici notre barque et étant si bons mariniers, nous ne ferons rien pour leur porter secours !

— Rien, rien, dit Crignon, c'est bien fait pour eux. Qu'ils disent leur *in manus* et qu'ils se noient. Grand bien leur fasse ! Ils en eussent souhaité autant pour nous.

— Je vous en prie, dit Braguibus, poussons cette barque à la mer et sauvons-les.

— Vous êtes fol enragé, dit Crignon. Il faudra vous lier.

— *Homo sum*, dit Braguibus, *et nihil humani alienum a me puto*. C'est ma philosophie, de laquelle je ne veux pas me départir. Je suis ému de pitié : c'est acte humain ; j'irai !

— Allez en paix, mon frère ! allez ! s'écria frère Nicolas, car nonobstant que vous juriez, vous êtes le meilleur chrétien que j'aie jamais vu !

— Je vais, dit maître Étienne Picot, présentement faire tirer le canon contre eux. C'est le droit de la guerre, et il est conforme à la coutume de Normandie. James l'Écossais, çà, çà, mon ami, affûtez-moi ce canon avec l'aide de vos compagnons ; je le mettrai au point.

— Non, non, dit Braguibus, j'y serai avant que vous n'ayez affûté votre canon, car je nage comme une grenouille. A Dieu va, mes amis ! »

Disant ces mots, il se jeta dans la mer et nagea vers le navire ; mais Crignon ne put l'endurer.

« Compagnons, s'écria-t-il, laisserons-nous ce vaillant Braguibus mettre sa vie en péril sans l'aider? Pour moi, j'aimerais mieux avoir perdu un œil ! Il est meilleur homme que quiconque ici ! Sus ! sus ! Poussons cette barque à l'eau ! Qui m'aime, si me suive ! »

Frère Nicolas et Bénard furent des premiers. Mauclerc s'élança dans une barque, et avec lui vinrent Antoine Vasseur et Chamouillac, et autres compagnons parmi lesquels j'allai me ranger. Ayant donc poussé la barque de toutes nos forces, nous y entrâmes tantôt qu'elle fut à l'eau, et nous fîmes force de rames, nous dirigeant vers le navire en danger.

« Vous faites une folie insigne ! nous criait maître Picot. Retournez ! Çà, çà ! Or, de par Dieu ! puisque vous ne retournez pas, vous devez les assigner pour droit de bris et d'épaves, car leurs épaves sont à nous ! Sans préjudice des

autres cas et des offenses dont ils doivent payer dommages et intérêts, de leur corps s'ils n'ont autres finances ! Crignon, ne négligez point les formes ! »

Tantôt la voix de maître Picot ne fut plus ouïe, pour le fracas des vagues, et nous approchâmes du navire, qui nous parut près de s'abîmer. Passant outre, nous aperçûmes Braguibus qui s'évertuait à nager, et par l'aide d'une rame qu'on lui présenta, il put entrer dans notre barque. Les gens du navire criaient :

« A l'aide ! nous périssons ! A l'aide, bons Français ! Miséricorde ! »

Mais il était bien périlleux d'accoster la caravelle, à cause de la fureur de la mer qui nous faisait craindre que notre barque ne fût brisée en étant rangée contre le flanc du navire, ou qu'elle ne fût chavirée.

« Faisons quelque engin ! s'écriait Braguibus. Vous, Crignon, vous, Mauclerc, qui êtes la fleur de la mécanique marine et de toutes belles inventions navales, ne sauriez-vous imaginer quelque engin propre à nous hisser sur leur bord ? Si Archimédès était ici, il l'aurait déjà fait !

— Archimédès n'est pas ici, mon ami, disait Crignon, attentif à tenir la barre, et le meilleur engin qu'il nous faut est une corde, qu'ils nous jetteront si nous pouvons approcher. C'est une folie d'exposer ainsi notre vie pour sauver celle de ces pendards.

— Voire, dit Braguibus, quand nous les aurons sauvés, nous leur dirons des injures assez ; croyez bien que je ne m'y épargnerai pas. »

Nous tentâmes quatre fois d'accoster la caravelle ; ce ne fut qu'à la cinquième que frère Nicolas réussit à saisir une corde qu'ils nous lancèrent de l'avant. Halant sur cette corde, nous pûmes placer notre barque droit sous le beaupré, et eux, rampant le long du beaupré, s'affalaient par une autre corde et dévalaient dans notre barque. Nous les reçûmes au nombre de huit, après quoi, la barque étant

pleine, il fallut retourner. Mais Braguibus n'en voulut rien faire, car il restait encore plus de trente hommes à bord, et malgré nos prières il se hissa sur leur pont, où le suivirent frère Nicolas et Bénard, et ils nous crièrent que nous allassions à terre, et qu'ils attendraient notre retour pour sauver les autres. Ayant donc été à terre, force nous fut de revenir pour ne pas abandonner Braguibus et frère Nicolas.

A ce deuxième voyage, nous en prîmes dix, parmi lesquels était ce traître Martin, et si nous n'eussions vu les gestes de supplication que faisait frère Nicolas, Crignon, Chamouillac et moi eussions mis la dague au poing pour occire ce malheureux. Tantôt qu'il fut à terre, maître Picot le happa au collet.

« Tenez-le bien ! s'écria-t-il. Il est contumace ! J'ai rendu contre lui plus de quinze jugements par défaut ! J'ai les arrêts dans ce sac ! Or çà, tôt, tôt, un sergent, un huissier, un recors ! Qu'on me le mène en prison, après que je lui aurai lu les arrêts ! Un sergent, dis-je, çà, çà ! Il n'y a donc point de sergent ici ? Les arrêts sont exécutoires !

— Très-bien, dit le cadet de Watteville s'approchant, il y a quatre sergents dans ma compagnie.

— Sont-il jurés à la cour de Rouen ? dit Picot. Sont-ils à verge ?

— Ils sont, dit le cadet de Watteville, mieux qu'à verge, car ils sont à pertuisanes, à épées, et à tous autres bâtons. »

Pour lors Martin voulut argumenter avec ledit Watteville et sa troupe, et se mit à les arraisonner ; mais il y perdit son allemand, et il n'eut pas plutôt parlé que le cadet de Watteville lui dit, s'écriant bien fort :

« *Frelore, Bigot*[1] *!* »

Ce qui est parole bien grave chez les lansquenets et les Suisses, car tantôt que Martin l'eut ouïe, il tira une dague qu'il portait et voulut en frapper Watteville. Ce que voyant,

1. *Er ist verloren, bi Gott.* — *Bi Gott* pour *bei Gott*, exclamation favorite des Suisses.

Watteville lui donna un si grand soufflet qu'il l'étendit pour mort à ses pieds, où il fit connaître qu'il était puissant jouteur, vu la grandeur, corporance et force dudit Martin.

Après fut ému grand débat entre le cadet de Watteville et le seigneur de Doppelschwein, capitaine des Allemands. Le seigneur de Doppelschwein reprochait au cadet de Watteville d'avoir assommé Martin sans qu'il eût besoin, et le cadet de Watteville maintenait son bon droit, alléguant que Martin était un faux traître, lequel s'offrait à le percer de sa dague, lui Watteville, et il dit, entre autres paroles, que tous les lansquenets étaient pareillement des traîtres. Dont le seigneur de Doppelschwein, courroucé, s'écria que les Suisses étaient des vilains fuyards, et qu'ils l'avaient fait voir à la Bicoque et à Pavie, malgré le bon vouloir et la prouesse de leur colonel, le seigneur de Diesbach. A quoi répondit le cadet de Watteville en haussant le ton, mais de ce qu'il disait je n'entendis goutte, parce qu'il parlait en allemand.

Le capitaine de Doppelschwein parut furieux, comme fol enragé, disant en son jargon :

« Lans bigot fric frac froc! »

Et mit la main à la garde de l'épée, ce que voyant les Suisses d'une part et les lansquenets de l'autre, ils s'écriaient :

« Chausses-tu! chausses-tu! Morteriau! »

Et commençaient à baisser les bois.

Le capitaine de Watteville, dégainant son épée, s'en escrima si vertement que nul n'osait s'approcher à lui. Maître Picot, se jetant entre les combattants, criait tant qu'il pouvait :

« Haro! haro! levez vos bois, au nom du Roi! Je vous fais sommation d'arrêter! Haro! Vous devez procéder par bon ordre! »

Le galant Chamouillac, jurant par le cap de Bious et par tous les saints de Gascogne, s'interposait pour arrêter la sédition, en quoi il était aidé par M. Parmentier, par l'Anglais et par les autres assistants. Et finalement, un des plus

vieux lancepesades parmi les soudards allemands, qu'ils appelaient leur *schulteis*, c'est comme qui dirait leur prévôt et justicier, leva une baguette blanche qu'il tenait à la main, et s'écria bien haut :

« Griche, griche, griche ! »

Tantôt qu'il eut fait ce cri, les autres commencèrent de relever les bois et de s'arrêter ; et quelqu'un ayant expliqué à maître Picot que dans leur langage « griche » signifiait la justice, et que ce vieux était leur prévôt et les assignait devant leur tribunal de justice pour débattre leur cause, ledit Picot, comme ravi en extase, courut accoler le *schulteis*, et voulut l'assister pour faire son cri ; mais parce qu'il avait l'ouïe un peu dure et n'avait pas bien entendu leur « griche », il criait :

« Cruche, cruche, cruche ! »

Dont, nonobstant, les lansquenets paraissaient bien contents. Nous, voyant que la sédition était apaisée, nous courûmes à notre bateau pour retourner vers la caravelle. Il était devenu impossible d'y accoster, tant la mer la battait furieusement. Nous pûmes toutefois recueillir deux des naufragés, avec Bénard et frère Nicolas, qui s'affalèrent le long de la corde ; mais quand ce fut à Braguibus, la corde cassa, et notre pauvre compagnon tomba dans l'eau si malheureusement que sa poitrine heurta contre une grosse pièce de bois provenant du mât flottant à fleur d'eau. Du coup il fut percé d'un clou assez long qui tenait à ladite pièce de bois, et de suite l'eau parut teinte de sang, et Braguibus coula. Mais Crignon, Bénard et moi nous jetâmes à la mer, où nous pûmes le saisir comme il remontait, et le mettre dans notre barque. Il avait perdu le sentiment et semblait mort. Nous fîmes force de rames pour nous éloigner de la caravelle, et bien nous fîmes, car nous n'étions pas à un trait d'arbalète qu'elle s'abîma avec un fracas horrible, et tous ceux qui restaient dessus furent noyés. Tantôt que nous fûmes à terre, nous tirâmes Braguibus de la barque, bien doucement, et pleurant et nous lamen-

tant, nous le posâmes sur une couchette qu'on avait apportée.

Le barbier-chirurgien des Espagnols, qui était parmi ceux que nous avions sauvés, voulut voir sa plaie et la panser. Il nous dit qu'elle était bien profonde et qu'il en mourrait probablement, car son poumon était percé et il rendait beaucoup de sang par la bouche. Bientôt il ouvrit les yeux, et, voyant l'Espagnol, dit d'une voix basse, mais assez claire :

« Faites ôter d'ici cet âne ; tout son savoir n'est que bêterie. Otez-vous d'ici, âne médical ! Frère Nicolas, venez çà recevoir ma confession. »

Frère Nicolas vint tantôt, pleurant à chaudes larmes, et Braguibus récita le *Credo* d'une voix merveilleusement haute ; et après il se confessa et reçut le corps de Notre-Seigneur des mains du bon frère en Dieu Nicolas Leboucher. Puis il nous dit :

« Mes amis, comme j'estime suivant cette mienne plaie que j'ai explorée de ma main, je ne passerai point la nuit ; car Galenus assure que ceux qui sont navrés de ces sortes de blessures doivent mourir la quatrième ou la cinquième heure, et c'est par pleurésie que je mourrai, comme l'explique très-bien Hippocratès. Si je ne mourais pas, je vivrais donc contrairement à l'enseignement des maîtres, ce qui est chose trop abhorrante, et que je ne voudrais pour aucun prix. »

Ici le bonhomme fut pris d'une grande oppression, angoisse et syncope. Et cependant qu'il était en syncope, nous dîmes au médecin des Espagnols de le panser le mieux qu'il pourrait, avec quelque onguent et de la charpie ; ce qu'il fit comme nous lui disions.

Revenant Braguibus à ses sens, il voulut d'abord nous toucher la main à tous et être accolé d'un chacun. Puis il nous dit :

« Or çà, mes amis, ne pleurez pas ainsi, car vous me fendez l'âme. Vous, Vasseur, pleurez comme un bœuf qu'on égorge ;

vous fendriez l'âme d'un Turc. Or bien, j'ai vécu en honnête homme et en bon Français, et je meurs en bon chrétien. Il n'est pas besoin de se lamenter.

— Vous irez en paradis en droiture, dit frère Nicolas; je vous en assure, mon ami noble!

— Je vous crois, mon père spirituel, dit Braguibus. Donnez-moi votre main. J'ai toujours eu tout plein d'amour pour vous. Vous prendrez tout l'argent que j'ai pour le donner en aumône aux pauvres, et parmi eux vous choisirez les pauvres clercs et écoliers.

— Je le ferai, mon ami, s'écria frère Nicolas, je le ferai!

— Gonneville, mon ami cher, dit Braguibus d'une voix mourante, je vous lègue mes papiers et notes que j'ai écrites touchant notre voyage, à charge pour vous de les faire imprimer.

— Il sera fait suivant votre désir, mon ami, répondis-je en pleurant.

— Les *Genera plantarum* sont au cent vingt-huitième feuillet, dit Braguibus. Veillez bien aux épreuves, à cause de ces coquilles d'imprimeurs.

— J'y veillerai, mon ami cher, répondis-je.

— Il y a, dit Braguibus, dans la rue de la Harpe, un misérable imprimeur dont j'ai oublié le nom, n'allez pas chez celui-ci; mais enfin, puisque je vais mourir, je lui pardonne. Ainsi puissent faire ceux qui achètent les livres sortis de son officine! J'entends que vous alliez chez l'imprimeur du pont Notre-Dame, à l'enseigne de l'Éléphant.

— J'irai chez celui-là, répondis-je.

— On mettra, dit Braguibus avec effort, pour devise à mon livre la mienne, qui est : « Tout par raison, raison par tout, partout raison. »

Il se reposa un instant et reprit :

« Sur ma tombe on mettra : Ci-gît Braguibus, Tourangeau. Il mourut d'un clou à l'âge de trente-cinq ans; et son livre *Genera plantarum indicarum* se vend sur le pont Notre-Dame, à l'Éléphant. »

Disant ces mots, il lui prit encore une syncope, et sur l'avis des assistants, il fut porté dans la maison de Bidouille qui s'offrit à le recevoir, et où on le coucha dans un lit fraîchement bassiné. Frère Nicolas et Bénard restèrent près de lui, et vinrent après Mlle Catherine et Mlle Picot. M. Parmentier dépêcha un exprès à Honfleur pour en ramener un médecin, et Picot s'offrit bien gracieusement pour assister Braguibus, s'il venait à reprendre sa connaissance, afin de le faire tester dans les formes.

Cependant la sédition émue entre les Suisses et les lansquenets avait été totalement apaisée. Le seigneur de Doppelschwein et le cadet de Watteville avaient délibéré, pour vider leur querelle, de s'assembler à eux combattre, à coups d'épée, sans morion ni rondelle, et jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et pour Martin, qui n'était qu'étourdi, ils avaient délibéré de le juger à la lansquenette, par-devant leur *griche;* à quoi Picot voulait mettre opposition; mais le *schulteis* réclamait le jugement pour lui, affirmant sous serment que ledit Martin avait fait partie de sa bande, d'où il avait déserté, qu'il avait contre lui un *steckbrief* (et il nous le fit voir), lesquels *steckbriefs* sont comme lettres de justice et assignation à un chacun de saisir et appréhender par le corps ceux contre lesquels on les a donnés. Par ainsi, il convenait que Martin fût premièrement jugé à la lansquenette, par ceux de sa bande, pour les forfaitures qu'il leur avait faites. Encore le *schulteis* nous assura que le cas était bien clair, et que l'affaire serait très-bien jugée par eux, et qu'après qu'eux l'auraient jugé, ils nous remettraient Martin pour que nous en fissions ce que bon nous semblerait. Sur quoi Picot retira son opposition, et tout le monde fut content et convint que premièrement Doppelschwein et Watteville s'assembleraient à eux combattre, et ensuite viendrait le jugement de Martin.

Une heure après dîner, les adventuriers, les Suisses, les lansquenets et nos mariniers vinrent ensemble au lieu qui avait été assigné pour le combat et le jugement : c'était la

falaise tirant vers l'ermitage de Sainte-Adresse. Derrière nous vint le menu peuple du port français de Grâce, qui n'était pas bien nombreux. C'était tous pêcheurs et artisans. Et d'abord parurent les deux combattants, très-bien confessés par frère Nicolas, et avantageusement armés, Doppelschwein d'un demi-corps de cuirasse, et Watteville d'une brigantine. Devant eux se rangèrent en deux lignes vingt-quatre compagnons de leurs bandes, douze Suisses et deux lansquenets qui étaient les principaux des soudards, et derrière ceux-ci se tint la tourbe des autres soudards. Au milieu se tint le *schulteis* qu'ils avaient reconnu d'un commun accord, ayant à sa droite les vachemaîtres des suisses et des lansquenets, et à sa gauche leur quartier-maître. Leur vachemaître est pour ordonner le guet et porter le mot; et leur quartier-maître, c'est-à-dire maréchal des logis, pour donner le quartier aux fourriers particuliers de chaque bande. Pour faire honneur à Chamouillac, ils lui assignèrent d'assister le *schulteis*, à quoi il consentit volontiers, ayant à ses côtés son prévôt Virelade, et le *hurenweibel* des Allemands : c'est le capitaine du bagage[1].

Ayant donc avalé trois soupes au vin en l'honneur de la Sainte Trinité, les deux champions comparurent devant le *schulteis* le bonnet à la main, car l'autorité qu'ils reconnaissent audit *schulteis* est si grande, qu'un capitaine plaidoyant se doit tenir en pied, le bonnet à la main, sans s'asseoir ou couvrir, si ce n'est par son commandement. Le *schulteis* leva sa verge et leur donna publiquement licence d'eux combattre, ce qui tut publié trois fois à son de tambourin et de trompette, les Suisses sonnant leur *Colin Tamplon* et les lansquenets leur *Doum doum doum bibi bibi doum*, et tantôt les deux champions ayant

1. Tous ces détails sont empruntés au *Commentaire du seigneur Don Loys d'Avila, contenant la guerre d'Allemaigne ès années* 1547 *et* 1548. — *Annotations, etc.*, par Gilles Boilleau de Buillon, parcidevant commissaire et contrerolleur de Cambrays. Paris, 1551 (B M, Recueil, 30693).

dégaîné, l'un son épée à la lansquenette, et l'autre son épée à la suisse, le *schulteis* baissa sa verge, et ils s'assaillirent galamment. Du premier coup, Doppelschwein tailla la manche de la brigantine de Watteville et lui dénuda le bras droit, de quoi Watteville courroucé lui porta un coup en taille ronde qui lui rompit la cuisse, et Doppelschwein démarcha du pied droit comme étonné; mais Watteville avança du pied gauche et voulut redoubler, où Doppelschwein montra sa souplesse en armes, car il fit une volte sur le pied gauche et, avançant d'un pas, croula son épée sur la tête de Watteville; celui-ci, d'un cœur intrépide, opposa son épée au coup, et si roidement qu'il fut porté, il n'en fut pas atteint : Ensuite Doppelschwein voulut faire un saut en arrière, mais Watteville fit un saut en avant, et avala son épée si vertement qu'il lui assit le tranchant au sommet de la tête. Alors tomba ledit Doppelschwein, la face contre terre, en faisant un grand soupir, et resta mort, car le coup du cadet de Watteville lui avait taillé le test jusqu'aux dents. Tous les assistants jugèrent que le coup était bien bon et bien galamment frappé, et le sieur de Chamouillac voulut accoler le cadet de Watteville pour les belles armes qu'il avait faites.

Le corps de Doppelschwein ayant été emporté, Watteville se joignit au *griche* et se tint aux côtés de Chamouillac, où Picot fut admis; car, si on ne l'avait pas fait, il eût ému telle sédition qu'on n'aurait jamais fini.

Il n'y fut pas plutôt, qu'on l'ouït s'écrier :

« Messieurs de la cour! Qui est huissier audiencier céans?

— Cap de saint Arnaud ! s'écria Chamouillac, taisez-vous! Nous sommes ici entre soudards et capitaines, et nous n'avons que faire de vos chicanes !

— Vous parlez mal, monsieur de Chamouillac, dit Picot, et il pourra vous en cuire en ce pays de Normandie où nous sommes. Je ne souffrirai point qu'il soit fait injure à ma robe.

— Pour Dieu! lui dit Crignon, je suis aussi bon Normand que vous, mais taisez-vous! Laissez ces Allemands juger leur homme à leur manière; vous en appellerez après, si vous estimez qu'il est besoin. »

Chamouillac, tirant Picot à part, lui expliqua que les lansquenets observaient très-bien les formes, à savoir les leurs particulières, comme s'entend.

« Soyez assuré, dit-il, que si la cause est criminelle, on la débat très-bien, et sans précipitation, comme chose qui importe à la vie, ôtant les suspects si aucuns y en a, et le *schulteis* même, si le moindre du monde le pouvait tenir tel. Car ils ne se jouent pas volontiers du corps de la personne, sinon à grande raison. Aussi alors ils font la justice tant cruelle, que j'ai vu arracher le cœur à un criminel pour certains cas, et le lui faire baiser tout vif.

— Mais, dit Picot, il importe peu; ont-ils un avocat?

— Ils ont, dit Chamouillac, comme vous allez voir, un des juges assistants, qu'il est licite au délinquant de choisir pour être son avocat.

— Mais, dit Picot, par quelle loi jugent-ils? Connaissent-ils la loi *Portia* et la loi *Triboniana?* D'abord, je veux être l'avocat dans cette affaire.

— Vous n'y songez pas, s'écria Chamouillac. Par le cap de Bious, mon savant ami! Ils jugeront en allemand, et vous n'y entendrez goutte!

— Saint Yves! s'écria Picot, il n'est pas besoin que les juges entendent la plaidoirie de l'avocat pour juger le délinquant! Je veux parler parce qu'il est dans les formes qu'une plaidoirie soit diserte; car le véritable orateur est, comme le dit Cicero, *Vir bonus dicendi peritus;* mais parmi ces soudards...

— Cap de Saint-Arnaud! s'écria Chamouillac. Si vous leur parlez latin à présent, vous amènerez une étrange perturbation dans leur justice qui est en allemand. Ils vous assigneront, par le cap de Bious, devant les cours d'Allemagne, où vous ne saurez que dire! »

A ce coup, maître Picot fut comme étonné, et jusqu'à la fin du jugement ne sonna plus mot. Chamouillac ayant repris sa place, on amena Martin, et le jugement commença en allemand, que je vais dire comme me l'interpréta ledit Chamouillac, lequel entendait très-bien l'allemand, pour l'avoir appris dans ses guerres.

Premièrement, le *schulteis* se déclara représenter la personne du roi de France, auquel ils avaient fait serment, et demanda s'ils ne le connaissaient pas pour tel en l'administration de la justice? A quoi tous les juges et assistants répondirent : *Warumb nitt?* qui veut dire : Pourquoi non? Alors il rentra en propos, disant : « Puisque nous sommes ici assemblés pour faire justice, voyons, si quelqu'un de ce régiment avait desservi la mort, ne le pourrions-nous juger suivant les lois écrites, nos coutumes anciennes, et notre *artilzebrief*, tant que la mort s'ensuive? » Et tous les juges répondirent : Oui. « Voire mais, ce dit-il, si notre souverain seigneur et prince, au service duquel nous sommes tous, me mandait pendant les procédures, afin de me trouver devers lui pour quelque cas concernant son bien et honneur, ne viendriez-vous pas avec moi par devers lui, ou ne m'attendriez-vous pas ici, pour, après avoir fait avec lui, passer outre aux faits de la justice? — Oui, disaient-ils. — Si le *Corpus Domini* passait par ici, allant ou venant de quelque malade, ne viendriez-vous point avec moi pour l'accompagner, et l'ayant convoyé, reviendrions-nous ici pour parfaire notre siège de justice? — Oui, » disaient-ils.

Après que le *schulteis* eut tenu tel propos, le vachemaître reprit audience, et se fit partie comme fiscal, parlant continuellement son bonnet à la main et son bâton de justice en l'autre, sans s'asseoir ni peu, ni prou, pendant son plaidoyer. Et là fut reproché à Martin qu'il avait déserté sa bande, et emporté la paye de son seigneur, qui était en ce temps-là le landgrave de Hesse. Et les preuves ayant été produites, ledit Martin confessa son délit. Tantôt qu'il l'eut



Martin pleurait à chaudes larmes.

confessé, le *schulteis* rompit une petite verge blanche qu'il avait en sa main, en signe qu'il déclarait Martin *schelm*, c'est-à-dire méchant, scandalé et diffamé, et cette proclamation fut faite par trois fois, à haute voix et à son de tambourin et de trompette. Après lui dit le *schulteis* qu'il courut autant qu'il pouvait, et qu'il s'efforçât de s'enfuir, car puisqu'il était *schelm*, un chacun était libre de l'occire partout où il serait rencontré. Mais Martin ne bougea point, et tombant sur ses genoux, se mit à pleurer si amèrement qu'un chacun de nous en eut pitié. Et alors le *schulteis* lui dit qu'il avait un quart d'heure pour tenter de courir, et qu'il valait mieux pour lui risquer d'être occis d'un coup de pique ou d'épée que demeurer là, car s'il demeurait après un quart d'heure, il serait pendu ignominieusement. Pour lors Martin, s'écriant piteusement, confessa encore une fois sa méchanceté et demanda un prêtre. Tandis qu'on allait querir frère Nicolas, il dit aux assistants :

« Oyez, bonnes gens, et prenez exemple sur moi. Gardez-vous de vous laisser induire par le malin à commettre telles méchancetés comme j'en ai commises ; car je suis descendu d'un rang honorable où m'avaient placé ma naissance et mes services en armes, et de présent je vais mourir scandalé et diffamé. Prenez exemple, soudards et bonnes gens, et priez Dieu qu'il me veuille absoudre. Quand mes parents apprendront mon déshonneur, ils en seront grevés pour le restant de leurs jours. J'étais un noble homme et un soudard, et je meurs vilain et infâme à cause de mon avarice. Je vous crie merci à tous, et je me repens bien fort, *in articulo mortis.* »

Pour lors, nos mariniers, émus de compassion, se mirent à crier :

« Dépêchez-le, monsieur le *schulteis*, dépêchez-le, et que Dieu lui fasse miséricorde. »

Mais maître Étienne Picot s'interposa, et quoiqu'il ne le voulût jamais reconnaître depuis, je pense que ce fut

par charité et par compassion. Car, venant devant le *schulteis*, il lui dit :

« Vous ne devez pas le dépêcher à cette heure, et je mets opposition, non pas à l'arrêt, mais à l'exécution d'icelny. Vous nous avez assuré qu'après le jugement, vous nous remettriez le délinquant en nos mains, afin que lui soit jugé par nous contradictoirement pour certains crimes et délits qu'il a commis à nos dépens. Or, voici des jugements et arrêts en bonne forme par lesquels, étant contumace, il a été condamné à nous payer des dommages-intérêts, et la somme se monte, avec les frais des procédures, à vingt et sept mille écus. C'est de l'argent, cela! Or, de par Dieu ! s'il est pendu, qui payera nos vingt et sept mille écus? Qu'il paye premièrement, et il aura licence d'être pendu après.

— Mais, dit le *schulteis*, il ne peut payer. Il est pauvre.

— Voire, dit Picot, alors il ne peut être pendu, car j'ai arrêt exécutoire. Il n'a pas le droit d'être pendu, à moins qu'il ne trouve caution de vingt et sept mille écus, pour avoir la faculté de l'être. Vous, monsieur le *schulteis*, voulez-vous fournir la caution? Produisez, si vous êtes prêt. Où est l'argent? Moi, je suis tout prêt à le recevoir, et je ne demanderai rien pour ma peine.

— Il a raison! s'écriaient tous les bons Normands. Maître Picot a raison; il parle très-bien; vingt et sept mille écus sont bien grosse somme et bonne à prendre; c'est justice, cela!

— C'est une moquerie, par tous les diables! s'écria le *schulteis* courroucé. L'homme est à nous!

— Ne jurez pas, mon ami, dit frère Nicolas survenant; vous ne devez pas jurer ici.

— Voire, dit Picot, monsieur le *schulteis*, l'homme est à vous, mais l'argent est à nous. Si vous disposez de l'homme, vous disposerez de l'argent, qui nous échappera pour cause de force majeure. *Ergo*, c'est pour cause de force majeure que je mets opposition à l'exécution de votre

arrêt. Haro! Je m'oppose à ce que vous passiez outre! Messieurs, je vous prends à témoin!

— Oui, oui! maître Picot, criaient les Normands. Nous sommes témoins tous! Nous sommes tous à votre jolie réquisition, prêts à comparoir et à témoigner très-bien!

— *Lans Bigot!* s'écria Watteville. Je ne vous conseille pas de résister à eux, *schulteis;* ils sont Normands, gens pires que diables quand ils plaident. Ce n'est point affaire aux gens de guerre de plaider contre Normands; vous perdrez, *schulteis*, vous perdrez, *Bigot!* »

Pour lors, tous les Suisses, émus du dire de leur capitaine, s'écrièrent ensemble :

« Ne plaidez pas, *schulteis Bigot!* Vous perdrez, *Bigot!* »

Mais Crignon et frère Nicolas, informés du cas, serrèrent la main de Picot, lui disant à voix basse :

« C'est bien fait à vous, maître Étienne; vous êtes homme de miséricorde; c'est bien fait à vous. Délivrez ce pauvre malheureux! »

Et je lui dis pour ma part :

« Quelques maux qu'il m'ait faits, j'ai pitié de lui, maître Picot, laissez-le, et qu'il s'en aille à tous les diables. »

Picot, plus triomphant que ne fut Alexandre après la défaite des Perses, reprit son discours contre les Allemands.

« Or çà, monsieur le *schulteis*, dit-il, il importe que toute bonne justice se fasse par raison. Donc, procédons par raison. Qui premièrement le délinquant a-t-il offensé?

— Il a, dit le *schulteis*, premièrement offensé nous.

— Mais, dit Picot, qui êtes-vous, vous? Et comment vous a-t-il offensés, vous?

— Nous, dit le *schulteis*, sommes une bande du régiment duquel le délinquant était partie, et il nous a offensés en cessant d'être partie de notre bande et de notre régiment, et en emportant la paye qui nous avait été assignée par notre prince, Monseigneur le landgrave de Hesse.

— C'est, dit Picot, très-bien répondu, et vous seriez

devenu un excellent avocat, monsieur le *schulteis*, si vous eussiez voulu. »

Sur ces paroles, le *schulteis* se rengorgea, comme fier des louanges que lui faisait maître Picot. Cependant Martin, oyant qu'on débattait son fait, s'écria :

« Cessez, cessez, maître Picot. Et vous, bon frère Nicolas, mon révérend père en Dieu, venez me confesser et purger mon âme, car je ne veux de délai aucun, et de grâce aucune; je suis plein de péchés. Je ne peux point supporter le déshonneur qui m'a été fait devant ma bande, et l'infamie d'avoir été déclaré *schelm*. Donc confessez-moi, afin qu'on me pende et que je comparaisse devant mon Créateur. »

Disant ces mots, il pleurait à chaudes larmes, et baisait ses pouces en croix. Dont frère Nicolas, ému, l'accola et lui donna le baiser de paix en lui présentant l'image de Notre Sauveur, disant :

« Vous avez eu une mauvaise vie, mais vous avez une bonne mort, pour votre pénitence. Et je vous absoudrai, mon frère. Venez çà; c'est une bonne fin que vous faites. »

Mais Picot, tirant frère Nicolas par sa manche, disait :

« Point, point, mon révérend. Le cas n'est pas jugé et n'est pas près de l'être. Il s'agit de vingt et sept mille écus et mieux encore : il s'agit des droits de la Cour de Honfleur. Laissez-le, mon révérend; vous le confesserez assez quand il sera temps, tous droits étant saufs. Il ne dînera point avant d'avoir payé. Je lui souhaite qu'il aille en paradis, ou en purgatoire tout au moins, mais il faut que justice suive son cours auparavant. »

De tous ces discours, les Suisses émerveillés frappaient du bois de leurs pertuisanes et hallebardes contre terre, s'écriant : « *Bigot, Bigot!* l'homme de justice parle raison; c'est *griche, Bigot!* »

Et les lansquenets disaient de leur côté : « *Saouf, saouf, saouf!* » mettant leur pouce en bouche, par où ils nous donnaient à entendre qu'ils avaient soif, et que le débat les

altérait. Pour lors, les Suisses, après les avoir ouïs dire leur « soif », les approuvaient bien fort, et s'associaient à leur demande par gestes et par paroles, ce que le cadet de Watteville trouva bon, mêmement qu'il dit :

« C'est bien parlé; qu'on produise à boire pour la compagnie, car ce procès nous altère bien fort, et je payerai ce qu'il en coûtera.

— Pour le procès? demanda maître Picot.

— Non, mais pour la buvette, répondit Watteville.

— Or bien, dit maître Picot, monsieur le *schulteis*, si vous trouvez bon, on va produire à boire pour la compagnie, et en buvant nous débattrons mieux la cause.

— Je trouve très-bon, dit le *schulteis*. Produisez, monsieur le juge.

— Voire, dit Picot, vous êtes bonne partie prenante; et s'il vous plaît, nous débattrons le cas bien amplement devant la Cour de Rouen. Jusque-là, j'entends que vous acceptiez mon opposition, de quoi je prends acte.

— Je n'ai, dit le *schulteis*, rien accepté qu'à boire, et je n'entends rien à ce que vous dites.

— Buvez, buvez! monsieur le *schulteis*, disaient les bons compagnons normands. Nous buvons d'autant à vous.

— Par tous les diables! dit le *schulteis*, ce vin est bon. Je bois d'autant à vous tous, messieurs.

— Cap de Saint-Arnaud! s'écria Chamouillac, je suis content de voir que le procès est appointé. Si ce galant homme Braguibus était présent, il ne manquerait rien à mon contentement. »

Cependant Martin fut mis au large, par les soins de Mauclerc, de Vasseur et de moi. Tantôt qu'il fut à distance, il se remit sur ses genoux et voulut nous baiser les mains; mais nous ne voulûmes point. Pour lors, il dit :

« Messieurs, je suis un pauvre misérable; mais vous m'avez enseigné le droit chemin, et je ne faillirai point à le suivre. Je ferai pénitence, assurez-en le bon frère Nicolas. »

Et comme nous voulions lui donner quelque menue monnaie pour sa route, il la repoussa, pleurant bien fort, et nous dit :

« Non, messieurs. Je vivrai de charité publique, car j'ai délibéré de faire grosse pénitence, et d'aller me faire moine, s'ils veulent de moi, en quelque couvent. Vous, cependant, je ne vous demande que votre pardon, et aussi de faire dire quelques messes pour moi, si vous m'en jugez digne. »

Sur ces mots, nous pleurâmes aussi, et l'ayant accolé, nous lui octroyâmes notre pardon en bons chrétiens. Après quoi, il mit la main sur son cœur, nous salua bien humblement, et se partit de nous sans détourner la tête.

« Il s'amendera, dit Mauclerc quand il fut loin, autant que je présume.

— *Amen*, répondit Vasseur. Dieu lui fasse miséricorde. »

Retournant donc au lieu où on buvait, nous ouïmes maître Picot répondre subtilement à plusieurs questions qui lui furent proposées, où il fit voir la souplesse de son esprit. Et Crignon lui ayant demandé pourquoi ces Allemands disaient en leur jargon : « Cruche », lorsqu'ils voulaient appeler les gens devers la justice, ledit Picot solut très-bien la difficulté :

« Car, disait-il, quand ils crient : *Cruche*, ils entendent par là les pots-de-vin qu'on doit à la justice, comme il paraît par le dicton : Qui vend le pot dit le mot.

— Ce sera, dit Crignon, si vous le voulez bien, la moralité de cette histoire de nos aventures qui sont comprises entre deux procès, car nous fîmes compagnie ensemble pour voyager à l'occasion du procès de M. Ango contre les Espagnols et les Portugalais, et nous retournons pour assister au procès des soudards lansquenets contre Martin. Ce qui vient de la flûte retourne au tambourin. Levons l'audience. »

Nous allâmes ensemble nous enquérir de Braguibus, et nous le trouvâmes qui délirait, ne faisant que parler de son

Genera plantarum et ne reconnaissant nul de nous. Il fut quatre jours durant à l'article de la mort, mais par la grâce divine il ne mourut pas. Le médecin venu de Honfleur le pansa très-bien, et finalement, le neuvième jour, il entra en convalescence, et put ouïr la messe que frère Nicolas lui dit dans sa chambre, dont nous fûmes tous bien joyeux.

Le douzième jour, je me retirai avec Braguibus à Gonneville, chez ma sœur, et trois mois après, nous assistions aux noces de Crignon et de la demoiselle Catherine Hawkins, qui furent solennisées à Dieppe, dans le propre hôtel de M. Ango, après avoir été célébrées dans l'église de Saint-Jacques.

Depuis, Braguibus demeure à Paris, où il est bien fidèlement servi par son varlet Bénard. Crignon et Mauclerc ont accompagné messieurs Parmentier dans le voyage qu'ils firent en 1529, sur le *Sacre* et la *Pensée*, jusqu'à Ticou dans l'île de Sumatra, et où ces deux gentils capitaines moururent de maladie. Chamouillac a la charge de quatre enseignes d'arquebusiers. Frère Nicolas est provincial des Cordeliers de Rouen, et pour Martin, un qui revenait d'Allemagne m'a assuré qu'il l'avait vu moine dans un couvent de Cologne, et qu'il y menait une bonne vie.

Et cy finit l'histoire de nos aventures.

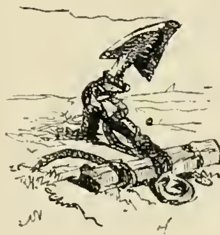


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

3946. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

304


a39003 002514635b

